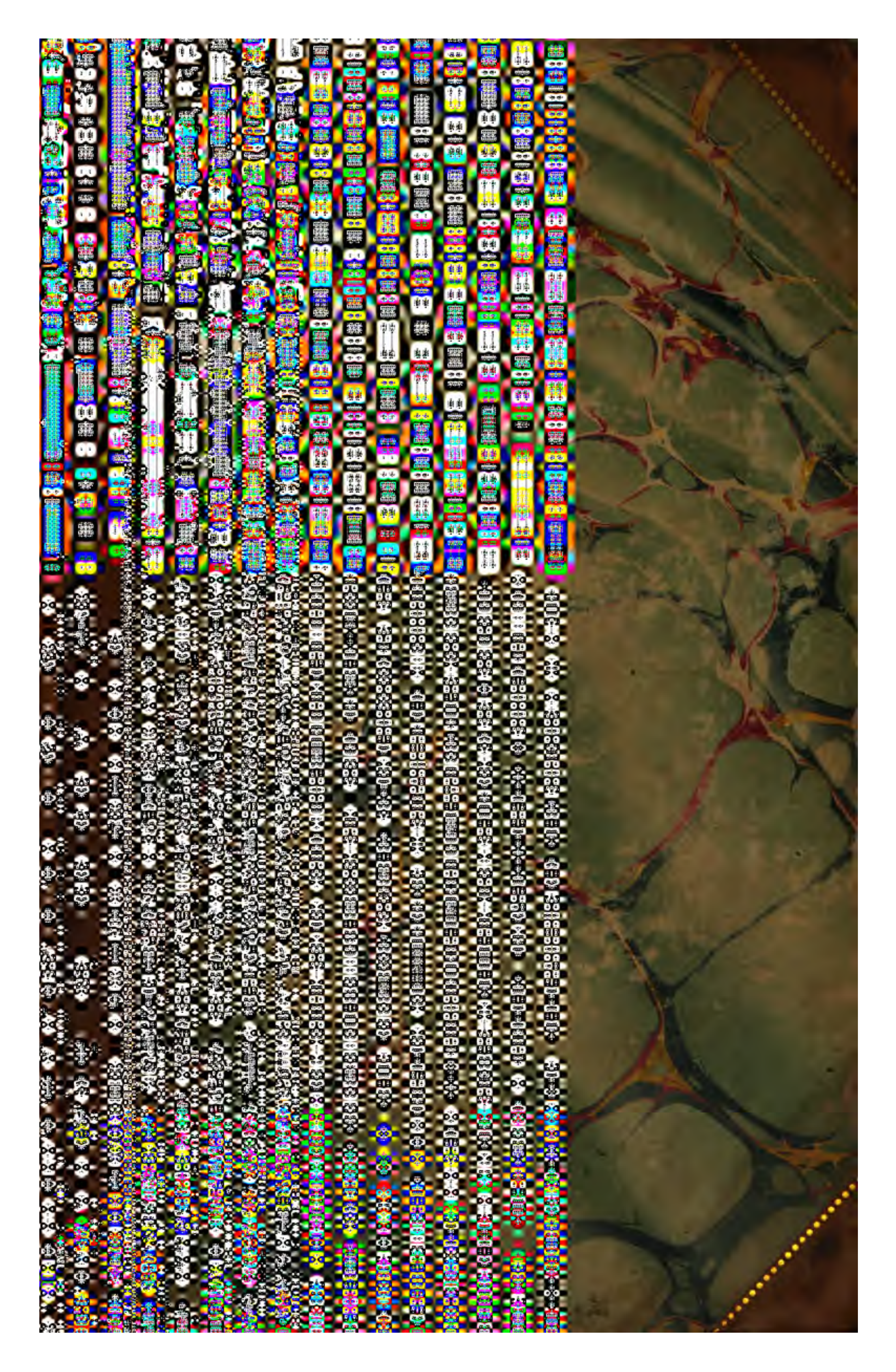
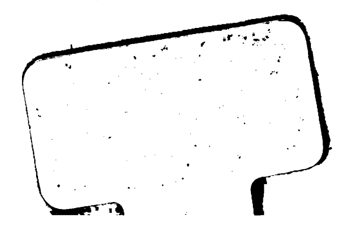
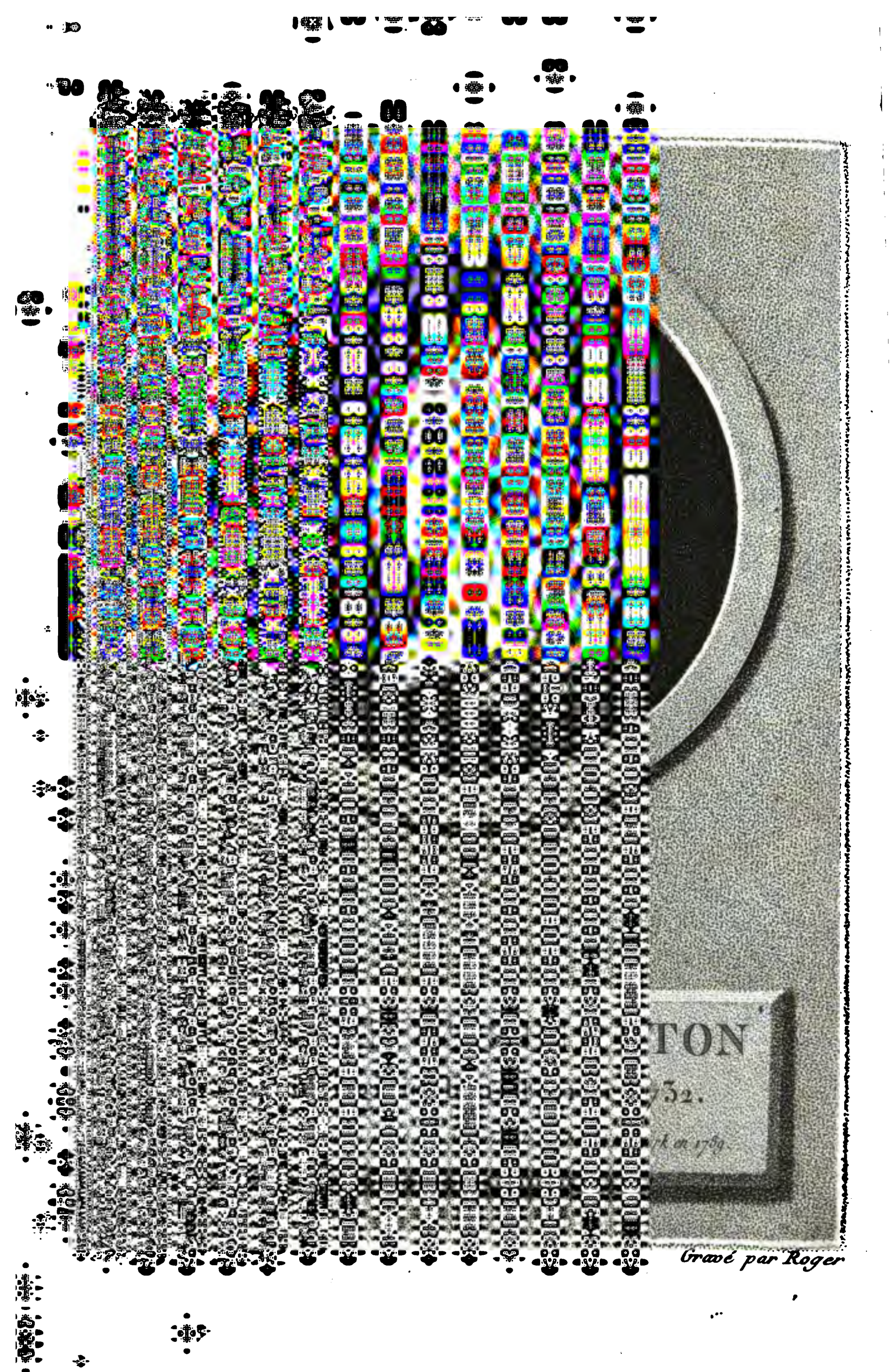





Gravé par Roger

VOYAGE

DANS

LA HAUTE PENSYLVANIE

ET DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK,

Par un Membre adoptif de la Nation Onéida.

Traduit et publié par l'auteur des LETTRES D'UN CULTIVATEUR AMÉRICAIN.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN IX — 1801.


RHODES HOUSE
OXFORD
LIBRARY


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·
DOMINUS ILLUMINATIO MEA

AVANT-PROPOS

DU TRADUCTEUR.

DANS le nombre des vaisseaux qui firent naufrage, il y a quelques mois, à l'embouchure de l'Elbe, se trouva *le Morning-Star*, venant de Philadelphie, destiné pour Copenhague, dont la chaloupe et l'équipage périrent malheureusement à la vue de Hellégaland.

Parmi les objets que les flots rejetèrent sur les rivages de cette île, se trouva une caisse contenant des gazettes, quelques pamphlets, et des manuscrits; mais n'ayant été réclamée par aucun des individus échappés en petit nombre au naufrage, elle fut mise de côté avec les autres marchandises avariées, et envoyée, comme c'est l'usage, à la douane de Copenhague, où l'on en fit la vente.

Quelques affaires m'ayant conduit, à la même époque, dans cette capitale, je me trouvai recommandé à un négociant qui venoit d'acheter la plus grande partie de ces objets. Il me parla de la caisse que le hasard avoit placée dans son lot, de l'état déplorable dans lequel il avoit trouvé les manuscrits, et des soins qu'il s'était donnés pour les sauver d'une perte totale. — « Je ne sais cependant pas encore, me dit-il, quels sont leurs titres à tant d'intérêt de ma part : l'ouvrage est en anglais, et vous savez que cette langue m'est étrangère. C'est à vous à m'apprendre ce que j'en dois penser, et si j'ai quelque mérite à avoir recueilli ces débris, à les avoir, pour ainsi dire, tirés du néant. Les voilà; je vous les confie. Lisez, et dites-moi quelle est votre opinion à ce sujet ».

Excité autant par la curiosité que par le desir d'obliger M.***, je m'en chargeai avec empressement. — « Eh bien! me demanda-t-il quelques jours

après, qu'en pensez-vous? — C'est un voyage dans les Etats-Unis, lui répondis-je, pays devenu bien intéressant depuis son émancipation, et dont le passage de l'état de colonie à l'indépendance est une époque célèbre, et l'un des événemens les plus mémorables de ce siècle ».

« Quoiqu'un assez grand nombre des chapitres de cet ouvrage, continuai-je, soient perdus ou devenus illisibles, et que les eaux de la mer en aient effacé presque toutes les dates, je crois qu'à l'aide des notes, il seroit encore possible de replacer ce qui en est resté, à-peu-près dans son ordre primitif, et que, malgré ses lacunes, les imperfections du style et quelques répétitions, ce voyage seroit lu avec intérêt. Au surplus, je suis bien éloigné de me croire un bon juge ».

Convaincu que l'auteur étoit du nombre des infortunés qui avoient péri à la vue de Hellégaland, ce négociant m'accorda facilement la permission de prendre une copie du manuscrit. Je venois

d'en terminer la traduction, déjà même j'avois formé le projet de la publier, lorsque je crus devoir préalablement consulter l'opinion de mes amis, dont je connoissois depuis long-temps le goût et les lumières. Voici ce que me dirent les premiers :

« A peine sortis du chaos et des horreurs d'une des plus étonnantes révolutions qui aient jamais ensanglanté la terre; encore émus, effrayés au souvenir de ces loix d'exil, d'expropriation, de servitude et d'opprobre, dont, comme par miracle, l'heureux génie et le courage d'un jeune homme de 31 ans viennent enfin de nous délivrer; semblables au marin, qui, du port où il est entré, contemple avec un mélange d'effroi et de reconnoissance les écueils qu'il a eu le bonheur d'éviter, quel intérêt pouvons-nous prendre aux progrès des choses, dans un pays aussi éloigné ? à l'agrandissement d'un peuple qui, plus heureux que nous, a passé de l'asservissement à l'indépen-

dance, sans éprouver les fureurs sanglantes de l'anarchie? Que nous importent l'immensité de leurs lacs, la hauteur de leurs cataractes, les aventures de quelques obscurs colons, ou les harangues métaphoriques de leurs indigènes »?

« Pour lire avec plaisir, il faut jouir de l'aisance, du repos, et sur-tout de cette tranquillité d'esprit que les bénédictions d'un bon Gouvernement et celles de la paix peuvent seules nous procurer. Attendez donc que le nouveau soleil, qui déjà éclaire l'horizon, soit parvenu à sa hauteur méridienne; que le Washington de la France ait eu le temps de développer dans l'administration, les talens qu'il a déployés à la tête des armées. Qui peut dire ce que la destinée lui permettra de faire un jour, pour réparer tant de désastres et guérir tant de blessures »?

« Pendant cet intervalle, vous vous occuperez à corriger les fautes dont votre traduction fourmille, à élaguer plusieurs

chapitres auxquels il paroît que l'auteur n'avoit pas encore donné les derniers soins, à rendre les notes ce qu'elles doivent être, des explications simples et courtes, et non des épisodes et des récits. Vous devez savoir que les lecteurs sont, en général, des juges sévères, plus disposés à blâmer les défauts d'un ouvrage, qu'à en louer les beautés; et que, semblable au frémissement du zéphyr, la voix de l'approbation se fera à peine entendre, tandis que celle de la censure, comme les roulemens du tonnerre, retentira, se propagera au loin. D'ailleurs, il nous paroît extrêmement indiscret de publier la traduction d'un ouvrage inédit, dont l'original n'est ni votre propriété, ni celle de la personne qui vous a permis d'en prendre une copie. Attendez donc qu'on ait quelques informations positives relativement au sort de l'auteur, et jusques-là, corrigez, retranchez ».

« Nous pensons, au contraire, dirent

mes autres amis, que, malgré les nombreuses imperfections de cet ouvrage (dont, il faut en convenir, la traduction auroit pu être entreprise par une main plus exercée que la vôtre), malgré la perte et l'illisibilité de plusieurs chapitres, ce qui en reste sera favorablement reçu du public, parce qu'il contient un grand nombre de détails et de choses dignes d'exciter la curiosité et l'intérêt ».

« Et à quelle plus heureuse époque cet ouvrage pourroit-il paroître, qu'à celle du retour vers le repos, la justice et la vraie liberté; après tant d'années passées au milieu des agitations violentes, des orages convulsifs, et des commotions volcaniques de la révolution »?

« Pour effacer de leurs imaginations les sombres et lugubres impressions occasionnées par cette longue et sanglante tragédie, les hommes ont besoin de porter leurs regards sur des tableaux à-la-fois instructifs, agréables et consolans : peut-il y en avoir de plus analogues à la

disposition actuelle des esprits, que ceux du bonheur civil et de la prospérité d'une jeune nation qui, comme nous, a conquis sa liberté, et qui, depuis cette mémorable époque, en a fait un si bon usage; que ceux des premiers travaux de ces familles qui se répandent annuellement sur le sol neuf et fécond des Etats-Unis; que ceux enfin qui sont relatifs à la forme, à l'esprit d'un Gouvernement paternel, auquel, dans plusieurs Etats, les colons ne payent d'autres tributs que celui de l'affection et de la reconnoissance »?

« Et ces harangues, inspirées par l'éloquence agreste des indigènes! Et la cataracte de Niagara, vue pendant les rigueurs de l'hiver! Et le majestueux passage du fleuve Hudson à travers les montagnes! Nous croyons que ces morceaux et plusieurs autres seront lus avec quelqu'intérêt ».

« Quant à l'indiscrétion de publier la traduction d'un ouvrage dont le manuscrit inédit peut être réclamé, nous

sommes persuadés que l'indulgence du public pour cette traduction, ne nuira point à l'original, lorsque l'auteur, s'il vit encore, jugera à propos de le publier dans son pays. Livrez-la donc à la presse avec confiance; les loix n'étant plus aujourd'hui que le résultat de l'expérience et la voix de la raison, il est permis de s'exprimer avec une honnête franchise, et l'on n'a pas à craindre que l'aveugle caprice des tyrans nous condamne à l'exil et à la mort ».

Cette dernière opinion ayant été celle du plus grand nombre de mes juges, j'ai cru devoir m'y conformer. Puisse-t-elle être aussi celle du public !

Quoique l'Epître dédicatoire, dont je n'ai trouvé que l'esquisse, ne fût pas signée, que nulle part je n'aie pu découvrir le nom de l'auteur, qui, dans quelques chapitres, s'est désigné sous celui de membre adoptif de la nation Onéida, et dans quelques autres, par quatre lettres initiales seulement (que j'ai reportées

sous cette épître) ; enfin, quoique les gazettes viennent de nous apprendre la mort du fondateur de l'indépendance des Etats-Unis, par respect pour la mémoire d'un homme aussi justement célèbre, ainsi que pour me conformer aux intentions de l'auteur inconnu, j'ai cru devoir en placer ici la traduction.

Paris, le 17 avril 1800.

LE TRADUCTEUR.

A SON EXCELLENCE

GEORGE WASHINGTON.

CELUI qui, en 1774, vous vit arriver comme député de la Virginie à ce premier Congrès, connu sous le nom de Vénérable, qui a conduit la révolution avec tant de sagesse et de fermeté (1);

Celui qui, en 1775, entendit la voix de ce même Congrès et celle de votre patrie, vous appeler au commandement des armées, pour assurer sa liberté et son indépendance (2);

Celui qui, comme tant d'autres, jugea votre conduite aussi sublime que généreuse, à l'époque critique du licenciement de l'armée continentale (3);

Celui qui n'a pu lire sans admiration la lettre que vous adressâtes alors aux Gouverneurs des treize Etats, lettre si digne d'être transmise à la postérité (4);

Celui qui partagea l'attendrissement des citoyens de New-York, lorsqu'après avoir pris possession de cette ville, et y avoir réta-

bli le Gouvernement, vous la quittâtes pour vous rendre à Annapolis (5);

Celui aux oreilles duquel retentirent les bénédictions que vous donnèrent les habitans des campagnes et des villes, pendant ce voyage de 80 lieues (6);

Celui qui fut témoin de ce jour mémorable où, après avoir élevé votre patrie au rang des nations, vous remîtes vos emplois militaires au Chef de l'Union, pour rentrer dans la classe des citoyens (7);

Celui qui, pendant vos quatre années de repos, ne vous vit pas moins grand, pas moins digne d'exemple, lorsque vous vous occupiez à perfectionner la navigation des rivieres Potawmach et Shénando, et à diriger votre immense agriculture, que quand vous étiez à la tête des armées (8);

Celui qui se trouvoit à Philadelphie à l'époque où vous fûtes élu Président de cette Convention fédérale, aux lumières de laquelle les Etats-Unis doivent le sage Gouvernement qui les régit (9);

Celui qui, en 1789, vous vit, comme un autre Cincinnatus, abandonner avec regret vos occupations champêtres, pour devenir Chef suprême de l'Union, conformément au voeu unanime de vos concitoyens; magistra-

ture que vous avez résignée après huit ans d'une administration pleine de sagesse et de dignité (10) ;

Celui qui, en 1797, vous vit, redevenu pour la seconde fois, simple particulier, consacrer de nouveau vos loisirs aux soins de l'agriculture (11) ;

Celui, enfin, que vous avez depuis longtemps honoré de votre estime et de votre bienveillance, pénétré de la sublimité des vertus dont votre vie n'a été qu'une longue suite, vous supplie d'agréer la dédicace de ce foible ouvrage, comme le seul témoignage public qu'il puisse vous offrir de sa vénération.

S. J. D. C.

SOMMAIRES DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

*Confédérations de différentes nations qui existoient lors de la première colonisation du continent. — Etat de guerre continuel. — Anéantissement rapide de presque toutes les tribus qui habitoient les parties maritimes du continent. — Leur mépris pour la culture et le travail. — Ravages de la petite-vérole et des eaux spiritueuses. — Exemple frappant de ce mépris parmi la nation Mohawk. — Plusieurs nations auroient pu apprivoiser des buffles, cultiver le riz, et forger le fer. — Etonnante destinée d'un grand nombre de tribus, qui se sont anéanties en cultivant leurs propres terres. — Douceur de leurs mœurs domestiques. — Leur respect pour la mémoire et les cendres de leurs morts. — Leur courage héroïque dans le malheur, les maladies et les dangers. — Bonne-foi. — Désintéressement. — Générosité. Leur férocité à la guerre. — Cruauté envers leurs pri-

* D'après les détails contenus dans ce chapitre, il paroît évident qu'il a dû être précédé d'un grand nombre d'autres qui, vraisemblablement, ont disparu lors de l'ouverture de la caisse dans laquelle ce manuscrit étoit contenu; les cinq premières pages de celui-ci étoient si effacées, que le traducteur n'a pu commencer qu'aux observations du colonel Crawghan.

Il paroît y avoir ici une lacune considérable.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

Le chapitre qui contenoit les détails du voyage jusqu'à ce fort, étoit, à quelques lignes près, si effacé, que l'on n'a pas pu le traduire.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

Le traducteur n'a point trouvé les deux chapitres suivans, qui contenoient vraisemblablement les détails du Congrès que le Gouverneur de New-York tint au fort Stanwick.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

ERRATA.

Page 68,	ligne 23 :	les places voisines, *lisez* les plages voisines.
— 74,	— 1 :	conformément aux intentions, *lisez* conformément aux informations.
— 77,	— 22 :	et celui du sol, *lisez* et celui du sel.
— 79,	— 24 :	des cantons, *lisez* des castors.
— 82,	— 13 :	écarter des épines, *lisez* essarter des épines.
— 82,	— 19 :	j'essaie mes forces, *lisez* j'essayai mes forces.
— 83,	— 17 :	des privations, *lisez* de ces privations.
— *idem.*	— 26 :	pouvoit-elle, *lisez* pourroit-elle.
— 94,	— 20 :	poursuivit-il, *lisez* poursuivis-je.
— 99,	— 20 :	de l'adoption de la culture, *lisez* de l'adoption et de la culture.
— 148,	— 16 :	le Gouverneur, *lisez* le Gouvernement.
— 164,	— 27 :	reine Charlotte, *lisez* rivière Charlotte.
— 181,	— 20 :	crique denant, *lisez* creek venant.
— 215,	— 16 :	l'architecture, *lisez* l'architrave.
— 242,	— 6 :	Tonder-bero, *lisez* Tunder-berg.
— 257,	— 11 :	que le grand homme, *lisez* que ce grand homme.
— 285,	— 26 :	de 367 à 390 pesant, *lisez* entre deux parenthèses (367 à 390 francs).
— 290,	— 3 :	arcs, *lisez* acres.
— 294,	— 24 :	Jetterson, *lisez* Jefferson.
— 312,	— 14 :	où il doit, *lisez* où il devoit.
— 316,	— 14 :	Sruces, *lisez* Spruces.
— 415,	note 3 :	étendue du pas de l'Ohio, *lisez* étendue du pays de l'Ohio.
— 421,	page 4 :	*talco piscatorius*, lisez *Falco piscatorius*.

VOYAGE

DANS LA HAUTE PENSYLVANIE

ET

DANS L'ÉTAT DE NEW-YORK.

CHAPITRE PREMIER.

...... (*) « Quel vaste champ, en effet, les anciens et nouveaux habitans de l'Amérique septentrionale n'offrent-ils pas à la méditation! continue le colonel Crawghan (1) ».

« Bien différentes des nations européennes, dont le teint et souvent même les traits changent avec les latitudes, on observe une uniformité invariable parmi celles qu'on rencontre

(*) Quoique les premières et les dernières pages de ce chapitre aient été endommagées, ou se soient trouvées illisibles, on a cependant jugé ce qui restoit assez intéressant pour mériter d'être traduit : d'après quelques-unes des notes, on le croit de l'année 1785.

depuis les rives brûlantes du Mississipi sous le 30° degré de latitude, jusques aux régions brumeuses du Saguenay (2) sous le 50° : le Mistassing, le Missisagé du Nord, ressemblent au Muskogulgès, au Chectaw de la Floride, et à l'Arcansa du Midi : tous ont les cheveux noirs et rudes ; tous le même moule de physionomie, la peau couleur de cuivre, et le blanc des yeux mêlé de jaune. Cette analogie ne paroîtroit-elle pas indiquer que ces nations descendent de la même souche, et ne sont pas d'une haute antiquité, puisque la différence des climats n'en a point encore produit dans les nuances de leur teint ? D'un autre côté, celle qu'on remarque entre les langues que parlent les nations du Midi, de l'Ouest et du Nord, est si grande, qu'une telle opinion semble inadmissible ».

« Plusieurs confédérations existoient lors de la découverte du Continent ; les mieux connues étoient celles des Creeks, dans les deux Florides et la Géorgie (3) ; des Poohatans, dans la Virginie (4) ; des Whélénys, ou Illinois, dans la haute Louisiane (5) ; des Mohawks, dans l'état de New-York ; et des Lénopys, dans la basse Pensylvanie et le Jersey. La première est la seule qui se soit maintenue : de l'Illinoise, il ne reste que quelques familles qui habitent les bords de la rivière de leur nom ; on ne rencontreroit

pas un seul Poohatan dans toute la Virginie, ni un seul Lénopy dans le pays qu'habitoit cette tribu. De la dernière, il n'existe plus que la nation Onéida, et quelques restes de Cayugas, de Senneccas et de Tuskaroras, les Mohawks ayant été obligés de se retirer dans le Canada, où leur nombre a considérablement diminué depuis quelques années ».

« Les nations des grands lacs et de l'Ohio (6), quoiqu'un peu plus cultivatrices, et habitant une des plus fertiles régions de ce continent; devenues nos tributaires, par le besoin qu'elles ont des marchandises européennes; exposées, comme les autres, aux ravages de la petite vérole et à l'abus des eaux spiritueuses, marchent aussi vers l'anéantissement avec une étonnante rapidité : il semble qu'elles soient destinées à disparoître devant l'ascendant des Blancs. Encore quelques lustres ! il ne restera d'autres traces de leur existence et de leur passage sur la terre, que.......... les noms jadis donnés par leurs ancêtres aux rivières, aux montagnes et aux lacs de leur pays ».

« Quelle peut être, lui demandai-je, la cause de l'inconcevable aveuglement qui, aujourd'hui comme il y a des siècles, leur fait préférer la vie errante et précaire des bois, aux ressources plus assurées de la vie sédentaire et de la culture?

Comment ont-ils pu fermer les yeux à l'évidence journalière de leur dépérissement, à celle des désastres occasionnés par l'ivresse, ainsi qu'à l'exemple et aux conseils de personnes qui se sont établies parmi eux » ?

« Cela paroît inconcevable en effet, répondit-il; j'étois ici, il y a vingt ans, lors des premiers établissemens qui furent faits sur les bords fertiles de cette rivière, et au milieu de la grande nation Mohawk; jamais, depuis l'origine des colonies, il n'avoit existé entre les deux peuples un rapprochement, un accord, ni des liaisons aussi intimes, et qui eussent duré aussi long-temps. Les premiers respectoient scrupuleusement les terres qu'ils avoient vendues; d'un autre côté, les loix coloniales avoient mis les leurs à l'abri de toute invasion. Dans plusieurs cantons, les enfans indigènes et blancs, en jouant ensemble, apprenoient les deux langues : eh bien! ces récoltes qu'ils aidoient quelquefois à serrer, le foin des vertes prairies qu'on les employoit à faner, l'aspect de ces résultats heureux de l'industrie et du travail, n'ont produit aucun effet sur leurs esprits : ce long exemple de prospérité a été inutile. Quoique témoins du défrichement des terres hautes, du dessèchement des terres basses, et connoissant les procédés de ces deux importantes opérations, quoi-

qu'ayant vécu pendant plusieurs années au milieu de colons devenus riches et heureux par la culture, pas un d'eux n'a été tenté de suivre un si bel exemple (7) ».

« Cette constante aversion pour le travail et pour la vie sédentaire, l'inconséquence de leur conduite, l'état habituel d'irréflexion et d'enfance dans lequel ils vivent, toutes ces causes, qui sembleroient annoncer quelqu'infériorité dans la mesure de leur intelligence, ne pourroient-elles pas être considérées comme un obstacle insurmontable, qui s'est invariablement opposé et s'opposera toujours à leur passage vers un meilleur état de choses? En effet, continua-t-il, comment n'être pas étonné que, depuis tant de siècles, ils n'aient point participé aux progrès du temps, du temps qui, à la longue, amène ces chances, ces heureux hasards auxquels les autres nations ont dû tant de découvertes et d'inventions utiles? Que, par exemple, ils n'aient jamais essayé d'apprivoiser les buffles, dont leurs savannes sont couvertes (8)? jamais connu l'usage du fer, dont on trouve le minérai sur la surface de certaines prairies naturelles (9)? jamais cultivé le riz qui croît spontanément sur les rivages de l'Ontario, du Michigan, de la baie Verte, et de l'Outagamy (10)? Oui, je le répète, leur singulière imprévoyance, qui em-

pêche que l'avenir le plus rapproché soit quelque chose pour eux; l'inutilité de l'éducation que plusieurs de leurs enfans ont reçue dans nos colléges; celle du zèle de nos missionnaires, qui, à l'enseignement des préceptes salutaires de l'évangile, ont uni celui de la culture, toutes ces circonstances prouvent que leur intelligence est moins susceptible de perfectibilité que la nôtre, et que ces races sont inférieures à celles de l'Europe et de l'Asie, lesquelles, après avoir vécu, comme celles-ci, de leur chasse et de leur pêche, pendant un grand nombre de siècles, parvinrent enfin à forger le fer et à apprivoiser les bestiaux ».

« Le sort des grandes tribus, Nattick, Pécod, Narraganset, Catawba, &c. (11) confirme cette opinion: au sein de l'abondance et du repos, elles se sont anéanties en cultivant leurs propres terres, que les loix coloniales avoient rendues inaliénables et sacrées. Chose inconcevable! ce nouvel état leur a été plus funeste encore que leur ancien régime » !

« Depuis cent soixante-dix ans que nous les connoissons, poursuivit-il, a-t-on jamais vu parmi eux un seul individu qui ait montré quelqu'étincelle de ce feu céleste, d'où naissent les idées utiles et les grandes conceptions? Non: leur commerce avec nous, en faisant cesser leurs

guerres, leurs vengeances, et l'anthropophagie, ne leur a point communiqué de goûts nouveaux; ils ne sentent pas même encore aujourd'hui le besoin ni les avantages qui résultent de la possession exclusive et de la culture d'un champ; ils ne connoissent point, comme nous, le plaisir de planter un arbre, celui plus doux encore de le voir croître et se charger de fleurs et de fruits, ni enfin cet attachement instinctif chez tous les hommes pour le lieu de leur naissance : semblables aux bêtes fauves, ils le quittent sans regrets, pour aller ailleurs élever leurs Wigwhams (12) ».

« D'un autre côté, comment pourroit-on les appeler barbares, après avoir observé l'inaltérable douceur de leurs mœurs domestiques, cette tranquillité d'esprit, ce désintéressement, cette disposition constante à s'entre-secourir dans leurs besoins ou dans leur détresse (car entr'eux ils sont véritablement frères); la tendresse avec laquelle ils élèvent leurs enfans; les regrets et les larmes qu'ils versent lorsqu'ils les perdent; leur respect pour la vieillesse, ainsi que pour la mémoire et les cendres de leurs ancêtres; l'attachement pour leur tribu et leur nation; le courage héroïqùe avec lesquels ils supportent la faim, les maladies, les souffrances et la mort? Je ne connois point d'amis plus sûrs

ni plus fidèles. Si quelquefois on observe parmi eux des traits de mauvaise foi, c'est de nous qu'ils ont appris le mensonge et l'astuce : envisagés sous ces rapports, qui ne regretteroit pas d'en voir le nombre diminuer tous les jours » ?

« Mais comment aussi accorder les idées que fait naître la considération de mœurs aussi douces, avec celles que donne leur férocité à la guerre et envers leurs prisonniers ? Cette étonnante contradiction est également frappante chez toutes les nations que je connois, depuis le Mississipi jusqu'au nord du lac Ontario ; toutes ont la même physionomie, les mêmes opinions, les mêmes usages : quel a pu en être le prototype ? Cette uniformité vient sans doute de ce que leur genre de vie et leurs occupations étant les mêmes, ils ont dû exciter des besoins et des jouissances parfaitement analogues, et imprimer les mêmes dispositions à leurs esprits. Aussi observe-t-on parmi ces nations le même degré d'indolence qui les empêche de travailler, et leur inspire le mépris le plus profond pour la culture ; la même impatience qui leur fait dédaigner le repos d'une vie sédentaire et tranquille, et les entraîne dans les chasses les plus éloignées et les plus fatigantes, ainsi qu'à la guerre. Toutes portent sur leur physionomie l'empreinte d'un esprit vide ou enclin à la tris-

tesse; et cependant elles ne connoissent pas la mélancolie : toutes ont au même degré l'insouciance et l'imprévoyance pour l'avenir, et malgré l'expérience des disettes annuelles auxquelles cette funeste disposition les expose, elles n'en deviennent ni plus sages ni plus prévoyantes ».

« Je fus extrêmement frappé, lui dis-je, pendant la tenue du dernier congrès, où les chefs et quelques guerriers de onze nations différentes étoient réunis, en observant non-seulement l'analogie des traits de leurs visages dont vous venez de parler, mais encore l'inexpression absolue de leurs physionomies, quoiqu'ils fussent singulièrement attentifs à ce que vous leur disiez; je n'apperçus sur ces surfaces immobiles aucun de ces mouvemens variés, ni de ces nuances fugitives qui peignent les affections de l'ame, et sont les indices du caractère ».

« D'où viendroient-elles ces nuances, me répondit-il, puisqu'ils ne connoissent point l'effervescence des desirs, le tumulte des passions, ni les anxiétés de la prévoyance? Ne tenant point comme nous à la vie par l'espérance de la fortune, ni même par celle d'être mieux un jour, ils sont rarement occupés de réflexions agréables ou douloureuses (excepté lorsqu'ils perdent leurs femmes ou leurs enfans) : d'ail-

leurs, un des principes les plus fortement recommandés aux jeunes gens, est de conserver un sang-froid inaltérable dans toutes les circonstances de la vie. Ils le perdent cependant quelquefois ce sang-froid, lorsqu'ils parlent en public; alors leurs physionomies s'animent; de leurs imaginations jaillissent quelquefois des étincelles qui brillent un instant. Eh bien! ces mêmes chefs qui s'énoncent avec tant d'énergie et de chaleur aux feux de leurs conseils nationaux, ne sont que des êtres inconséquens, irréfléchis, auxquels les années donnent des habitudes, et rarement de l'expérience ».

« Sous leurs toits, continua-t-il, le passage du temps n'est rien pour eux; ils ne le mesurent ni n'en calculent la durée que lorsqu'ils chassent, qu'ils pêchent, ou vont à la guerre: ce sont, disent-ils, les seules occupations dignes d'un Nishynorbay (13) ».

« Leurs femmes, moins robustes et moins cruelles que les hommes, sont toutes assujetties à une vie dure et souvent pénible; elles plantent le maïs, les patates, le tabac, fument les viandes, portent les fardeaux, et souvent accompagnent leurs maris dans les grandes chasses d'hiver (14), ainsi qu'à la guerre: elles jouissent néanmoins d'une grande influence dans presque toutes les délibérations nationales, quoiqu'il ne

leur soit pas permis d'y parler, ainsi que dans l'adoption des prisonniers ».

« Cet acte, le plus solennel après le mariage, transmet à l'adopté tous les droits de l'amitié, de la consanguinité et de l'hospitalité : c'est un moyen de réparer les pertes occasionnées par la guerre, par les outrages de la nature et du temps ; quelquefois aussi c'est le cri d'un cœur affligé qui a besoin d'aimer encore : j'en ai vu quelquefois des preuves bien touchantes, surtout au sein de la nation Wyandot ».

« Presque toutes leurs guerres sont celles de la nature, quoique devenues beaucoup plus rares depuis quelques années (15) : c'est l'exercice de la vengeance ; car jamais la cupidité ni le desir des conquêtes ne leur met le *tomèhawk* à la main. Voilà pourquoi la férocité des vainqueurs et la résistance des vaincus, produisent des scènes de fureur et de rage dont le récit fait frémir, et qui donnent l'idée de tigres altérés de sang, combattant contre des lions rugissans. — Nous sommes destructeurs comme le feu, me disoit autrefois Pondiack (16), inconstans comme le vent, inexorables comme la tombe. — Souvent cependant il arrive que, graces à l'intercession des femmes, au lieu d'appaiser l'ombre de leurs morts par la destruction des prisonniers, ils les adoptent. Alors ils leur disent : — « N'aie

» pas le cœur mauvais, tu n'iras pas dans ma » chaudière; je ne boirai point le bouillon de ta » chair; je te place sur ma peau d'ours ».

« Mais comment peindre les cruautés qu'ils exercent contre les victimes dévouées à périr? S'ils les frappoient d'une prompte mort, cette mort seroit un bienfait. Mais non : ils ne leur arrachent la vie que lentement, et en leur faisant subir tous les genres de tourmens qu'a pu imaginer leur perversité. Alors il s'établit une lutte presque surnaturelle entre le courage le plus héroïque dont on puisse concevoir l'idée, et la férocité la plus inouie; la résistance est égale à l'acharnement; les principes de l'existence qui, dans certaines circonstances, paroissent ne tenir qu'à un fil, survivent quelquefois pendant des heures entières aux profondes blessures, aux déchiremens et aux excoriations; et ce sont des hommes qui, pour assouvir leurs implacables vengeances contre un malheureux captif, lui infligent de semblables tortures! et dans leurs villages, ces mêmes hommes sont doux et compatissans!!! »

« C'est au milieu de ces tourmens de l'enfer, qui arrachent quelquefois aux malheureuses victimes les cris perçans de la douleur, que le prisonnier, attaché au poteau, entonne fièrement sa chanson de guerre, excite, appelle la

colère et la fureur des monstres dont il est environné, en leur disant : — « Si j'avois été vainqueur, je t'aurois fait rôtir à petit feu ; j'aurois dévoré ta chair, et donné tes os à nos chiens ». — Voici ce qu'ils m'ont dit, lorsque je leur reprochois cet excès de barbarie : — « Si nous adoptions tous nos prisonniers, comment appaiserions-nous l'ombre de nos guerriers ? comment le village participeroit-il à notre triomphe ? N'est-il pas nécessaire que notre jeunesse, en les voyant mourir comme des braves, apprenne à subir le même sort avec le même courage » ? Quelle éducation ! quel ordre de choses (17) » !

« Soit que l'anthropophagie, continua-t-il, ait été excitée par l'irritation de la faim, par le délire de la vengeance, ou par celui de la victoire, il est certain que, dans leur première origine, toutes les nations ont été cannibales comme celles de ce continent. On voit, dans Hérodote, que les anciens Egyptiens décernèrent un culte à Osiris pour leur avoir appris à se nourrir de légumes, au lieu de la chair de leurs ennemis. Lors de l'arrivée des Européens sur ce continent, cet usage étoit connu depuis une extrémité jusqu'à l'autre ; l'intérieur du Brésil est encore rempli de nations cannibales comme leurs ancêtres ; les nègres Ibo de la côte des

Dents, ceux des îles Arsacides et d'Andaman le sont aussi (18) : par-tout où Cook a débarqué, il a observé les traces du cannibalisme. Vous aurez lu sans doute, et en frémissant, les voyages du capitaine Viaud : et combien de fois n'a-t-on pas vu les mêmes causes produire les mêmes effets parmi les équipages affamés des vaisseaux, ainsi que dans les émeutes populaires » ?

« En effet, poursuivit le colonel Crawghan, un être foible et nu, que le hasard a placé dans les bois, qui, n'y trouvant ni fruits ni légumes, s'est adonné à la chasse, a dû contracter l'habitude de tuer, de verser du sang, de déchirer les membres palpitans des animaux pour satisfaire sa faim; il est nécessairement devenu sanguinaire et féroce. Le chasseur aime la solitude; il hait ses voisins, avec lesquels il craint de partager sa proie : la chasse a donc dû faire naître les rivalités, les vengeances et la guerre; de-là sans doute les premiers combats qui ont ensanglanté la terre, et le droit que, dans l'extrême irritation du besoin, ou dans l'ivresse du triomphe, les vainqueurs se sont arrogé de dévorer les vaincus : tristes et déplorables effets de la plus cruelle des passions, ou de la plus impérieuse des nécessités » !

« C'est donc seulement à l'époque où l'homme est devenu granivore, qu'il a pu connoître la

commisération et la pitié! que ses mœurs sauvages et farouches ont été remplacées par des affections plus douces, et que ses voisins sont devenus ses amis»!

« Voilà cependant l'homme tel qu'il est sorti des mains de la puissance créatrice! cet être dont les destinées n'ont que trop évidemment justifié les sinistres auspices sous lesquels il a paru sur la terre! Le voilà cet âge de l'innocence et du bonheur; ce printemps de la nature, si souvent célébré par les poètes! Cet état primitif de dégradation et de misère a duré pendant un plus ou moins grand nombre de siècles, jusqu'à l'époque où quelques heureux hasards firent naître des hommes supérieurs à leurs contemporains. Instruits par l'expérience, et profitant de circonstances favorables, ils réunirent plusieurs hordes de ces bipèdes carnivores ou ichtyophages, en leur apprenant à cultiver la terre; ils adoucirent leur férocité en leur enseignant les idées sublimes du juste et de l'injuste, celles des vertus et des remords, celles enfin de dieux rémunérateurs et vengeurs. Si, sous ce nouveau régime, l'homme a connu quelques instans de calme et de bonheur, c'est à lui seul qu'il le doit, et non à la nature (*) ».

(*) Cette plainte douloureuse, échappée à la sensibilité profonde d'un ami des hommes, est-elle assez réfléchie?

« Semblable au sauvageon des forêts, dont les fruits ont été amers jusqu'à l'époque où l'invention merveilleuse de la greffe, en modifiant la sève, lui en fit rapporter de meilleurs et de plus doux, l'homme, dans son premier état, n'a été qu'un être agreste, insociable et féroce, jusqu'au moment où la civilisation, en développant son intelligence, y créa le sentiment de sa puissance, et lui procura les moyens de l'exercer pour augmenter ses jouissances et son bonheur. Quels prestiges n'a-t-il pas fallu employer avant d'avoir pu le forcer aux nombreux sacrifices qu'exige l'état social, et faire rapporter à cette plante épineuse et sauvage ces beaux fruits qui naissent de la civilisation! Si en parcourant

---

est-elle sur-tout fondée? et n'est-ce pas plutôt un bienfait réel de l'auteur de la nature envers le genre humain, que d'avoir assuré la stabilité de sa civilisation, par la comparaison même qu'il auroit à faire un jour entre les rigueurs de sa condition primitive et les avantages de son état social? L'examen de cette question nous conduiroit loin. Êtres foibles et bornés, ne jugeons point la Providence, et sur-tout gardons-nous de murmurer contre elle. Souvenons-nous que chaque doute élevé sur son existence par un homme de bien, est avidement recueilli par les matérialistes et par les athées (s'il en est de bonne foi), et devient pour eux un sujet de triomphe. (*Note communiquée à l'éditeur par le cit. B.*)

cette nouvelle carrière, l'homme a rencontré de nouvelles sources de malheurs et de désastres, et qu'à certaines époques il ait pu regretter la liberté et l'indépendance primitives dont il jouissoit dans les forêts, ces malheurs et ces désastres sont inévitables, puisqu'ils ont leur source dans les passions, qu'il ne peut ni réprimer ni modifier (*) ».

« Les corps des indigènes, presque continuellement exposés aux injures de l'air, sont beaucoup moins susceptibles que les nôtres de l'effet des variations de l'atmosphère et du changement des saisons. — « N'as-tu pas froid, disois-je un jour qu'il geloit fort, à un Pootooatamy (19) presque nu ? — Ton visage a-t-il froid, me répondit-il fièrement? — Non, lui dis-je, mon visage est accoutumé aux impressions du vent et de la gelée. — Eh bien ! mon corps est tout visage ». — *Sains* et vigoureux, quoique moins capables que nous de supporter les travaux de la culture, ceux qui échappent aux dangers de la petite

(*) Cette dernière proposition n'a pas besoin d'être réfutée ; le paradoxe est évident. L'homme, sans doute, a des passions violentes, tyranniques : mais qu'il ne puisse pas les dompter à force de combats et de vertu, c'est ce dont, heureusement, le colonel Crawghan ne convaincra personne. *Note du même.*

vérole et à l'abus des eaux spiritueuses parviennent à un âge avancé presque sans aucune infirmité ».

« L'éducation des enfans n'est fondée que sur l'exemple de leurs parens, qui rarement les reprennent ou les corrigent. La nudité, l'exercice presque constant, celui sur-tout de la natation, dans lequel ils excellent, fortifient leur constitution, et leur donne une souplesse et une agilité qui m'a souvent surpris. Je n'en ai jamais vu de contrefaits. La plupart des hommes ont une taille élevée et bien proportionnée : ils sont fiers sans brutalité, et plus sérieux que gais, disposition qui souvent produit sur leur visage les nuances de l'*inanimation*, différentes toutefois de celles de la tristesse ».

« Comme toutes les nations primitives, ils croient que le monde est soumis à deux principes ou génies ; l'un bon, qui, disent-ils, est trop élevé pour savoir ce qui arrive sur la terre ; c'est *Agan-Kitchee-Ockemaw*, l'organisateur ou l'animateur de la matière ; jamais ils ne s'adressent à lui : l'autre, mauvais, qui habite les ténèbres de la nuit, d'où il envoie les rêves funestes, les maladies, les malheurs, les tempêtes, les neiges, les glaces, et la guerre ; c'est *Agan-Matchee-Manitoo*, dont ils croient appaiser la colère, en lui offrant sur le toit de leurs

Wigwhams (20) un rouleau de tabac (*) et un oppoygan de marbre rouge (21). Une foule d'événemens, tels que les rêves, la conduite des castors, l'apparition de la pleine lune, l'arrivée des abeilles (22), l'effraction du seuil de leurs portes, font naître des pressentimens plus ou moins favorables ou sinistres, sur lesquels ils consultent leurs devins ou jongleurs. Tel est le cercle étroit de leurs idées religieuses, fondées sur la crainte du mal, plutôt que sur l'espérance d'un bonheur à venir, dont plusieurs nations n'ont aucune idée. Les Shawanèses (23), les Outawas, et les Wyandots du Sandusky (24), croient qu'après la mort, les esprits des bons chasseurs et des braves guerriers iront dans un pays occidental, où la chasse et la pêche seront abondantes, et la guerre sera inconnue; de-là l'expression *partir pour l'ouest*, devenue synonyme de celle de mourir. Je n'ai observé parmi les nations que j'ai connues, aucunes traces de prières ni de sacrifices. Ces idées, fruits de la

---

(*) Voyez à ce sujet le chapitre VII des Voyages de J. Long, *chez différentes nations sauvages de l'Amérique du Nord*, traduits et publiés en l'an 2 par le cit. Billecocq. Cette relation d'un simple trafiquant de pelleteries, est l'une des plus fidelles et des plus intéressantes que je connoisse. *Note de l'éditeur.*

civilisation, leur sont encore étrangères. Toutes ont un grand respect pour la mémoire de leurs ancêtres, ainsi que pour le lieu où reposent leurs cendres. Nos missionnaires, continua-t-il, après plusieurs années d'efforts et de persévérance, ont enfin christianisé quelques tribus. De toutes les sectes, celles des Moraves et des Quakers se sont montrées les plus zélées pour l'accomplissement de ce grand œuvre. Les premiers avoient formé sur le Muskinghum (25) une colonie d'indigènes, nombreuse et respectable, que des événemens imprévus ont dispersée. Pour réparer ce désastre, le gouvernement fédéral vient de leur accorder un emplacement de dix mille acres de terre, où ces pieux missionnaires se flattent d'en réunir les restes épars. Puissent leurs nouveaux efforts être couronnés du succès » !

« Chaque famille est gouvernée, ou plutôt présidée par le père ou l'aïeul, et les villages par des *Sachems*. Les uns sont électifs, les autres héréditaires ; leur autorité est plus paternelle que coërcitive : mais tel est le respect des jeunes gens pour les vieillards, que ce titre seul suffit pour leur en imposer ».

« La paix des villages est rarement interrompue par des querelles, à moins qu'elles ne viennent de l'ivresse ; sans cette source fatale de dissensions, souvent meurtrières, il n'y en auroit

jamais parmi ces hommes sans passions, sans desirs comme sans propriétés, toujours heureux et contens, pourvu qu'ils aient de quoi manger. — « Si tu consommes toutes tes provisions aujourd'hui, que feras-tu demain » ? — « Où est-il ce demain ? peut-être ne le verrons-nous jamais, répondent-ils ».

« Les querelles, les combats qui souvent s'élèvent parmi eux à la suite de l'ivresse, sont l'image du dernier excès de dégradation dans lequel puisse tomber la nature humaine. Armés de leurs couteaux ou de leurs tomèhawks, ils se lèvent, entonnent leurs chansons de guerre, tournent en cadence autour des feux qui constituent toujours le centre de leurs réunions, hurlent le Warhoop (26) en frappant la terre du pied. Quelqu'un d'entr'eux rappelle-t-il des exploits plus brillans ? Tout-à-coup les premiers chanteurs se croyant insultés s'arrêtent, nient les faits avancés ; alors, aux mouvemens de la colère et de l'indignation, succèdent les provocations, les insultes et les coups : au milieu de ce tumulte, ou plutôt de ce délire, le frère, l'ami ne reconnoît plus son frère ni son ami ; le fils devient quelquefois l'ennemi de son père, ou le père celui de son fils ; les liens de la société et de la nature sont rompus : c'est la guerre de tous contre tous ; pas un ancien ni un chef qui puisse

alors interposer son autorité : ces forcenés écumant de colère, les yeux étincelans, ne connoissent plus personne ; ce sont leurs femmes et leurs filles qui, comme des anges de paix, au risque de leurs vies, s'élancent au milieu de cette épouvantable bagarre, désarment, et souvent parviennent à renverser les plus furieux, et à les contenir jusqu'à ce qu'ils soient endormis. — « J'étois fou », disent-ils gravement lorsqu'ils se réveillent. Quelqu'incroyable que cela puisse paroître, les désordres occasionnés par ces scènes effrayantes, l'expérience de leurs funestes effets, ne font aucune impression sur leurs esprits, et n'excitent aucuns regrets : entraînés par une inconcevable fatalité, ils recommenceroient le lendemain, si le lendemain ils pouvoient se procurer une nouvelle provision d'eau-de-vie. Tel est le fléau qui en diminue journellement le nombre : jugez, d'après cela, quels services rendent les missionnaires aux habitans des villages d'où ils ont banni ces eaux de fureur et de mort».

« Les jeux de hasard sont très-communs parmi les chasseurs : cette passion produit les mêmes effets qu'en Europe ; au lieu de guinées ou de piastres, ils jouent pelleteries, chaudières, peaux d'ours. Un de leurs plus grands plaisirs, est celui d'entendre, en fumant, raconter des histoires, auxquelles ces esprits vides et inoc-

cupés prêtent la plus profonde attention. Quelle influence ne pourroit-on pas obtenir parmi eux, si on vouloit prendre la peine d'en composer d'analogues à leur goût » !

« Les rêves sont toujours considérés comme des pronostics auxquels on fait beaucoup d'attention ; rien de plus fâcheux que d'en avoir eu de mauvais ; aussi en souhaiter d'heureux, est-il toujours un compliment : quelquefois cependant c'est une manière de demander. — Un jour, me disoit sir William Johnson (27), le vieux Nissooassou (28) vint chez moi, et me dit : — Mon père, j'ai rêvé la nuit dernière que tu m'avois donné un bel habit d'écarlate galonné d'or, et un chapeau qui l'étoit aussi. — Cela est-il bien vrai, lui dis-je ? — Oui, foi de Sachem, répondit-il. — Eh bien ! tu n'auras pas rêvé en vain ; je te donne l'un et l'autre de bon cœur. — Le lendemain, continua sir William, l'ayant invité à déjeûner, je lui dis à mon tour : — Henrique, j'ai rêvé aussi la nuit dernière. — Qu'as-tu rêvé, mon père ? me demanda-t-il. — Que tu m'avois donné, au nom de ta nation, un petit morceau de terre sur la Tiénaderhah, connu sous le nom d'Acérouni. — Combien embrasse-t-il de tes acres, ce petit morceau de terre ? — Dix mille, lui répondis-je. — Après quelques minutes de ré-

flexion, il me dit: — Eh bien! comme moi tu n'auras pas rêvé en vain; je te donne ce petit morceau de terre; mais ne t'avise pas de rêver davantage, mon père. — Et pourquoi non, Henrique? les rêves ne sont-ils pas involontaires? — Tu rêves trop fort pour moi (thou dreameth too hard for me), et bientôt tu ne laisserois plus de terre à nos gens ».

« La loi du talion, continua-t-il, prévient les meurtres : rien n'est plus rare parmi ces indigènes, à l'exception cependant de ceux occasionnés par l'ivresse, qu'ils pardonnent, parce que, disent-ils, ces actes proviennent de la folie, et non de l'intention. Quoique toute espèce de gêne, de contrainte ou de frein leur soit insupportable, et les aigrisse jusqu'à la colère, ils ne connoissent cependant ni les désordres de l'anarchie, ni les fureurs de la licence; ce qu'il faut attribuer à leur respect pour la vieillesse, ainsi qu'à leur aversion pour la propriété : à la guerre, dans les maladies, les blessures et l'infortune, ils poussent le courage jusqu'à l'héroïsme, et meurent sans faire entendre de plaintes, de regrets ni de gémissemens. Les nations éloignées de nos frontières, moins exposées aux dangers de la petite vérole et à l'abus des eaux spiritueuses, sont beaucoup plus respectables et plus nombreuses que celles qui en

sont voisines ; elles conservent quelque chose de l'indépendance et de la fierté de leur caractère national ; on voit encore chez leurs guerriers cet œil vif et perçant, et ces nuances primitives de férocité quand ils froncent le sourcil. Mais, malheureusement pour ces tribus, elles ne peuvent plus se passer des marchandises européennes. Que feroient-elles aujourd'hui sans nos chaudières et nos couvertures ? sans la poudre et le plomb nécessaires pour leurs chasses ? Elles disparoîtront un peu plus tard que les autres ; car, disoit il y a trente ans Korey-Hoosta, chef des Missisagès (29) : — « La race des semeurs de petites graines merveilleuses (30), doit éteindre à la longue les chasseurs de chair, à moins que ces chasseurs ne s'occupent à en semer aussi ».

CHAPITRE II.

Ayant accompagné en 1787 le vénérable Francklin, alors gouverneur de la Pensylvanie, dans un voyage à Lancaster, où il avoit été invité à poser la première pierre du collége qu'il venoit d'y fonder pour les Allemands (A), le soir du jour de cette cérémonie, on parloit des différentes nations qui habitent le continent, de leur aversion pour la culture, etc., lorsqu'un des principaux habitans de la ville lui dit : — « Gouverneur, d'où pensez-vous qu'elles soient venues ces nations? les croyez-vous aborigènes? Avez-vous entendu parler des anciennes fortifications et des tombeaux qu'on a découverts tout récemment dans le pays de l'ouest » ?

« Celles qui habitent les deux Florides, répondit-il, et la basse Louisiane, se disent sorties des montagnes du Mexique. Je serois assez disposé à le croire. Si l'on peut juger de celle des Esquimaux (1) des côtes du Labrador (les plus farouches des hommes connus), par la blancheur de leur teint, par la couleur de leurs yeux et par leurs énormes barbes, ils sont originaires

du nord de l'Europe, d'où ils sont venus dans des temps très-reculés. Quant aux autres nations de ce continent, il paroît difficile d'imaginer de quelle tige elles peuvent être descendues. Leur donner une origine asiatique et tartare, leur faire traverser le détroit de Behring (2) pour les répandre sur ce continent, c'est, à mon avis, choquer toute probabilité. Comment concevoir, en effet, que des hommes presque nus, armés d'arcs et de flèches, aient pu entreprendre un voyage de mille lieues à travers des forêts épaisses ou des marais impénétrables, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans, et n'ayant d'autres moyens de subsister que ceux de la chasse? Quels motifs auroit pu avoir cette émigration? Si c'étoit le froid rigoureux de leur patrie, pourquoi auroient-elles pénétré jusqu'à la baie d'Hudson et au *Bas*-Canada? que ne s'arrêtoient-elles en passant dans les belles plaines du Missoury, du Ménésoter (3) et du Mississipi ou des Illinois? Mais, dira-t-on, elles y auront peut-être séjourné, et celles que nous connoissons ne sont que *le trop plein* de ces anciennes émigrations. S'il en étoit ainsi, nous découvririons quelque analogie entre leurs langues; et on sait, à n'en pas douter, que celles des Nadouassées et des Padoukas (4) ne ressemblent pas plus au Chip-

peway, au Mohawck ou à l'Abenaky, que les premières au jargon du Kamtchatka ».

« D'un autre côté, continua-t-il, comment les supposer aborigènes d'une région comme celle-ci, qui ne produit presqu'aucuns fruits ni aucuns végétaux dont l'homme primitif ait pu subsister jusqu'à ce qu'il ait su façonner l'arc et la flèche, harponner le poisson et allumer du feu ? Comment ces premières familles auroient-elles résisté aux intempéries des saisons, aux piqûres des insectes, aux attaques des animaux carnassiers ? Les climats chauds et abondans en fruits naturels ont donc nécessairement été le berceau de la nature humaine ; c'est du sein de ces régions favorisées que la portion *exubérante* des premières sociétés s'est répandue insensiblement sur le reste de la terre. D'où sont venues les nations qui habitent ce continent, celles qu'on voit sur les plages de la Zélande et de la Nouvelle-Hollande, ainsi que sur les îles de la mer Pacifique ? Pourquoi celles de l'ancien monde sont-elles civilisées depuis des milliers de siècles, tandis que celles du nouveau restent encore plongées dans l'ignorance et la barbarie ? Cet hémisphère seroit-il plus récemment sorti du sein des eaux ? Ces questions, et mille autres qu'on pourroit faire, ne seront à jamais pour nous, êtres fugitifs, que comme un vaste désert

où l'œil égaré n'apperçoit pas le plus petit buisson sur lequel il puisse se reposer ».

« Cette planète est bien vieille, continua-t-il; semblable aux ouvrages d'Homère et d'Hésiode, qui peut dire à travers combien d'*éditions* elle a dû passer depuis l'immensité des siècles ? Les continens déchirés, les détroits, les golfes, les îles, les archipels et les bas-fonds de l'Océan ne sont que de vastes débris sur lesquels, comme sur les planches d'un vaisseau naufragé, les hommes des anciennes générations qui échappèrent à ces bouleversemens en ont, à la longue, reproduit de nouvelles. Le temps, si précieux pour nous, êtres d'un moment, n'est rien pour la nature. Qui peut nous apprendre à quelle époque reparoîtront ces funestes catastrophes, auxquelles, dans ses révolutions annuelles, la terre me paroît aussi évidemment exposée que les vaisseaux qui traversent les mers le sont à se briser sur des vigies ou sur des écueils inconnus ? Que faut-il pour en changer les climats et la rendre long-temps inhabitable ? L'approche ou la rencontre d'un de ces globes, dont les courses elliptiques et mystérieuses sont peut-être les agens de nos destinées; quelques variations dans les rotations annuelles et diurnes, dans l'inclinaison des pôles, ou l'équilibre des mers ».

« Quant à votre troisième question, continua

le gouverneur, voici quelques idées qu'a fait naître la lecture des détails dernièrement envoyés à notre société philosophique, par les générauxVarnom et Parsons, les capitaines John Hart et Serjeant, relatifs aux camps retranchés et aux autres indices d'une ancienne population, dont la tradition ne dit rien à nos indigènes. En voyageant à travers les provinces trans-Allèghéniennes de cet Etat, on rencontre souvent sur les élévations voisines des rivières quelques restes de parapets, de fossés, couverts d'arbres très-élevés : presque toute la péninsule du Muskinghum est occupée par un vaste camp retranché. Il est composé de trois enceintes quarrées; celle du milieu, qui est la plus considérable, a une communication avec l'ancien lit de cette rivière, dont il paroît que les eaux se sont retirées de près de 300 pieds; ces enceintes sont formées de fossés et de parapets en terre, dans lesquels on n'a trouvé ni pierres taillées, ni briques. Le centre en est occupé par des élévations coniques, de diamètres et de hauteurs différentes. Chacune de ces enceintes paroît avoir eu un cimetière. En preuve de la haute antiquité de ces ouvrages, on assure, comme un fait reconnu, que les ossemens sont convertis en matières calcaires, et que le sol végétal dont ces fortifications sont couvertes, qui n'a été formé que par la chute des feuilles et

par les débris des arbres, étoit presque aussi épais que celui des environs. Deux autres camps ont été pareillement découverts dans les environs de Lexington (5). La surface du premier est de six acres, celle du second de trois; les tessons de poterie qu'on y a trouvés en labourant, sont d'une composition inconnue à nos indigènes ».

« On voit sur le Paint-Creek (branche du Scioto) une suite de ces enceintes fortifiées, qui s'étendent jusqu'à l'Ohio, et même jusqu'au sud de ce fleuve. Les ouvrages semblables se trouvent aussi sur les deux Myamis (6), dans une distance de plus de vingt milles, ainsi que sur le Big-Grave-Creek (7). Ces dernières ne sont qu'une suite de redoutes élevées sur les bords de ces rivières à des distances inégales. Celles qu'on a découvertes sur le Big-Black-Creek et à Byo-Pierre, dans le voisinage du Mississipi, paroissent avoir été des terre-pleins, destinés à mettre les hommes à l'abri des inondations du fleuve ».

« Carver a trouvé à cinq cents lieues de la mer, sur le rivage oriental du lac Peppin (qui n'est qu'une extension du Mississipi), des vestiges considérables de retranchemens, faits comme les précédens en terre, et couverts de hautes futaies. Les tombeaux (barrows), dernièrement découverts dans le Kentukey et ailleurs, sont des cônes

de diamètres et d'élévations différentes ; ils sont revêtus d'une épaisse couche de terre, et ressemblent, quoique plus petits, à ceux qu'on voit encore dans l'Asie et dans quelques parties de l'Europe. Le premier rang des corps couchés sur des pierres plates, qui en occupent toute la base, est recouvert de nouvelles couches, servant de lits à d'autres corps, placés comme les premiers, jusqu'au sommet. Ainsi que dans les fortifications du Muskinghum, on n'y a rencontré aucuns vestiges de mortier, ni aucunes traces du marteau. Le nouvel Etat du Ténézée est rempli de ces tombeaux ; on y trouve aussi plusieurs grottes, dans lesquelles on a découvert des ossemens ».

« On voit dans le voisinage de plusieurs villes Chérokées, à Kéowé, Sticcoé, Sinnica, &c. des terrasses, des pyramides ou monts artificiels, d'une grande élévation, dont l'origine étoit inconnue aux habitans que les Chérokées en chassèrent lors de leur invasion, il y a près de deux siècles. Les mêmes hauteurs artificielles, les mêmes preuves du séjour et de la puissance d'anciennes nations, se trouvent aussi dans les deux Florides, sur les bords de l'Oakmulgé, à Taënsa, sur l'Alibama, &c. (8) ».

« A quelle époque, par quel peuple ces ouvrages ont-ils été construits ? Jusqu'à quel degré de

civilisation ce peuple étoit-il parvenu ? Connoissoit-il l'usage du fer ? Qu'est-il devenu ? Peut-on concevoir que des nations assez puissantes pour élever des fortifications aussi considérables, et qui enterroient leurs morts avec un soin aussi religieux, aient été détruites et remplacées par ces hordes ignorantes et barbares que nous voyons aujourd'hui ? Les calamités occasionnées par un long état de guerre, auroient-elles pu effacer jusqu'aux dernières traces de leur civilisation, et les faire rétrograder vers l'état primitif de chasseurs ? Nos indigènes seroient-ils les descendans de cet ancien peuple » ?

« Tels sont les doutes et les conjectures que font naître les traces du passage et de l'existence des nations qui ont habité le pays de l'Ouest ; traces qui ne suffisent pas pour nous guider dans ce vague du passé, quoiqu'on n'ait découvert encore ni armes, ni instrumens de fer ; sans le secours de ce métal cependant, comment concevoir qu'on ait pu creuser des fossés aussi profonds, élever des masses de terre aussi considérables ? Cet ancien peuple a dû avoir des chefs, et être soumis à des loix ; car, sans les liens de la subordination, comment auroit-on pu réunir et contenir un aussi grand nombre d'ouvriers ? Il a dû connoître la culture, puisque les produits de la chasse n'auroient jamais pu suffire à le

nourrir. L'étendue de ces camps atteste aussi que le nombre des troupes destinées à défendre ces ouvrages, et celui des familles auxquelles, dans les momens de danger, ils servoient d'asyle, étoit immense. Les cimetières prouvent qu'elles y ont fait de longs séjours; ce peuple a donc dû être beaucoup plus avancé dans la civilisation que nos indigènes ».

« Lorsque la population des Etats-Unis sera répandue sur toutes les parties de cette belle et vaste région, aidée de quelques nouvelles découvertes, notre postérité pourra peut-être former alors des conjectures plus satisfaisantes. Quel champ pour la méditation! Un continent nouveau, qui, à une époque inconnue, paroît avoir été habité par des nations cultivatrices et guerrières! Si je n'étois pas retenu par mon âge avancé, je passerois les montagnes pour examiner ces anciens travaux militaires; peut-être une inspection attentive et minutieuse feroit-elle naître des conjectures, qui échappent aujourd'hui à toutes les combinaisons de l'esprit ».

CHAPITRE III.

Je me proposois depuis long-temps d'assister aux deux grands conseils que les gazettes de New-York avoient annoncés. Le premier devoit être tenu à Onondaga (1), dans le pays des Mohawks, par les chefs des nations Onéida, Cayuga, Sénecca, Tuskarora. Le second, au fort Stanwick (2), où ces mêmes chefs étoient invités par le gouverneur de New-York. Mais effrayé de la distance, ainsi que des inconvéniens d'un aussi long voyage à travers des cantons que je savois être nouvellement habités, j'étois indécis, lorsqu'entraîné par les vives sollicitations de M. Herman, jeune homme très-instruit, qui arrivoit d'Europe et m'étoit particulièrement recommandé, je résolus de l'entreprendre. Munis de tous les renseignemens qui, malheureusement, ne pouvoient nous être utiles que jusqu'à Northumberland, dernier terme des cantons passablement cultivés, nous partîmes de Shippenbourg (3), et arrivâmes le soir du même jour à Carlisle, après avoir traversé, pendant 17 milles, une des plus fertiles parties de la Pensylvanie.

Cette petite ville, chef-lieu du comté de Cum-

berland, située à 140 milles de Philadelphie, sur la route qui conduit aux provinces ultramontaines, à peu de distance de la Susquéhannah, offre aux yeux l'image de la jeunesse. Quelques-uns des beaux arbres de la nature, de ceux que les premiers colons conservèrent, en embellissent encore les environs. Au lieu d'être contiguës, les maisons, presque toutes bâties en pierres, sont séparées, soit par un verger, soit par un jardin, ou par une grange, et souvent tout-à-la-fois par ces trois accessoires, ce qui ajoute beaucoup à sa grandeur apparente, et, dans l'été, à la fraîcheur. Quoiqu'on ne compte que 370 maisons, et environ 1800 habitans dans cette ville, elle occupe un terrein qui suffiroit pour 20,000 en Europe.

Ce canton est si abondant et si salubre, qu'il fut choisi par le gouverneur Dickenson, comme le lieu le plus convenable à l'établissement du collége qu'il y fonda en 1783. Cette belle institution, fruit de l'esprit patriotique de cet homme célèbre (4), possède déjà trois chaires de professeurs, une petite bibliothèque, et les élémens d'un cabinet de physique. En voyant cet état général d'amélioration, M. Herman pouvoit à peine se persuader que nous fussions à plus de 300 milles de la mer, et que cette partie de la Pensylvanie n'avoit pas encore quarante ans de culture.

M. B...., auquel nous étions recommandés, homme riche et instruit, nous amusa infiniment par le récit des principales circonstances de sa vie. Il étoit venu d'Irlande, comme engagiste, à l'âge de onze ans; M. P.... S.... chez qui le hasard l'avoit conduit, fut tellement satisfait de ses heureuses dispositions et de ses petits services, qu'il en abrégea le temps, lui donna une bonne éducation, et le plaça dans le commerce. Au bout de quelques années d'application, comme pour le dédommager de son oubli, la fortune le combla de ses faveurs; devenu possesseur d'une belle chûte, à quelque distance de la ville, il y fit construire un grand moulin, d'après les principes d'Olivier Evans, le premier mécanicien du continent, et, dans ce moulin, il convertit annuellement 40,000 boisseaux de bled en belles farines marchandes.

Extrêmement satisfaits de ce début, nous quittâmes le lendemain M. B.... et fûmes coucher sur les bords de la Juniata, à trois milles au-dessus de son confluent avec la Susquéhannah, à 25 milles de Carlisle. Malgré l'âpreté du chemin, nous arrivâmes assez tôt pour jouir, pendant quelques heures, du plaisir de la pêche; c'étoit celle de l'alose. M. Jenning, magistrat du canton, nous communiqua plusieurs observations intéressantes relatives au cours de cette rivière,

depuis les montagnes d'Allegheny, ainsi qu'aux progrès de la culture dans les différens comtés qu'elle arrose. — « Je n'en connois point, nous dit-il, dont les rivages offrent des vues plus pittoresques et même plus sauvages. A 20 milles d'ici on voit des grottes d'une grande étendue, remplies de concrétions et de stalactites ; mais nous sommes trop jeunes encore pour avoir parmi nous des minéralogistes et des amateurs d'histoire naturelle ».

Le lendemain, nous dînâmes à Mahatango-Creek, à 15 milles plus loin : ses eaux fougueuses font tourner plusieurs moulins. Le troisième jour, nous fîmes ce repas à Penn's-Creek. Quelque temps avant d'y arriver, les montagnes, sur la droite de notre chemin, nous permirent d'appercevoir la ville de Sunbury, située dans une petite plaine, sur le rivage oriental de la Susquéhannah, que nous traversâmes le soir pour arriver à Northumberland.

Débarqués sur cette belle péninsule, nous nous empressâmes de porter nos lettres de recommandation à M. Plunket, l'arpenteur général du comté, dont nous savions que le père avoit été tué dans une des émeutes qui furent occasionnées par l'arrivée des gens de Connecticut sur la branche orientale : il occupoit là

seule maison de pierres qu'il y eût dans ce bourg, le reste ne consistant qu'en log-houses (5).

« Vous êtes venus quelques années trop tôt, messieurs, nous dit-il après le souper. Nous ne sommes encore qu'aux premières ébauches de défrichement et de culture; nos Creeks n'ont pas de ponts; les chemins, dans plusieurs cantons, ne sont que des sentiers peu fréquentés; malgré votre courage, je crains que les mauvais gîtes, que la vue de ces surfaces si agrestes et sauvages, celle des cabanes couvertes d'écorce, enfin que la tristesse et l'uniformité des bois, ne vous inspirent plus de dégoûts et d'ennuis, qu'ils ne donneront lieu pour vous à des observations nouvelles et instructives. Quelle distance, en effet, entre les campagnes de l'Europe, et ces cantons dont l'arpentage est à peine terminé! Quelle différence entre nos champs hérissés de souches, mal labourés, enclos de grossières palissades, et un pays découvert, orné de belles haies vives, de pampres entrelacés et de vergers fleuris! Il s'écoulera bien des années, avant que celui-ci mérite l'attention des voyageurs, avant que chaque district, renfermé dans des gorges, dans des montagnes, ou par des rivières, puisse facilement communiquer avec les contrées voisines. D'un autre côté, le défrichement, la population rapide de ce continent, offrent aux

yeux de l'observateur un grand et nouveau spectacle; insensiblement nous préparons un nouvel ordre de choses, le plus intéressant peut-être qui se soit présenté à la méditation des hommes depuis bien des siècles ».

« Presque toutes les familles établies sur la route qui conduit au bac de Mashoping (6), continua-t-il, viennent de l'Europe; leur industrie, comme vous le verrez, est encore bien imparfaite; quelques années de l'utile apprentissage qu'elles font, les rendront plus laborieuses et plus éclairées; c'est la première fois de leur vie que ces colons travaillent pour eux-mêmes, en débarrassant du bois dont il est encombré, le sol qui leur appartient. Ce sont les précurseurs du grand corps de vétérans qui marchent à leur suite, et qui, dans quatre à cinq ans, remplaceront ceux que la paresse ou les mauvaises mœurs auront obligés d'abandonner leurs travaux infructueux : bien différens des colons de la Nouvelle-Angleterre (7), qui, par-tout où ils se fixent dans leurs émigrations, portent avec eux les germes précieux de l'industrie, de la religion et de la civilisation (8). A peine ont-ils nettoyé, ensemencé quelques champs, qu'ils se réunissent pour construire une église et une école. Que vous dirai-je? nous manquons de bras : celui qui, dans l'automne, a semé vingt acres de bled,

est souvent très-embarrassé, au moment de la récolte, comment il trouvera des moissonneurs. Cet état d'enfance sera cependant moins long que vous ne l'imaginez, sur-tout si nous sommes assez heureux pour que les nouvelles opinions qui se manifestent en Europe, ne viennent pas ébranler notre jeune et sage gouvernement, et empêcher qu'il ne se consolide».

« Cette ville, continua-t-il, fondée en 1774, fut détruite six ans après par les indigènes; ce n'est que depuis 1785 qu'elle renaît lentement de ses cendres. La cause de cette lenteur vient du différend qui a long-temps existé entre l'Etat de Connecticut et celui-ci, relativement à la possession des terreins baignés par le bras oriental de cette rivière. Il est enfin terminé quant à la jurisdiction, mais pas encore relativement à la propriété. Le gouvernement s'en occupe, et on espère qu'à la prochaine session du corps législatif, chacun rentrera dans ses droits: alors la prospérité de cette jeune ville augmentera rapidement; alors ces cabanes seront remplacées par de bonnes maisons, et nous jouirons de tous les avantages que promet le confluent de ces deux bras, navigables pendant six mois jusqu'à leurs sources, à plus de 200 milles d'ici, sur-tout lorsque l'Etat aura fait disparoître les obstacles qui obstruent la navigation inférieure, depuis

l'embouchure de la Juniata, jusqu'à celle du Swatara (9). L'excellent esprit de notre corps législatif nous fait espérer que ce grand œuvre sera accompli dans peu d'années : déjà il a offert 800,000 piastres (quatre millions deux cents mille livres) à ceux qui voudroient l'entreprendre ».

Mon compagnon et moi ayant le plus grand desir de voir les belles plaines de Wilkesbury, de Wyomnig et de Mashaney, dont les indigènes chassèrent les gens de Connectiout pendant la guerre de la révolution, nous cherchâmes à louer un bateau pour remonter la rivière jusqu'au bac de Mashoping, à 130 milles de Northumberland; mais n'ayant pas pu en trouver d'assez fort pour porter nos chevaux, nous résolûmes de traverser le milieu de ce comté, en suivant le sentier marqué par M. Plunket; c'étoit la voie la plus directe que nous pussions suivre pour entrer dans la partie septentrionale du pays de Luzerne, situé à l'est de la rivière, et pour nous rapprocher de la ligne de démarcation qui sépare cet Etat de celui de New-York, d'où il nous seroit facile d'atteindre le lac Otsègé, Albany et Skénectady, sur la rivière Mohawk, dont les eaux devoient nous porter au fort Stanwick.

Après avoir quitté M. Plunket, nous suivîmes

pendant quelque temps les bords du Mahoning, que nous trouvâmes assez bien cultivés; mais depuis les sources de cette rivière, nous ne rencontrâmes plus que des sentiers tortueux, et de temps en temps quelques cabanes occupées par des colons nouvellement arrivés : quelquefois, des arbres tombés de vétusté, ou renversés par les vents, obstruoient les passages, et nous obligeoient à faire des détours considérables. Nous voyagions lentement, et n'étions qu'à notre troisième journée, lorsque je m'apperçus de l'impression que faisoient sur l'esprit de M. Herman les difficultés du voyage, les mauvais gîtes, et sur-tout le silence et l'obscurité des bois. — « Est-ce là, me demanda-t-il, l'aspect ordinaire et l'état primitif des forêts du Nouveau-Monde, dont, je ne sais pourquoi, je m'étois fait une idée si différente? C'est la patrie des ours et des loups, et non celle des hommes. Que ces surfaces sont âpres et rebutantes, ces solitudes sombres et tristes! Comment concevoir que ces collines si fortement boisées, et ces marais tremblans couverts d'épaisses broussailles, soient destinés à devenir un jour de rians coteaux et des prairies verdoyantes? — Eh bien! lui dis-je, les beaux cantons de Shippenbourg, de Carlisle, de Reding, de Lancaster, et tant d'autres, ressembloient à ce que vous voyez ici, lors

de l'arrivée des premiers colons. Que penseriez-vous donc, si nous traversions des forêts encore plus épaisses, et des marais dont la surface n'est qu'une couche d'arbres renversés, on ignore par quelle cause et depuis combien d'années? Quand vous aurez observé ce que la force et l'intelligence des hommes peuvent faire dans un court espace de temps, alors vous verrez que tous ces obstacles sont faciles à surmonter, et qu'il est plus aisé que vous ne l'imaginez de détruire ces géans, de faire luire le soleil sur ces surfaces, et de les couvrir de belles récoltes. — A peine puis-je le comprendre, me répondit-il; car enfin, quelqu'industrieux que soient les colons, ils ne sont pas des Hercules; leurs forces ne sont point proportionnées aux résistances que la nature leur oppose. — Cette longue suite d'opérations et de travaux, lui répondis-je, exige plus d'adresse et de persévérance que de forces réelles; le feu fait au moins la moitié de la besogne. Croiriez-vous que deux hommes arrivés sur leurs terreins après la sortie des feuilles (10), peuvent, dès la première année, semer vingt acres de bled? Cela est cependant très-vrai: après avoir essarté, amoncelé et brûlé les buissons et les arbrisseaux, ils cernent l'écorce des grands arbres, que cette opération fait mourir sur pied, et se contentent de herser la terre (11). La clô-

ture de ces champs est ce qu'il y a de plus pénible; elle est cependant indispensable, à cause du grand nombre de bestiaux qui parcourent les bois ».

Cependant nous cheminions lentement, tenant sur la gauche un des bras du Chiquisquaqué-Creek, que nous avions déjà traversé deux fois, lorsque nous apperçûmes une habitation couverte de bardeaux, au milieu d'un éclairci assez considérable, dont le propriétaire, que nous rencontrâmes quelques instans après, nous offrit l'asyle de la nuit avec le plus aimable empressement. Nous le suivîmes à travers un champ de bled assez considérable. Après avoir pris soin de nos chevaux, ce brave colon nous montra, avec une espèce de vénération, la souche du premier pin qu'il avoit renversé quelques années auparavant, nous fit observer ce qu'il avoit déjà fait, et ce qu'il lui restoit encore à faire avant de devenir aisé et opulent. Il calculoit le temps où telle partie de son marais seroit convertie en herbages, tel coteau couvert de bled, où tel autre le seroit de trèfle, et planté en pommiers et pêchers (12), et cela avec un air de joie et de satisfaction que nous partageâmes involontairement : il me sembloit n'avoir jamais vu jusqu'alors l'espérance sous des nuances aussi touchantes; c'étoit comme la plénitude d'un bonheur non encore arrivé.

« Le desir de contribuer à celui de ma famille, nous dit-il, celui d'assurer son indépendance après ma mort, me détermina, il y a quelques années, à quitter la ville de Fairfield (13), où je tenois une école de grec et de latin. Content de mon sort, j'instruisois de mon mieux la jeunesse qui m'étoit confiée, lorsque j'appris la mort d'un de mes parens qui venoit de finir ses jours au Bengale, et qui m'avoit légué dix-neuf cents piastres. Dans la crainte de confier cette somme aux hasards du commerce, je résolus de l'employer à l'acquisition d'une certaine quantité de terres neuves, la seule spéculation dans laquelle nous sommes rarement déçus, quand nous y apportons de l'industrie et de l'activité. Ayant été informé que le gouvernement de Pensylvanie venoit d'ériger cette partie de l'Etat en comté, je m'y rendis; et après l'avoir parcourue, j'achetai les 426 acres que je possède ici pour 375 piastres (le prix en a plus que doublé depuis les malheurs de l'Europe); je louai un homme de mon pays, qui est encore avec moi; nous construisîmes ensemble cette maison avec le tronc des premiers arbres que nous abattîmes; j'achetai à Wilkesbury des provisions pour un an, une paire de bœufs, deux jumens pleines, et les instrumens de labourage dont j'avois besoin : enfin après six mois de travail, employés

à dessécher quelques acres de marais, et à défricher dix-sept acres, que nous semâmes en bled, je fus chercher ma famille. Depuis cette époque, l'espérance ne m'a point quitté un seul instant; je vois dans la fertilité du sol et dans le prix des denrées, une récompense certaine offerte à qui veut la mériter par l'intelligence et le travail. Je sème beaucoup moins que mes voisins, et cependant je récolte plus qu'eux, parce que je cultive mieux. Depuis que je suis ici, je n'ai pas senti la moindre atteinte du découragement, quoique j'aie eu tant d'obstacles à surmonter. Bien différent de moi, mon plus proche voisin, qui demeure à cinq milles d'ici, mécontent, je ne sais pourquoi, de sa situation, de l'état de sa terre, qui est cependant aussi fertile que la mienne, va traiter de ses foibles améliorations, et aller se fixer ailleurs : il ne sera heureux nulle part, et passera sa vie d'ébauches en ébauches, disposition assez commune parmi les premiers colons. Quant à moi, j'ai une si grande idée de mes forces et de mon courage, que souvent je puis beaucoup plus que je ne le croyois, et cela uniquement parce que j'ai cru pouvoir : c'est un puissant levier, en effet, que ce sentiment, quand il faut renverser un arbre ou déraciner une souche ».

« J'ai eu la prévoyance d'apporter avec moi

une grande quantité de pepins et de noyaux, que j'ai soigneusement plantés : encore quelques années, de ma pépinière sortiront tous les vergers et les arbres à fruit du canton. Je ne dois rien ; déjà même je commence à vendre l'excédant de mes petites récoltes aux colons dont les établissemens sont plus récens que le mien ; le seul inconvénient que j'éprouve, est la distance où je suis d'un moulin, d'une église et d'un maréchal. Huit shellings par an pour encourager la destruction des loups et des panthères, est la seule imposition que le gouvernement exige, ou plutôt que nous lui offrons avec plaisir et reconnoissance. Il s'occupe de faire ouvrir des routes extrêmement utiles ; demain vous traverserez celle connue sous le nom de Bridle-Road, qui commence aux sources du Monsey, sur le bras occidental, et finit à celles du Sisshény, qui tombe dans le bras oriental. Les souches y sont encore, il est vrai ; mais les ponts viennent d'être terminés. A mesure que nous desséchons nos marais, les insectes disparoissent. Les loix du Congrès encouragent le commerce maritime ; ce commerce florissant encourage la culture ; notre patrie jouit de la paix et de la tranquillité. Jusqu'ici le ciel a béni les travaux de ses enfans, et les saisons nous ont été favorables : matin et soir nous implorons ses graces et ses leçons, que

nous nous efforçons de mériter non-seulement par nos prières, mais aussi par notre industrie et notre union. Je ne redoute que la brièveté du temps, qui, comme l'eau du ruisseau, passe et s'écoule avec rapidité ». Voilà, messieurs, comment le maître d'école de Fairfield est devenu citoyen de la Pensylvanie, et franc-tenancier du comté de Northumberland.

Frappé de ce qu'il venoit d'entendre, M. H.... me dit le soir : — « La conversation naïve de cet honnête colon de Connecticut, a fait sur mon esprit la plus profonde impression : je rougis de ma foiblesse. Quoi ! cet homme, du sein d'une ville transporté au sein des bois, où l'on voit à peine quelques sentiers, soumis à un travail dur et pénible, si on le compare à ses premières occupations ; éloigné de ses parens, de ses amis, des secours de la société, est cependant gai et content. Le soir, heureux d'avoir accompli la tâche du jour, il en remercie la divinité, et le lendemain en recommence une nouvelle avec le même courage et la même allégresse. L'espoir de l'aisance, de l'indépendance, l'anime, l'encourage, et lui tient lieu de bonheur présent : il est tout-à-la-fois bon père, bon mari et bon cultivateur ; et moi, que la fortune a favorisé, moi qui n'ai traversé l'océan que pour jouir du spectacle qu'offrent ici à la méditation l'origine et le

développement de ces jeunes sociétés, je n'aurois pas la force de surmonter quelques instans de dégoût, et de supporter quelques inconvéniens passagers, qu'un peu d'habitude fera disparoître! Je me sens tout-à-coup devenu un nouvel homme. Si jamais les obstacles et les difficultés des routes, l'incommodité des gîtes, faisoient renaître quelques restes de cette honteuse pusillanimité, je me rappellerai ce que M. W. Dolittle vient de nous dire ».

Le lendemain, conformément aux intentions de notre hôte, nous traversâmes une nouvelle route qu'on venoit de terminer, et qui conduisoit du Monsy sur le bras occidental, au Sisshény qui tombe dans le bras oriental (connue sous le nom de Bridle-Road).

CHAPITRE IV.

Nous poursuivions notre voyage beaucoup plus gaîment, à travers des forêts extrêmement sombres et épaisses, lorsque le courage de M. Herman fut mis à de nouvelles épreuves en passant à la nage deux bras du Fishing-Creek, encombrés d'arbres et de buissons qu'avoient entraînés les crues du printemps. — « Que de temps et de travaux, me disoit-il, avant que le lit de ces rivières soit entièrement nettoyé, et que leurs rivages, aujourd'hui si humides et si peu praticables pour le voyageur, soient devenus de riantes prairies, comme celles qui accompagnent l'Elbe depuis Magdebourg jusqu'à Cuxhaven ! Que de peines et de travaux, avant que ces colons puissent, du seuil de leurs portes, le soir d'un beau jour d'été, contempler leurs champs couverts des richesses de la culture, et leurs vergers chargés de fruits » !

La monotonie de cette longue et pénible traversée de 67 milles, jusqu'au bac de Mashoping sur la grande rivière, ne fut un peu adoucie pour nous que par la rencontre d'un assez grand nombre de familles presque toutes européennes,

mais si nouvellement établies, qu'à peine pouvions-nous trouver un abri, et de quoi nourrir nous et nos chevaux. Occupées à fendre des palissades, à ceindre l'écorce des grands arbres, à entasser, brûler les buissons desséchés, elles n'avoient encore récolté que des légumes.

« Ah! nous disoit un Suédois chez qui nous fîmes rafraîchir nos chevaux, je puis donc mourir sans être inquiet du sort de mes enfans, puisque je les laisserai dans un pays d'abondance, où le travail est amplement récompensé : ils ne seront point exposés à la honte de la mendicité, aux remords, ni aux dangers du crime ». — « Ah! nous disoit un autre, je n'attellerai plus mes malheureuses vaches à ma triste chârrue, pour effleurer les sables de mon ancienne patrie! Ici des bœufs et des chevaux laboureront le sol fertile et profond qui m'appartient ». — « Né au milieu des avalanches et des glaciers de la Savoie, disoit un troisième, industrieux comme je l'étois, il ne me manquoit, pour être heureux, que la protection des loix et celle de la terre : ici j'ai trouvé tout ce que je desirois, et même au-delà, puisque le dieu des moissons et le gouvernement n'exigent que nos prières et notre reconnoissance ».

Après avoir traversé la Susquéhannah, nous continuions lentement notre route dans le comté

de Luzerne, lorsque mon compagnon me dit: — « Oui, je l'avoue, je ne commence à remplir le but de mon voyage que depuis la plantation de Fairfield; depuis ce moment je vois avec plus d'intérêt ces cabanes de bois ou d'écorce, premier asyle des colons, destinées à être un jour remplacées par de riantes habitations, ainsi que ces ébauches de défrichemens, que l'industrie, la nécessité, convertiront en champs fertiles. Je parcours avec moins de dégoût ces forêts dont le sol, jusqu'ici âpre et stérile, va bientôt nourrir des milliers de familles; ces marais humides et impénétrables, sur lesquels paîtront bientôt de nombreux troupeaux. — Me voilà donc parvenu, continua-t-il, à ce qu'on peut véritablement appeler l'origine des sociétés! — Oui, sans doute, puisque dans ces lieux, où, il n'y a encore que sept mois, on entendoit les cris de la panthère et les hurlemens des loups, nous voyons la charrue tracer les premiers sillons, le feu consumer les buissons et les herbes inutiles, nous entendons le bruit des haches, les chansons de la gaîté, le mouvement du travail et de la vie. — Oui, sans doute, puisque nous suivons des sentiers qui deviendront un jour de grandes et belles routes, et que nous conversons avec les premiers magistrats, occupés, comme les autres colons, à nettoyer la surface de leurs terres, à

planter leur maïs, ou à semer leurs premiers champs de bled au milieu d'arbres cernés, de branches, de souches, de racines amoncelées et brûlantes » !

« Voilà, sans doute, lui répondis-je, comme l'Europe a dû commencer. Mais quelle différence entre les mœurs, les loix de ces temps reculés, et ce qu'on voit ici ! Quelle différence de siècles et de lumières ! Tels que ces sources obscures et cachées dans le sein des montagnes, dont l'imperceptible réunion forme les ruisseaux, les rivières et les fleuves, ces foibles germes de population que nous avons observés en traversant ces antiques forêts, les convertiront en champs fertiles, en prairies émaillées de fleurs; et dans un petit nombre d'années, de ces ruches fécondes on verra sortir de nombreux essaims, qui iront défricher d'autres cantons encore plus éloignés. Quelles ressources, en effet, l'homme industrieux ne trouve-t-il pas ici? Abondance de comestibles, bas prix des terres, sol neuf et fécond, loix protectrices, commerce florissant: ces avantages si rares et si précieux, doivent donc donner à la végétation humaine toute la vigueur et toute la fécondité dont elle est susceptible. Jusqu'où ces progrès ne s'étendront-ils pas dans un demi-siècle » ?

« Posséder une certaine quantité de terres,

continuai-je, la cultiver, est ici le desir universel; aussi l'agriculture, quoique bien imparfaite encore, a-t-elle été, depuis l'origine des colonies, l'occupation favorite des deux tiers de la société, et la première base de la prospérité de ces Etats. Cependant les colons ne réussissent pas tous : ici, comme ailleurs, le succès ne couronne pas toutes les entreprises; ici, comme ailleurs, l'homme est exposé aux dangers des accidens, à ceux des mauvaises saisons, et aux caprices du sort. Tous n'apportent pas avec eux les dispositions nécessaires, ni les mœurs, ni l'intelligence qu'exige ce nouveau genre de vie; tous n'ont pas le même degré de force, de courage ni de jugement, et ne sont pas également heureux : les maladies, les insectes, la négligence et la paresse détruisent souvent leurs espérances. Si, aux échéances, ils ne sont point en état de payer les sommes convenues, la loi renvoie le vendeur en possession de sa terre, après avoir dédommagé l'acquéreur de ses améliorations; et même parmi ceux qui ne doivent rien, combien n'en voit-on pas qui deviennent fainéans, dès qu'ils s'apperçoivent qu'avec deux jours de travail ils peuvent vivre le reste de la semaine ! Ces exemples sont beaucoup plus fréquens parmi les colons étrangers, que parmi ceux qui viennent des Etats du nord, dont, en général, les mœurs,

l'intelligence et l'industrie sont si dignes de louanges ».

Cependant nous avancions vers les plantations de la Saline (Salt-lick-Farms), dans le district de Philippopolis, à l'ouest du mont Ararat, lorsque le soir du troisième jour, depuis la grande rivière, en traversant un marais considérable (d'où j'ai su depuis que sortoit une des branches du Wyotucing), nous entendîmes le timbre d'une horloge. Encouragés par ce bruit extraordinaire dans un pays si peu habité, nous continuâmes notre route plus gaîment, et bientôt après nous découvrîmes un champ de maïs, un jeune verger, et une habitation, naissante à la vérité, mais qui avoit quatre croisées à petit bois. — « Tout ceci, dit M. Herman, annonce un bon gîte ; réjouissons-nous, et oublions les fatigues de cette longue journée ».

Nous en étions encore à une petite distance, lorsqu'un homme, d'une taille et d'une figure distinguées, s'avança, et nous dit : — « Soyez les bien arrivés, messieurs ; entrez : il faut que vous ayez de puissans motifs, ou beaucoup de courage, pour oser voyager dans un pays encore si peu habité : ne vous seriez-vous point égarés ? — On ne s'égare point, répondit mon compagnon, quand on a le bonheur de rencontrer un colon tel que vous me paroissez être, et

celui d'être invité à passer la nuit sous un aussi bon toît. — Ah ! messieurs, ne prisez pas l'hospitalité des bois plus qu'elle ne le mérite ; si vous saviez combien est vif le plaisir, le besoin de voir et d'entendre quelquefois des voyageurs instruits, vous sentiriez que c'est à moi à vous remercier d'un bienfait. — Vous atténuez trop celui que vous voulez bien nous rendre. — Eh bien ! considérez-le comme réciproque, et je suis content ».

« Combien y a-t-il d'années que vous êtes fixé ici ? lui demandai-je. — Sept, répondit-il ; demain je vous ferai voir que je n'ai pas perdu mon temps. Quand on veut jouir promptement, il en coûte ; mais l'argent judicieusement dépensé dans le défrichement des terres et au dessèchement des marais, rapporte plus de cent pour cent. Mon ambition est d'avoir un jour des prairies et des pâturages en abondance, pour pouvoir élever et entretenir un grand nombre de bestiaux et de chevaux : je respecte infiniment la charrue, mais je prise davantage encore la faulx, parce que ce genre d'agriculture exige moins de bras. Il y a dix ans que ce pays n'étoit guère connu et fréquenté que par les chasseurs ; à peine les terres valoient-elles six sols sterling l'acre. Quelle différence aujourd'hui ! C'est partout la même chose. Les lots de 110 acres, que

la famille Penn vendoit au-delà des monts Alleghénys pour 25 piastres, en valent dans ce moment plus de 90, et cependant nous ne jouissons du bienfait des loix municipales que depuis trois ans ».

« Le pays est-il sain » ? demanda M. Herman. — « On n'y connoît que la fièvre dans certaines saisons de l'année, répondit-il; mais elle vient de l'ignorance des colons, plutôt que de la nature du climat : après s'être échauffés par le travail, ils se couchent sur la terre à l'ombre; la transpiration s'arrête, et le froid les saisit. J'ai apporté avec moi un remède simple et sûr, dont un grand nombre de ces colons ont déjà fait le plus heureux essai. — Vous raisonnez comme un homme qui connoît la médecine. — Je l'ai un peu pratiquée en Europe. — Eh quoi! vous êtes Européen? — Hélas! oui; j'étois Polonais, et la Pologne n'est plus : vous avez dû entendre parler de nos confédérations, du premier partage de nos provinces, qui enleva cinq millions d'habitans au roi de ce malheureux pays, ainsi que du démembrement général qu'en ont fait les Puissances du Nord : depuis cette époque, en vain les plaintes de mes infortunés compatriotes ont-elles retenti dans l'univers. Quel événement à jamais déplorable! La Russie s'étant emparée de la province où j'étois né, je

fus obligé d'entrer comme chirurgien dans ses hôpitaux, et de panser les blessures de ceux qui avoient ravagé, asservi ma patrie : indigné de cette honteuse servitude, je formai le projet de briser mes chaînes ou de périr. Tout, en ce monde, vous le savez, dépend d'un rien ; je dus à un rien ma fuite, mon heureuse arrivée à Copenhague, et le bonheur d'être utile à un capitaine de navire qui alloit partir pour Lisbonne. A peine y eut-il déchargé sa cargaison, qu'il en prit une autre pour New-York, où nous arrivâmes en 47 jours ; et dans moins de quatre mois, de la ville d'Orsa sur le Dniéper, je me trouvai débarqué sur ce continent. A quoi donc tiennent le sort et la fortune des hommes ? Quelques jours après mon arrivée, je dus à ma connoissance de la langue allemande, l'amitié du docteur Ebeling, ministre de l'église luthérienne de cette ville, qui me recommanda à son collègue M. Mulhausen, pasteur des plaines allemandes (German-Flats), sur la rivière des Mohawks. Ce digne et respectable ecclésiastique me reçut comme si j'eusse été un de ses compatriotes ; et quand je lui eus raconté mes malheurs, il me montra encore plus d'affection et d'intérêt : après m'avoir fait connoître dans son voisinage comme chirurgien, il daigna éclairer mon esprit et diriger mes premiers pas. Ah !

combien l'indépendance et la considération, dont je ne tardai pas à jouir, me parurent délicieuses et douces, comparées à l'état de servitude d'où je sortois! Ce fut pour moi comme une seconde naissance; de tous les momens, celui du réveil étoit le plus rempli de charmes, parce que mon esprit me reportant souvent en Pologne pendant mes rêves, me trouver habitant de l'Amérique septentrionale, et citoyen de cet Etat, étoit une jouissance exquise et nouvelle. Enfin, sentant pour la première fois le bonheur d'être, je jurai d'oublier le passé, et de ne m'occuper que des espérances flatteuses de l'avenir ».

» Si mon imagination fut vivement frappée à la vue des beaux fleuves, des grands lacs, des magnifiques cataractes de ce pays, combien mon cœur et mon esprit ne le furent-ils pas aussi, en examinant attentivement les bases sur lesquelles ces sociétés nouvelles sont fondées! La douceur et la justice des loix; la facilité avec laquelle on peut acquérir des terres; l'importance civile attachée à cette possession; les amples récompenses assurées au travail et à l'industrie; l'union et le grand nombre d'enfans qu'on voit dans presque toutes les familles, le bonheur général enfin! A la vue de ce touchant spectacle, je commençai à concevoir une meilleure idée de la nature humaine, et à aimer mes semblables. Après

que j'eus exercé la médecine pendant plusieurs années dans le pays des Mohawks, M. Mulhausen, en me donnant sa fille, me fit présent des 750 acres de terre que je possède ici; car c'est de lui que je tiens le plus grand, comme le plus précieux des bienfaits, la meilleure des femmes. La voilà, cet ange de bonté et de douceur, à qui je dois tout, les enfans dont elle m'a fait présent, la terre que je défriche, le bonheur de ma vie, ainsi que l'ordre, l'aisance et la propreté de ma petite habitation »!

» C'est aux longues et intéressantes conversations de son respectable père, continua-t-il, que je dois encore l'avantage de connoître l'histoire de ces Etats, pendant leur enfance coloniale, les détails relatifs au nouveau pacte social qui les unit depuis leur séparation de la métropole, les bornes des trois pouvoirs dont il est composé, le code des loix civiles, sur lesquelles reposent la liberté des individus et celle des cultes. Quel contraste entre les coutumes féodales, absurdes et barbares, connues dans la Pologne depuis tant de siècles, et le systême protecteur de la vie et des propriétés adopté par ces Etats! Entre l'oppression religieuse, source de presque tous les maux qui ont inondé mon ancienne patrie, et la protection égale, constante, que ce gouvernement leur accorde, pro-

tection qui n'est point tolérance, mais justice, puisqu'elle est fondée, non sur l'opinion, mais sur le droit naturel »!

« J'ai été pendant long-temps, me disoit un jour mon respectable beau-père, tout-à-la-fois ministre de l'évangile, médecin et cultivateur. J'ose en appeler au divin scrutateur des cœurs, ainsi qu'à mes voisins; ils jugeront si je n'ai pas fait ce qui étoit en mon pouvoir pour remplir les devoirs de ces trois états. J'ai présidé au défrichement des 400 acres de terre que le gouvernement avoit donnés à l'église de ce canton, en lui accordant une charte d'incorporation (1), dont il m'a autorisé, depuis, à consacrer les deux tiers au soutien d'une école gratuite. J'ai vieilli en parcourant la belle et intéressante carrière où vous allez entrer. Mais les fruits de cette vieillesse ne sont ni tristes ni amers, comme l'éprouvent souvent ceux qui ont poursuivi des objets moins honorables et moins utiles. L'expérience que j'ai acquise, est un petit trésor que je veux vous communiquer avant de le léguer à celui qui s'est chargé de contribuer au bonheur de ma fille; j'aurai, par ce moyen, une part dans vos succès: ce desir n'est que l'instinct de l'amitié et de l'affection envers l'homme que j'ai assez estimé pour en avoir fait mon gendre ».

« Ceux-là se trompent, poursuivit-il, qui

croient s'enrichir par l'agriculture ; elle n'enrichit point dans ces Etats septentrionaux. Les saisons sont trop rapides, les hivers trop longs, et la main-d'œuvre trop chère encore ; elle procure à ceux qui sont industrieux, l'aisance et l'abondance. Pour réussir dans les bois, il faut avoir quelques fonds, afin de n'y être pas écrasé par l'intérêt annuel des sommes empruntées ; il faut avoir aussi des connoissances relatives à ce nouveau genre de vie. L'industrie agricole n'étant qu'un faisceau composé de plusieurs branches, tout ce qui tient au travail, à la surveillance, à la prévoyance, doit être également l'objet de vos sollicitudes journalières. Il est indispensable de connoître la nature et la qualité des sols, pour ne leur confier que les grains qui leur conviennent, et d'avoir quelques ouvrages vétérinaires, quoique les bestiaux qui vivent en liberté, et mangent souvent du sel, soient rarement malades (2) ».

« La première de toutes les qualités utiles à un colon, après l'amour du travail, est un esprit doux et conciliant, indispensable pour bien vivre avec ses voisins ; car vous ne serez pas long-temps isolé. La paix d'un voisinage est une source constante de prospérités. Vous verrez quels prodiges l'harmonie fraternelle peut opérer parmi les hommes, destinés à s'entr'aider

dans les grands et pénibles travaux des premiers défrichemens. Je ne connois point d'obstacles que la réunion des volontés et des efforts ne fasse disparoître. Tout alors s'améliore et s'embellit ; et dans un petit nombre d'années, les forêts les plus sombres, les déserts les plus agrestes, se couvrent de fleurs, de fruits, de moissons ».

» Après avoir renversé le premier arbre de votre plantation, implorez le ciel, pour qu'il daigne vous accorder la santé, mère de la force, les secours de la persévérance et du courage. Oui, il en faut plus qu'on ne pense, pour supporter la solitude des forêts, pour dépouiller la surface du sol, de ces géans au pied desquels l'homme paroît si foible, pour la nettoyer et brûler tout ce qui l'encombre, pour dessécher les marais, planter et clorre des vergers, ouvrir des communications, construire des habitations et des granges. Si jamais il vous arrivoit d'éprouver quelques dégoûts, avant-coureurs du découragement, pensez à la femme que je vous ai donnée, et aux enfans qu'elle vous donnera : si ce puissant aiguillon ne rappelle ni l'activité, ni le dévouement, vous n'êtes pas destiné à devenir un bon et véritable colon ».

» Craignez, continuoit-il, les illusions de l'imagination, qui, trop souvent, embellissent ce qu'on voit dans une perspective éloignée; car

rien n'est aussi séduisant que le projet de former un nouvel établissement : ne faites pas comme tant de cultivateurs que j'ai connus ; n'abattez que les arbres qui vous seront nuisibles ; le froid de vos longs hivers, la construction, la réparation des granges et des hangards, l'entretien des clôtures, en exigeront une consommation prodigieuse. La seconde génération regrettera amèrement que la première en ait tant détruit, comme cela est déjà arrivé dans plusieurs cantons du Jersey et du Connecticut, où, faute de bois, la valeur des terres a considérablement diminué ».

« Et même, à ne considérer les forêts que comme un ornement, comme une robe magnifique, dont la nature, dans sa bonté, a couvert ce continent, ne sont-elles pas belles et majestueuses? Comment ne pas vénérer ces pins gigantesques, que l'art et la culture ne pourront jamais remplacer? Ces chênes, dont l'origine est beaucoup plus ancienne que celle de nos capitales? Ce respect pour les forêts et les beaux arbres est si naturel, que, malgré les travaux et les dépenses nécessaires pour défricher, clorre et cultiver les champs, malgré la funeste habitude de ne regarder les arbres que comme des ennemis, des *intrus*, qui occupent le sol dont on a besoin, un propriétaire, après quelques

années de jouissance, est instinctivement plus ému, plus flatté, en traversant ses bois, qu'en parcourant ses champs. Une fois nettoyés et soumis à la charrue, ces derniers ne lui paroissent plus que son propre ouvrage; rien n'y vient qu'il ne l'ait semé ou planté: dans ses forêts, au contraire, tout porte l'empreinte de la grandeur et de la durée, sentiment dont les hommes, même les plus ignorans, sont involontairement frappés (3) ».

« Le colon, continua-t-il, qui a surmonté les premières difficultés de son établissement, et qui ne doit rien, est plus heureux et plus riche qu'il ne pense. Il est aussi libre qu'il puisse l'être dans l'état social; sa fortune est plus assurée que dans toute autre situation; il n'a que peu de rapports extérieurs; la source de son indépendance et de son bonheur est chez lui, s'il a su y appeler la paix et la modération des desirs; ses jouissances, long-temps sollicitées par le travail et l'active industrie, sont vives et pures; enfin, les loix qui, ailleurs, favorisent les uns et oppriment les autres, sont égales ici pour tous ».

« Voulez-vous augmenter votre bonheur? contribuez à celui de vos voisins: assistez-les dans leurs maladies; donnez-leur des conseils préservateurs de la santé: c'est ce que je fais

depuis un grand nombre d'années. Voulez-vous devenir un colon distingué et respectable? inculquez-leur par votre exemple et par vos discours, l'amour du travail, de l'industrie, de l'ordre, de la justice, ainsi que le culte d'un Dieu qui récompense la vertu et punit le crime. Si jamais vos talens et l'estime publique vous ouvrent les portes de la représentation fédérale, n'oubliez jamais que de l'union naît la force des Etats fédératifs; que la grandeur, la prospérité de ce nouvel empire, ne sont fondées que sur cette unité. Toutes les loix destinées à la cimenter, obtiendront votre suffrage et votre appui, ainsi que celles dont le but sera l'encouragement des défrichemens et la perfection de l'agriculture. C'est le goût national, garant de la religion et des moeurs, qui, de la foiblesse de l'enfance, nous a élevés si rapidement à la vigueur de l'adolescence; c'est lui qui, dans moins d'un demi-siècle, nous conduira à la force virile».

« Comme un fils aime, chérit ses parens, aimez, chérissez votre nouvelle patrie. Employez tous vos efforts pour propager le systême d'instruction publique pratiqué depuis long-temps dans les Etats septentrionaux, le plus utile, peut-être, qui ait paru dans ces temps modernes. Les lumières d'une bonne éducation répandues dans toutes les classes de la société, consolident tout-

à-la fois le bonheur des familles, assure la tranquillité et la gloire des nations. Respectez un gouvernement que la raison a fondé sur les bases éternelles de la justice et de la liberté. Pendant la paix, consacrez-lui vos talens et votre exemple ; pendant la guerre, votre courage et votre sang, s'ils lui sont nécessaires : à ce prix seulement, un bon citoyen peut s'acquitter envers sa patrie. Méfiez-vous de ces orateurs qui, pour capter la faveur populaire, blâment sans cesse la forme et les actes du gouvernement, comme si ce qui vient de l'homme pouvoit être parfait : vouloir aller au-delà des bornes de l'esprit humain, doit être considéré comme une folie, et ces énergumènes, comme les ennemis du repos public ».

« Ainsi que vous, j'ai vu le jour dans un pays où, depuis des siècles, les hommes sont serfs de la glèbe ; ainsi que vous, à travers mille hasards, j'ai abordé sur les rivages de ce nouveau monde, vers lesquels la pénurie, le désespoir, l'intolérance et les malheurs conduisent les débris de l'ancien, comme les vagues de la mer transportent ceux des tempêtes sur les places voisines. De même qu'une plante, flétrie par l'ombre des arbres, se développe et s'accroît aussi-tôt qu'elle a été transplantée là où elle peut jouir des rosées du ciel et des rayons du soleil, ainsi les germes

heureux que j'avois reçus de la nature, long-temps étouffés par la misère et par l'ignorance, se développèrent peu après mon arrivée dans ce pays, et ont produit quelques fruits. Je me le rappelle bien encore : le lendemain de ma naturalisation, plein de joie et d'espérance, à la vue d'un pays, d'une ville où le travail, l'industrie, les talens utiles étoient si amplement récompensés, et où il y avoit tant d'espace, j'oubliai que j'étois Saltzbourgeois, pour ne me considérer que comme membre de la nouvelle famille des Etats-Unis ».

« Voilà, Messieurs, ce que cet homme respectable, ce digne ministre de l'évangile, m'a souvent répété ».

Le lendemain, frappé de la grandeur et de la beauté de sa grange, je lui demandai pourquoi elle étoit d'une aussi belle charpente, et la maison de troncs d'arbres équarris. — « Mon beau-père, me dit-il, a exigé que je ne pensasse à être mieux logé qu'après la neuvième récolte. Si les nouveaux colons agissoient aussi prudemment, les malheurs seroient moins fréquens parmi eux. La plupart bâtissent trop tôt pour leurs moyens. J'ai transporté sur la neige les pins et les chênes dont ma grange est construite, jusqu'au moulin à scier d'un de mes voisins ; et quoique très-vaste, elle m'a beaucoup moins coûté que vous ne vous

l'imaginez, peut-être : je n'ai déboursé que 300 piastres».

« Voici un verger, continua-t-il, dont les arbres sont venus de Skoharry ; je l'ai planté sur la pente méridionale de ce coteau, pour qu'il pût être plus facilement arrosé par les eaux du ruisseau que vous venez de traverser ; c'est ce qui lui donne cet air de fraîcheur dont vous avez été frappés. Mais je ne jouirai pas long-temps de cet avantage ; cette *creek* diminue à mesure que les défrichemens du voisinage augmentent (4). Je connois des personnes qui, faute de s'être apperçues que la source des leurs venoit des marais, ont construit des moulins, devenus aujourd'hui inutiles. Si jamais ce ruisseau tarit, ce sera pour moi une perte irréparable ; car il est difficile de concevoir, sans l'avoir vu, l'effet des arrosemens sur la pousse des herbes et sur le progrès des arbres, particulièrement dans le mois d'août : ce verger sera couvert de fleurs et de fruits long-temps avant ceux de mes voisins ».

« Mais pourquoi, lui demanda M. Herman, vos chemins sont-ils encore si mauvais ? — Cela vient de la grande dispute territoriale qui a eu lieu entre cet Etat et celui de Connecticut : heureusement pour nous elle est terminée. Depuis lors tout a bien changé ; le Gouvernement a érigé ce pays en Comté, et l'a fait subdiviser en

districts, suivant l'usage. Pour que l'influence des loix puisse s'étendre sur tous les points, il vient de faire ouvrir une route, de la Susquéhannah jusqu'à la ligne de démarcation. On dit que celui de New-York va la prolonger à travers les comtés de Tyogo, d'Otségo et d'Albany. Déjà nous avons près de 300 familles franc-tenancières dans cette partie de l'Etat, ainsi que plusieurs moulins à bled et à scie, deux églises, et quelques écoles. L'année prochaine on établira des ponts sur les principales creeks. Eh bien! Messieurs, j'étois presque seul il n'y a encore que quelques années »!

« Plusieurs causes ont contribué à ces progrès; la navigation de la Susquéhannah jusqu'à Northumberland, la grande quantité de terres d'alluvion (Lowlands), l'encouragement que le Congrès donne à la culture du chanvre (5), et l'introduction de deux branches d'industrie, inconnues jusqu'ici dans ces cantons. La première est celle de la potasse (6); la seconde, l'extraction du sucre d'érable (7) : c'est à la philanthropique société des Quakers que nous devons les avantages de cette dernière. Que diriez-vous, si je vous assurois qu'il s'en est vendu à la bourse de Philadelphie, peut-être 5,000 quintaux, dans l'espace de deux ans? Quel bienfait de la nature! On le trouve ce bienfait, depuis les plaines du

Kentukey, sous le 35e degré de latitude, jusqu'au Canada, sous le 47e ».

A notre retour des champs, sa femme nous conduisit dans ce qu'elle appeloit en souriant son salon ; sur la table étoit servi un des plus agréables déjeûners que nous eussions vus depuis notre départ de Carlisle. — « Quel luxe pour de nouveaux colons ! observa mon compagnon. — Pourquoi appelleriez-vous ainsi, répondit-elle, ce qui n'est que la jouissance des fruits de notre industrie? Le thé vient de la Chine, il est vrai ; mais nous le payons avec le gin-zeng de nos bois (8). L'alose, le jambon, le boeuf, les gâteaux, les confitures et le sucre, tout est le produit de notre sol. Mon mari possède la dix-huitième partie d'une Seine (9) sur la grande rivière, laquelle lui rapporte près de 200 de ces poissons par an, et nous savons les conserver comme le boeuf et le jambon, avec le secours de la fumée ».

Pendant cette conversation, M. Nadowisky s'appercevant que nous tournions fréquemment les yeux sur un petit tableau peint à l'huile, sur lequel on ne voyoit que les trois mots suivans en grosses lettres saxonnes, PROPRIÉTÉ, PROTECTION, JUSTICE, nous dit : — « Messieurs, les noms que vous voyez, sont les noms de trois génies bienfaisans, dont j'avois inutilement im-

ploré les secours dans mon ancienne patrie : ici, placé par les loix sous leur égide tutélaire, je leur ai voué un culte particulier, celui de la reconnoissance ».

En quittant cette respectable famille, M. Herman prenant la main du chef, lui dit : — « Après avoir long-temps vécu au milieu des vieilles institutions sociales, et en avoir éprouvé la dégradation et les malheurs, combien on doit se trouver heureux d'y avoir échappé, et d'être devenu membre d'une association fondée sur des principes si différens ! Combien ce contraste frappant ne doit-il pas contribuer à rendre le séjour des forêts moins triste et moins lugubre, et à alléger la tâche pénible que vous vous êtes imposée ! Jamais je n'oublierai ce que j'ai vu et entendu sous ce toit de prospérité, de bonheur et de bénédiction ».

CHAPITRE V.

Conformément aux intentions de M. Nadowisky, nous dirigeâmes notre route vers la 24e pierre milliaire de la grande ligne de démarcation, qui traverse la Susquéhannah un peu au-dessus de la saline et du bac de Seely. Ce lieu, remarquable par la réunion de plusieurs chemins, n'est qu'à dix milles d'*Harmony*, ville nouvellement fondée sur le coude de cette rivière qui se rapproche le plus des eaux de la Delaware, d'où un portage de 19 milles conduit à *Stock-Port*, autre petite ville, construite depuis deux ans sur le rivage occidental de cette dernière rivière. C'est à quelque distance au-dessus, sous le 42e degré de latitude, que commence cette ligne, qui s'étend jusqu'au lac Erié, à 252 milles de distance, et dont la direction est nord, 88° 10″ ouest. M. Seely, à qui nous dûmes ces informations, nous fit voir la fontaine, avec les eaux de laquelle il avoit déjà commencé à faire du sel (1). Il attendoit de la fonderie de sterling (2) des chaudières d'une forme nouvelle, plus favorable à l'évaporation.

Après avoir traversé la rivière pour la troi-

sième fois, nous quittâmes l'Etat de Pensylvanie et le comté de Luzerne, pour entrer dans celui de New-York et dans le canton de Tyogo. De quelle abondance de pâturages ne jouiront pas un jour les colons de ce premier comté, lorsque les lisières des nombreux ruisseaux, les bords des rivières, les marais et les bas-fonds seront desséchés, convertis en herbages, et soumis à la faulx ! Depuis Shippenbourg, nous n'avions pas encore observé une aussi grande quantité d'érables à sucre : dans certains cantons, les forêts n'étoient remplies que de ces arbres précieux, qu'on trouve dans la même abondance (nous dit un colon instruit, chez qui nous logeâmes), jusqu'au bras oriental de la Delaware, connue sous le nom de Pôpackton. La partie du comté de Tyogo que nous traversâmes, étoit aussi bien arrosée que celui de Luzerne; ses ruisseaux couloient dans le Shénando, ou dans la Susquéhannah, et aucuns n'avoient encore de ponts : heureusement, en arrivant sur les bords de l'Ononquagé, *creek* considérable, nous y trouvâmes un radeau de cèdre blanc, dont la conservation étoit soigneusement recommandée aux voyageurs, par un avertissement affiché sur les arbres du voisinage. — « Rien n'est plus juste, dit mon compagnon ; je vouerois aux furies infernales ceux qui seroient assez ingrats, assez inat-

tentifs pour n'en pas prendre le même soin que leurs prédécesseurs. — Encore quelques années, lui dis-je, et on trouvera des ponts, ou des bacs sur toutes les rivières, et même des poteaux de direction, comme cela s'est pratiqué dans cet Etat depuis plus de 30 ans ».

A peine avions-nous fait quelques milles au nord de l'Ononquagé, que le soleil disparut, et le bruit sourd du tonnerre se fit entendre. Nous marchions, l'esprit involontairement frappé de ce genre de mélancolie pensive qu'inspire le déclin du jour, sur-tout dans les bois, lorsque l'œil devient plus avide de distinguer les objets à mesure qu'ils s'obscurcissent. Nous cheminions lentement, en suivant les bords d'une prairie naturelle (Bog-Meadow), dont l'étendue nous sembla très-considérable, lorsque nous crûmes appercevoir une maison de belle charpente (Framed-House). — « Quoique cette maison ne soit pas celle qu'on nous a indiquée ce matin, dit M. Herman, n'importe; allons-y, car je redoute le tonnerre, et encore plus les éclairs ».

« Descendez, Messieurs, nous dit civilement le propriétaire, que la voix des chiens avoit averti de notre approche; donnez vos chevaux à cet homme ». — Sa femme dont la figure, le maintien et le langage annonçoient une éduca-

tion soignée, nous reçut avec beaucoup de politesse; nous lui parlions de la solitude de sa situation, des jolis enfans dont elle étoit entourée, lorsque son mari reparut. Sans nous faire aucune des questions d'usage, il nous entretint de la nature du sol de ce canton, des indices de marne qu'on avoit déjà découverte, de ses conjectures sur la formation des bas-fonds, des progrès de la population; et cela avec tant de justesse dans le raisonnement, et un langage si élégant, que nous conjecturâmes qu'il n'étoit pas né pour manier la hache. Il nous parloit de l'arrivée prochaine d'un grand nombre de colons attendus de l'Ecosse et de l'Irlande, lorsque sa femme lui dit: — « L'orage approche; il est temps d'envoyer chercher nos vaches ». Aussitôt il se lève, appelle les deux chiens, et leur en transmet l'ordre comme s'il avoit parlé à des hommes. Bientôt après, les vaches parurent à la porte. — « Vous avez là deux serviteurs bien utiles, lui dis-je. — Sans leur secours, répondit-il, et celui du sol, que ferions-nous dans ces bois, sur-tout pendant les premières années? Pendant la nuit, ces chiens éloignent de mes champs les loups, les ours, les renards et les fouines, qui n'abandonnent leur ancien héritage qu'avec regret; le jour, ils surveillent mes bestiaux; le plus âgé a instruit le plus jeune:

quant au premier, il tient de sa propre expérience tout ce qu'il sait; il est impossible d'avoir des amis plus fidèles et plus désintéressés. Vous avez dû voir cette île qui occupe le milieu de la rivière : eh bien ! matin et soir, ils y conduisent et en ramènent mes bestiaux à la nage ».

« Cela me rappelle, lui dis-je, ce que je vis dans la Floride en 1783. Oweecomewée, chef de la cinquième tribu Séminolles (Creek), possédoit une savanne considérable à quelques milles de son village, dans laquelle il élevoit un grand nombre de chevaux : ses chiens, après les avoir surveillés pendant le jour, et les avoir conduits sur une île boisée du voisinage, pour y passer la nuit, revenoient chez lui demander leur pitance, et dès le point du jour ils retournoient à leur poste : observez qu'ils étoient obligés de traverser deux fois la grande rivière San-Joan ».

« Cela ne me surprend pas, reprit M. J. M.; l'instinct de ces humbles amis, que l'homme ne respecte pas autant qu'ils le méritent, est susceptible d'un degré de perfectibilité qui excite à-la-fois l'étonnement et l'admiration. Combien de faits ne pourrois-je pas vous citer à l'appui de ce que je viens de vous dire ! Il en est de même des chevaux et des bestiaux : plus la vie qu'ils mènent se rapproche de l'état primitif,

c'est-à-dire plus ils sont abandonnés à eux-mêmes, plus ils acquièrent d'expérience et de sagacité. C'est dans les bois sur-tout que cette faculté devient souvent l'émule de la raison : plus heureux que nous, les êtres qui en sont doués ne connoissent ni les vices, ni les passions désordonnées, et ils jouissent du seul bonheur parfait qu'il y ait sur la terre ».

« Le voisinage du grand marais que nous avons côtoyé pendant près de trois milles, demanda M. Herman, n'est-il pas quelquefois dangereux ? — Ceux qui habitent sous le vent, répondit M. J. M., c'est-à-dire au nord-est, éprouvent souvent des fièvres automnales ; les autres ne les connoissent jamais. Cet inconvénient, inévitable dans les premières années de défrichement, va bientôt disparoître ; nous allons suivre l'exemple que nous donnèrent, il y a trois ans, les habitans des districts de Cornwall, de Florida, et de Wallkill dans le comté d'Orange. Ils obtinrent du Corps législatif, une loi qui obligeoit les propriétaires à dessécher leurs marais (Bog-Meadows), en ouvrant les ruisseaux anciennement obstrués par les digues des cantons, et à entourer leurs concessions de grands fossés. Cette loi, que le Gouvernement accompagna d'un don de 12,000 piastres, a produit les effets les plus salutaires : non-seulement

le pays a été assaini, mais ces prairies sauvages, submergées pendant tant de siècles, sont aujourd'hui couvertes de chanvre, de maïs, ou devenues des herbages magnifiques. J'espère en obtenir une semblable de notre Législature, mes collègues se faisant un devoir d'accéder, sans discussion, à la proposition de toutes celles qui ne sont relatives qu'aux avantages locaux des Comtés qu'ils représentent. — Combien n'est-il pas à desirer, continua-t-il, que ces loix de dessèchement deviennent générales ! Je m'occupe en ce moment à faire un relevé de ces terreins, que je présenterai au Corps législatif à sa prochaine session : la quantité en est prodigieuse. Connoissant le bon esprit dont il est animé, je ne doute pas qu'il ne vote une somme considérable, destinée à aider, à encourager les habitans des cantons les plus récemment établis. Une de ces prairies naturelles contient 70,000 acres, et cet Etat peut-être plus de 1,800,000 ! Quelles richesses, quels trésors ces fonds, formés du dépôt des eaux, dans le cours des siècles, n'offriront-ils pas un jour à l'industrie agricole ! Cette conquête sera plus importante et plus utile que celle d'une île à sucre, ou d'une nouvelle branche de commerce. Il ne nous manque que des bras : mais ils naissent et arrivent tous les jours ».

« Eh quoi ! vous êtes député de ce Comté, et

vous travaillez, lui dit mon compagnon ! — *Et* pourquoi ne travaillerois-je pas, lui répondit M. J. M., puisque la nécessité l'exige : n'est-elle pas égale pour tous ? Je fus élu aussi-tôt après que le Gouvernement eut érigé ce pays en *Comté*; il n'y avoit alors que le nombre d'habitans exigé par la loi de la représentation. Contens de mes services, ils m'ont continué leurs suffrages depuis : mais, je l'avoue, si je n'étois pas excité par le desir d'obtenir les loix locales dont ce jeune district a besoin, je les aurois priés d'en élire un autre ; car trois mois de session annuelle, sont pour moi une perte de temps trop considérable ».

« Ne recevez-vous pas une rétribution pendant le temps de vos séances ? demanda M. Herman. — On nous donne trois piastres par jour ; mais cette somme ne me dédommage pas des inconvéniens occasionnés par une aussi longue absence : un bon cultivateur ne doit jamais s'éloigner de ses champs. — Par quel hasard un homme aussi instruit s'est-il trouvé être un des premiers fondateurs de ce Comté ? car je sais combien ces travaux, ces défrichemens sont dégoûtans et pénibles. — Après avoir perdu dans le commerce une fortune considérable, je me crus trop heureux de pouvoir me réfugier sur ces 500 acres qui appartiennent à ma femme.

Je le confesse, ce ne fut pas sans regrets ni sans combats que nous abandonnâmes la ville et nos amis pour entreprendre une tâche aussi rude, et nous soumettre à des habitudes, à un genre de vie si différens de celui dans lequel nous avions été élevés. Heureusement, nous étions jeunes; c'est le temps de la force d'esprit et du courage : il nous en a fallu, sur-tout dans les premières années, lorsque nous étions à 25 milles d'un voisin, et que nous promenions nos pas dans les sentiers solitaires de ces forêts inconnues. Mais si, à l'exemple de tous les nouveaux colons, nous avons commencé par écarter des épines, aujourd'hui nous cueillons des fleurs et des fruits. Nous sommes commodément logés, et vivons dans l'aisance; le haut prix du bled a rapidement consolidé notre petite fortune : j'en vends annuellement près de 500 boisseaux. Aidé de quatre serviteurs fidèles, j'essaie mes forces : le dieu des moissons a daigné récompenser nos soins et notre industrie. Cependant mes plus belles espérances sont fondées sur une chute de 17 pieds (la seule qu'on trouve à près de 10 milles à la ronde), ainsi que sur une loi que les deux Etats limitrophes viennent de promulguer pour encourager la navigation intérieure, loi qui déclare toutes les rivières libres. Un autre objet de cette loi, est de prévenir les nombreux

inconvéniens qui résultent de l'élévation des digues relativement à la salubrité de l'air, et à la perte des terreins inondés. Le moulin que je vais faire construire d'après les principes d'Olivier Evans, sera d'un très-grand rapport : alors nous nous reposerons ; c'est-à-dire que nous ne nous occuperons plus que de l'éducation des bestiaux, et de la culture du chanvre. — Depuis que nous vivons dans l'aisance, continua-t-il, je regrette plus vivement qu'auparavant la perte de nos anciennes sociétés, celle de ces épanchemens de l'amitié, de ces conversations qui, semblables au contact de l'acier contre le silex, font jaillir la lumière et les idées. Presque tous mes voisins sont Suisses, Irlandais ou Allemands ; à peine entendent-ils notre langue. Je me dédommage des privations par la lecture de bons livres ; ce sont des amis qui, suivant la disposition de mon esprit, me consolent, m'amusent ou m'instruisent. Graces à la vigilance paternelle du Gouvernement, nous commençons à recevoir régulièrement les gazettes. Quel vaste champ, quelle pâture ne présentent-elles pas à l'intérêt, ainsi qu'à l'avide curiosité ! Que de germes sont prêts à éclore dans l'ancien Monde ! La force des opinions nouvelles pouvoit-elle renverser des édifices aussi massifs et aussi anciens ? La distance qui, heureusement, nous en sépare, nous

préservera-t-elle de ses orages? La paix, sans laquelle la vie n'est qu'un présent funeste, et dont nous avons tant de besoin dans ces bois, feroit-elle place aux discordes civiles? Le démon de la nature humaine viendroit-il de nouveau exercer sur la terre son redoutable empire? Seroit-il possible qu'il se trouvât ici des hommes qui voulussent renverser le Gouvernement auquel nous devons l'étonnante prospérité de cette république, la paix, l'inviolable sûreté de la vie et des propriétés, ainsi que les loix les plus propres à encourager l'agriculture, le commerce et les arts? qui, pour introduire parmi nous les nouvelles opinions européennes, eussent résolu de nous plonger dans les horreurs du chaos, et de nous livrer aux fureurs sanglantes de l'anarchie »?

Le lendemain, nous quittâmes cet intéressant député colon, en lui promettant bien de le revoir à New-York l'hiver suivant; ce qui arriva en effet, et nous procura le plaisir de connoître plusieurs de ses collègues.

Après quatre jours de marche, nous atteignîmes facilement la Tiénaderha, l'Adiga, et l'Unadella, branches de la Susquéhannah orientale, sur lesquelles nous trouvâmes des bacs assez commodes. Pendant cette distance de 54 milles, nous ne fûmes obligés de coucher qu'une seule

nuit dans les bois; inconvénient que nous aurions même pu éviter, si nous ne nous étions pas égarés en cherchant le moulin de Harper, situé sur la grande rivière. Après avoir traversé l'Adiga, nous entrâmes dans le comté d'Otségo, habité depuis neuf à dix ans, où nous trouvâmes enfin des chemins passables, des provisions en abondance et pour nous et pour nos chevaux, d'assez bons gîtes, et, ce qui eut bien son prix pour nous, quelques colons instruits.

Nous étions encore à trois milles du lac Otségé, lorsque nous entendîmes le bruit d'une chute, et bientôt après nous apperçûmes un grand nombre de personnes occupées à élever sur ses bords la charpente d'un moulin, dont on nous dit que le propriétaire étoit établi depuis six ans. — « Quoique fils de lord, continua-t-on, et jadis lieutenant dans la marine royale, il est aussi intelligent, aussi actif et aussi laborieux que s'il fût né dans les bois ».

« Que vous êtes heureux ! lui dit mon compagnon après être entré chez lui, de posséder une aussi belle cascade ! Jamais je n'en rencontre, sans devenir involontairement rêveur et pensif; le mouvement, le poids de ces eaux, sont un moyen de puissance applicable à tant d'usages, les nappes en sont presque toujours si belles et si variées, les formes si bizarres et si

pittoresques, qu'il me semble impossible que ces idées d'utilité, de beauté, ne frappent pas l'esprit et les yeux d'un voyageur. Il faut en convenir, continua-t-il, la nature a été ici singulièrement prodigue de ce genre de bienfait. Situé au milieu de ces vastes forêts, je conçois combien votre moulin à scie doit vous être utile; mais cette usine que vous élevez, d'où viendra le bled qu'elle est destinée à convertir en farine? Ce canton, quoique beaucoup plus peuplé que ceux à travers lesquels nous avons voyagé, paroît ne renfermer encore qu'un petit nombre d'habitans ».

« Ce continent, cet Etat, répondit M. J. U., est devenu depuis long-temps l'asyle, non-seulement des victimes du besoin, de l'oppression et du malheur dans l'ancien Monde, mais aussi celui d'un grand nombre de personnes inquiètes, dégoûtées du gouvernement de leur patrie. Il est difficile de concevoir, sans en avoir été le témoin, poursuivit-il, avec quelle étonnante rapidité la culture de ce Comté augmente journellement. J'évalue à 74,000 acres la quantité des terres qui ont été défrichées depuis sept ans, et dont plus d'un sixième est aujourd'hui soumis à la faulx, ou converti en pâturages. La fertilité du sol, et la situation de ce canton à la tête d'une aussi belle rivière que la Susquéhannah,

le grand nombre d'érables à sucre, les routes que le Gouvernement fait ouvrir sur plusieurs points, tous ces avantages y attirent non-seulement des colons travailleurs, mais des familles aisées, recommandables par leur industrie éclairée, ainsi que par la douceur et l'urbanité de leurs mœurs. De riches associations flamandes et hollandaises en ont acheté des districts entiers (Townships). Il y a six ans, j'en étois le 19ᵉ colon; aujourd'hui on y compte plus de 1,800 francs-tenanciers. Loin donc de craindre que ce moulin soit oisif, je me propose d'y ajouter une troisième usine pour fouler les étoffes, et une quatrième pour exprimer l'huile de la graine de lin qu'on cultive déjà en grande abondance ».

« Parmi les personnes, continua-t-il, qui sont venues m'aider à élever cette charpente, il y en a des quatre Etats septentrionaux de l'Union, ainsi que de l'Ecosse, de la Saxe, du Brandebourg, de la Suède, et même de la Morée. Quel intéressant spectacle que celui de voir journellement arriver sur cette terre adoptive les victimes de la tyrannie, du besoin, ou des discordes civiles! Et ces hommes, quoique parlant des langues, élevés dans des habitudes et des opinions religieuses si différentes, former un peuple nouveau, dont la postérité est destinée à jouer un rôle important sur la scène du monde!

Cet heureux amalgame est l'ouvrage de la douce influence des loix, fondée sur la liberté, sur la tolérance et sur la justice, celui du sentiment de la propriété territoriale, d'où émanent les plus beaux droits du citoyen : c'est encore l'effet du travail et de l'industrie sur les mœurs et la conduite de ces colons. Telles sont, sans doute, les causes qui les identifient, dans un court espace de temps, à la nouvelle société dont ils sont devenus membres, qui les attachent au sol, ainsi qu'au gouvernement qui les protège et les encourage ».

« Vous êtes Ecossais, lui dit M. Herman, et vous avez long-temps servi à bord des vaisseaux de guerre. — Cela est vrai, répondit M. J. U.; pendant plusieurs années je n'ai vu que les nuages et la mer, et me voilà au milieu des bois ! Et vous, Messieurs, d'où venez-vous? où allez-vous? Pardonnez-moi ces questions; vos réponses sont une dette qu'il seroit cruel de ne pas acquitter envers une personne qui, comme moi, ne voit que rarement des voyageurs instruits ». Après que nous eûmes satisfait sa curiosité, il nous dit : — « Quoi ! du centre de la Pensylvanie, vous allez au fort Stanwick, à Onondaga, voir les deux conseils qui vont bientôt y être tenus? Si je n'étois pas enchaîné par mes entreprises, je vous y accompagnerois avec plaisir;

mais j'espère qu'à votre retour, vous voudrez bien m'informer de ce que vous y aurez vu et entendu. — Très-volontiers, lui dit M. Herman, à condition que vous nous instruirez des circonstances, extraordinaires sans doute, qui vous ont engagé à quitter la carrière militaire et votre patrie, pour venir ici former un établissement dispendieux, long et pénible. — J'en prends l'engagement, répondit-il; mais soyez assurés que je gagnerai beaucoup à ce marché. Que peut avoir d'intéressant, en effet, l'histoire d'un homme de 32 ans, qui n'est point un aventurier, et qui en a servi près de dix sur mer »?

Le jour suivant, ayant appris que plusieurs bateaux devoient partir de Skénectady pour remonter la rivière Mohawk, nous prîmes congé de M. J. U., en lui promettant de le revoir à notre retour du fort Stanwick. Les cantons de Harper's-Fields, de Cherry-Valley, et de Skoharry, à travers lesquels nous voyageâmes, parurent à M. Herman les plus beaux et les plus fertiles en bled, que nous eussions vus depuis long-temps. On nous dit que le sol de ce dernier étoit d'une fécondité extraordinaire, qu'il se vendoit aussi cher qu'en Europe; que la plupart des habitans descendoient des premiers colons qui fondèrent la ville de New-York en 1626. En effet, la beauté et la régularité des clôtures,

dont quelques-unes étoient de haies vives, l'élégance des habitations, la bonté des attelages, tout annonçoit la richesse et le bonheur des colons.

Nous atteignîmes Albany, et arrivâmes enfin à Skénectady le soir du quatrième jour depuis notre départ du lac Otségé; et dès le lendemain, à notre grande joie, nous flottâmes sur les eaux du Mohawk, qui devoient nous transporter au fort Stanwick, à 110 milles de distance.

CHAPITRE VI.

Les deux premières personnes que nous rencontrâmes en arrivant à Onondaga, et qui nous invitèrent à fumer l'oppoygan d'amitié, furent Siatégan, ancien chef de la nation Chippaway (1), et Yoyowassy, sachem des Outaways (2), que j'avois jadis connu à Montréal. Ils nous dirent que le nombre de leurs gens étoit si considérablement diminué depuis quelques années par les ravages de la petite-vérole (3), qu'ils avoient résolu de réunir les restes de leurs tribus à la vieille souche Onéida (4).

Heureusement, le feu du conseil ne devant être allumé que quelques jours après, nous eûmes le loisir de nous occuper du logement et de la nourriture de nos chevaux, chose assez difficile dans un village d'indigènes, et mon compagnon put s'accoutumer insensiblement à leur apparence, à leurs usages, et à leur manière de vivre.

Sous quelles formes nouvelles, en effet, ne voyoit-il pas la nature humaine, lui qui, quatre mois auparavant, habitoit une des capitales de l'Europe! — « Est-ce là tout ce que la nature et

les siècles ont fait pour eux ? me dit-il. — Oui, lui répondis-je : qu'est-ce que l'homme devant les siècles et la nature ? En considérant l'abrutissement, la dégradation de la tardive et malheureuse enfance, on ne conçoit pas comment un être aussi foible a pu survivre aux revers et aux désastres qu'il a éprouvés pendant tant de siècles d'ignorance et de misère, ni par quels heureux hasards il a pu apprendre enfin à allumer du feu, à forger le fer, à apprivoiser les bestiaux, à cultiver la terre, et à s'élever par ses propres forces jusqu'à la conception des arts et des sciences ».

« Qu'étoit le genre humain avant ces époques mémorables ? La terre alors n'étoit habitée que par des hordes errantes, subdivisées en tribus, semblables à celles qu'on voit aujourd'hui sur les plages de la Hollande, de la Zélande australe, des terres Magellaniques, &c. Cette organisation primitive, en détruisant l'idée d'un intérêt commun, a été de tout temps une source intarissable de querelles, de haines, de vengeances et de guerres plus implacables que celles des tigres, puisque les vainqueurs dévoroient les vaincus, comme ils le font encore aujourd'hui ; et que le tigre, quelqu'affamé qu'il soit, ne dévore jamais son semblable. Quelle distance entre l'homme de la nature et celui de la civili-

sation! entre les premiers âges du monde, si souvent célébrés par les poètes, et l'état actuel de l'Europe »!

« Tels vous voyez aujourd'hui ces indigènes, continuai-je, et tels, à quelques nuances près, étoient leurs ancêtres à l'époque de la découverte du Continent. Ils conservent avec opiniâtreté les mêmes usages, les mêmes opinions, et préfèrent encore la chasse à la culture, la vie errante à la vie sédentaire, l'aveuglement de l'insouciance aux conseils d'une sage prévoyance; rien n'a pu leur ouvrir les yeux, ni l'exemple des Blancs, ni la diminution rapide de leur nombre, ni même l'anéantissement de tant de nations, dont quelques-unes ont disparu depuis un petit nombre d'années ».

« Quelle peut être la cause de cet inconcevable aveuglement? me demanda M. Herman: leur intelligence seroit-elle inférieure à celle des Européens, qui, jadis, furent comme eux errans et chasseurs? Pourquoi l'énergie de la nature, qui a creusé ces grands lacs et les fleuves de ce continent, qui l'a couvert de forêts magnifiques, et l'a peuplé d'animaux, d'oiseaux dont l'instinct est si admirable, n'a-t-elle rien fait pour ces malheureux indigènes? Pourquoi tous les êtres qu'elle a doués de cette faculté sublime, parviennent-ils au dernier degré de perfection

dont ils soient susceptibles dans le court espace de leur éducation ? Pourquoi, au contraire, l'homme à qui elle a donné la prééminence de la raison, est-il sorti de ses mains, agreste, féroce, anthroppphage, insociable? Cet état primitif seroit-il donc celui auquel nous étions destinés » ?

« Cela est très-vraisemblable, lui répondis-je; ce continent, celui des Papoos, la Hollande, la Zélande nouvelle, et tant d'autres pays découverts par nos navigateurs modernes, ne sont-ils pas encore habités par des hordes qui, depuis des milliers de siècles, croupissent dans l'abrutissement de ce premier état? Qu'importe à la puissance créatrice que nous vivions sous l'écorce de bouleau, ou sous des lambris dorés? En occupant la place qu'elle nous avoit destinée dans l'échelle des êtres, ses desseins sont remplis, soit que nous soyons chasseurs, nomades ou cultivateurs ».

« En considérant attentivement, poursuivit-il, ce long enchaînement de désastres que les premières générations dûrent éprouver avant d'être parvenues à harponner le poisson, à allumer le feu, à vaincre l'ours, le loup et le chevreuil, on est étonné qu'elles aient pu survivre aux dangers et aux malheurs de cette longue et tardive enfance. Quelle supériorité de force,

d'intelligence, de ressources, n'avoient pas alors ces animaux, comparés à ces êtres foibles, imbécilles et nus! Bien vêtus, bien armés, rusés, adroits, ils exercèrent un empire qui dut, pendant long-temps, être funeste aux premières sociétés que la providence plaça dans ces forêts. Comment l'homme a-t-il pu s'élever de ces tristes et pénibles commencemens, au degré de puissance et de prééminence que possèdent aujourd'hui les nations de l'Europe et de l'Asie? C'est ce qui paroît difficile à concevoir».

«Il y a cependant eu de grands écrivains, répliqua M. Herman, qui ont fait de beaux discours pour prouver que la civilisation n'est point un avantage, mais un éloignement funeste de l'empreinte primitive et sublime que nous avons reçue du Créateur; moi-même j'en étois persuadé».

«Ce qu'en ont dit ces écrivains, lui répondis-je, n'étoit inspiré que par l'esprit de censure et de singularité : ils préconisoient l'être sauvage qu'ils ne connoissoient pas, pour faire la satire de leurs contemporains. Si, comme moi, ils eussent accompagné ces indigènes dans leurs guerres dévastatrices; si leurs yeux eussent été témoins des tourmens qu'ils infligent à leurs prisonniers, ainsi que de ces abstinences meurtrières, fruit de la plus aveugle imprévoyance;

si, enfin, ils eussent assisté à ces repas de cannibales, à ces scènes d'ivresse dont le souvenir fait frémir, très-certainement ils auroient été ailleurs que chez ces hommes de la nature, chercher l'original de leurs tableaux mensongers ».

Après avoir cessé de nous entretenir de ces objets, et fait quelques questions à nos hôtes Siatégan et Yoyowassy, nous les quittâmes pour aller chez le vieux Keskétomah, mon ancien camarade de voyage, que je savois être un des mieux logés du village.

« J'arrive, mon frère, lui dis-je, du pays d'Onas (5), pour assister au feu du conseil. Fatigué de ce long voyage, je voudrois me reposer sous ton écorce : aurois-tu deux peaux d'ours à me prêter? car, comme tu le vois, j'ai amené avec moi un ami qui vient du pays d'où le soleil se lève. — J'en ai, Kayo, me répondit-il; je te sais bon gré de ta confiance. Mon feu est allumé, ma chaudière est pleine; fume dans mon oppoygan; et toi aussi, Cherryhum-Sagat (6), puisque tu es l'ami de mon frère, repose ici tes os ».

Nous passâmes une partie du jour à parler des nouvelles générales de la nation, des commencemens de culture que plusieurs chefs avoient entrepris, de l'aversion que la jeunesse paroissoit toujours conserver pour ce nouveau genre

de vie, de la folie des Cayugas, des moyens de leur faire ouvrir les yeux sur le danger de vendre leurs terreins de chasse au Gouvernement de New-York. Il me donna aussi des nouvelles de ma famille adoptive, dont j'étois étonné de ne voir aucun député, et le soir nous assistâmes aux danses de la jeunesse. Le lendemain, après avoir dîné chez Tocksikanéhiow-l'Anier (7), du saumon qu'il avoit pris la veille, nous fûmes invités à souper chez le vieux et respectable sachem Chédabooktoo, du village d'Ossévingo (8), qui, ayant appris, je ne sais comment, que nous avions apporté nos flûtes, voulut que nous lui donnassions un petit concert. Je me rappelle encore la profonde attention avec laquelle il l'écouta, ainsi que la nombreuse compagnie qu'il avoit invitée, et l'effet que produisirent sur leurs visages, jusqu'alors immobiles, les passages tendres et mélancoliques, sur-tout les accords en tierces et en quintes (9). Enfin, le feu du Conseil ayant été allumé, nous y accompagnâmes notre vénérable hôte; et comme, de tous les sachems de la nation que je connoissois, il parloit le mieux la langue anglaise, nous nous assîmes à côté de lui, pour qu'il nous interprétât ce que nous ne pourrions pas entendre.

CHAPITRE VII.

Soixante-dix-huit personnes, chefs, vieillards et guerriers, étoient accroupis, suivant l'usage, autour d'un feu allumé au milieu d'une grande salle, dont les murailles faites de poutres assez proprement équarries, étoient jointes aux encoignures à queue d'hirondelle. Tous, la tête penchée en avant, les yeux fixés sur la terre, aspiroient la fumée de leurs oppoygans, et après un assez long intervalle, ils l'exhaloient lentement à travers leurs narines, en deux colonnes non-interrompues, indice d'une profonde méditation sur des objets importans. Aucuns n'étoient peints, et n'avoient la tête ni les oreilles ornées de plumes : leurs manteaux de castor, tombés derrière eux, laissoient voir sur leurs larges poitrines et sur leurs bras robustes, les différentes figures d'animaux, d'insectes ou de poissons qu'on y avoit tatouées dans leur jeunesse. C'étoit là qu'un peintre auroit pu dessiner des corps frappans par leurs belles proportions, des membres mis en mouvement par des muscles légèrement recouverts d'une espèce d'embonpoint inconnue parmi les Blancs, et qui, chez

eux, atteste la vigueur, la force et la santé; des têtes et des physionomies d'un type particulier, dont on ne trouve les analogues qu'au sein des forêts du Nouveau-Monde. Cette réunion d'hommes presque nus, si féroces à la guerre, si implacables dans l'assouvissement de leurs vengeances, si doux, si tranquilles dans leurs villages, offroit aux yeux un spectacle imposant, et à l'esprit une source nouvelle de méditations.

Les discours de cette première séance, entièrement relatifs aux limites de leurs terres, au projet des Cayugas de disposer des leurs, et à l'envahissement de quelques familles blanches, ne pouvant intéresser que ceux qui connoissent la géographie de cette partie du continent, ainsi que les rapports de ces nations avec les Gouvernemens limitrophes, je m'abstiendrai d'en parler, pour ne m'occuper que de la séance du lendemain, où il fut question de l'adoption de la culture.

C'étoit la première fois qu'on devoit en parler publiquement, en démontrer l'indispensable nécessité, et s'adresser aux jeunes guerriers. A ma grande surprise, notre hôte, le respectable Késkétomah, offrit d'en être l'orateur.

Le second jour, l'assemblée fut beaucoup plus nombreuse et plus brillante; les chefs et les

guerriers étoient peints ; leurs bras étoient ornés de bracelets d'argent, leurs têtes et leurs oreilles, de plumes guerrières ; à leur nez étoit suspendue une perle. Après le silence, ou plutôt le recueillement le plus profond, et après qu'on eut lentement fumé les oppoygans, Chédaboocktoo, du village d'Ossewingo, de la tribu Maskinongé (esturgeon), se leva et dit :

« Comme je fumois l'autre jour au clair de la lune, une voix vint frapper mes oreilles : j'avance, j'écoute, c'étoit Wéquash, de notre tribu. — Comment, lui dis-je, tu gémis, tu te plains, et tu es homme ! A qui adresses-tu donc tes plaintes et tes gémissemens ? Ne sais-tu pas que le bon génie est trop élevé, pour voir ce qui se passe sur la terre ; et que le mauvais, qui habite les nuages de la nuit, se moque de nos malheurs ? Je t'ai vu cependant souffrir la faim, la soif, les fatigues, la nudité et les blessures ; tu ne te plaignois pas alors » ?

« Je ne me plains pas, Chédaboocktoo, me répondit-il ; je ne pensois ni au bon, ni au mauvais génie, car je ne sais où ils sont l'un et l'autre, ni même s'ils existent. Ceux-là disent que oui, les autres disent que non. Quand tu jettes un morceau de bois verd sur le feu, n'as-tu jamais observé comme l'air et la sève s'en échappent avec bruit, comme la sève découle d'un

arbre dont tu as blessé l'écorce au printemps, comme les ruisseaux et les rivières se gonflent après les pluies de l'automne? Eh bien! mon cœur a été frappé; c'est lui qui gémit, et non mon esprit, qui est aussi ferme que le tien. Témiskaming m'a quitté, Chédaboocktoo, je suis seul; ma peau d'ours est froide, mon feu éteint, les cendres de mon âtre dispersées; et ma chaudière.... je n'ai plus le courage de la remplir; quand on chasse ou qu'on pêche pour soi seul, peut-on être aussi patient et aussi adroit, que lorsqu'on chasse et qu'on pêche pour nourrir sa femme? et si je chassois encore, qui me féliciteroit de mon succès, en me serrant la main? — Ah, Chédaboocktoo! le mal nous vient par torrens, comme les pluies de l'automne; le bien goutte à goutte, comme la rosée du printemps ».

« Tout ce qui est venu, Wéquash, lui dis-je, doit s'en aller; tout ce qui arrive doit passer: nous passons aussi, puisque nous sommes venus, comme la pirogue du voyageur que le fil du courant entraîne, comme les eaux des rivières qui vont se perdre dans les grandes cataractes. J'ai entendu dire à des jongleurs blancs, que l'enfant qui naissoit, arrivoit; que l'homme qui mouroit, partoit. D'où vient l'enfant? où va l'homme? leur demandai-je; ils me répondirent des choses si extraordinaires, que je ne

voulus jamais les mettre dans ma mémoire. Tout ce qui est sur la terre, en vient, leur dis-je; tout ce qui en est venu, y retournera. Ils se moquèrent de moi; je leur tournai le dos, et les laissai là ».

« Je n'ai pas vieilli, Wéquash, sans avoir souvent été frappé de la grande flèche d'Agan Matchee Manitoo (1) : chaque fois je l'ai arrachée et mise sous terre. Dans toute ma vie, j'ai versé plus de sang que de larmes; elles ne devroient couler, les larmes, que des yeux de nos femmes, et jamais des tiens, qui ont vu plus d'une fois le malheur et la mort avec des paupières sèches. Vis, si tu es homme! tu verras que demain tu te plaindras moins, après-demain un peu moins encore, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'oubli, fils du vieux temps, vienne cicatriser les plaies de ton cœur. Fais comme Késkiménétas, ton aïeul, que j'ai connu pendant mes premières lunes; venge-toi du mauvais esprit; cherche une autre Témiskaming! tu connois le remède de l'adoption. Qui te dira que ta nouvelle épouse ne cultivera pas ton maïs, et ne fera pas encore mieux bouillir ta chaudière que celle qui vient de passer » ?

« Tu parles, Chédaboocktoo, me répondit-il, comme un vieillard que tu es; tu as oublié le temps de ta jeunesse, où ton cœur étoit gros et

ton haleine brûlante. Tout vient, tout passe, comme tu le dis ; mais moi qui arrive, je ne suis pas encore passé ; je n'ai pas encore entendu le bruit de ma cataracte. Tu me parles d'une autre Témiskaming ! comment oublier celle qu'on a aimée, et qui nous aimoit aussi ? Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour : quand les glaces ont brisé mon canot, ou le feu détruit ma wigwham, j'en reconstruis facilement une autre ; mais une compagne de tant de lunes, quand on l'a perdue.... Eh puis ! ne sais-tu pas que les braves femmes sont comme les hermines, difficiles à rencontrer ? Et si, parmi les filles de notre tribu, je n'en trouve point qui veuillent souffler sur mon tison (2), ni entendre ma chanson de guerre, resterai-je alors comme un vieillard, sur ma peau d'ours ? Que ferai-je ? où irai-je » ?

« Eh bien ! lui répondis-je, va parmi les autres nations en chercher une ; fais comme Ockwacok, comme Matamusket. Ils s'en sont bien trouvés ; ils vivent d'un bon accord avec leurs femmes ; leur sang se multiplie ; ils sont unis comme les tiges du même arbre, comme les écailles de l'huître. Leur chaudière est-elle vide ? à l'instant elle est remplie ; les cendres commencent-elles à couvrir leur feu ? tout aussi-tôt on y met du bois. Ils vivent sous un beau soleil : trouve-toi le lendemain de la pleine lune, au feu d'Onon-

daga, tu entendras ce que la sagesse des sachems te dira. — Voilà ce que je lui dis. J'ai parlé ».

Après un assez long silence, Yoyoghény, du village de Lackawack, de la tribu Megeeses (aigle), se leva et dit :

« Comme je revenois de la pêche, je vis Muskanéhong à la porte de sa wigwham ; elle poussoit des cris, versoit des larmes, et se frappoit la poitrine. — Qui t'a donc si fortement contristée ? lui demandai-je ; le malin esprit auroit-il, pendant la nuit, brisé le seuil de ta porte (3) ? Ta mémoire te rappelleroit-elle quelque mauvais rêve ? Aurois-tu apperçu des étoiles tombantes lorsque tu saluois la pleine lune ? — Tu ne me réponds pas ? Pourquoi donc interromps-tu ainsi la paix de la nuit, qui est le temps du repos ? Le jour du soleil n'est-il pas assez long pour te plaindre » ?

« Tu parles de repos ! me répondit-elle ; il n'y en a plus pour moi sur la terre ; mon esprit est dans les ténèbres ; les nuages obscurcissent le soleil de ma vie ; le vent de la nuit a chassé mon sommeil. J'ai perdu Mondajéwot, le compagnon de mes jours, l'ami de ma jeunesse. Quand je le suivois dans les bois, je ne craignois ni les loups carnassiers, ni les catamouts (4), ni les panthères féroces ; quand je pagayois l'avant de son canot à travers les lacs, je me sentois forte et fière.

Comme lui, sans sourciller, je tenois mon visage au vent; jamais il ne me disoit, viens, que je ne vinsse; jamais il ne me disoit, va, que je n'allasse; sa volonté étoit toujours la mienne; et la mienne, quand j'en avois une, étoit toujours la sienne. Lui qui nageoit comme le tewtag et le maskinongé, a disparu sous les eaux, en traversant le rapide de Népinah, et son corps est devenu la pâture des poissons. Qui me consolera? qui me prendra par la main quand je serai vieille? Personne, puisque je suis seule sur la terre. Ah! que n'ai-je offert un rouleau de tabac au malin esprit, sur le toît de ma wigwham? il auroit peut-être empêché le canot de Mondajéwot de chavirer, je n'aurois pas interrompu le repos de la nuit, ni excité ta colère».

«Tu aurois offert tout le tabac de ta récolte au Matchee Manitoo, lui dis-je, que le canot de Mondajéwot n'en auroit pas moins chaviré. Ignores-tu qu'il est impassible et sourd? que c'est lui qui nous envoie les ouragans et les grêles, les neiges et les frimats? que c'est lui qui gonfle les rivières et déchaîne les torrens? que le tonnerre est le bruit de sa voix? les éclairs, les étincelles de ses yeux? qu'il ne s'intéresse pas plus au succès de nos chasses, de nos guerres, à notre sort sur la terre, qu'à celui des oiseaux migrateurs, ou bien à celui des poissons que le

courant entraîne du haût des chutes à travers les rochers? Ta perte est grande, Muskanéhong! tu es femme, pleure : les larmes et le temps fermeront ta blessure; le temps nous guérit ou nous tue; avec le temps, les torrens s'écoulent; avec le temps, les neiges se fondent et le printemps revient; avec le temps, les orages se dissipent et le soleil luit. Le temps est comme un long sentier; qui le suit, ce sentier, trouvera bientôt l'oubli, blotti contre la terre ou assis au pied d'un arbre. Muskanéhong, n'y a-t-il point dans le village, ou ailleurs, quelque blanc que tu pusses adopter » ?

« Oui, me répondit-elle; mais les loups et les renards (5) peuvent-ils chasser ensemble? Qu'est-ce qu'un blanc dans les bois? Aussi-tôt que les nuages cachent le soleil, ils s'égarent, et ne savent plus où ils vont ni d'où ils viennent : si la neige arrive, les voilà arrêtés; s'ils rencontrent une rivière, il leur faut un radeau pour la traverser; si la faim les atteint, ils ne savent que lui dire, ni comment la renvoyer ».

« Muskanéhong, lui dis-je, parmi nous, de même que parmi eux, il y a du bon et du mauvais : vois les arbres des forêts, sont-ils tous également élevés? non; les tiges du maïs également fortes et grenues? non : il en est de même parmi les hommes : je connois des blancs qui, comme

nous, sont de braves guerriers, de bons chasseurs, et qui, dans les bois, valent bien les nôtres. Combien n'y en a-t-il pas parmi nos gens, qui, pour avoir des liqueurs de feu, vendent tout ce qu'ils ont? Est-ce que tu n'aimerois pas mieux allumer ton feu toi-même, que d'avoir pour mari un de ces fous, qui n'entretiendroit ni ta wigwham, ni ton canot? Quoique nous fassions, Muskanéhong, par-tout nous rencontrons plus de mal que de bien, plus de ronces et d'épines, que de buissons fleuris ».

« Pourquoi cela? me demanda-t-elle. — Lorsque, dans une nuit bien noire, tu mets la tête à ta porte, que vois-tu? — Rien, me répondit-elle. — Eh bien! ta question et ma réponse, sont comme cette nuit noire, lui dis-je; peut-être que si les hommes étoient moins malheureux, ils multiplieroient trop sur la terre; et faute de gibier et de poissons, les plus forts mangeroient les plus foibles, comme cela arrive quelquefois; trouve-toi à Onondaga, le lendemain de la pleine lune, ton cœur et ton esprit entendront ce que la sagesse des sachems te dira. Voilà ce que je lui dis. J'ai parlé ».

Siasconset, du village de Pentagoët, de la tribu de l'Outagamy (renard), se leva et dit:

« Comme je revenois de la wigwham de Naponset, je rencontrai Kahawabash, de mon

sang, quoique Outawa de naissance. Au lieu de porter la tête haute, suivant l'usage des guerriers, il marchoit lentement, et l'avoit enveloppée de son manteau. Que fais-tu dans ce village? lui dis-je; tu as l'air d'un vieillard ou d'un malade; serois-tu déjà revenu de tes chasses lointaines »?

« Je ne chasse plus, me répondit-il; je pêche quand j'ai faim : j'ai ouvert la porte de ma wigwham aux oiseaux de la nuit, et abandonné le village de Togarahanock. — Pourquoi cela, lui demandai-je. — Mon cœur saigne comme le cerf que la flèche du chasseur a frappé; mes yeux brûlent, le sommeil se tient perché sur le haut de mon toît, et ne veut plus descendre; je suis las, et cependant je ne fais rien; je n'ai plus ni chaud ni froid; Matchee Manitoo a envoyé dans le village son grand serpent noir, qui a mordu ma femme, Nézalanga, presque tous les miens, et la plus grande partie de nos gens. Je suis venu me chauffer à ton feu, et consulter ta sagesse ».

« La sagesse est muette, lui répondis-je, quand le malheur parle; je l'ai bien connue, ta femme; n'étoit-elle pas de la famille Pakatakan? — Oui, me répondit-il. — Eh bien! que n'es-tu allé te chauffer à leur feu? la mère, le père, les frères et les sœurs de Nézalanga, t'au-

roient pris par la main. La main du sang est plus douce que celle d'un étranger, ou même que celle d'un ami ».

« Il n'y a plus sur la terre, me dit-il, une seule goutte du sang des Pakatakan ; le mergummégat des blancs (6), comme le feu des nuages qui consûme les forêts, a détruit presque tout le village, pendant que je chassois le castor dans les pays d'en haut. A mon retour, je n'ai trouvé que les ossemens de nos gens, dont les cadavres avoient été la pâture des loups et des mouches ; pas un feu allumé, pas une porte fermée ; rien de vivant que leurs chiens (7). Les bêtes sont moins malheureuses que nous, Siasconset. Si, comme on le dit, le bon génie est le père des hommes, que ne descend-il parmi nous, pour en chasser le mauvais ? Que ne précipite-t-il au fond des lacs le toméhawk de la guerre ? Que ne fond-il de son haleine brûlante les glaces de l'hiver ? Il nous a donné la parole, dit-on, pour nous élever au-dessus des loups, des ours et des castors, et nous sommes plus malheureux que ces bêtes fauves : n'existe-t-il donc rien sur la terre, ni au-dessus des nuages, qui protége notre foiblesse » ?

« Tu me fais frémir, lui répondis-je : ta femme, tes proches, tes amis, presque tout ton village détruit par le plus grand des fléaux ! Kahawa-

bash, quand nous apprenons quelques mauvaises nouvelles, ou qu'il nous arrive de grands malheurs, nos esprits sont consternés, nos cœurs froissés, comme des canots comprimés par les glaces de l'hiver, comme les racines du cèdre dans la fente du rocher. On ne parle, on ne s'occupe que de cela; le lendemain, à la chasse ou à la pêche, on y pense un peu moins; insensiblement les premières impressions diminuent et s'effacent, comme ces figures que nos enfans tracent sur le sable du rivage, à mesure qu'elles sont atteintes par les vagues. Il en sera de même de ta perte, Kahawabash. Elle est grande et difficile à oublier, je le sais; et moi, que tu es venu consulter, parce que tu me croyois moins malheureux, ignores-tu que j'avois trois braves garçons, Tiénah, Tiogo, Nobscusset. Eh bien! le mauvais génie les a frappés; ils ne sont plus ici pour remplir ma chaudière, et porter à la guerre le toméhawk de Siasconset! Tu es jeune, et moi j'ai vu bien des lunes : reste sous mon écorce jusqu'à ce que le feu du grand conseil soit allumé; tu y verras les vieillards et les sachems, qui, comme toi, ont essuyé de grandes pertes, et les ont réparées par l'adoption : mais évite de verser des larmes devant eux; ils te mépriseroient, et ne t'adresseroient pas une parole ».

« Voici ce qu'il me dit : — « Siasconset! n'as-

tu pas souvent entendu les cris plaintifs de l'ours, dont la compagne avoit été tuée (8)? n'as-tu pas souvent vu couler des larmes des yeux du castor, qui avoit perdu sa femelle ou ses petits (9)? Eh bien! moi, suis-je inférieur à l'ours ou au castor? Non; je suis homme, aussi bon chasseur, aussi brave guerrier que tes sachems : comment empêcher l'arc de s'étendre quand la corde casse? La cime du chêne ou la tige du roseau de ployer, quand l'orage éclate? Lorsque le corps est blessé, Siasconset, il en découle du sang; quand le cœur est navré, il en découle des larmes : voilà ce que je dirai à tes vieillards; je verrai ce qu'ils me répondront ».

« Eh bien! lui dis-je, Kahawabash, pleure sous mon toît, puisque ton bon génie le veut, et pour plaire au mauvais, que tes yeux soient secs quand tu seras au feu d'Onondaga ».

« Que faut-il donc faire sur la terre, me répondit-il, puisque l'un veut ce que l'autre ne veut pas »?

« Que faut-il faire? lui dis-je : considérer la vie comme un passage de Toronto à Niagara (10). Que de difficultés n'éprouvons-nous pas pour doubler les caps, pour sortir des baies dans lesquelles les vents nous forcent d'entrer? Que de chances contre d'aussi frêles canots que les nôtres! Il faut cependant prendre le temps et les

choses comme ils viennent, puisque nous ne pouvons pas les choisir ; il faut nourrir, aimer sa femme et ses enfans, respecter sa tribu et sa nation ; jouir du bien quand il nous écheoit ; supporter le mal avec courage et patience ; chasser et pêcher quand on a faim, se reposer et fumer quand on est las ; s'attendre à rencontrer le malheur, puisqu'on est né ; se réjouir quand il ne vient pas ; se considérer comme des oiseaux perchés, pour la nuit, sur la branche d'un arbre, et qui, au point du jour, s'envolent et disparoissent pour toujours. — Voilà ce que je lui dis. J'ai parlé ».

Aquidnunck, du village d'Acquakanunck, de la tribu Skénonton (chevreuil), se leva et dit :

« Comme je fumois auprès de mon feu, Tiénaderhah, de la tribu Larneck (esturgeon), ouvrit ma porte et vint s'asseoir à côté de moi. — Que me veux-tu si tard ? lui demandai-je ? — Je viens te parler de mes chagrins, me dit-elle, et te consulter. — Que t'est-il donc arrivé ? — Le vent du malheur, comme le souffle brûlant de la canicule, a desséché l'arbre de ma vie, et en a remporté l'ombre et les feuilles. Ma petite Tigheny est partie pour l'ouest. Je veux y aller aussi, avant que son père, Vénango, ne soit revenu de ses chasses. Pourquoi resterai-je sur cette terre, puisque la joie et le bonheur n'y sont plus pour moi ? Lorsque, le jour des pleines

lunes, continua-t-elle, je vas visiter le lieu de son repos, y verser des larmes et quelques gouttes du lait de mon sein, il me semble entendre sa voix qui m'appelle. Je veux aller la rejoindre; tout ce que je te demande, Aquidnunck, est de mettre mon corps à l'abri de la dent des loups ».

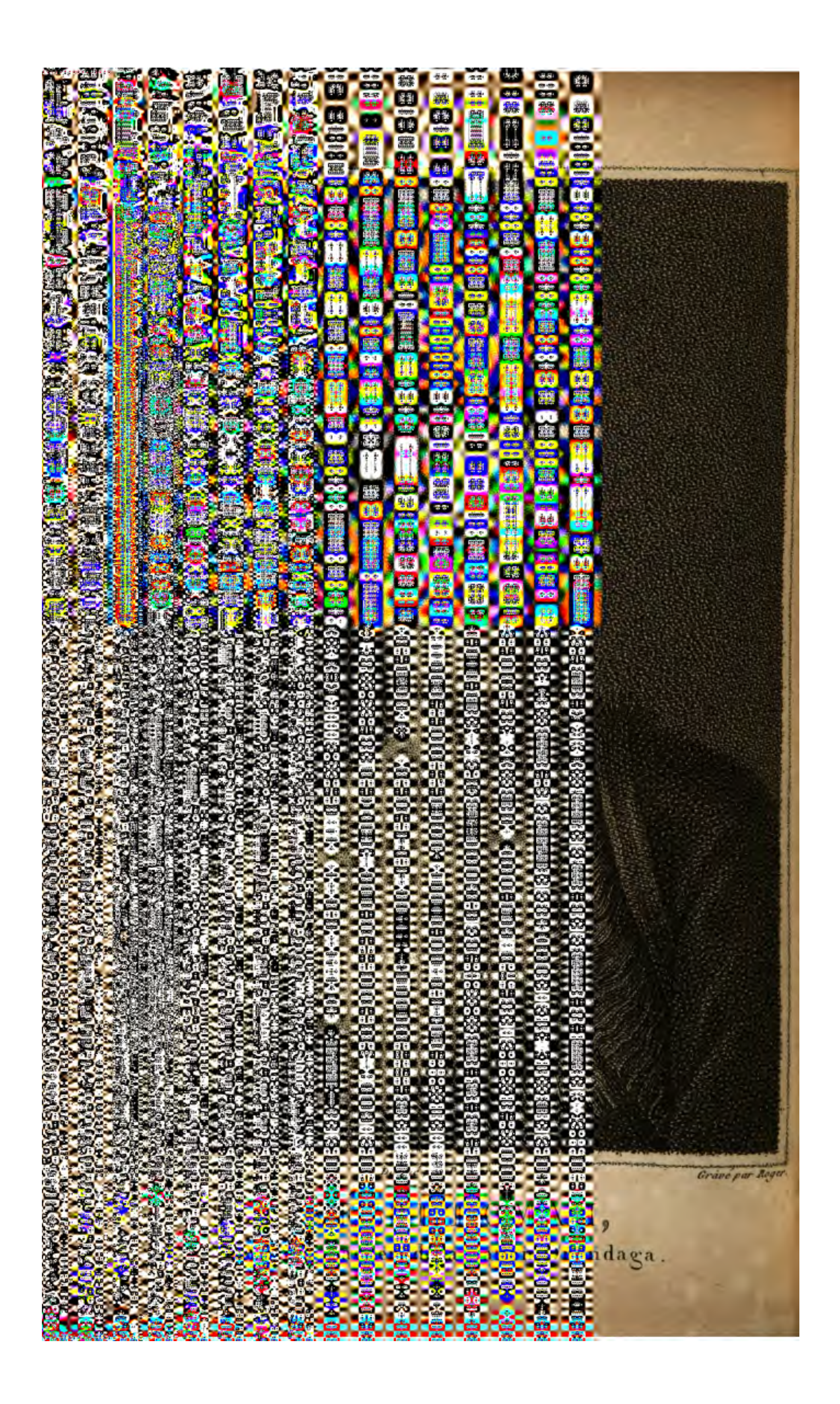
« Le mauvais génie a-t-il enlevé le seuil de ta porte? lui demandai-je. — Non, me répondit-elle, il m'a enlevé ce qui m'étoit bien plus cher. — Eh bien donc! pourquoi voudrois-tu éteindre ton feu et quitter ta wigwham? Est-ce du milieu d'un rapide qu'on peut gagner le rivage? Non! Il faut avoir le courage de parvenir jusqu'au portage : tu as été mère, tu le deviendras encore : pourquoi vouloir s'en aller, avant que ton soleil soit couché » ?

« Que dira Vénango? reprit-elle, quand il verra que l'animation de son premier sang n'est plus sur la terre? — Il te plaindra, lui répondis-je; pour adoucir tes peines, il dissimulera les siennes, comme le brave cache le trait dont il vient d'être frappé. Il dessèchera tes larmes et rallumera ton feu; c'est une mauvaise pensée, Tiénaderhah, que de vouloir abréger ta vie : le vieux temps n'est-il pas là qui la raccourcit tous les jours? Tu as perdu ta fille; mais Vénango existe : voudrois-tu le tuer aussi? Appelle le Courage! fais-le asseoir à côté de toi!

bientôt il fera venir sa sœur la Patience ; tu entendras ce qu'ils te diront. Pleure, ma fille ! pleure ! tes larmes adouciront les angoisses de ton cœur, comme la pluie calme la violence des orages. Travaille, et tu penseras moins ; c'est la pensée qui retient et grossit le mal ; trouve-toi au feu d'Onondaga, le lendemain de la pleine lune ; tes oreilles y entendront ce que les sachems te diront pour te consoler. Voilà ce qui s'est passé entre Tiénaderhah et Aquidnunck. J'ai parlé ».

Après un long silence, employé à exhaler gravement la fumée des oppoygans, Késkétomah, du village d'Onondaga, de la tribu Maskinongé, se leva et dit :

« Frères et amis, le plus grand de tous nos malheurs est la diminution de notre sang, et l'augmentation de celui des blancs. Et cependant nous fumons, nous dormons, aujourd'hui que nous sommes si affoiblis, comme lorsque nous étions nombreux et redoutables ! D'où sont-ils venus, ces blancs ? qui les a conduits à travers le grand lac salé ? Pourquoi nos pères, qui en habitoient alors les rivages, ne fermèrent-ils pas leurs oreilles aux belles paroles de ces renards, qui, toutes, ont été fausses et trompeuses, comme l'ombre du soleil couchant ? Depuis cette époque, ils ont multiplié comme les fourmis au


Gravé par Roger.

retour du printemps ; et comme ces insectes, il ne leur faut qu'un petit espace pour vivre. Pourquoi cela ? c'est qu'ils savent cultiver la terre. Frères et amis, voilà le remède qui peut encore guérir tous nos maux ; mais pour qu'il soit efficace, soyons tous d'accord, comme les doigts de la même main, comme les rames du même canot ; sinon, nos projets, nos espérances passeront avec le vent qui souffle ».

« Chassons pour conserver cette précieuse habitude de patience, de persévérance et d'adresse, qui nous rend redoutables à la guerre, et cultivons enfin le sol sur lequel nous sommes nés. Ayons des boeufs, des vaches, des cochons et des chevaux. Apprenons à forger ce fer, qui rend les blancs si puissans. Alors, nous saurons les contenir ; quand la faim et le besoin viendront, comme par le passé, frapper à nos portes, nous aurons de quoi leur donner pour les satisfaire. Il me souvient que Koreyhoosta, ancien chef de la nation Missisaée, versoit des larmes toutes les fois qu'il revenoit d'Hotchélaga (12) ; et quand on lui en demandoit la raison : — « Ne vois-tu » pas, disoit-il, que les blancs vivent de graines » et nous de chair ? que cette chair est plus de » trente lunes à venir, et souvent est rare ? que » chacune des petites graines merveilleuses qu'ils » mettent dans la terre, leur en rend plus de cent ?

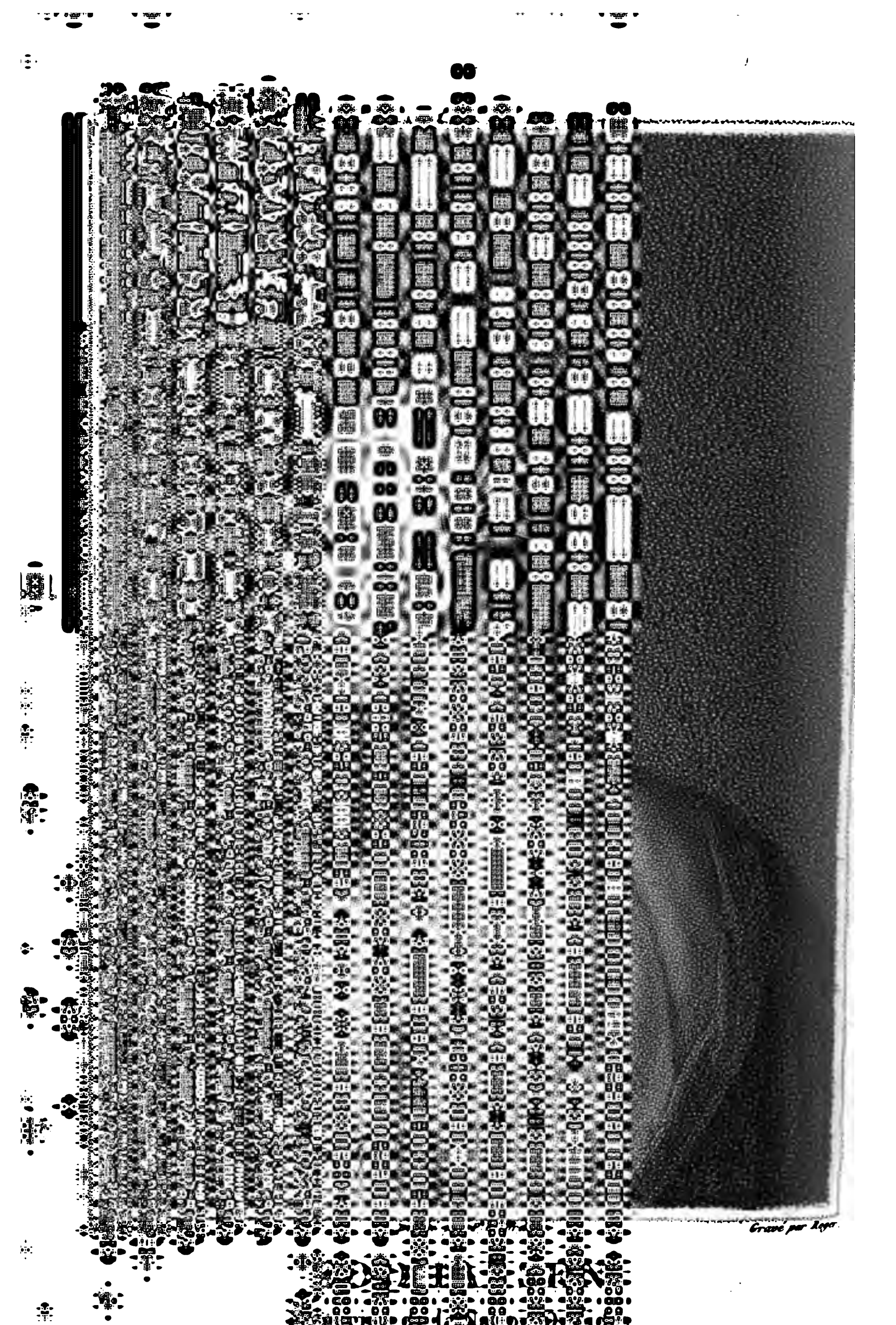
» que la chair dont nous vivons, a quatre jambes
» pour s'enfuir, et que nous n'en avons que deux
» pour l'attraper ? que là où les blancs déposent
» ces graines, elles y restent et y croissent ? que
» l'hiver, qui est pour nous le temps de nos
» chasses pénibles, est pour eux celui du repos ?
» Voilà pourquoi ils ont tant d'enfans et vivent
» plus long-temps que nous. Je le dis donc à qui
» veut m'entendre ; avant que les cèdres du vil-
» lage soient morts de vieillesse, et que les érables
» de la vallée aient cessé de donner du sucre, la
» race des semeurs de petites graines aura éteint
» celle des chasseurs de chair, à moins que ces
» chasseurs ne s'avisent d'en semer aussi ». — Les paroles de Koreyhoosta se sont déjà vérifiées parmi les nations Pécod, Nattick, Narraganset et tant d'autres : allez voir les lieux qu'elles occupoient, vous n'y trouverez pas une seule animation de leur sang, ni les moindres traces de leurs villages, où tout annonçoit la liberté et la vie. Les habitations des blancs les ont remplacés ; leurs charrues labourent aujourd'hui les lieux où reposoient les os de leurs ancêtres (13) ; eh bien ! si vous refusez de cultiver encore la terre, attendez-vous à subir le même sort ».

« Ah ! que n'ai-je les ailes de l'aigle ! je m'élèverois aussi haut que nos montagnes ; alors mes paroles portées par le vent, retentiroient parmi

toutes les nations qui habitent sous notre soleil. Que l'évidence de la vérité ne peut-elle pénétrer dans vos cœurs, comme la lame de ce toméhawk dans le corps de mon ennemi! alors vous n'oublieriez jamais ce que j'ai encore à vous dire. — Vous êtes perdus, braves Onéidas, si vous continuez à ne vouloir être que des chasseurs. Le soleil d'aujourd'hui n'est plus celui d'hier; vous êtes perdus, si vous n'étouffez pas la voix de la vieille habitude, pour ouvrir vos oreilles à celle de l'impérieuse nécessité. Frères et amis, comment ne l'entendriez-vous pas cette nécessité, puisqu'elle parle haut comme le tonnerre; voici ce qu'elle vous dit par ma bouche: — « Une carabine est bonne, une charrue vaut encore mieux; un toméhawk est bon (14), une hache bien emmanchée, vaut encore mieux; une wigwham est bonne, une maison et une grange valent encore mieux ».

« Les blancs approchent de nos limites et nous menacent, comme les vagues lointaines du lac qui viennent se briser sur les rivages. Déjà les abeilles, leurs précurseurs, sont arrivées parmi nous. Voulez-vous leur résister? Aux produits de la chasse, ajoutez ceux de la terre; au lait de vos femmes, celui des vaches. Y a-t-il sous notre soleil un sol plus fertile que le nôtre? Non; les blancs le savent bien. N'avons-nous pas du

cèdre rouge et blanc, du frêne aquatique et du bouleau noir en abondance, pour la construction de nos canots? le saumon de Katarakouy ne remonte-t-il pas jusques dans notre lac? Avec nos pelleteries, achetons des haches et du fer, ou plutôt apprenons à le forger. Ah! si nous l'avions connu, ce fer, sur lequel cependant nous marchions, nous ne serions pas réduits à parler ce langage. Nous les aurions renvoyés sous leur soleil, qui, dit-on, se couche quand le nôtre se lève. Faisons des réglemens pour notre commerce; défendons l'introduction dans nos villes de ces eaux de furéur et de mort; c'est de cette source fatale que sont venus nos plus grands malheurs; c'est avec ce poison qu'ils nous ont rendus fous et méchans, et qu'ils ont acheté tant de terres; c'est avec ce piége, si bien connu pourtant, que ces renards du point du jour ont trompé, séduit pendant tant d'années, les loups de cette grande île, et qu'ils sont venus à bout de détruire tant de nations Nishynorbay. Traçons les limites de notre pays; vivons en paix avec eux, mais soutenons nos droits au péril de nos vies. Qu'est-ce que le sang, la vie d'un guerrier, lorsqu'en la perdant il assure celle de sa femme, de ses enfans, l'indépendance de son village, de sa tribu, de sa nation, qui est pour lui comme le soleil pour les arbres et les plantes? — Mais je



Gravé par Roger.

m'arrête ; peut-être parmi nos jeunes guerriers y en a-t-il qui, n'approuvant pas mes paroles, voudroient me fermer la bouche ».

A peine ce dernier mot fut-il sorti de la sienne, que Koohassen, du village de Wawassing, de la tribu Mawhingon (loup), laissant tomber son manteau, la fierté peinte sur le visage, le tomêhawk à la main, se leva et dit :

« Oui, il y en a ici un grand nombre ! Si je n'ai point parlé plutôt, c'est parce que je respecte la vieillesse, et non faute de bonnes et fortes pensées ».

Promenant alors ses yeux animés sur toute l'assemblée, la poitrine nue, la tête et lès oreilles ornées de plumes guerrières, et les bras, d'osselets luisans, il continua ainsi :

« La puissante ligue Mohawck, dont notre nation faisoit partie, conquit plusieurs tribus maritimes avant l'arrivée des blancs, et depuis, fit trembler plus d'une fois ceux de Hotehélaga et de Corléar (15). Cependant ces guerriers vivoient bien, sans remuer la terre comme des femmes ; que n'en faisons-nous autant aujourd'hui ? Le gibier ne manque qu'aux lâches et aux paresseux ; peut-on être brave, déterminé, insouciant, quand on a de la terre qui produit le maïs, quand on a des vaches et des chevaux ? Non ; on regrette trop la vie pour risquer de la

perdre. Et quand la guerre survient, comment se partager en deux ? Peut-on être à-la-fois dans les bois, pour manier le toméhawk, et dans les champs, pour conduire la charrue ? Non ; ceux qui cultivent la terre, passent trop de temps sur la peau d'ours de leurs femmes : qui veut frapper son ennemi fort et dur, doit avoir long-temps tourné le dos à sa wigwham. En vivant comme les blancs, nous cesserons d'être ce que nous sommes, les enfans de notre Dieu, qui nous a fait chasseurs et guerriers. Nous penserons, nous agirons comme eux ; et comme eux nous deviendrons menteurs, fourbes, dépendans, attachés au sol que nous cultiverons, enchaînés par des loix, gouvernés par des papiers et par des écritures de mensonges. Eh bien ! avec leurs champs, leurs vaches et leurs chevaux, ces blancs sont-ils plus heureux, vivent-ils plus long-temps que nous ? Savent-ils dormir sur la neige, ou au pied d'un arbre comme nous ? Non ; ils ont tant de choses à perdre, que leur esprit veille d'inquiétude. Savent-ils mépriser la vie, souffrir et mourir, comme nous, sans plaintes ni regrets ? Non ; ils y tiennent par trop de liens. A quoi donc sert l'argent, pour lequel ils travaillent tant ? A faire des riches et des pauvres, à établir parmi eux le crime, la rancune et la jalousie. En devenant cultivateurs, il faudra donc

appeler dans nos villages des juges pour nous tourmenter, y élever des prisons à hauts murs pour nous enfermer, et forger des chaînes pour nous retenir? Serons-nous alors, comme nos ancêtres, hardis, braves, fiers, oubliant le passé, contens du présent, peu soucians de l'avenir? Non; l'hospitalité s'en ira je ne sais où, et ne reviendra plus parmi nous; car chacun voulant amasser aux dépens des autres, n'aura rien à donner à son voisin, qui ne sera plus son ami: comme les blancs, nous ferons tout ce qu'on nous dira de faire pour de l'argent; nous n'aurons plus de volonté. Qu'est-ce qu'un homme qui ne peut plus aller ici ou là, fumer, dormir ou se reposer? Les plus riches voudront gouverner les plus pauvres; eh bien! que feront-ils ces pauvres? faudra-t-il qu'ils deviennent les esclaves, et qu'ils travaillent pour ceux qui seront tout luisans de graisse? Ce ne sera donc plus la force, le courage, l'adresse et la patienoe qui décideront de la réputation d'un homme? Non: ce sera l'argent et la chaudière pleine. Un guerrier, dans les veines duquel circule le sang d'un véritable Onéida, pourroit-il, voudroit-il jamais, parce que le malheur auroit frappé à sa porte, servir un riche poltron? Non, pas plus que l'aigle des montagnes ne serviroit le timide et lâche aigle pêcheur; pas plus que le fier vau-

tour ne serviroit le ramier fugitif : au lieu de ployer comme le roseau du rivage, il résisteroit comme le chêne des montagnes, ou, comme les abeilles, il iroit dans les grandes forêts chercher l'indépendance et la liberté. Si jamais je perds ma volonté, et que je sois obligé d'obéir à celle d'un autre, parce qu'il sera plus riche que moi, je le *toméhawkerai* (16), j'enleverai sa chevelure, après avoir mis le feu à sa wigwham, car qui me méprise est mon ennemi ; je descendrai les rivières de l'ouest, et dirai aux chefs des nations du Mississipi que les Onéidas sont devenus, comme les blancs barbus, des *gratteurs* de terre et de vils travailleurs à la journée. Oui ! plutôt que de me soumettre aux ordres d'un maître et de devenir un malheureux mercenaire, j'irai rejoindre mes braves ancêtres. Qu'est-ce que la mort, dont les lâches sont si effrayés? Pour le chasseur, c'est le jour du repos, la fin de tous ses besoins ; pour le guerrier, celui de la paix éternelle ; pour les malheureux, le dernier terme de leur misère, la confiance et la consolation de tous ceux qui souffrent et pâtissent, l'asyle d'où l'on peut braver l'oppression et la tyrannie ».

« Et nos femmes ! et nos enfans ! que deviendront-ils avec leurs champs de blé et de maïs ? Quels exemples de courage, de patience, auront-ils sous les yeux dans ce nouvel état ? Occupés

du travail des mains depuis leur enfance jusques à leur âge mûr, pourront-ils jamais apprendre à supporter la faim, la soif, le malheur, la mort? Qui leur enseignera à ne pas redouter la dent et la chaudière de leurs ennemis (17), à mourir, comme des braves, en chantant leurs chansons de guerre? Voyez les nations qui ont cessé de chasser pour se courber vers la terre! Que sont-elles devenues depuis qu'elles ont des vaches et des chevaux, et qu'elles s'adressent au dieu des blancs? Eh bien! les blancs et leur dieu les méprisent, et ne les prennent pas par la main. Leur nombre diminue tous les jours. Si ces hommes osoient m'offrir de fumer dans leurs oppoygans, je leur dirois fièrement: Cawen, cawen (18).

» Continuons d'être ce que nous avons toujours été, de bons chasseurs, de braves guerriers. J'espère que mon opinion est celle de la plus grande partie de ceux qui m'entendent, dont le sang n'a pas encore été blanchi par les neiges de l'hiver, ni refroidi par les glaces de la vieillesse. J'ai parlé (*) ».

(*) Ce discours, dont la mâle et sauvage éloquence est vraiment admirable, rappelle la belle harangue des ambassadeurs Scythes envoyés vers Alexandre, que rapporte Quinte-Curce dans le septième livre de son Histoire. Même simplicité, même élévation de pensées;

Ce discours, prononcé avec beaucoup d'énergie, fut suivi d'une très-longue pause. Ensuite Kèskètomah, après avoir tranquillement exhalé à travers ses narines la fumée de son oppoygan, se leva pour la seconde fois, et dit :

« Jeunesse brave, mais insensée ! dans la mémoire de laquelle aujourd'hui est comme hier, et demain sera comme aujourd'hui ; sur laquelle les lunes et les événemens n'impriment en passant aucunes traces, comme la flèche qui traverse les airs ou l'épervier qui poursuit sa proie ; dont les pensées ressemblent aux fleurs stériles, qui fermez la porte à l'expérience, au lieu de la faire asseoir auprès de votre feu, vous ne vous appercevez donc pas que les choses ont bien changé depuis les temps anciens, dont Koohassen vient de nous parler, et qu'il faut changer aussi ou périr. Que feriez-vous si les eaux du lac venoient à déborder ? Au lieu d'élever nos wigwhams ailleurs, comme feroit notre jeunesse, moi, tout vieux que je suis, je conseillerois de construire une digue pour les contenir, et en pré-

---

même accumulation de figures et de métaphores, même fierté de sentimens. Il y a un langage pour les hommes de la nature, et un langage pour les hommes civilisés. Mais quelle différence entre l'un et l'autre ! *Note communiquée à l'éditeur par le cit. B....*

server le village. Eh bien ! jeunesse qui m'entendez, c'est la même chose aujourd'hui ; les blancs nous menacent, outrepassent les limites que nos ancêtres leur avoient prescrites ; faisons donc une digue ici et non ailleurs, avant que ce torrent nous entraîne, nous, nos femmes et nos enfans ».

« C'est par leur nombre, c'est avec leur blé et leur maïs qu'ils sont devenus forts et fiers ; c'est par les mêmes moyens que, comme eux, nous devons aussi devenir forts et fiers : respectons les forêts, notre première patrie, notre ancien héritage, et cultivons le sol qui doit augmenter le nombre de nos gens, ainsi que notre puissance ; chacun pouvant avoir autant de terre qu'il voudra, on ne connoîtra pas cette inégalité honteuse dont Koohassen a parlé ; les juges, les chaînes, les prisons, sont pour les méchans ; il n'y en a point ici ».

« Que ceux d'entre nous qui seroient assez aveuglés par leurs opinions, pour mieux aimer que la race des Onéidas disparoisse de la face de la terre que de la voir prospérer et se multiplier par la culture ; que ceux-là, dis-je, aillent avec les Cayugas, les Tuskaroras et les Sènèccas (19) élever leurs wigwhams sur une terre étrangère, terre qu'ils ne posséderont pas long-temps. Que ceux, au contraire, qui sont effrayés du sort de

tant de nations, jadis aussi puissantes que là nôtre, et aujourd'hui anéanties, s'unissent d'esprit et de cœur à l'opinion des anciens, qui est aussi celle d'un grand nombre de nos braves, et que, dès demain, ils contribuent de tous leurs moyens à commencer enfin cette grande innovation, d'où dépend notre salut et même notre existence ! J'espère que la vérité a éclairé mes paroles, comme le soleil luit sur la surface du lac ; j'ai répondu à ce que le bon esprit avoit inspiré à Koohassen, il m'inspire aussi de ne rien dire contre ce que la colère avoit placé sur sa langue. J'ai parlé ».

Ici se termina le second jour du Conseil.

CHAPITRE VIII.

La troisième séance fut employée à consommer plusieurs adoptions, arrêtées depuis longtemps, et à parler des moyens d'encourager quelques familles blanches à venir s'établir parmi eux. Plusieurs chefs désapprouvèrent cette dernière idée, en rappelant au Conseil, que presque toutes celles à qui on avoit donné des terres, étoient devenues fainéantes et adonnées à l'ivrognerie ; qu'en un mot, elles étoient loin de donner le bon exemple qu'on avoit attendu d'elles. Aussi-tôt que ces matières furent terminées, l'aveugle Kanajohàrry, ancien sachem, de la tribu Skénonton (chevreuil) se leva et dit :

« Où sont les affligés ? Qu'ils s'approchent ! Si je ne puis pas les voir, que je les touche ! Ils m'entendront mieux, puisque ma voix affoiblie n'est plus que comme celle d'un écho mourant. Où sont leurs mains ? En voilà deux que je ne connois pas : — Celles-ci, je me rappelle de les avoir serrées pour la première fois, il y a bien des lunes » !

« C'est toi, Wéquash, que je tiens ! Le mal-

heur t'a poursuivi et atteint ; le bon génie t'a tourné le dos ; ta femme, Témiskaming, est tombée du haut de la grande cataracte dans l'abîme ; je la regrette presque autant que toi ; n'étoit-elle pas de la famille des Arianchées ? Elle est partie avant d'avoir multiplié ton sang, qui, depuis long-temps, a produit de braves guerriers. Nous arrivons, Wéquash, comme ces arbres déracinés par les torrens, que nos rivières charrient : on les apperçoit le matin, le soir on ne les voit plus ; le courant les a entraînés ; le temps et ses lunes nous entraînent aussi ; nous ne naissons que pour mourir ; nous n'arrivons que pour passer : aujourd'hui ou demain seroit la même chose, si on n'avoit pas besoin de nous dans le village. Toi, que j'ai vu si patient dans le mal, et si peu inquiet de l'avenir que tu ne verras peut-être pas, sois-le encore, jusqu'à ce que le bon génie te fasse oublier ta première Témiskaming et t'en donne une autre ! Je sais où la trouver ; vieux et aveugle comme je suis, le jour où tu l'adopteras j'irai allumer ton feu et remplir ta chaudière ».

« Et toi, Muskanéhong, donne-moi la main ! Si jeune ! avoir perdu le père de tes enfans, le gardien de tes nuits, l'âtre de ton feu, l'appui de ta wigwham, quand le vent du malheur souffloit ! Je te plains comme si tu étois de mon

sang, et regrette Mondajéwot comme s'il avoit été mon ami ; ne sais-tu pas que la vie est semblable à ces rivières, sur lesquelles on rencontre plus de chutes et de rapides, que d'eaux navigables et tranquilles ? Combien d'accidens et de naufrages n'éprouve-t-on pas avant d'arriver au portage ? Combien est souvent petit le nombre de ceux qui, après avoir salué leur soleil du matin, voient encore les derniers rayons du soir ? Et moi qui te parle, Muskanéhong, je n'ai plus personne de mon sang pour entretenir mon feu, les nuages de la vie commençoient à s'appesantir sur ma tête, je séchois de vieillesse, lorsque Matchée - Manitoo frappa mes enfáns de sa grande flèche. Avec eux, ont disparu l'espérance, la joie et le repos de ma caducité. Onze fois les neiges de l'hiver ont blanchi la terre, depuis que leurs mains n'ont guidé mes pas à travers les ténèbres qui m'environnent ; depuis cette époque, les oiseaux de la nuit, qui connoissent ma foiblesse, viennent se percher sur mon toît ; je vis cependant encore, quoique courbé comme un vieux chêne, qui n'est plus qu'un foible roseau devant le souffle du nord-ouest. Et Mondajéwot, ce chasseur infatigable, ce protecteur du foible dans le moment du danger, ce guerrier qui nous disoit : — « La mort n'est rien aux yeux du brave ; elle se cache der-

rière lui, il ne la voit pas ». — Eh bien ! au milieu de sa course, plein de force et de vigueur, il nous a quittés pour aller au pays de nos ancêtres. Pourquoi Matchée-Manitoo nous ôte-t-il si-tôt l'esprit d'animation que le bon génie nous avoit prêté ? Pourquoi la mesure de nos jours n'est-elle presque jamais remplie, et celle du bonheur est-elle presque toujours vide ? Que faire, Muskanéhong ? Baisser la tête, comme lorsqu'il neige ou qu'il grêle, s'adosser contre un arbre, jusqu'à ce que l'orage soit passé. Mais si, dans sa violence, il renverse aussi ce dernier asyle, il faut alors fermer les yeux et s'abandonner à l'aveugle destinée ! Puisse le bon génie, nettoyer les sentiers du reste de ta vie, te donner des jours sans nuages, et des nuits sans mauvais rêves » !

« Et toi, Kahawabash, approche ! fume dans mon oppoygan ! c'est celui d'un vieillard devenu aveugle pour avoir vécu trop longtemps, et qui, mille fois plus que toi, a froncé le sourcil contre la violence des tempêtes et les coups du sort. Tu as perdu ta femme Nézalanga ! le récit de cette catastrophe a glacé mon sang, comme le nord-ouest de l'hiver, quand il souffle sur ma poitrine. Tu as bien fait d'abandonner un lieu sur lequel Agan-Matchée-Manitoo avoit déchaîné un si mauvais vent. Appelle le cou-

rage ! S'il ne vient pas aujourd'hui, tu l'appelleras demain ! Bientôt tu le verras paroître; car il aime la jeunesse : nos sachems s'occupent de toi, et voudroient te consoler ».

» Et toi, Tiénaderhah, de mon sang ! qui as perdu le premier fruit de tes entrailles, tu baisses la téte de douleur; ta face est couverte des nuages de la tristesse; les larmes silencieuses du malheur tombent de tes yeux ; pleure, Tiénaderhah, pleure ! Si mes yeux éteints ne peuvent plus les voir couler, mes oreilles peuvent encore entendre tes gémissemens, et mon cœur en partager l'amertume. Souvent, dis-tu, trompée pendant les songes de tes nuits, tu crois revoir et serrer dans tes bras l'enfant de ta jeunesse ! De même, lorsqu'aux jours de pleine lune, tu vas verser sur le lieu de son repos, quelques gouttes du lait de ton sein, avec un mélange d'effroi et d'espérance, tu crois reconnoître les accens plaintifs de sa voix ! Malheureuse Tiénaderhah ! ce ne sont que ceux de la brise, qui passe à travers les branches du voisinage. Voilà ce qu'est la vie ; l'illusion d'un rêve, ce fantôme du bonheur, que dissipe l'aube du jour ; un rayon de lumière, sans cesse obscurci par les nuages ; un feu qui s'allume on ne sait comment, qui s'accroît, brille, se couvre de cendres, ou s'éteint au gré de la brise qui l'anime, des vents qui le

soufflent, ou des tempêtes qui le dispersent. Souviens-toi que tu es la femme d'un Onéida, chasseur et guerrier. Que diroit Vénango, s'il te voyoit si contristée? Ton soleil est encore haut, la saison de ta jeunesse n'est pas encore passée; et puis le vieux temps, qui sans cesse chemine et n'arrive jamais, te prendra par la main, te consolera jusqu'à ce que, devenue mère, insensiblement tu oublieras celle qui n'est plus, pour ne t'occuper que de celle qui, comme la première, redeviendra l'ombre et la joie de ta vie. — J'ai parlé ».

CHAPITRE IX.

Ayant été informé que le Conseil devoit être ajourné, jusqu'à ce qu'on eût reçu des assurances plus particulières, relativement aux négociations secrètes des Cayugas avec les agens du Gouvernement de New-York, et prévoyant que je ne reverrois jamais les chefs Onéidas réunis, étant d'ailleurs membre adoptif de la tribu Maskinongé, je crus devoir parler. Mais ne possédant pas assez bien la langue pour m'exprimer en public, je leur dis, par l'organe de l'interprète national :

« Frères et amis, ockémaws, sachems, vieillards et guerriers ; ce feu rappelle à mon esprit celui où je fus adopté dans le village d'Ossé-wingo, pour remplacer le chef de la famille des Kayos : si depuis je n'ai pas contribué à échauffer sa wigwham pendant les neiges de l'hiver, j'ai subvenu, autant que je l'ai pu, à ses autres besoins. Je renouvelai les liens de mon affection, lorsque cette tribu députa un des siens pour m'apporter les trois belts de Wampun (1), destinés à confirmer l'adoption de mes enfans, Mataxen, Téwénissa et Winésimet. Quant à mon attachement pour cette nation, je lui en ai

donné des preuves aussi souvent que je l'ai pu. Toutes les fois que notre vieux Aliab-Hoking, dernièrement parti pour le pays de vos ancêtres, et Tocksikanéhyou, que je vois assis auprès de ce feu, ont été envoyés à Corléar, pour y parler de vos affaires avec le grand sachem des blancs, ils ont trouvé sous mon toît le feu et la chaudière d'un frère, ainsi que le zèle et l'assistance d'un ami. Ta mémoire, Tocksikanéhyou, fraîche comme les pas du voyageur sur les neiges de l'hiver, se le rappelle bien encore, ainsi que mes paroles au village de Tanghanock, lors de la mort du vieux Màshapongo ».

« Quand mes yeux verront-ils donc luire la lumière du jour, tant desiré par les anciens, où la jeunesse qui m'entend cessera enfin de mépriser le travail des mains, et cultivera la terre? Comme une bonne mère, elle vous appelle aujourd'hui, jeunesse, et peut-être pour la dernière fois, et vous dit : — « Si vous fouillez dans » mes entrailles, et sillonnez ma surface, comme » font vos voisins, comme eux je vous vêtirai, » vous nourrirai et augmenterai votre puis- » sance en multipliant votre nombre; alors vous » verrez que, sans cesser d'être braves, les hom- » mes peuvent labourer, semer, récolter et sa- » voir se défendre, quand on envahit leur pays, » avec le même courage que s'ils n'étoient en-

» core que chasseurs et guerriers. Si, au con-
» traire, vous dédaignez plus long-temps la
» nourriture de mon sein fécond, vous dispa-
» roîtrez comme les grues des Savannes, aux
» approches de l'hiver, et semblable au vague
» du passé, le souvenir de votre existence sera
» effacé de la mémoire des hommes. La race des
» blancs remplacera celle des Nishynorbays ».—
Frères et amis, puissiez-vous ne jamais oublier ces paroles :

— « Je vous souhaite pêches et chasses heureuses, *en attendant le moment où vous mettrez enfin la faucille dans vos premières moissons.* — J'ai parlé ».

Kanajoharry, comme étant le plus âgé, se leva et dit :

« Kayo, ton arrivée dans ce village nous a tous réjouis : les jeunes gens ont dit : — « Voilà un de nos amis ». — Nos anciens tout aussi-tôt se sont rappelé tes anciennes paroles au village de Tanghanock : eh bien ! ces paroles, et celles de tant d'autres personnes n'ont point encore pu persuader notre jeunesse, qui n'écoute que le mauvais génie ».

— « Veux-tu te réjouir? lui dit-il, et oublier les fatigues de tes grandes chasses? bois de l'eau de feu des blancs; veux-tu chanter fièrement ta chanson de guerre? bois de l'eau de feu

des blancs ». — Dans son obstination, elle rejette bien loin les conseils de l'expérience, qui, de son côté, lui crie » :

— « Ne vois-tu pas que ces eaux engendrent tes folies, te brûlent, te détruisent, comme elles ont détruit tant de nations ? Tu crains la rencontre d'un catamont, la morsure d'un serpent ? Aveugle que tu es, tu ne redoutes pas ce poison, mille fois plus dangereux, puisqu'il tue les hommes par centaines » !

« Que faire, Kayo, après tant d'efforts inutiles ? se plaindre et gémir ; mais le vieux temps est là qui nous poursuit ; l'entrée de ces eaux dans nos villages va enfin y être défendue, comme on ferme sa porte contre un mauvais vent. Ah ! que ne l'avons-nous fermée plutôt » !

« Fume, Kayo, dans le grand oppoygan de paix et d'amitié que je te présente au nom de la nation, qui te présente aussi ce belt de wampun bleu et blanc, afin que tu n'oublies jamais tes amis d'Onondaga, ni ta famille d'Osséwingo ».

« Puisses-tu, dans tes voyages, trouver tous les soirs un abri pour ton canot, du bois pour allumer ton feu, et si le gibier est rare, du poisson pour te nourrir ! Qu'à ton retour chez toi, la santé, tes proches et tes amis te prennent aussi cordialement par la main, que nous le faisons aujourd'hui. — J'ai parlé ».

L'orateur, se rappelant que, peu après notre arrivée, M. Herman avoit manifesté le desir d'être uni à la famille de Késkétomah, par les liens de l'adoption, le fit recevoir sous le nom de Towanéganda, et comme un dernier témoignage de son amitié pour moi, il voulut aussi que sa fille, Bennsivassika, adoptât sous le même nom celle de la mienne. Enfin, après avoir fait l'un et l'autre les présens d'usage, nous sortîmes du Conseil.

Le lendemain, nous félicitions notre hôte sur son discours, et lui parlions de l'effet qu'il devoit avoir produit, lorsqu'il nous arrêta pour nous dire : — « Pourvu que cela dure, car tu ne connois pas comme moi l'esprit de mes compatriotes, ni les têtes dans lesquelles il est logé; elles sont aussi légères que la brise, et aussi inconstantes que le vent du lac ».

Le soir, nous fûmes invités à danser avec les jeunes gens, ce qui ne fut pas très-amusant. Leur pénible et profonde aspiration, le frappement du pied, le hideux et perçant war-hoop dont ils accompagnent de temps en temps leurs pas, tout cela parut à M. Herman bizarre et dégoûtant. Cependant il fut obligé de convenir que les danses de la découverte, de la retraite et de la victoire, étoient des pantomimes très-bien exécutées. On nous proposa aussi l'exercice du

toméhawk. Nous ne voulûmes être que spectateurs. Un des plus adroits fut Koohassen, celui qui, avec tant de force et de véhémence, avoit voulu fermer la bouche au vieux Keskétomah. Les traits fortement prononcés de son visage, sa taille élevée, le feu de ses yeux, le froncement de son sourcil, tout annonçoit un caractère indomptable, et la trempe vigoureuse de son ame. Il nous parut si profondément pénétré de ce qu'il avoit dit au Conseil, qu'il jura par les os de ses ancêtres, que si les Onéidas devenoient jamais des gratteurs de terre, il les abandonneroit et iroit chez les Shawanèses du Scioto. Enfin, après avoir fumé l'oppoygan de bon souvenir avec nos amis, et leur avoir exprimé toute notre reconnoissance, nous partîmes d'Onondaga pour le fort Stanwick.

Le Traducteur n'a point trouvé les deux chapitres suivans, qui contenoient sans doute les détails du Congrès que le Gouvernement de New-York y tint.

CHAPITRE X.

QUELQUES jours avant la clôture du Congrès, mon compagnon et moi desirant retourner à Shippenbourg le plus promptement possible, nous consultâmes le gouverneur Clinton, sur la possibilité d'atteindre le lac Otsègé à travers les forêts, au lieu de redescendre la Mohawk, et de reprendre notre ancienne route.

« Rien de plus aisé, nous répondit-il, sur-tout dans cette saison de l'année, lorsque les bois sont remplis de peavine (vesce sauvage), qui est une excellente nourriture pour les chevaux; mais ce canton, quoique déjà concédé à un grand nombre de familles, n'est point encore habité; il est donc nécessaire que vous vous procuriez deux indigènes, qui vous serviront tout-à-la-fois de guides et de pourvoyeurs. Demain, continua-t-il, je parlerai au vieux Nabahojé, dont les deux fils sont d'excellens chasseurs et de caractères extrêmement doux; je ne doute pas qu'il ne consente à les laisser aller avec vous, jusqu'aux premières habitations, qui, si je ne me trompe, sont à quarante milles de distance. Tout sera bien changé l'année prochaine; cent trente familles, venant de l'île

Longue, des comtés d'Orange, de Fishkill et de Richmond, y sont attendues au printemps ».

« Mais, je vous en préviens, continua-t-il, d'ici aux premières habitations, vous ne pouvez plus compter pour votre subsistance que sur le bonheur et l'adresse de vos guides. La nuit, vous n'aurez d'autre asyle qu'un léger toît d'écorce qu'ils vous apprendront à élever, pendant qu'ils seront occupés à la chasse ou à la pêche, ni d'autre lit que des feuilles : vous sentez-vous, dit-il en s'adressant à mon compagnon, qu'il savoit être nouvellement arrivé d'Europe, assez de courage pour supporter la fatigue et les privations de ce voyage de trois à quatre jours, si différent de ceux que vous avez faits jusqu'à présent » ?

« J'ai déjà fait un assez bon apprentissage, lui répondit M. Herman, en allant de Shippenbourg à Onondaga, à travers un pays si nouvellement établi. Je sais comment on couche sur de la paille, quand les nouveaux colons sont assez riches pour en avoir, et comment on passe la nuit sur des feuilles au pied d'un arbre, quand on ne rencontre point d'habitations. Parmi tant de choses nouvelles qu'offre ce continent à la curiosité, au risque de quelques inconvéniens, j'ai le plus grand desir de voir de quels moyens vos indigènes se servent pour se

conduire dans des forêts inconnues, sans le secours de la boussole ni du soleil, et comment ils vivent de ce que l'adresse et le hasard leur procurent. Pourvu que nos chevaux trouvent facilement de quoi se substanter, je suis peu inquiet relativement à moi ; quelques livres de chocolat, ainsi que le jambon que Votre Excellence a bien voulu nous donner, tout cela suffira, et au-delà, pour atteindre les premières plantations. J'espère que les deux guides dont vous nous avez parlé, seront de la nation Onéida. Ayant résidé près de quinze jours dans leur village, ils s'intéresseront plus à nous qu'à des étrangers dont ils n'auroient jamais entendu parler ».

« Soyez tranquilles, lui répondit M. Clinton, je connois leur famille depuis plusieurs années. Ce n'est pas la première fois que je les ai employés ; jamais mon frère, qui est arpenteur, ne va dans les bois sans les avoir avec lui ; d'ailleurs voilà la saison la plus favorable de l'année pour le gibier et le poisson. Le sol du pays que vous allez traverser, continua-t-il, est un des plus féconds que je connoisse, comme vous le verrez par la beauté et par la grandeur des arbres, la hauteur des herbes, la richesse des bas-fonds ; il est aussi un des mieux arrosés. Aussi-tôt que vous aurez franchi les ruisseaux et

les creeks, dont la réunion forme l'Oriscany, vous rencontrerez les nombreuses branches du Shénando, qui tombe dans la Susquéhannah. La situation de ce canton, traversé par tant de petits canaux navigables et voisin de la Mohawk, ajoute encore aux avantages inappréciables qui en assurent la prospérité. Les 130 familles dont je viens de vous parler, et qui, d'après le compte qu'on m'en a rendu, forment un total de près de 800 individus, doivent amener avec elles 130 paires de bœufs, autant de vaches et 260 chevaux; plusieurs charpentiers, tisserands et maréchaux, deux ministres de l'Evangile, et cinq maîtres d'école, à chacun desquels on donne cent acres de terre. Le plus âgé de ces chefs de famille n'a pas 27 ans. C'est un des plus beaux essaims que j'aie encore vu sortir de nos anciennes ruches. Si toute autre personne que moi vous disoit que, depuis trente ans, l'île Longue seule a fourni plus de 27,000 colons qui se sont établis dans l'intérieur de l'Etat, à peine voudriez-vous le croire; sans parler du grand nombre d'autres jeunes gens qui ont été employés dans le grand cabotage, dans les pêches de Terre-Neuve et de la baleine, et dans la navigation de l'Europe. De toutes les parties du continent, je n'en connois pas où l'espèce humaine se multiplie avec une aussi

grande rapidité : aussi-tôt que les feuilles commenceront à tomber, je vais faire ouvrir les principaux chemins, dont elles auront besoin pour s'asseoir chacune sur leurs districts, et faire élever quelques ponts ».

Dès le premier jour de notre départ, nos jeunes guides, Ock-Négah et Cohgna-Wassy, eurent le bonheur de rencontrer un sentier de chasseurs (Hunting-Path), qu'ils suivirent avec une exactitude admirable. Quoique ces foibles indices ne fussent que des branches de buissons, anciennement rompues, elles nous conduisirent au bord de la branche occidentale de l'Oriscany, où nous trouvâmes les débris d'un ancien toît d'écorce, que M. Herman et moi relevâmes de notre mieux, pendant que nos guides étoient occupés à pêcher. Bientôt ils nous apportèrent onze belles truites saumonées, avec lesquelles nous fîmes un excellent souper. Malgré les incommodités du gîte, de la fumée et des maringoins, nous dormîmes profondément.

Le second jour, nous campâmes de bonne heure sur une autre branche du même creek, afin d'avoir le temps d'élever le toît de la nuit, de couper du bois, d'allumer du feu, et de ramasser des feuilles, tandis que nos chasseurs poursuivoient des gélinotes dont nous avions

entendu les roulemens (1); car, dans la crainte que nous ne nous égarassions, ils n'avoient pas voulu chasser pendant le voyage.

« On voit bien, me disoit mon compagnon, que les forêts sont la véritable patrie de ces indigènes et leur séjour favori. Au village, ces jeunes guerriers étoient indolens, taciturnes; ici, voyez comme ils sont gais, actifs, et même complaisans » !

« Ils sont flattés, lui dis-je, de notre confiance; d'ailleurs ils remplissent les intentions de leur père et du gouverneur : chaque creek qu'ils rencontrent vers le soir, est pour eux comme une auberge, où ils trouvent presque toujours du gibier, du poisson, et le sommeil le plus tranquille. Tel est le genre de vie qu'ils préfèrent par-dessus tout à celui de la culture et du travail, et pour lequel ils paroissent avoir été créés; combien d'Européens, épris du charme de ce régime, ne l'ont-ils pas adopté jusqu'à leur mort? Le nombre en est plus considérable qu'on ne pense; c'est sur-tout dans les climats chauds de la Géorgie et des deux Florides, que les exemples de cette rétrogradation vers la vie primitive sont beaucoup plus fréquens. — Cela ne m'étonne point, puisque ce goût paroît être inné ».

Le matin du troisième jour, nos guides ayant

eu beaucoup de peine à retrouver nos chevaux, il étoit tard lorsque nous partîmes de notre campement sur une des branches du Shénando. A peine avions-nous fait trois milles, que nous rencontrâmes une compagnie de Senneccas et de Tuskaroras, qui alloient au grand marais des Buffles, dans la haute Pensylvanie. Nous campâmes le quatrième jour sur un gros creek, qu'on nous dit se jeter dans l'Unadella. Le lendemain, nous cheminions lentement à travers un marais très-boisé, lorsqu'un de nos guides, qui marchoit en avant, s'arrêtant tout-à-coup, nous fit appercevoir les prémières lueurs d'un *éclairci*, et bientôt après nous découvrîmes une habitation de troncs d'arbres (Logg-House), vers laquelle nous nous acheminâmes avec empressement; c'étoit celle d'un Danois. Ce colon avoit deux vaches, quelques poules, des gâteaux de maïs, du beurre, et même de l'eau-de-vie de pêches, avec laquelle et du sucre d'érable dont tout le pays abonde, nous fîmes du milk-punch (punch au lait), qui parut délicieux à nos jeunes conducteurs. Quoique mon compagnon eût supporté avec gaîté et courage les inconvéniens et les fatigues de ce voyage, il se trouvoit cependant si heureux d'être sorti sain et sauf du sein de ces sombres forêts, et si reconnoissant des soins que nos deux chasseurs

avoient pris de nous, que ne sachant comment les récompenser, il offrit à l'un ses pistolets, et à l'autre sa montre; ils refusèrent ces présens avec le sourire de l'étonnement, et ne voulurent accepter que quelques piastres, pour se procurer de la poudre et du plomb.

Le lendemain, après nous être séparés de ces deux braves Onéidas, nous continuâmes notre voyage, en suivant un sentier assez bien frayé. Rarement faisions-nous un mille, sans rencontrer un petit éclairci et une habitation naissante. La plupart de ces colons étoient de jeunes gens récemment arrivés du Connecticut et du nouvel Hampshire; ils nous parurent remplis d'espérances, et heureux de s'être établis dans un des districts de l'Etat de New-York, le plus fertile et le plus avantageusement situé.

« Ce que nous voyons ici, dit mon compagnon, est l'image de ce que nous avons vu dans les comtés de Northumberland, Luzerne, Tiogo, Montgomery, Otségo, etc. Pendant ce long voyage, nous n'avons pas fait dix milles, sans trouver des familles nouvellement arrivées, des arpenteurs occupés à subdiviser des terres, des hommes employés à ouvrir des routes, ou à élever des ponts; quelle immensité de champs nouveaux l'industrie ne prépare-t-elle pas à la charrue » !

« Cela est bien vrai, lui répondis-je, tout ici s'agrandit et s'améliore avec une rapidité dont on ne peut pas se former d'idée dans le pays d'où vous venez ; voilà pourquoi, au bout d'un très-petit nombre d'années, les récits des voyageurs ne ressemblent plus aux choses dont ils ont parlé ; ce qui étoit vrai l'année dernière ne l'est plus aujourd'hui ».

Au lieu de coucher dans les bois, comme nous l'avions fait depuis le fort Stanwick, d'après les renseignemens qu'on nous donna, nous vîmes avec plaisir qu'en réglant bien notre marche, il nous seroit facile de rencontrer tous les soirs un abri et quelques provisions pour nous et pour nos chevaux. Vers la fin du troisième jour, depuis la plantation danoise, nous parvînmes à celle d'un colon opulent, située sur une des branches du Butter-Nut, qui tombe dans la Tienaderhah, dont on nous dit que l'établissement avoit déjà cinq ans. A peine ses chiens eurent-ils annoncé notre approche, qu'il sortit de la maison, et nous pria très-poliment de descendre.

« Je ne laisse jamais passer les voyageurs, nous dit-il, sans exiger qu'ils se rafraîchissent, si c'est le matin, et sans les engager à coucher, si c'est le soir. Ma maison, quoiqu'encore imparfaite, est grande et commode ; la vue de

personnes, telles que vous me paroissez être, Messieurs, est une jouissance pour ceux qui, comme nous, sont si fatigués du silence et de la solitude de ces forêts ».

Nous suivîmes M. Wilson : à peine fûmes-nous entrés, que, conformément à la coutume du pays, il nous présenta sa femme, ses enfans, son frère et sa sœur. — A quel usage, lui demanda mon compagnon, destine-t-on cette grande charpente, élevée non loin d'ici à l'embranchement de deux sentiers ? — A construire une église, répondit-il. — Quoi ! à bâtir une église, reprit M. Herman ! le pays que nous venons de parcourir me semble encore bien jeune, pour pouvoir subvenir à cette dépense ; c'est sans doute le Gouverneur qui en fait les avances. — Non : il protège et il incorpore par un acte législatif toutes celles que les habitans jugent à propos de construire ; mais il ne donne que 200 acres de terre pour servir de glèbe. Cet édifice est l'ouvrage de 57 familles, établies sur une surface de plus de 30 milles d'étendue ; mais comme l'emplacement et le bois ne coûtent rien, que nous avons déjà plusieurs moulins à scie, et que chaque souscripteur donne une semaine de son travail et de son harnois, et, d'ailleurs, est charpentier, cette construction sera beaucoup moins dispendieuse

que vous ne le croiriez. Nous ne serons obligés d'acheter que les clous, les carreaux des fenêtres et la peinture. Il nous faut ici trois choses, continua-t-il, sans lesquelles nous ne pouvons pas prospérer; je ne parle pas de la santé, mère de la force. Nous avons besoin d'un maréchal, pour réparer nos instrumens (car, comme vous le savez, le fer est le sceptre de notre puissance); d'un maître d'école, qui aille de famille en famille instruire nos enfans; enfin d'un ministre de l'Evangile et d'une église, où, tous les dimanches, nous puissions, par la réunion de nos prières, solliciter et obtenir la protection du Ciel, sur nos jeunes et pénibles travaux. Tous les hommes ont besoin de cette protection divine; mais ceux-là surtout qui, ayant quitté les pays cultivés, où ils jouissoient de toutes les ressources de la société, ont eu le courage d'aller au loin en étendre les limites. Sans principes religieux, que serions-nous sur la terre? les plus malheureux des êtres créés: la religion est une des bases de notre édifice social, un des points d'appui de notre système politique. Sans l'influence des opinions religieuses, qui garantiroit la foi des sermens, la morale des individus, et même celle de notre Gouvernement? J'ai observé que dans les cantons dont les habitans sont indif-

férens à tous les cultes, les procès et les querelles, l'ivresse et la paresse étoient très-communs. L'éducation des enfans, l'union des familles, la tranquillité et la prospérité d'un pays, dépendent en grande partie de cette disposition religieuse, qui imprime à tous les esprits le respect pour les loix, la reconnoissance envers le Gouvernement le plus paternel qu'il y ait sur la terre, et cette subordination d'affection d'où naissent l'ordre, la paix et l'industrie. D'ailleurs, éloignés les uns des autres, comment saurions-nous ce qui se passe dans le monde, dont nous n'avons pas oublié que nous faisons partie? Comment connoîtrions-nous l'état du commerce, le prix des denrées, les nouvelles de l'Europe? Sans cette réunion dominicale, nous perdrions bientôt les idées douces et sociales, dans lesquelles nous avons été élevés. Se voir trop fréquemment, seroit trop nuisible à des hommes dont le temps doit être consacré au travail; se voir quelquefois est un rapprochement utile et même indispensable. — Où donc avez-vous puisé ces idées si justes, demanda M. Herman? — Dans l'expérience et les observations que j'ai faites en parcourant les Etats de l'Union. — Vous n'avez pas voyagé inutilement ».

« Oserai-je vous demander, continua-t-il,

d'où vous êtes originaire? — De l'Etat de Connecticut, lui répondit Wilson; j'ai passé mes premières années sur mer, et celles de mon âge mûr à Newhaven (2), où j'avois un comptoir. J'ai goûté de la bonne et de la mauvaise fortune; j'ai fait naufrage sur les côtes de Cuba et à l'embouchure du Mississipi, j'ai réparé mes malheurs en faisant de nouveaux efforts, et j'ai constamment mêlé un peu de lecture à mes travaux journaliers; car les bons livres, comme la bonne terre, sont la source de fruits utiles et agréables; je ne veux cependant pas dire que je sois savant ».

« Et pourquoi avez-vous abandonné la carrière du commerce, et votre ville natale, pour former ici un établissement pénible, dont les progrès doivent vous paroître si lents et si ennuyeux? — Ce projet vient de la lecture d'un ouvrage du docteur Styles, qui, pendant 30 ans, a été président de notre collége (3). Cet ouvrage contient une suite d'observations judicieuses et profondes sur le progrès des lumières et de ce qu'on appelle philosophie, depuis la découverte de l'Imprimerie, jusqu'à la fin de notre révolution, époque de la mort de l'auteur. Ces progrès, d'abord imperceptibles comme les premiers rayons du soleil obscurcis par les vapeurs d'une longue nuit, préparèrent

cependant les hommes, selon le docteur Styles, à la conception d'opinions nouvelles. En traçant le développement de ces germes, les effets de cette cause, si foible en apparence, avec une sagacité admirable, il a cru appercevoir que, depuis le commencement du siècle, l'accélération en étoit devenue si rapide, qu'avant qu'il soit terminé, les bases sur lesquelles les sociétés sont fondées subiront peut-être un grand changement, ou du moins en seront ébranlées ».

« D'un autre côté, connoissant par l'étude de l'histoire, que le bien ne vient jamais parmi les hommes qu'à la suite de grands abus, comme la lumière naît de la combustion, il a prévu aussi que ce paroxysme, s'il avoit lieu, occasionneroit une longue suite de malheurs et de désastres ».

« Frappé de ce singulier pressentiment, et dans la crainte que ces germes, traversant l'Océan, n'empêchassent notre Gouvernement, jeune encore, de se consolider, j'ai mis en sûreté une partie de mes capitaux, et suis venu ici, loin de la mer et des villes, commencer un établissement utile, puisqu'il est fondé sur le défrichement et la culture de 4,800 acres, situés sur les bords d'une rivière navigable, dont mon frère et ma sœur ont chacun un tiers. Cet heureux avenir ne peut nous échapper que par la subversion de notre Gouvernement; mais ce Gouverne-

ment étant l'ouvrage de la raison, celui des profondes méditations de la sagesse collective du Continent (*), il me semble impossible que ceux qui l'ont formé, et ceux qui en éprouvent journellement les avantages, consentent et contribuent à le renverser, pour le remplacer par de nouveaux systêmes. Comme une lumière éclatante, placée sur la cime d'un promontoire, l'expérience du passé n'est-elle pas destinée à éclairer le présent et l'avenir » ?

« Cependant la solitude et le séjour des bois, l'éloignement de mes anciennes sociétés, auroient été un sacrifice trop amer, auquel, peut-être, je n'aurois pu me soumettre, si mon frère et ma sœur n'eussent consenti à venir partager, adoucir mes travaux. Nous allégeons la tâche pénible et les privations inévitables de ce nouvel état, par les secours que nous nous rendons, ainsi que par la gaîté, par la sérénité de nos esprits. Satisfaits du présent, nous menons une vie active, laborieuse, il est vrai ; mais douce et tranquille, que les inquiétudes du commerce et des affaires ne peuvent plus empoisonner. Dans un petit nombre d'années, ce toît grossier, deviendra une habitation riante et commode, et ce canton, un pays riche et bien cultivé ».

(*) La Convention fédérale.

« J'élève mes enfans dans les connoissances agricoles, source de la santé, de l'indépendance et du bonheur, s'il peut y en avoir sur la terre. Chacun d'eux a un poulain, une génisse, et cultive quelques perches du jardin. L'aîné surveille ma pépinière, dont je commence déjà à tirer des poiriers, des pommiers et plusieurs autres espèces d'arbres à fruit ; chose extraordinaire parmi les premiers colons, qui, rarement, s'occupent de remplacer ceux qu'ils renversent et détruisent ! Mon frère espère une épouse, et ma sœur un mari. Un jour, et il n'est pas éloigné, ces trois familles, étroitement unies par les liens du sang et de l'affection, ainsi que par la conformité des goûts, deviendront nos voisins et nos amis ».

« Le Gouvernement m'a honoré d'une commission de paix ; car tout est organisé dans ces bois, comme si nous étions déjà très-nombreux ; c'est un des meilleurs moyens pour accélérer la population des nouveaux cantons. Celui-ci, d'ailleurs, jouit d'avantages assez grands ».

A peine M. Wilson avoit-il fini de parler, que nous entendîmes dans l'appartement voisin un concert de plusieurs instrumens. — « Quoi ! lui dis-je, de la musique sous un toît encore si rustique ! et dans un pays qui n'a que si peu d'années de culture ! D'où ces talens sont-ils venus ?

— Nous les avons apportés de Newhaven, répondit-il ; ils nous égayent et nous délassent, de nos pénibles travaux ; nous consacrons une partie de nos soirées à ce charmant exercice ; vous ne sauriez croire combien il épanouit nos cœurs, y entretient l'amitié et l'affection ; c'est une des bases de notre union. Il y a quelques années qu'un de nos vaisseaux revenant de Bremen, apporta plusieurs Allemands, parmi lesquels il y avoit un Saxon, bon musicien, et même compositeur ; c'est lui qui nous a instruits : nos colons ne connoissent pas assez le besoin, l'utilité, les charmes de la musique ».

« Mais sortons ; j'ai le plus grand desir de vous faire voir ce que j'appelle mes conquêtes ; car vous savez qu'il entre toujours un peu de vanité dans ce que nous faisons ».

Nous le suivîmes. — « Tout ce que vous voyez, reprit-il, est l'ouvrage de cinq années de courage, de travail, et de persévérance la plus opiniâtre ; car avant de faire rapporter des récoltes à ce sol, tout fertile qu'il est, que d'obstacles à surmonter ! que de difficultés à vaincre ! que de dégoûts à dévorer ! Oui, j'en suis sûr, si, le premier jour de son arrivée, le colon pouvoit en voir le tableau fidèle, il desireroit n'avoir jamais quitté ses anciens foyers. Mais l'espérance, qui l'a conduit en souriant sur cette terre

étrangère, lui en cache soigneusement l'âpreté, pour ne lui laisser entrevoir dans le lointain que des champs fertiles, des prairies émaillées, des vergers fleuris, l'aisance et l'indépendance ».

« Voyez-vous, sur la droite, ce grand herbage, à travers lequel coule et serpente ce beau ruisseau? eh bien! il y a cinq ans, ce n'étoit qu'un marais fangeux impénétrable; les digues que les castors y avoient élevées avec tant d'art, et qui nous ont coûté tant de peines à arracher, faisoient refluer les eaux jusqu'au niveau des terres hautes : aujourd'hui, comme vous le remarquez, mes bestiaux paissent du trèfle sur le même terrein où ce premier des animaux ne trouvoit que du bouleau, du saule et de l'aune. Voici sur la gauche 65 acres de terres labourées, que le fer et le feu ont enfin soumis à la charrue, dont une partie est en froment, et l'autre en trèfle. Il ne reste plus que des souches; leur destruction est l'ouvrage du temps ».

« Pourquoi, lui demandai-je, avez-vous laissé subsister plusieurs de ces arbres dans le milieu de vos champs? Leurs ombres ne sont-elles pas préjudiciables au blé que vous y avez semé? — Je le sais; mais, je l'avoue, leur grandeur, leur beauté, ont paralysé nos mains au moment d'y mettre la hache; je les admire trop pour oser

les renverser. — Il faut en convenir, lui dis-je, ces tiges gigantesques et superbes ont une majesté imposante qui, involontairement, inspire le respect; par la suite, elles contribueront beaucoup à l'embellissement du pays ».

Plus loin étoit un tulipier d'une hauteur prodigieuse, dont la forme pyramidale sembloit avoir été disposée par une volonté particulière, que le même motif lui avoit fait conserver. En traçant, à 100 pas de la maison, le premier sentier, destiné à devenir un jour la grande route du canton, on avoit laissé subsister, pour en faire une avenue, tout ce que la nature y avoit planté de grand et de beau.

Après avoir parcouru presque toute l'étendue de la plantation, notre hôte nous conduisit à un vallon couvert d'érables à sucre, qu'il venoit d'enclore. — « J'en tire annuellement, nous dit-il, 470 liv. sans les fatiguer. Quel beau présent la nature n'a-t-elle pas fait à ce continent! Que cet arbre n'est-il connu et cultivé dans les quatre parties du monde! Sur le coteau voisin, j'ai planté un triple verger: le premier, de pommiers; le second, de cerisiers; et le troisième, de pêchers. L'un nous donnera du cidre, l'autre du vin (4), que ma femme sait faire en perfection; le dernier de l'eau-de-vie (5) ». De-là il nous conduisit à la chute de l'une de ses petites

rivières. — « Voici un autre bienfait de la nature, nous dit-il, et jamais sous ce rapport, ainsi que sous plusieurs autres, elle n'a été plus libérale dans aucun pays : j'espère, avant dix-huit mois, voir ce volume d'eau, qui, depuis des siècles, tombe inutilement, mettre en mouvement les roues des usines que je vais faire construire. Nous avons ici tout ce qui est nécessaire, l'industrie, les connoissances, le fer, le bois, la pierre et la chaux. C'est de la Pensylvanie que viennent les plus habiles constructeurs du continent ; ils savent donner à ces superbes machines un degré de perfection auquel on n'étoit point parvenu avant les découvertes du célèbre mécanicien *Evans :* les farines étant un des objets les plus importans de nos exportations, le prix de la main-d'œuvre très-cher, il n'est point étonnant qu'on ait cherché à perfectionner et simplifier l'art du moulage ». Le lendemain, munis des renseignemens dont nous avions besoin, nous quittâmes cette respectable et heureuse famille, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire.

CHAPITRE XI.

Quoique nous n'eussions que quatorze à quinze milles à faire avant de parvenir à la plantation que M. Wilson nous avoit indiquée, nous n'y arrivâmes cependant pas avant quatre heures du soir. Depuis notre départ d'Onondaga, nous n'avions pas encore trouvé un pays aussi fortement boisé, ni des marais d'un accès aussi difficile (1); nos chevaux étoient fatigués, et M. Herman presque découragé, lorsque nous découvrîmes enfin une maison d'une apparence très-élégante. Le devant étoit orné d'un piazza (2) sur toute sa longueur, supporté, suivant l'usage, par des colonnes de cèdre blanc. Les croisées, munies de contrevents, étoient élégamment peintes; tout annonçoit un goût particulier, auquel nos yeux n'étoient plus accoutumés depuis que nous avions quitté la Pensylvanie. — « Voici enfin, dit mon compagnon, un asyle qui nous promet de bons lits pour nous, et une bonne écurie pour nos chevaux.... A qui cette belle maison appartient-elle? demanda-t-il à un homme qui passoit. — A un Jamaïquain, répondit-il, qui travaille on ne sait pour qui, car il n'a ni femme ni enfans. — Quoi! me dit M. Her-

man, venir de la riche et superbe Jamaïque, pour s'établir au sein des sombres et tristes forêts de New-York ! Préférer la culture des grains et des fourrages, sous un climat qui connoît pendant trois mois de l'année les neiges et les frimats, à celle du sucre et du coton sous celui d'un printemps éternel ! Cette idée me paroît bien singulière ».

Excités l'un et l'autre par le desir d'en apprendre les motifs presqu'autant que par le besoin de nous reposer, nous nous arrêtâmes devant la porte pour lui demander l'hospitalité de la nuit. — « Cela ne se demande pas, nous répondit-il : comment voyageroit-on dans ces forêts, si les portes des habitations n'étoient pas ouvertes aux voyageurs ? En vous invitant d'entrer, je ne rends que ce que j'ai souvent reçu ».

Sa maison étoit spacieuse, propre et commodément distribuée. J'observai même quelques beaux meubles d'acajou ; mais je ne vis ni femmes ni enfans. Sur-le-champ il ordonna qu'on prît soin de nos chevaux, et il nous fit servir des rafraîchissemens, dont nous avions le plus grand besoin. Aussi-tôt que notre repas fut servi, il nous demanda, suivant l'usage, qui nous étions, d'où nous venions et où nous allions. Nous répondîmes à ses questions d'une manière dont il parut si satisfait, que nous nous

crûmes autorisés à lui demander à notre tour, quelles étoient les raisons qui l'avoient déterminé à quitter la Jamaïque ».

« L'esclavage et le climat, nous répondit-il. Je suis né d'un père qui, malheureusement, fut enlevé au midi de sa vie par une de ces maladies épidémiques auxquelles notre île est si souvent exposée. Il avoit des nègres, et quoiqu'il en fût plutôt l'ami que le maître, il regretta toujours d'être obligé de commander à leur volonté et de se servir de leurs bras. Il m'en parloit souvent. Ces étincelles, qui éclairèrent mon adolescence, n'ont point été infructueuses; mais le Gouvernement de l'île ne permettant l'émancipation qu'avec beaucoup de difficultés, je n'ai pas pu suivre les inclinations de mon cœur ».

« D'où a pu venir, ai-je demandé cent fois, ce commerce impie et sacrilége ? — De la force et du besoin, m'a-t-on répondu. — Mais pourquoi l'homme, né sous l'équateur, seroit-il condamné à travailler toute sa vie pour celui qui auroit vu le jour sous le cinquantième degré de latitude ? Seroit-ce de cette latitude que viendroient la force et la prééminence ? — Cela est vraisemblable; mais les Européens ne sont pas les premiers qui aient été chercher des esclaves en Afrique; depuis bien des siècles, les Maures, ainsi que plusieurs autres nations, ont fait ce

commerce; l'esclavage des nègres date de la plus haute antiquité. — Quel état de choses ! répondis-je. N'est-il pas possible qu'un jour le plus grand nombre soumette enfin le plus petit? Alors, les vengeurs de tant d'années d'oppression souilleront la terre de nouveaux crimes, et leur vengeance n'effacera ni l'horreur ni la mémoire de ceux que leurs oppresseurs ont commis ».

« Si les colons de ces îles eussent pensé comme moi, le sucre auroit bientôt renchéri en Europe, ou plutôt il y seroit devenu plus commun, parce qu'au lieu d'exciter des guerres en Afrique, au lieu d'en corrompre les malheureux et coupables chefs, de concert avec les hommes sensibles de toute l'Europe, ils auroient uni leurs efforts à ceux de cette compagnie à jamais célèbre et respectable, qui avoit conçu ce projet sublime, obtenu des fonds suffisans, et acquis des terres sur les côtes d'Afrique, pour y établir des colonies de nègres libres, dont l'industrie et l'exemple auroient encouragé les princes noirs à faire cultiver la canne par leurs sujets ».

« L'humanité ne cessera de regretter qu'un motif aussi louable et aussi saint n'ait pas mis à l'abri des violences de la guerre les établissemens qu'elle avoit formés sur l'île de Bulama et à Sierra-Leone (3). Des hommes, se disant armés au nom

de la liberté, ont détruit, ont anéanti tout ce que le desir le plus ardent, le zèle le plus pur pour cette même liberté, avoit conçu et réalisé. Quand l'homme veut faire le mal, tous les moyens de l'accomplir se présentent; souvent il n'est embarrassé que du choix. Veut-il faire le bien? tout, jusqu'à la nature, s'oppose à ses projets: faut-il s'étonner qu'il soit si rare sur la terre, dont la surface paroît quelquefois avoir été empoisonnée par sa présence (*) »?

« Le climat dévorant de cette île a été le second motif qui m'a déterminé à la quitter. Qu'est-ce que la vie sans la santé? un fardeau, une source continuelle de regrets, sur-tout pour un homme de mon âge; car je n'ai que trente-cinq ans: eh bien! j'en ai passé douze à souffrir, à languir, à desirer la fin d'une existence aussi douloureuse. J'ai eu à lutter contre les ardeurs d'un soleil presque vertical, dont on ne peut se

(*) C'est là encore, sans doute, une assertion trop absolue. Le mal est ici-bas plus commun que le bien, d'accord: mais prétendre que la nature (et jusqu'à quelles idées blasphématrices nous conduiroit une semblable proposition!) s'oppose et résiste au bien que veulent faire quelquefois les hommes, c'est exagérer, c'est outre-passer les bornes de l'indignation permise et naturelle à la vertu. (*Note communiquée à l'éditeur par le cit. B....*)

former qu'une idée bien imparfaite sous un climat tel que celui-ci. Si, d'un côté, sa chaleur extrême produit une nature riante, animée et féconde à l'excès, de l'autre, elle ne laisse qu'un léger intervalle entre l'empire de la vie et celui de la destruction, dont les débris accumulés arrêtent souvent, étouffent sa puissance productrice. Le danger est à côté du travail; le repos et l'inactivité sont également pernicieux. La sobriété et la tempérance ne sont point, comme ici, les garans de la santé. Dans certaines saisons, des vapeurs pestilentielles s'élèvent de nos marais, corrompent l'atmosphère, empoisonnent l'air que nous respirons. La vie n'est que la fleur d'un jour, un songe fugitif; et comme si l'intempérie du climat n'étoit pas suffisante pour l'abréger, la violence des passions en accélère encore plus promptement la ruine et la destruction ».

« Je vins à New-York chercher la santé. Je l'ai retrouvée; mais dans la crainte de perdre une seconde fois ce don inestimable, j'obtins des lettres de naturalisation; et après avoir parcouru plusieurs cantons, j'acquis les 650 acres que je possède ici. J'y ai trouvé ce que je cherchois; un petit lac qui en a environ 150 de surface, dont les eaux s'écoulent dans *Reine Charlotte* (car j'aime passionnément la pêche), un

tertre élevé, d'où un jour ma vue s'étendra au loin, sur lequel je respire un air frais et pur. Ici, je jouis de tous les instans de ma vie, loin du tumulte et de l'agitation des villes, à l'abri du danger des banqueroutes, des incendies, et de ces ouragans destructeurs qui couvrent la terre de ruines, et remplissent les cœurs d'épouvante et de deuil. Ailleurs, on voudroit se débarrasser du poids du temps; ici, je voudrois pouvoir en prolonger la durée ».

« Disposer d'une terre nouvelle, devenue plus chère par le travail qu'elle exige, en abattre les arbres inutiles dont elle étoit encombrée, en planter d'agréables et d'utiles, arrêter et conduire les eaux par-tout où elles peuvent être nécessaires, cultiver, ensemencer un sol neuf et fécond, ces opérations, si nouvelles pour moi, me procurent des jouissances dont, auparavant, je n'avois pas la plus légère idée. Sain, vigoureux, actif, je suis occupé depuis le matin jusqu'au soir. J'ai une ample collection de livres choisis, dont la lecture, dans mes momens de repos, m'amuse et m'instruit. Depuis six mois, le Directeur général de la poste en a établi une qui traverse ce canton, pour aller jusque dans celui d'Ontario. A dessein de lui niarquer ma reconnoissance pour un bienfait aussi prématuré (vu l'état de notre population), je lui ai

offert ma maison et mes soins. Plus je lis les gazettes et les détails de tout ce qui se prépare dans l'ancien Monde, et plus je m'applaudis du parti que j'ai pris de m'établir dans celui-ci».

« Je n'ai ni femme ni enfans. Quelquefois cependant je regrette d'être seul, et de ne travailler que pour moi-même : mais donner la vie à des êtres condamnés à éprouver tous les maux qui jadis sortirent de la boîte de Pandore, nécessairement exposés à tous les fléaux qui sans cesse désolent les habitans de la terre, cette vaste arène de rapines, de meurtres et de malheurs, c'est comme si, pendant l'orage et la tempête, on envoyoit à la mer, dans un frêle esquif, ses amis les plus chers. La lecture réfléchie de l'histoire, dont toutes les pages sont teintes de sang, ou souillées de crimes et de forfaits, a fait depuis long-temps sur mon esprit une impression profonde : non, ce n'est pas celle de l'homme, tel que je m'en étois formé une idée dans ma jeunesse, mais celle des tigres. On ne conçoit pas quelles ont dû être les intentions de la puissance créatrice, lorsqu'après nous avoir appelés du néant, elle plaça dans nos cœurs le foyer de passions qui devoient nécessairement nous être aussi funestes, et nous condamna à subir, pendant la courte durée de notre vie, tous les genres de souffrances, de peines et d'angoisses, dont

nous puissions être susceptibles. Non, jamais je n'aurai à me reprocher d'avoir introduit de nouvelles victimes sur ce théâtre de larmes et de misères, où le crime et l'improbité triomphent. Non, jamais je ne m'exposerai à éprouver les cuisantes et déchirantes douleurs que doit ressentir un bon père en voyant languir, souffrir et mourir dans ses bras l'enfant de sa tendresse, sans pouvoir le soulager. Les jouissances de ce sentiment exquis et sublime, sont achetées par trop de risques et de dangers : j'aime mieux faire le voyage de la vie seul, qu'accompagné d'êtres chéris auxquels j'aurois peut-être le malheur de survivre ».

« Pour me consoler de ces tristes réflexions, j'étudie Buffon, ce premier peintre de la nature. J'ai fait des expériences intéressantes sur la transpiration des feuilles, sur la végétation des arbres. J'ai cependant un ami ; car il faut aimer, sinon la vie, du moins ceux qui, parmi les hommes, sont bons et aimans. Par goût, cet ami est tourneur et ébéniste ; il a fait les beaux meubles que vous voyez, avec le bois qu'on m'a envoyé de la Jamaïque. Je ne suis solitaire qu'autant qu'il est bon et utile de l'être ; je ne me plains que de la trop grande rapidité du temps. La connoissance que j'ai faite de la famille Wilson, remplit, embellit mes momens de loisir,

c'est-à-dire les jours de fêtes et les dimanches ».

Le lendemain, nous quittâmes ce jeune misanthrope, qui, quoique paroissant jouir de tout ce que la vie a de plus attrayant, santé, activité, aisance, avoit cependant conçu de la nature humaine des idées bien lugubres et bien affligeantes. Peut-être n'avoit-il considéré que le revers du tableau !

CHAPITRE XII.

MALGRÉ la plus scrupuleuse attention à suivre les informations que M. Seagrove nous avoit données, tel étoit cependant l'état et la multiplicité des sentiers, que nous nous égarâmes pendant 28 milles, avant d'arriver chez M. J. U... dont la bonne hospitalité nous fit bientôt oublier nos peines, nos fatigues et nos privations. Nous ayant rappelé, dès le lendemain, notre ancienne promesse, de lui raconter ce que nous avions vu à Onondaga et au fort Stanwick, moi, comme le plus âgé, je cherchois à mettre un peu d'ordre dans mon récit, lorsque M. H.... offrit de lui lire le journal de notre voyage.

« Ah ! dit M. U...., que cette lecture parut intéresser, si les Européens qui voyagent ici, prenoient la peine de voir les choses aussi soigneusement que vous, Messieurs, on rendroit plus de justice à nos efforts et à notre industrie, tout imparfaite qu'elle est encore. Ils ne considèrent, ni la rareté des hommes, ni la cherté de la main-d'œuvre, ni l'époque des établissemens, ni cette multitude d'obstacles que présente la nature agreste, ni la difficulté des communications pendant plusieurs années, ni

enfin la disposition particulière des premiers colons. Combien ne doit-il pas nécessairement s'écouler de temps avant que les maisons, les granges, les champs et les prairies aient pu acquérir ce degré de perfection, et nos paysages, cette élégance, cette suavité à laquelle les yeux d'un Européen sont accoutumés ! Si, cependant, vous voyagiez dans les belles parties du Connecticut et de Massachussets, dans le pays des Mohawks, dans les cantons de Reading, de Lancaster, d'Ulster, de Fishkill, de Duchess, Colombia, et tant d'autres, vous verriez que déjà on connoît le luxe des habitations, l'art de l'arrosement, celui de planter des arbres utiles et agréables, que, déjà, on commence à avoir quelques indices de marne et d'autres engrais».

« Quoi qu'en disent les voyageurs superficiels, continua-t-il, je suis convaincu qu'il n'y a jamais eu de colonies, dans les temps modernes, situées sous le même climat, où le mécanisme et les arts utiles ayent plus contribué à éclairer et à accélérer les travaux des hommes, et dont l'accroissement et la population aient été aussi rapides. En vain voudroit-on soumettre ces progrès au calcul. Ce qui étoit vrai, il y a un an, ne l'est plus aujourd'hui; d'un autre côté, jamais Gouvernement n'a été aussi favorable au développement de toutes les

facultés actives, ni à faire naître, à exciter cette énergie qui conduit également aux spéculations du commerce et à celles des manufactures et des défrichemens. La surface des Etats-Unis n'offre aux yeux qu'un vaste systême d'activité et d'entreprises ».

« Plus de 120 mille colons, continua-t-il, habitent aujourd'hui le pays connu sous le nom de Vermont (1). Eh bien! qu'étoit-il ce pays, il y a vingt ans? On y voyoit dix à douze bourgades, l'ouvrage du hasard, éparses sur un vaste territoire, dont une partie étoit réclamée par l'Etat du nouvel Hampshire, et l'autre par celui-ci (New-York): on ne parloit jamais de ces jeunes colons que sous le nom dérisoire de Green-Mountain-Boys (garçons des montagnes vertes). Tout-à-coup, irrités par l'injustice du Gouvernement colonial, et menacés d'un genre de tyrannie inconnu dans ce pays (2), aussi-tôt que le Congrès en eut proclamé l'indépendance, ils eurent l'esprit et le courage de s'unir, et la sagesse d'établir une constitution populaire, mais sage; et le bonheur d'entrer dans la confédération; on y voit aujourd'hui des établissemens florissans, liés par de bons chemins, ayant chacun leurs églises et leurs écoles. On vient de fonder à Burlington une université, dotée de 10,000 acres de terre,

La milice est composée de 22 régimens, dont l'esprit martial est connu depuis long-temps. Tout cela a été l'ouvrage de 24 ans » !

« Si jamais vous allez au Canada par le lac Champlain (3), continua-t-il, comme moi vous admirerez ses rivages pittoresques, alternativement sauvages, cultivés ou boisés ; ce mélange de coteaux plus ou moins élevés, couverts de moissons, de verdure, de vergers et de prairies, parsemés de plantations, dont quelques-unes sont élégantes et bien peintes. Si le vent le permet, arrêtez-vous à Plattsbourg. Cette ville, devenue la capitale du comté de Clinton, les campagnes qui l'avoisinent, et les herbages qu'arrose la rivière Sarranac, sont des prodiges d'amélioration. Eh bien ! le colonel Platt, fondateur de ce bel établissement, n'y arriva qu'au mois de mai 1782. L'année précédente, on y chassoit encore le cerf et le castor. La pêche du saumon est déjà devenue une branche d'industrie très-lucrative pour les habitans des îles fertiles de ce beau lac ».

« Et la ville de Hudson, que j'ai vu fonder en 1783 sur les bords de ce fleuve ! on y compte aujourd'hui 5,000 habitans, on y voit plusieurs manufactures considérables de toile à voiles et de cordages, et 34 bâtimens tant baléniers que caboteurs, et vaisseaux de commerce » !

« Qu'étoient la culture et la population de cet Etat avant la révolution? A peine connoissoit-on l'étendue et les limites de son immense territoire; à peine y comptoit-on 240,000 habitans: il y en a aujourd'hui plus de 400,000. La capitale a augmenté de 10,000 dans l'espace de quatre ans. Tout est en mouvement dans les nouveaux comtés de Tyogo, de Bath, d'Ontario, de Montgommery, d'Otségo, d'Onondaga, &c. Les colons y arrivent des Etats septentrionaux, ainsi que de l'Europe. Pour les encourager, le Gouvernement a fait ouvrir à grands frais des routes sur plusieurs points, et a excité par des dons et par des avances les associations qui ont entrepris la confection des canaux et des ponts les plus utiles. Il a donné 7,500 piastres à celle qui s'étoit chargée de construire celui du Cohos (4) sur la rivière Mohawk, et peut-être autant pour accélérer l'achèvement du canal de Littlefalls. Il n'a pas été moins généreux envers celles qui ont entrepris ceux de Wood-Creek et d'Onondaga ».

« Voyez la Pensylvanie, continua-t-il, dont la population est déjà parvenue jusqu'aux rives méridionales de l'Erié, où elle vient de fonder une ville maritime (5). Avec quelle sagesse, quelle persévérance ce Gouvernement ne s'occupe-t-il pas aussi de la confection des chemins

et des canaux destinés à lier les différentes parties de cette grande République, pour en favoriser l'agriculture»?

«Le même esprit s'est manifesté depuis longtemps dans la Virginie. Avant quatre ans, le Potawmack (6) sera navigable jusqu'au dernier éperon des Allégbénys. Le Shénando le deviendra peut-être aussi jusqu'au pied des montagnes Bleues. Bientôt les eaux de la Caroline septentrionale communiqueront avec celles de la Chesapeak (7). Le canal de Richemond est déjà terminé (8). Le désert qui sépare cet Etat du Kentukey, se rétrécit tous les jours par de nouveaux établissemens».

«Et ce nouvel Etat, pays si attrayant par son climat, par la fertilité de son sol et l'urbanité de ses habitans! Déjà on y en compte 150,000; déjà on y voit des villes décemment bâties, une université richement dotée (Salem); des machines à carder et à filer le coton, beaucoup de personnes instruites, plusieurs imprimeries: eh bien! tout cela n'est l'ouvrage que d'un petit nombre d'années; le premier sillon n'en fut tracé qu'en 1774 par le colonel Boon».

«Et la colonie du juge Symmes, sur les bords du grand Miamy, connue sous le nom de Colombia! Celle du Wabash et des Ilinois; et les différentes concessions militaires, accordées par

le Congrès et par les Etats aux différentes divisions de l'armée continentale! Comme ces germes se développent» !

« N'oublions pas le Ténézee, pays dont la situation géographique est encore si peu connue; qui, des montagnes de la Caroline du Nord (Ironhills), s'étend jusqu'au Mississipi dans un espace de 400 milles, arrosé dans toute sa longueur par le beau fleuve dont il a emprunté le nom, ainsi que par plusieurs autres rivières! Cette région est destinée à devenir un jour le Quito de notre hémisphère, pour la beauté et pour la douce température de son climat. Et enfin le nouvel Etat de Washington, sur le Muskinghum, fondé en 1788 par trois généraux de la ligne de Massachussets (9). Malgré la guerre des indigènes, qui a duré trois ans, on y compte déjà 18,000 habitans, et plusieurs manufactures extrêmement intéressantes. Pardonnez, Messieurs, la longueur de ces réflexions, que la lecture de votre journal a fait naître. Je voulois confirmer quelques-unes de vos conjectures, par le récit de faits d'une notoriété publique, que, comme étrangers, vous ne connoissiez peut-être pas ».

« Rempli du desir de faire quelque chose, continua-t-il, qui pût vous être agréable, je me suis amusé, pendant votre absence, à rédi-

ger l'esquisse de ce que vous voulez bien appeler l'histoire de mon émigration. J'allois vous la lire ; mais observant qu'il est tard, je remets, si vous le permettez, la partie à demain ».

CHAPITRE XIII.

« J'ÉTOIS premier lieutenant de *la Galathée* en 1783, lorsque l'amirauté envoya cette frégate à New-York, où je ne tardai pas à éprouver l'hospitalité, pour laquelle les habitans de cette ville étoient si renommés dans le temps colonial. J'en fus d'autant plus touché, que les impressions occasionnées par les malheurs de la guerre ne pouvoient pas encore être effacées. Bientôt j'observai, dans toutes les maisons où j'allois, que les principaux objets de la conversation étoient relatifs à l'achat et à la vente de terres, dont les quantités me parurent exagérées. Il étoit toujours question de concessions de 10, de 20, et souvent même de 50,000 acres, ainsi que d'établissemens, d'emplacemens de villes, de ponts, de moulins, de communications nouvelles. Jugez combien tous ces objets, si nouveaux pour un Européen, dûrent frapper mon imagination et exciter ma curiosité! De retour à bord, méditant sur ce que j'avois entendu, j'en parlois souvent au capitaine, qui un jour me dit : — « Nous sommes ici dans un monde nouvellement découvert : il n'y a pas encore 165 ans que les Hollandais débarquèrent sur cette péninsule, y

fondèrent cette ville, et formèrent des établissemens dans les contrées voisines. La plus grande partie du sol de cet hémisphère est encore couverte de forêts, et n'attend que les progrès de la population, de l'industrie et du temps pour rapporter des moissons, et produire toutes les richesses de l'abondance : l'achat, la vente, le défrichement des terres doivent donc être ici un objet principal de spéculation, et le sujet des conversations journalières. Il n'est pas étonnant que les habitans s'occupent et s'entretiennent de ces créations nouvelles : mais la valeur des terres étant proportionnée à la population, et celle de ce pays étant encore très-foible, 10, 20, 50000 acres même, n'en valent peut-être pas 100 de celles qui sont situées dans le voisinage de Londres ou d'Edimbourg. — Cela est vrai, lui répondis-je; mais puisque cette valeur augmente tous les ans avec le nombre des colons, ne doit-il pas être très-avantageux d'en acquérir une certaine quantité? Il me semble que ce seroit placer son argent à un gros intérêt. — Sans doute; mais alors il faut cesser d'être Européen, obtenir des lettres de naturalisation, et renoncer à sa patrie. — Dans quelques-uns des Etats de l'Union, il est nécessaire d'être naturalisé, j'en conviens; mais ici, dans la Pensylvanie et la Virginie, un Russe, un Napolitain, un Turc,

peuvent devenir propriétaires, pourvu qu'à l'expiration de trois années, l'acquéreur fasse construire une maison, planter un verger et creuser un puits sur chaque millier d'acres ».

« Le lendemain, en allant voir un ami qui devoit m'informer du prix des terres, de leur rapport, des formes nécessaires pour les obtenir, des dépenses de défrichement, de celles qu'exige la construction des maisons et des granges, je rencontrai plusieurs anciens officiers du 42e régiment, qui, à l'époque de la paix de 1763, étoient venus s'établir ici. Ce qu'ils me dirent fut comme un rayon de lumière, qui tout-à-coup éclaira mon esprit. J'achetai des cartes, et bientôt la géographie du continent, et celle de cet Etat m'étant devenues familières, je formai la résolution de suivre leur exemple, et de devenir propriétaire. Ce projet se fortifioit de jour en jour dans mon esprit, en comparant nos montagnes stériles, notre âpre climat, notre sol maigre et usé, avec la fraîcheur, la fertilité, l'étendue, les rivières majestueuses, et les lacs immenses de ce continent. Mon père, me disois-je, ne peut me laisser qu'une fortune médiocre; sans appui, je ne sortirai jamais de la classe des lieutenans, et bientôt je n'aurai que ma demi-paie; jeune et vigoureux comme je suis, pourquoi n'emploierois-je pas mes forces, mon acti-

vité, mon énergie à l'entreprise d'un établissement aussi utile? Puis-je en faire un meilleur emploi »?

« Un jour, l'esprit rempli de toutes ces idées, je les communiquai à M. William Seton, homme d'une grande expérience, et dont je m'étois fait un ami. — « Ne pourriez-vous point, me dit-il, obtenir de votre capitaine un congé de six semaines? Alors vous iriez parcourir le canton que je vous indiquerois; vous jugeriez de la situation du sol, de sa qualité, de celle des arbres; et d'après ce qu'ont fait les colons chez qui vous logeriez, vous sentiriez bientôt si vous êtes capable d'en faire autant: d'ailleurs cette excursion dans nos grandes forêts, et la vue de tant d'objets nouveaux, ne peuvent être qu'infiniment intéressantes ». — J'obtins facilement ce congé, et peu de jours après je m'embarquai pour Albany, où j'arrivai en 54 heures (1). Que cette navigation de 275 milles me parut douce et commode! Quel fleuve majestueux! Combien j'admirai sur-tout son passage à travers la chaîne des *High-Lands!* La fraîcheur, la verdure de ces montagnes excitèrent mon étonnement et mon admiration, lorsque je me rappelai la stérilité, la nudité de celles qui surchargent le nord de l'Ecosse: quel contraste, en effet! celles-ci sont l'image de la jeunesse,

et les autres celle de la vieillesse de la nature».

«D'Albany je parvins aisément à Cherry-Valley, à travers un pays bien cultivé, quoiqu'une partie eût été dévastée pendant la guerre. Là je pris un guide, bon chasseur, et après quatre journées de chemin au milieu d'établissemens très-nouveaux, nous entrâmes enfin dans les grandes forêts, où nous nous conduisîmes avec le secours de la boussole. D'abord nous parcourûmes les bords du lac de Caniadéragué; mais ayant appris que les meilleures terres avoient été concédées depuis deux ans, nous traversâmes la péninsule de six milles qui le sépare de celui d'Otzégué, et nous parvînmes aisément à celui-ci, dont les rivages me parurent d'une pente douce et agréable : à l'aide d'un canot qu'on me prêta, nous remontâmes plusieurs des petites rivières qui y versent leurs eaux, et dont j'examinai attentivement les bords. A cinq milles de l'embouchure du Sénèca, crique de nant de l'ouest, je découvris un emplacement qui me plut beaucoup, et à une petite distance dans les bois, une grande et belle chute de 14 pieds d'élévation perpendiculaire, formée par la réunion de deux gros ruisseaux, dont les eaux, après s'être précipitées, formoient un canal navigable jusqu'au lac. Cette vue me fit naître l'idée d'un moulin à scie, dont je con-

noissois déjà tous les avantages. Les arbres des forêts étoient un mélange de chênes, de pins, de hycoris, de châtaigniers très-élevés, indices d'un sol profond : enfin, après avoir passé sept jours dans les bois, pour la première fois de ma vie, muni d'observations que j'avois soin de rédiger tous les soirs, je revins à New-York, où, par l'entremise du même ami, j'achetai 1,850 acres, à raison de quatre shellings sterling l'acre, dont la moitié étoit payable au terme d'un an, et l'autre à la fin de la troisième année».

«A peine cette grande et intéressante opération fut-elle terminée, que je me considérai comme membre d'une nouvelle société, puisque mon nom venoit d'être enrôlé parmi ceux des habitans de cet Etat, comme un homme qui, ne possédant rien dans l'ancien Monde, tenoit, par cette acquisition, au nouveau ; enfin, comme n'étant plus Européen. Quel singulier et puissant effet la propriété territoriale opère sur l'esprit et sur le cœur de l'homme ! Ce sentiment si doux et si flatteur donne une nouvelle direction au caractère et à la conduite : c'est ce qui me fut confirmé, non-seulement par mes propres réflexions et par mes sensations, mais aussi par les observations de mes camarades, pendant notre retour en Angleterre. L'idée de résigner ma commission, de renoncer à mes anciennes habi-

tudes, celle sur-tout d'avoir un jour des champs bien cultivés, des herbages couverts de bestiaux, l'espoir de créer, pendant ma jeunesse, une plantation qui devoit m'enrichir sans dépouiller personne, où je pourrois mener une vie douce et tranquille, et passer ma vieillesse dans l'indépendance et le repos; toutes ces idées m'occupoient tellement, qu'il n'est pas étonnant que mes camarades, auxquels je n'avois rien dit de mes projets, fussent frappés du changement qu'ils observèrent dans mon maintien et dans ma conversation ».

« De retour en Ecosse, j'obtins quelques secours de mon père, et d'un oncle qui s'étoit enrichi au Bengale : le premier eut même la générosité d'y ajouter un legs assez considérable, dont il auroit pu jouir jusqu'à sa mort, suivant les loix du royaume. J'engageai pour quatre ans trois familles Erses (2) (gens forts et robustes), à chacune desquelles je promis, à l'expiration de ce temps, 200 acres de terre. Enfin toutes mes affaires étant arrangées, j'arrivai heureusement à New-York sept mois après avoir quitté cette ville ».

« Il faut en convenir, les deux premières années ont été dispendieuses et pénibles; jamais, cependant, il ne m'est arrivé de regretter le parti que j'avois pris, lors même qu'environné d'arbres

renversés, de cîmes et de branches éparses, de buissons amoncelés et brûlans, au milieu du feu et de la fumée, je comparois ces travaux si nouveaux pour moi, à mes fonctions militaires, à mes anciennes occupations».

«Semblable au fanal du vaisseau amiral dans une nuit noire, l'espérance me guidoit, me consoloit, et m'environnoit de ses bienfaisantes illusions : c'est alors qu'on en a véritablement un besoin constant. Plus je rencontrois d'obstacles, et plus je me roidissois, plus j'appelois à mon secours la persévérance et le courage, divinités tutélaires qu'il faut souvent implorer, mais qui, au lieu d'autels pompeux et de la fumée odorante de l'encens d'Arabie, n'exigent des colons que celle des arbres et des objets nuisibles dont le sol est encombré. L'exemple, les conseils, et souvent même les secours fraternels de quelques voisins (si on peut appeler de ce nom des personnes qui vivent à 10 ou 20 milles de distance), m'ont été, je l'avoue avec reconnoissance, de la plus grande utilité : ils m'ont encouragé dans mes opérations difficiles, en me montrant ce qu'ils avoient fait eux-mêmes. Sans cette bienveillance et cette heureuse disposition à s'entr'aider, que feroient les premiers colons? Comme les obstacles disparoissent devant eux, lorsque, pénétrés du sentiment de

leur foiblesse, ils invoquent et appellent parmi eux l'union et la concorde ! Toujours propices à ceux qui les implorent, ces filles du ciel ne manquent jamais de les combler de toutes les bénédictions dont ils ont besoin pour supporter les dégoûts et les fatigues de cet état ».

« J'ose me vanter d'avoir le moulin le plus puissant qu'il y ait dans ces cantons, parce que je puis commander assez d'eau pour lui faire porter sept à huit scies à la fois, et débiter ainsi, d'un seul trait, l'arbre du plus grand diamètre: je n'ai pas oublié, en le construisant, d'établir un égrilloir; il me procure annuellement une grande quantité d'anguilles d'une espèce particulière à ce pays, qui, au commencement de l'automne, quittent les vases de nos marais pour aller à la mer (3) : c'est une manne régulière et constante, semblable à celle des pigeons ramiers que nous voyons deux fois l'an visiter, ou plutôt couvrir nos campagnes, dans leur passage de l'intérieur, pour aller sur les rivages de la mer se repaître de sel. Ce n'est pas le seul présent que nous offre l'indulgente nature; elle nous fait partager avec les habitans des pays maritimes plusieurs espèces de poissons, qui, tous les printemps, entrent de l'Océan dans nos rivières. Croiriez-vous que l'alose, le saumon, le hareng, l'esturgeon, la basse, viennent régulièrement

déposer leur frai dans nos deux lacs? Nos criques et nos ruisseaux sont remplis de truites saumonnées, qui ont depuis 10 jusqu'à 18 pouces de longueur; le plaisir de les prendre, à l'aide des mouches artificielles que je sais faire, est pour moi un délassement et une récréation dont j'ai souvent besoin ».

« J'ai déjà près de 100 acres de terres labourables enclos, dont une partie est couverte de froment, et l'autre de trèfle, qui font l'admiration du pays : 72 de marais sont desséchés, défrichés; une partie est sous la faulx, l'autre me sert de pâturage: j'ai autant de bestiaux, de moutons et de chevaux que je puis en faire hiverner ».

« Les terres basses qui bordent ma petite rivière sont d'une fécondité merveilleuse; j'en ai consacré une partie à la culture du maïs, et l'autre à celle du chanvre, pour chaque quintal duquel le Gouvernement nous donne une piastre de gratification. Nulle part ailleurs que sur ces terres d'alluvion, on ne voit un pareil luxe de végétation; aussi ces rivages sont-ils devenus mes délices. Leur sol est si meuble que la culture en est peu dispendieuse; nous n'avons à lutter que contre la quantité et la force végétative des mauvaises herbes, dont les crues du printemps apportent les graines. Si je ne plantois pas mon maïs de cinq à six pieds de distance,

les tiges ne rapporteroient rien, tant les feuilles et les branches occupent d'espace. Imaginez une forêt de jeunes palmiers, ou une plantation de cannes de dix pieds de hauteur : on peut à peine passer à travers à l'époque de la formation des épis».

« Graces à mes beaux chênes, à mes superbes pins, et à mon moulin, ma maison est spacieuse et commode. Mon jeune verger commence à rapporter. Ah! qu'il me tarde de le voir chargé de pommes! Quant à celui de pêchers, il me fournit du fruit en abondance, car rien ne prend un plus prompt accroissement que ces arbres (4). Une partie me donne l'eau-de-vie dont j'ai besoin ; l'autre sert à engraisser mes cochons ».

« Je me suis fait un petit systême, que j'ai été long-temps à mûrir, à dessein de régler invariablement ma conduite : j'en ai extrait les principes, que j'ai suspendus à la tête de mon lit, pour les avoir fréquemment sous les yeux ; car il est sage de se défier un peu de soi-même. Mes trois familles Erses établies dans mon voisinage, travaillent pour moi quand j'en ai besoin : j'ai le bonheur de penser qu'elles me doivent celui dont elles jouissent. Ces bonnes gens qui, élevés au sein de leurs montagnes, n'avoient jamais connu que l'avoine, et n'étoient pas, comme moi, gâtés par l'oisiveté et le luxe, sentent bien

plus vivement l'avantage de leur émigration ».

« Au lieu d'envoyer mes productions à Philadelphie par la Susquéhannah, je les vends aux colons qui déjà commencent à s'établir dans les cantons de Tyogo, de Bath et d'Ontario. Cet avantage est réciproque ; car sans la facilité d'acheter ici les provisions dont ils ont besoin, comment les feroient-ils venir de Skoharry, d'Albany, ou des plaines allemandes ? Voilà comment un canton habité depuis six ans, contribue aux progrès des défrichemens et à la population des pays plus éloignés ; voilà comment, d'échelon en échelon, nous sommes parvenus des bords de la mer aux rivages de l'Ontario ; telle a été et sera la marche de notre colonisation, jusqu'à ce que nous soyons parvenus aux dernières limites cultivables du territoire des Etats-Unis (5) ».

« On ne comptoit en 1783 que sept familles dans ce qu'on appelle aujourd'hui le comté d'Otzégo. Le hasard les avoit placées si loin les unes des autres, qu'elles croyoient être seules, isolées au sein de ces forêts. A Cherry-Valley, Albany, Lunenbourg, on ne se doutoit pas que des hommes qui n'étoient pas chasseurs, eussent été se fixer à une aussi grande distance des frontières habitées. Le chef d'une de ces familles étoit un Anglais, anciennement capitaine dans le régi-

ment de ***, qui, dit-on, voulut se tuer lorsqu'il sut qu'il devoit être réformé : sa femme, douée d'une grande force d'esprit, se rappelant que dans sa jeunesse elle avoit vu faire des fromages, conçut le projet d'aborder sur cette terre, devenue depuis long-temps l'asyle des malheureux. Après avoir déterminé son mari à vendre sa demi-paie, son foible patrimoine, et ce qu'elle possédoit, ils traversèrent l'Océan et débarquèrent à New-York : aidés de bons conseils, ils achetèrent 500 acres de terre, à raison de deux shellings sterling l'acre (c'étoit avant l'indépendance de ces Etats), et ils vinrent s'ensevelir dans cette profonde solitude. On les avoit entièrement oubliés, lorsque, quelques années après, parurent au marché d'Albany des fromages d'une forme et d'une qualité supérieures à ce qu'on y avoit vu jusqu'alors. Tout le monde voulut avoir des fromages de Turnicleaf. Imaginez quel a dû être le bonheur de cette famille, de voir, après tant d'années de solitude, arriver des hommes dans leur voisinage, de nouveaux sentiers s'ouvrir, des chemins se faire par ordre du Gouvernement, des moulins s'élever, des artisans s'établir à la suite des cultivateurs; de se trouver enfin environnés des secours de la société civilisée, dont ils avoient été privés tant d'années. Ce brave capitaine est aujourd'hui colonel de la

milice, et l'un des juges de la cour inférieure. Appréciez les progrès de la population et de l'industrie. Quelle distance entre le jour où, de désespoir, cet officier voulut se casser la tête en Europe, et celui où, colonel en Amérique, il compta sur son rôle 1,820 chefs de familles franc-tenancières, toutes bien établies sur une surface où il n'y avoit personne en 1778 » !

« Nous avons déjà plusieurs églises, un grand nombre d'écoles, quelques auberges passables, et des ponts sur les principales rivières. Quant à nos chemins, ils se sentiront long-temps de la jeunesse de notre canton; mais tout est progressif. Dix à douze familles aisées de New-York sont venues ici former de beaux établissemens; leur industrie éclairée et leur aisance, ont déjà opéré des prodiges. Les charmes de la société commencent à embellir notre solitude et à adoucir nos travaux. Il n'y a point de distance qui empêche que nous ne nous réunissions aux jours convenus, sur-tout pendant l'hiver, sûrs d'y trouver moins le plaisir que le bonheur.

Une branche de la poste nous apporte une fois la semaine nos lettres et nos gazettes. Qu'elles sont belles et utiles ces institutions sociales! Comme elles lient et unissent les hommes! Comme elles servent à entretenir l'amitié, à encourager le commerce, à propager les connoissances!

Jamais je ne vois arriver le courrier, que je ne ressente un mouvement de reconnoissance envers le Gouvernement qui nous a procuré cet avantage avant le temps de notre maturité, et a devancé nos espérances. Ah ! si comme moi vous eussiez passé six ans de votre vie sans presque pouvoir entendre parler de vos parens, de vos amis, ainsi que de tout ce qui se passoit dans le monde, comme moi vous en sauriez plus de gré encore au Congrès, que des belles loix commerciales qu'il a promulguées ».

« Je possède en grande abondance tous les objets de première nécessité ; laines, lin, grains, bestiaux, beurre, fromages, lard, &c. Je vends annuellement près de 350 boisseaux de bled ; de l'avoine, des pois, du maïs en proportion. Ainsi vous voyez qu'avec de la bonne terre et de l'industrie on peut devenir aisé, opulent même, sans avoir beaucoup d'argent ; content par la jouissance d'un ample nécessaire, sain par l'heureuse nécessité d'être industrieux et actif ».

« J'ai pour voisin un ancien camarade, avec lequel j'ai long-temps vécu à bord du même vaisseau. Il vint ici, il y a trois ans, pour voir si je ne me repentois pas d'avoir quitté le service, et ce que c'étoit que mon nouvel établissement ; entreprise dont en effet il est bien difficile, en Europe, d'avoir une juste idée. Il avoit les bois en

horreur; la hauteur et la sombre majesté des arbres de nos forêts, au lieu d'exciter son admiration, ne lui inspiroient que du dégoût et de l'éloignement. Jamais nous n'allions nous y promener, sans que son imagination effrayée ne crût voir, derrière chaque gros chêne ou chaque pin, un indigène armé de son toméhawk; à peine osoit-il faire un pas, dans la crainte de marcher sur un serpent à sonnette ».

«En observant ce qu'il en coûte de travaux et de soins pour nettoyer la terre et en obtenir des moissons, il ne pouvoit concevoir que j'eusse abandonné l'espérance de parvenir un jour dans la marine (moi, disoit-il naïvement, qui étois fils de lord), pour devenir un laborieux colon, et m'ensevelir dans cette solitude : cependant il rendoit justice au courage et à la persévérance avec lesquels j'avois surmonté tant d'obstacles et de dégoûts. Pendant long-temps il tâcha de m'engager à vendre mes terres et à retourner avec lui en Europe; mais il ne me fallut ni éloquence bien recherchée, ni raisonnemens bien subtils pour lui faire sentir la nature et la force des motifs qui m'avoient déterminé. Je lui démontrai quelles étoient les probabilités de mes espérances, la stabilité de ma petite fortune, à l'abri des revers, des guerres, des révolutions, ainsi que de ces événemens imprévus qui arrivent si

souvent dans les sociétés anciennement formées. Je comparai ensuite la douce et ample aisance que mes travaux m'avoient déjà procurée, avec la médiocrité de mes anciens moyens; la liberté et l'indépendance où je vivois, avec l'assujétissement de mon premier état; l'importance civile, la considération dont je jouissois, avec la nullité d'un homme perdu au milieu d'une société trop nombreuse. Qu'étois-je en Ecosse, lui dis-je, où j'occupois une place qui a été si aisément remplie par un autre? Quel bien pouvois-je y faire? Quelles pouvoient être mes espérances? J'y étois inutile, puisque je n'existois que pour consommer. Ici, devenu membre d'une société naissante, la propriété, les loix, les circonstances locales, m'ont investi d'une certaine prépondérance, m'ont donné un certain poids dans la balance sociale. Pour l'Etat, je suis un citoyen de plus qu'il n'en avoit avant mon établissement; pour le comté d'Otségo, un colon utile, qui défriche, laboure, et couvre de semences une terre jusqu'alors improductive; pour le commerce, je suis un consommateur et un *producteur* assez considérable, puisque j'ajoute annuellement à l'exportation de l'Etat plus de 500 boisseaux de grain; j'ai droit d'élire et d'être élu député au Corps législatif, ou au Congrès de l'Union. Je ne vous parle pas des

charges municipales du canton, qui ne peuvent être occupées que par des francs-tenanciers. Tout ceci, mon ami, lui disois-je, n'est point le langage d'une puérile vanité, mais bien celui de la raison. Indiquez-moi un pays où, pour 12,000 piastres, je pusse posséder 1,250 acres de terres (car vous savez que j'en ai donné 600 à mes trois familles Erses pour quatre années de travaux), franches et libres de toutes impositions, dans l'état d'amélioration où sont les miennes, et cela sous l'influence des loix douces et justes, dont la protection ne me coûteroit par an que six piastres pour les dépenses municipales. En supposant que je vendisse cette plantation pour 20,000 piastres, et que je plaçasse cette somme en Europe, je vous le demande, l'intérêt que j'en retirerois me feroit-il vivre comme ici au sein de l'abondance, entouré de gens qui me soient dévoués, de bestiaux, de chevaux, de granges pleines? Très-certainement non : et puis, qui me répondroit qu'un incendie, des banqueroutes, la guerre, ne m'enleveroient pas mes fonds» ?

«Quant aux inconvéniens dont vous me parlez, tels que nos longs hivers, pendant lesquels nous sommes obligés de consommer une partie des profits de l'été, la nécessité d'enclore les champs, le haut prix de la main d'oeuvre, les insectes qui

quelquefois nuisent à nos récoltes et nous incommodent, le manque de bons chemins, l'éloignement des débouchés et des villes, les distances qu'il faut parcourir pour aller voir ses amis et ses voisins, tous ces inconvéniens sont rachetés par tant d'avantages, j'oserois même dire par tant de jouissances essentielles, que, daprès l'expérience de six années, je suis convaincu que, pour un homme qui n'a rien ou très-peu de chose, il est infiniment plus avantageux d'être ici qu'en Ecosse. Tout marche autour de moi avec une si grande rapidité, qu'avant dix ans les deux tiers de ces inconvéniens n'existeront plus; nos terres seront nettoyées, la plupart des souches, enlevées ou pourries, les chemins et les ponts seront faits, et les insectes auront disparu à mesure que se seront écoulées les eaux de nos marais ».

« Telles sont les réflexions que l'expérience m'a suggérées depuis que je suis ici. Je pourrois y en ajouter encore bien d'autres, que tout homme sensible ne doit guère oublier; je veux parler des jouissances morales qui ont tant d'influence sur l'esprit. Moi, je compte pour quelque chose le bonheur de me trouver à l'origine d'une société nouvelle qui se forme à 1,000 lieues de l'Europe, sous un climat à-peu-près semblable et sur un sol fertile; d'une société fondée sur les

principes de législation les plus favorables et les plus heureusement combinés pour exciter l'industrie, et pour assurer la liberté civile et religieuse des colons : je compte pour quelque chose le bonheur de devenir une des premières tiges de cette société, de voir des champs, des vergers remplacer ces inutiles forêts; les marais fangeux convertis en herbages; l'honnête émigrant, jadis le rebut des anciennes sociétés, devenu un colon aisé, un citoyen respectable; le bonheur enfin de contempler l'accroissement de ce vaste pays, sous les auspices d'un Gouvernement conservateur de l'ordre et de la tranquillité. Ah ! mon ami, de combien d'autres nuances ne pourrois-je pas enrichir ce foible tableau, si je ne craignois de fatiguer vos oreilles européennes ! Vous êtes plus riche que moi ; consacrez une partie des fonds que vous avez dans la banque à l'acquisition d'une terre ; j'en connois une dans ce voisinage, sur laquelle un colon ivrogne et paresseux végète depuis trois ans ; je vous aiderai de mes conseils, je vous communiquerai tout ce que l'expérience m'a appris. Mon moulin à scie, ce fidèle et obéissant serviteur, fera pour vous tout ce que vous lui ordonnerez. Si jamais il arrivoit que vous vous repentissiez de cette acquisition, dites-le-moi, je vous rendrai vos

avances, je vous paierai vos améliorations et prendrai votre terre ».

« Mais non : vous ne tarderez pas à sentir ce genre d'amour-propre et d'orgueil que nous inspirent la propriété et la culture de nos propres champs, sur-tout dans un pays comme celui-ci, où les trois quarts des hommes sont cultivateurs, et où l'on ne connoît ni dignités ecclésiastiques, ni castes particulières. Tout militaire que vous êtes, les travaux, les améliorations que vous ferez faire, seront pour vous une jouissance aussi délicieuse que nouvelle : l'homme honnête et sensible aime, quand il le peut, à créer, à faire naître, et il se plaît ensuite à contempler l'ouvrage de ses mains ».

« Fondez, comme moi, vos espérances de repos et d'indépendance future sur la propriété que je vous propose, et qui, croyez-moi, est susceptible de devenir, avec le temps, aussi agréable qu'utile. L'île qui en dépend suffiroit pour vous enrichir par la culture du chanvre. Votre place à bord sera bientôt occupée, comme la mienne l'a été. Lorsque les forêts voisines vous appartiendront, vous verrez que leur vénérable obscurité vous révoltera moins, et bientôt vous apprendrez à respecter, comme je le fais, un pin gigantesque, un chêne majestueux ; vous ne tarderez pas à les considérer comme un des

plus beaux présens que la nature nous ait faits ».

« Jugez de mon étonnement, et du plaisir que je ressentis, lorsque, quelques jours après cette conversation, il parut desirer de voir cette terre dont je lui avois parlé. Il fut enchanté de sa situation sur les bords de notre jolie rivière, et sur-tout de l'île, qui, seule, est un trésor par la richesse de son sol. Il en fit l'acquisition. Depuis cette époque, mon ami est devenu aussi actif, aussi intelligent que moi. Tout ce que j'avois prévu est arrivé ; il a construit une maison élégante et peinte avec goût ; il a une petite bibliothèque ; la chasse et la pêche l'amusent et l'occupent ; sa goëlette de cèdre est devenue le commodore du lac, et jamais vaisseau de 118 canons n'a été plus admiré. On ne peut lui faire plus de plaisir que de lui demander à naviguer sous sa conduite. Il a fait venir plusieurs familles Erses, industrieuses et honnêtes, de la partie de l'Ecosse qu'il habitoit. Ce n'est plus le même homme : vous le verrez ce soir, et vous ne pourrez jamais croire qu'il ait été un de ces fanatiques Ecossais, qui n'imaginent pas qu'au-delà des limites de la Grande-Bretagne, il puisse y avoir quelque chose de beau ou de bon ».

« Enfin, j'ai le bonheur d'avoir pour voisin mon

ancien camarade, devenu mon intime ami, acquisition bien précieuse dans tous les lieux, mais sur-tout dans les bois. — Nous vieillirons ensemble, nous disons-nous souvent, nous nous entr'aiderons constamment dans nos récoltes et dans nos fenaisons. Veuille la nature nous donner la santé et des saisons propices; voilà tout ce que nous lui demandons ».

« Cependant il manque encore quelque chose à mon bonheur, je le sens de plus en plus. Je suis fatigué et presque honteux de travailler pour moi seul; j'ai besoin de partager le fruit de mes travaux et de mes soins avec un être bon et sensible, qui les adoucisse par sa présence, qui embellisse mon habitation, qui en remplisse le vide, ainsi que celui qui, de temps en temps, se fait sentir dans mon cœur. Quand, après la récolte, je considère mes meulons de foin bien arrangés dans mes prairies, ma grange pleine de grain; quand, le soir, je vois rentrer mes bestiaux et mes moutons sous les hangards; c'est alors que je desire d'être uni à une personne qui loueroit mon industrie et approuveroit mes projets. Vous voyez que c'est d'une femme dont je veux parler: mais je voudrois qu'elle fût telle que je me la représente en imagination; laborieuse, douce, sensible et féconde, telle qu'il est nécessaire qu'elle le soit pour assurer la pros-

périté d'une famille de cultivateurs : je voudrois qu'elle unît la douceur à la raison, la propreté à une grande connoissance du ménage ; qu'elle sût diriger et conduire la filature du lin, de la laine et du coton destinés à vêtir et à procurer le linge nécessaire à la famille ; car, malheur à l'homme qui compte plus sur les étoffes de l'Europe que sur la laine de ses moutons. Il faut que la femme inspecte les teintures, qu'elle connoisse tout ce qui a rapport à la manipulation du beurre et des fromages, aux coutures et aux réparations nécessaires à l'entretien de la maison, département très-étendu dans un pays comme celui-ci, où il faut que presque tout se fasse dans celle du colon. Je voudrois que son esprit fût un peu cultivé, pour qu'elle pût recueillir avec moi le fruit de la lecture des bons livres, dont j'ai fait, comme vous voyez, une assez ample provision ».

« Je suis difficile, et voilà pourquoi je ne me presse pas : j'en cherche une semblable pour mon voisin et ancien camarade. Si le ciel nous est favorable, alors nous sortirons moins de nos maisons, puisque nous y aurons amené le bonheur ; nous trouverons dans la réunion de nos familles tout ce qui sera nécessaire pour nous délasser de nos travaux, animer notre industrie,

épanouir nos cœurs, sur-tout lorsque nous serons devenus péres ».

Ici il paroît y avoir une grande lacune de temps, ou plusieurs chapitres perdus.

CHAPITRE XIV.

New-York, le 25 juin 1791.

Le fort George, construit en 1670 à l'extrémité occidentale de l'île sur laquelle la ville de New-York est bâtie, parut devenir inutile, au moyen des batteries croisées qui alloient être élevées sur l'île du Gouverneur et sur les rivages du détroit (Narrows) (1), et qui seront suffisantes pour couvrir la ville du côté de la mer. En conséquence il fut résolu de construire sur ce beau site un palais destiné à loger le Gouverneur : en fouillant dans une des casemates de ce fort, les ouvriers découvrirent plusieurs espèces de monnoies, et quelques épitaphes élégamment gravées, qui furent portées chez le maire de la ville : mais au lieu d'ordonner qu'on les déposât à la bibliothèque publique, il permit à ceux qui les avoient trouvées d'en faire ce qu'ils voudroient.

Pour réparer une inattention aussi impardonnable, suivant l'opinion de M. Herman, celui-ci les acheta beaucoup au-dessus de leur valeur, et en fit présent aux Directeurs de cette même bibliothèque. — « Quels motifs, lui dis-je, ont pu vous déterminer à payer si cher des objets qui

me paroissent si peu intéressans ? — Leur antiquité, me répondit-il. — Si c'étoient des médailles grecques ou romaines, votre empressement seroit fondé ; mais quelques couronnes des deux Charles, des monnoies bataves, russes, norwégiennes ou courlandaises, et deux ou trois épitaphes d'anciens Gouverneurs de cette Colonie, je ne vois rien dans tout cela qui puisse justifier le sacrifice que vous venez de faire, ou même exciter votre curiosité. Ces pièces ne sont pas encore assez anciennes pour être environnées de ce prestige qui les rendroit intéressantes à vos yeux ; elles n'ont point encore reçu des siècles cette consécration qui inspire un respect involontaire. — C'est cependant, répliqua-t-il, ce que l'on peut trouver de plus ancien dans un pays aussi nouveau. — Si jamais vous passez les Allèghénis, vous verrez des fortifications en terre bien autrement respectables, puisqu'elles ont survécu aux nations par qui elles furent élevées, et que la tradition est muette à leur sujet, même parmi les indigènes ».

« Ce goût, continuai-je, est-il naturel, ou le fruit de votre éducation ? — Je vis le jour, répondit-il, non loin d'un ancien château dont l'origine remonte peut-être au temps des Croisades, et dont la crédule superstition s'est emparée depuis qu'il cessa d'être habité ; delà les

fables, les apparitions et les contes, dont le récit alluma ma curiosité, excita les premiers efforts de mon imagination adolescente, et, oserai-je même le dire, les premiers essais de ma plume ».

« Tout ce qui a survécu à la puissance destructive du temps et des hommes, attire, fixe, je ne sais pourquoi, les regards de ma pensée : plus j'en crois l'origine éloignée et incertaine, plus il me paroît intéressant. J'aime à m'occuper du passé, cette mer de souvenirs historiques, comme on aime à contempler l'étendue d'un vaste horizon après être parvenu au haut d'une montagne, comme on aime à entendre le récit des voyageurs qui arrivent de pays lointains. L'idée des grandes distances, de l'éloignement, de l'immensité, exalte mes foibles facultés, et prête des ailes à la méditation. Voilà pourquoi, de toutes les planètes, c'est celle de Herschell, accompagnée de sa nombreuse cohorte de satellites (2), vers laquelle j'ai le plus souvent tourné mon télescope. Qui auroit pu prédire, il y a quelques siècles, qu'à l'aide de ce merveilleux instrument, l'intelligence humaine porteroit ses regards jusqu'aux dernières limites de notre univers » ?

« En considérant ce qui reste encore des vieux édifices échappés aux ravages de la destruction, il me semble voir les hommes dont ils ont été les contemporains, tels qu'ils étoient alors, envi-

ronnés de préjugés, mus par des opinions si différentes des nôtres; et je me crois de retour dans mon cabinet, arrivant d'un pays très-éloigné. Comment être insensible à la vue de ces respectables ruines couvertes de ronces et d'herbes stériles, restes de monumens qui exigèrent tant de travaux, ayant de former un grand et vaste ensemble? En traversant ces lieux, aujourd'hui solitaires et abandonnés, on est involontairement assailli d'une foule de souvenirs, ainsi que du besoin de satisfaire sa curiosité».

«Mais peut-être considérez-vous tout ceci comme l'effet de l'égarement ou des illusions d'une tête jeune encore».

«Vous n'êtes pas la première personne, lui dis-je, chez qui j'aie observé ce respect pour les anciens monumens, les ruines et les tombeaux. Sans être amateur, je conçois combien l'obscurité intermédiaire de plusieurs siècles doit contribuer à exciter l'intérêt et la discussion. Semblable à ces paysages qu'offrent aux yeux de l'imagination des montagnes vues à travers l'atmosphère, et dont on ne peut approcher, la contemplation de ces débris doit inspirer des idées mélancoliques et touchantes, en reportant l'esprit à des époques de désastres, de guerres et de révolutions : ce sont les traces du passage des générations qui nous ont précédés, la chaîne qui

lie le passé nébuleux au présent fugitif, et liera ce dernier à l'avenir. Au lieu donc d'accélérer la ruine de ces débris, on devroit en considérer la destruction comme un sacrilége, et la conservation comme un acte religieux ».

« Les amateurs de la douteuse antiquité, continuai-je, ne trouveront pas dans les recherches qu'ils feront ici un jour, les mêmes causes de discussion, d'intérêt, ni d'instruction, qu'offrent les anciens monumens de l'Europe et de l'Asie. La fondation de ces colonies, celle des villes, les progrès de ce peuple nouveau, les événemens qui rempliront les pages de son histoire, éclairées du flambeau des sciences et de l'imprimerie, ne seront jamais obscurcis par les nuages de l'ignorance, ni falsifiés par les erreurs de la tradition. Ce pays ne sera jamais celui des ténèbres ni des fables ».

« Mais puisque vous aimez tant l'antiquité, pourquoi n'avez-vous pas dirigé vos pas vers l'Asie mineure, la Grèce ou l'Italie, au lieu de venir voir un pays qui n'a pas encore deux siècles d'existence? — Je suis jeune, me répondit-il; j'ai voulu d'abord parcourir un continent dont l'émancipation m'a si vivement intéressé; j'ai voulu voir quelle étoit la marche et l'organisation première de ces petites peuplades qui vont annuellement fonder de nouvelles sociétés

dans la profondeur des forêts, observer leurs progrès et leur industrie, découvrir par quels moyens le crédit et la confiance étendent leur salutaire influence, depuis les villes maritimes jusqu'aux cantons les plus éloignés, et y encouragent les défrichemens et les entreprises; approfondir, étudier les principes de leur économie civile, le code des loix, les formes de l'administration, qui unit les parties si divisées de ce grand ensemble, et encourage et protège tant de travaux et d'activité. Le résultat de toutes ces observations formera le devant de mon grand tableau; je réserve le fond pour l'antique Egypte, les aqueducs de l'ancienne Mésopotamie, les ruines de Balbec et de Palmyre, enfin pour la terre classique de la belle et fertile Ausonie ».

« Votre projet est vaste, repris-je, et bien digne d'une tête aussi jeune et aussi ardente que la vôtre; mais je crains que les orages dont l'Europe est menacée, ne vous permettent pas de l'accomplir ».

« Eh bien! me dit-il, je m'en consolerai en restant quelques années de plus sur ce Continent. Après avoir visité les Etats maritimes, je passerai les Allèghénis, et parcourrai à loisir ce nouveau théâtre (3), sur lequel l'industrie et l'audace ont déjà fait tant de choses étonnantes. L'établissement, les progrès rapides de ces jeunes

colonies situées sur un sol aussi fertile, et sous un climat aussi doux et tempéré, sont un des objets de mes plus séduisantes contemplations. L'espoir de descendre l'Ohio, si justement nommé la belle rivière, pendant l'espace de 396 lieues; celui de voir en passant ce que font sur ses beaux rivages les nouveaux colons du Muskinghum, de Indiana (4), de Limestone (5), du grand Kanhawa (6), de Gallopolis (7), du Scioto (8), du Ménéamy, du Kentukey (9), et de plusieurs autres établissemens récemment formés sur le côté sud-ouest et nord-ouest, me charme et me transporte de plaisir. De l'embouchure de ce beau fleuve, je descendrai le majestueux Missisipi jusqu'à la Nouvelle-Orléans, l'espace de 277 lieues, et même jusqu'aux dernières balises de son immense Delta, 70 lieues plus bas. Après avoir admiré les riches et superbes forêts de magnolias, de cyprès, de sycomores dont ses rivages sont ornés, et avoir observé la culture et le commerce de la basse Louisiane, je le remonterai dans un des grands bateaux qui partent tous les ans pour les pays des Illinois, situés à 400 lieues de la mer, et même, si j'en trouve l'occasion, je parviendrai jusqu'au lac Peppin (10), et à la cataracte Saint-Antoine, située à 566 lieues de la mer. J'irai passer quelque temps parmi les Nadooasses et les Padookas (11),

qui chassent à cheval dans les vastes plaines qu'arrosent le Wadappa-Ménésoter et les différentes branches du Missoury (12), nations renommées pour leur hospitalité et pour la douceur de leurs mœurs. De retour chez les Illinois, en remontant la rivière du même nom l'espace de 100 lieues, j'arriverai à Chikago sur le lac Michigan (13), d'où les vaisseaux du commerce me porteront à Michillimakinac (14), situé dans le voisinage de cette vaste mer Méditerranée, plus grande que l'Euxin (15). De-là, je pourrai facilement visiter les différens villages Outawas sur les bords du lac Huron (16), dont quelques chefs me conduiront dans leurs canots jusqu'au détroit (17). Je m'y embarquerai sur un des vaisseaux de cette ville chargés de pelleteries, allant au fort Erié, dans le voisinage de la grande cataracte de Niagara, en traversant les lacs Saint-Clair (Otsikéta) et Erié. Voilà de quoi employer quelques années ».

« Ce projet, lui dis-je, annonce une espérance de longévité qui caractérise bien la jeunesse : les distances ne vous effraient pas. — Je connois deux personnes qui l'ont exécuté dans un peu moins de trois ans, en y comprenant leurs longs séjours et deux hivernages, et cela sans avoir rencontré qu'un seul obstacle, le petit portage de Chikago, et pas un ennemi.

D'après leurs journaux, ils ont parcouru 2574 lieues dans l'intérieur du continent. Quelle autre partie du globe offre à la curiosité et à l'industrie humaine des rivières plus douces, des communications plus faciles, et un sol plus fertile sous des climats plus tempérés? Cette immense région, dont une partie consiste en prairies naturelles ou savannes, deviendra un jour la gloire de cet hémisphère ».

« D'après ce que vous m'avez dit, continuai-je, il paroît que votre imagination, enflammée par le récit d'aventures romanesques, de contes fabuleux, ainsi que par la vue des ruines imposantes du château de ***, a senti de bonne heure le besoin de décrire et de peindre. Sachant que dans les premiers essais d'un talent naturel, on apperçoit souvent des traits qui égalent la perfection de l'art, dites-moi, y auroit-il de l'indiscrétion à exiger de votre amitié la lecture de quelques-uns de ces morceaux »?

« Je vous lirai volontiers, me dit-il, l'esquisse que j'en fis sur les lieux il y a quatre ans, pendant mon dernier séjour dans ce pays; car depuis cette époque, ma famille habite le nord de l'Allemagne: mais, comme vous allez voir, c'est une plante venue d'elle-même, sans le secours de l'art ni l'assistance de la culture ». — Il me lut ce qui suit:

« J'aime à contempler ces anciens temples consacrés à la religion, dont l'architecture svelte et aérienne est si belle et si imposante. Frappé de la mystérieuse obscurité et du silence solennel qui y règnent, j'élève mes pensées vers cet Être incompréhensible, auteur de la nature et de la vie, et je vais méditer auprès des tombeaux placés sous leurs sombres voûtes dont les épitaphes, ces voix affoiblies des siècles passés, parlent encore si éloquemment. Que de lauriers flétris ! que d'honneurs et de noms oubliés ! J'aime à examiner ce qui reste encore de ces tours, du haut desquelles on découvroit jadis la marche et l'approche de l'ennemi; les débris de ces ponts si utiles que les ravages de la guerre et du temps ont renversés; les ruines de ces antiques donjons, de ces lourds châteaux que la puissance féodale éleva sur les bords des précipices ou des rivières. J'aime à consulter ces témoins irrécusables de la fragilité et de l'instabilité des choses humaines. Mon esprit ne pouvant rien appercevoir à travers l'impénétrable obscurité de l'avenir, s'élance en arrière dans ces espaces intéressans que nos ancêtres ont parcourus; et tout-à-coup, comme si j'étois transporté sur la cime d'un promontoire, il me semble découvrir un nouvel horizon, de nouveaux objets long-temps cachés, obscurcis par les nuages

de l'oubli et de l'éloignement. Comme les vagues d'un fleuve rapide, qui, sans cesse, se succèdent et s'écoulent, je vois, dans ces excursions rétrogrades, les générations, les loix, les événemens et les opinions se renouveler sans cesse, et chaque siècle porter une empreinte différente. Parmi tant d'époques plus ou moins intéressantes ou célèbres, je distingue avec la plus vive reconnoissance celle où quelques-uns de mes compatriotes trouvèrent le secret de fondre les lettres; invention sublime, art merveilleux, inconnu aux nations les plus éclairées de l'antiquité, art auquel l'homme doit plus qu'il ne l'imagine, et qu'il est inconcevable que l'art plus sublime encore de l'écriture n'ait pas fait naître plutôt. Des milliers de siècles se sont écoulés entre ces deux époques à jamais mémorables ».

« A l'ombre d'un des plus grands châtaigniers du pays, jadis planté au milieu d'un ancien cimetière, environné des décombres d'une chapelle que la piété avoit élevée sur le sommét applani d'un tertre, j'admire les vastes et vénérables ruines du château de ***. A la vue de tant d'efforts et de travaux, je pense aux motifs qui déterminèrent les hommes puissans de ces temps passés à élever des masses aussi énormes et aussi dispendieuses, pour en faire des arsenaux et des boulevards de la guerre. Quels devoient

être alors l'état de la société, le sort des hommes, lorsque le joug de la servitude s'appesantissoit sur leurs têtes? Quel devoit être celui de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des arts, lorsque tout étoit soumis à l'empire de la violence, et que les nuages de l'ignorance couvroient la surface de la terre? Lorsque les loix protectrices étoient inconnues et les gouvernemens sans énergie, les hommes n'étoient donc qu'un vil troupeau, dont les chefs prodiguoient le sang dans les querelles toujours renaissantes de leur ambition et de leurs jalousies »?

« Mais bientôt fatigué de cette triste revue du passé, j'embrasse d'un seul coup-d'œil, d'une seule pensée ce vaste ensemble de grandeur gothique dont je ne suis qu'à 200 toises, et je cherche à en étudier les différentes parties. Comment représenter dans un même cadre ces points de vue si divers, ces édifices détachés, quoique réunis par la perspective, et ces masses fières et riches encore par leur élévation et la hardiesse de leur structure, ainsi que par leur immuable solidité? Où placer ces antiques murailles, ces lourds et épais donjons, ces remparts crénelés, qui, dans leur état de décadence, semblent encore peser sur la terre? Comment peindre, sans l'aide du dessin, ces tours saillantes, élevées de distance en distance, dont une partie des cou-

ronnemens a cédé aux efforts du temps, et ces flèches aériennes qui, depuis tant de siècles, résistent à la violence des tempêtes et ont affronté tant d'orages, et ces remparts sourcilleux qui, de la crête des rochers, déclinent vers les bas-fonds, et fidèles aux inégalités du terrein, reparoissent encore au-delà des hauteurs voisines ? Comment indiquer ce qui reste de tant d'autres structures, de ces accessoires déliés qui attestent le génie et la hardiesse des anciens architectes, de ces piles angulaires dont chaque assise est un énorme bloc, de ces arcs-boutans dont la résistance et la force, qui sembloient devoir être éternelles, ont en partie succombé sous le poids irrésistible des siècles » ?

« Les couleurs du peintre le plus habile pourroient à peine répandre sur cette foule d'objets les lumières et les teintes qu'ils exigent, indiquer ces reflets si variés, ces ombres contrastantes produites par les saillies plus ou moins grandes des renforts cintrés, qui, de la base, s'élèvent jusqu'aux entablemens. Comment, sans ce secours, peindre l'effet magique produit par la lumière d'un beau jour, lorsque les rayons du soleil inondent de leur splendeur tant de surfaces arrondies, planes ou quarrées, placées à des distances si différentes de l'observateur ? Comment décrire l'effet que produisent sur l'es-

prit ces images de grandeur passée, ces traces si diverses de dégradation et de ruine » ?

« Quelquefois mes yeux, fatigués de ce long examen, se reposent avec délices sur ces buissons, enfans de la nature et du hasard, qui croissent au milieu des crevasses et des décombres; sur ces arbres dont les racines se sont emparées du mortier des assises devenu sol végétal, et dont les têtes verdoyantes ombragent les corniches et décorent les parties les plus élevées, ainsi que sur ces lierres éternels, dont les robes épaisses et les branches nerveuses voilent les surfaces lézardées, et soutiennent la décadence de ces antiques structures ».

« Mais faute de dates gravées sur la clef des voûtes ou sur l'architecture des frontons, l'époque de la construction de ce château est inconnue. On est étonné que le desir si naturel d'en transmettre la connoissance à la postérité, que la vanité, ce sentiment de tous les temps, n'ait pas inspiré à ces anciens barons le desir de consacrer par quelqu'inscription la fondation d'édifices, auxquels ils vouloient donner la solidité des rochers sur lesquels ils les avoient élevés : mais dans les siècles de ténèbres et de barbarie qui précédèrent et suivirent les Croisades, on connoissoit l'art d'élever des remparts, et celui d'écrire étoit ignoré ».

« A peine entré dans la première cour, je fus frappé d'étonnement et saisi du frisson de l'effroi, en considérant ce vaste domaine de la désolation et de la mort, ces débris épars sur presque toute la surface de cette solitaire enceinte, en marchant sur les herbes, les lierres, les ronces qui ne croissent qu'au milieu des ruines. Quelques-uns de ces édifices, entièrement renversés, encombrent tout l'espace qu'ils occupoient; il est impossible d'en approcher. Les autres ne paroissent avoir résisté aux efforts du temps, à l'impulsion des vents, que par leur poids et leur aplomb. Ici on voit des toîts affaissés, dont les chevrons vermoulus et les fers consumés par la rouille, annoncent l'antiquité et la décadence : là, des masses isolées, inébranlables sur leurs bases, qui, comme des pyramides, paroissent devoir être éternelles : plus loin, des pans de murs, dans lesquels on distingue encore des plinthes surbaissées et des jambages chancelans. On ne marche que sur des débris sous mille formes différentes : c'est un vaste répertoire, dont chaque page atteste le ravage des hommes et du temps ».

« J'évoquai l'ombre des anciens maîtres de ces lieux, et j'osai leur demander quels moyens ils employèrent pour transporter d'aussi grandes masses, et comment, sous un climat aussi va-

viable, ils purent imprimer à quelques parties de ces structures une aussi longue durée : pourquoi, en élevant leurs demeures au milieu de ces remparts sourcilleux, ils en avoient exclu la lumière du soleil? Pourquoi n'avoient-ils pas connu et senti le plaisir de planter et de voir croître des arbres, ni celui de cultiver des jardins? Pourquoi leur puissance étoit-elle devenue le fléau des paisibles cultivateurs, ces humbles artisans de l'abondance et des véritables richesses? — Mais l'arrivée subite du concierge ayant interrompu ces méditations, je le suivis. Il avoit 87 ans, et étoit la seule personne qui habitât cette lugubre demeure : son grand âge, ses cheveux blancs, son antique et vénérable figure, son maintien, tout me parut être analogue aux tristes et solitaires fonctions dont il étoit chargé».

« Jadis, me dit-il, ces lieux étoient animés par le bruit et le mouvement de la vie, et le tumulte d'une nombreuse garnison, ainsi que par la présence de nos anciens maîtres. Quelle différence aujourd'hui! cette vaste enceinte n'est plus qu'une solitude, au milieu de laquelle souvent je m'égare, quand je quitte mes sentiers ordinaires. Le silence du néant, la stérile nudité du désert, l'inactivité et les ombres de la mort ont remplacé le retentissement des armes, la

voix des chefs, les chansons de la gaîté et les hymnes de la religion. Il ne reste plus de vivant des temps anciens, que quelques échos qui se sont refugiés sur le haut des tours et des remparts, et rarement même parlent-ils aujourd'hui ».

« Cet emplacement sur la droite, lui demandai-je, dont l'intérieur est couvert de fragmens cintrés, de pierres ciselées, de moulures gothiques, quel en étoit l'usage? — Je l'ignore, répondit-il. — Et ce bloc informe de maçonnerie, si large et si élevé, d'où naissent trois voussures élégantes et légères, qu'est devenue sa partie correspondante? — Mon grand-père, qui demeuroit ici il y a 156 ans, ne le savoit pas. — Et cette base circulaire fondée sur ce rocher? — C'étoit la tour des Signaux. — Et cet édifice, dont il ne reste plus que quelques piliers cannelés et peints? — C'étoit l'église du château, sous les voûtes de laquelle, avant l'irruption des fanatiques de Munster, reposoient les cendres de neuf générations des ***, nos anciens maîtres. Pendant plusieurs siècles on y récita des prières, on y brûla de l'encens, on y célébra les mystères : aujourd'hui, comme vous voyez, le temple, l'autel, les prêtres et leur religion ont disparu; c'est le repaire de toutes les chouettes du pays ». —

« Un large fossé séparoit cette première cour de la cour intérieure, dont l'entrée étoit défendue par un pont-levis jadis placé contre un énorme béfroi : mais depuis des siècles le pont n'existe plus; les fossés sont en partie comblés par la chute des remparts voisins, ainsi que par les saules touffus qui en occupent presque toute l'étendue. Les surfaces de ce béfroi sont hérissées de saxifrages, dont les graines, portées par les vents, s'attachent aux moindres intervalles, car rien n'échappe à la fécondité de la nature : leurs tiges vagabondes croissent jusqu'au milieu des bas-reliefs, des armes et des trophées qui en formoient l'immense couronnement, et dont il reste encore quelques vestiges. Ainsi que dans la première cour, je ne vis autour de moi que des débris accumulés ou des ruines tremblantes, au milieu desquelles, comme dans le passage des Alpes durant la saison des neiges, il étoit défendu de parler : l'haleine de la brise pouvoit renverser des pierres jadis solidement assises, et qui pendant tant d'années avoient résisté à la violence des vents. De toutes parts j'étois environné de décombres et d'objets menaçans : sur la droite, je voyois des saillies vacillantes qui avoient perdu leurs soubassemens; sur la gauche, des consoles, des entablemens qui sembloient n'attendre que le passage de quelques

hivers, de quelques jours peut-être, pour se détacher des masses; plus loin, des entre-créneaux penchés, qui ne devoient leur précaire existence qu'aux branches vivaces et nerveuses du lierre ».

« Du milieu des ruines de cette seconde enceinte, j'apperçus plusieurs de ces guérites, qu'on osa ériger sur trois pierres d'une énorme saillie : telle est la hauteur des tours dont elles sont les apanages, qu'on les croiroit suspendues dans les airs ! Malgré l'effet des vents, des pluies, des gelées, et la puissance dévastatrice du temps, elles existent encore dans leur entier; mais depuis que la destruction des escaliers qui y conduisoient les a rendues inaccessibles aux hommes, elles servent de retraites aux oiseaux de la nuit; des troupes de corneilles en occupent les cimes les plus élevées, ainsi que les trous et les cavités dont les vents et les pluies ont détaché quelques parties : à peine un nouveau vide est-il formé, qu'une nouvelle famille s'en empare; sans cesse elles volent, s'agitent, planent gracieusement dans les environs, où, loin du plomb meurtrier des hommes, elles jouissent du bonheur et de la liberté ».

« C'est ici que le lierre, à-la-fois le protecteur et le tyran des vieux édifices, règne et domine : ami exclusif des lieux ombragés et solitaires, il

croît loin des rayons du soleil, au sein des bois les plus sombres, sous les décombres les plus épais comme au milieu des ruines les plus arides : ainsi que l'if lugubre et le cyprès funèbre, compagnons de la mort, on le voit dans les cimetières, dont il tapisse les anciennes et vénérables clôtures; tantôt ses rameaux tortueux et flexibles cachent les épitaphes oubliées, tantôt ils environnent depuis la base jusqu'au sommet ces antiques croix ou ces pierres agrestes, que les mains de l'indigence consacrèrent à la mémoire d'un parent, d'un ami. Tout ce qui commence à se perdre dans l'éloignement de l'oubli, tout ce que le hasard ou l'intention ont éloigné de la vue ou des mains destructives de l'homme, le portail mutilé, dont quelques légendes attestent encore la gothique structure, ces roses elliptiques, chefs-d'œuvres du douzième siècle, ces piliers chancelans que surchargent encore quelques fragmens cintrés, ainsi que les masures du pauvre, toutes ces surfaces deviennent son domaine exclusif ».

« Le poids des années a-t-il détruit le toît d'un édifice, ébranlé les appuis d'un comble, écrasé la naissance d'une voûte? Soudain le lierre paroît au milieu des ruines, les parcourt sur tous les sens, et les serre de tous ses liens; bientôt ses branches, parvenues jusqu'au pied des

murailles, s'élèvent et s'y attachent. Quelques crevasses, le vide d'une croisée se présentent-ils sur leur passage? Elles s'en emparent, y croissent avec rapidité, jusqu'à ce que leurs flexibles extrémités, dirigées par le vent ou par le hasard, s'accrochent aux parois extérieures; alors, soutenues par l'appui de ces nouveaux échelons, elles reprennent une direction verticale, et parviennent ainsi, d'étages en étages, jusqu'aux corniches et aux surhaussemens, qu'elles couvrent de leur sombre verdure ».

« Lorsqu'en fouillant dans les fondations des anciens édifices, on observe jusqu'à quel degré de grosseur les racines tortueuses et dures du lierre sont parvenues, il est impossible de n'être pas frappé du grand nombre d'années qu'ont dû exiger des accroissemens aussi lents, et de ne pas être persuadé que la longévité de cet arbre est peut-être égale à celle du chêne; et comme si l'énorme diamètre de ses souches n'attestoit pas encore assez évidemment leur âge, la nature les couvre des crins de la vieillesse et d'une mousse particulière; car, dans son inépuisable laboratoire, elle en a formé pour toutes les substances exposées à l'air ».

« Outre les sucs que ses grosses racines tirent de la terre pour en fournir aux branches les plus éloignées, celles-ci, au moyen des griffes dont

elles sont munies, en pompent aussi du mortier des assises; instrumens admirables, qui se saisissent de tout ce qu'ils touchent, en devenant ou des mains ingénieuses, ou des fibres alongées qui s'introduisent dans les moindres intervalles. Voilà pourquoi, à l'aide de cette multitude de ressources et de points d'appui, les lierres que j'observai en parcourant l'intérieur de ce château, s'étoient élevés, dans le cours des siècles, de la base des remparts jusqu'à leurs derniers parapets, et du pied des tours jusqu'à leurs créneaux ».

« Emblême de la persévérance, ami de la solitude et du silence, compagnon de l'oubli, fidèle jusqu'à la mort, il ne périt qu'avec les arbres, les édifices et les ruines auxquels il s'est attaché, après avoir long-temps protégé leur vieillesse et prolongé leur décrépitude ».

« De cette seconde enceinte, on entre dans une troisième, en traversant deux énormes voûtes assez bien conservées, où jadis avoient été suspendues des grilles et des herses de fer. Elle étoit beaucoup moins encombrée de ruines et de débris que les autres. Un noyer, dont il ne reste plus que les deux branches inférieures, une vigne vagabonde, dont les stériles rameaux tapissent les côtés, le roucoulement éloigné de quelques pigeons, plusieurs croisées, et deux

ou trois portes fermées, tels étoient les objets dont l'aspect inattendu réjouissoit un peu les yeux du voyageur, fatigué de ce séjour de la désolation, et sembloit le rappeler à la vie ».

« De tous les édifices de ce château, me dit le concierge, il ne reste d'habitable que cette sombre et triste demeure, dans laquelle, seul, isolé, je végète comme l'antique épine au milieu du désert. — Et pourquoi cela, lui demandai-je? — J'ai le malheur de survivre, me dit-il, à ce que j'avois de plus cher sur la terre; les outrages de la nature et du temps ont brisé les liens qui m'y attachoient, et j'y suis encore! Si au moins je pouvois m'oublier pendant le calme et le silence des nuits, les heures de l'existence me seroient moins longues. Mais non; au milieu de ces ruines, comme dans les cimetières, la nuit, je ne sais pourquoi, ne connoît ni le repos ni le silence. Le craquement de ces vieilles murailles, les bruits sourds, les cris lugubres des chouettes et des orfraies, que les échos répètent et multiplient, le passage des vents à travers les cavités, les murs lézardés et les buissons desséchés, leur murmure, qui me semble un mélange discordant de sons, de soupirs, de sifflemens plus ou moins aigus, plus ou moins éloignés, tout cela me glace d'effroi, et chasse le sommeil de mes vieilles paupières. C'est vers le milieu de la nuit

que, quelquefois, je crois entendre, dans un grand éloignement, la voix de mes proches, celle de mes ancêtres, qui, du fond de leurs tombes, m'appellent à partager le repos dont ils jouissent. Dans d'autres momens, les accens plaintifs des ombres de nos anciens maîtres, gémissant du haut des tours et des remparts sur la férocité des hommes qui ont dispersé leurs cendres si long-temps oubliées; sur l'instabilité de la gloire et des grandeurs, sur la destruction de leur famille, de leur nom, de leur antique puissance; sur la ruine et la dégradation de ce château, qu'ils avoient cru indestructible. Comment jouir du sommeil, au milieu de ce séjour des temps passés? J'invoque le ciel et deviens plus calme, jusqu'à ce que la tardive aube du jour vienne enfin dissiper ces lugubres impressions».

Les larmes respectables et silencieuses de la vieillesse et du malheur couloient des yeux de cet homme vénérable; il soupiroit.— Je voulus le consoler, j'osai même lui offrir de l'argent. — «Non, non, me dit-il, ce n'est pas cela dont j'ai besoin. — Et de quoi donc? — Je viens de loin; il y a 87 ans que je suis en route; il me tarde d'arriver».

«Au fond de cette enceinte on voyoit une tour très-élevée, dont un vaste escalier tournant occupoit le centre. Ce beau morceau d'ancienne

architecture étoit bien conservé, car à l'exception des marches, dont une partie avoit été usée par le passage de tant de générations, rien ne manquoit à sa solidité. Une coupole, composée de neuf pierres taillées et placées avec un art étonnant, le couronnoit ».

« Cet escalier conduisoit aux différentes galeries pratiquées dans l'épaisseur des murs, pour communiquer aux plates-formes, aux remparts et aux appartemens : on y voyoit encore quelques vestiges de leur ancienne magnificence, quelques traces du luxe grossier de ces temps reculés ; mais à peine le concierge m'y eut-il introduit, que les oiseaux de la nuit, effrayés à la vue des hommes et de la lumière, prirent la fuite d'un vol silencieux et lourd ».

« Qu'elles devoient être tristes et lugubres ces demeures, où pendant tant de siècles habitèrent la richesse et la puissance ! Qu'ils devoient être incommodes, froids et humides, ces donjons situés dans des lieux aussi inaccessibles, aussi sauvages, qui n'admettoient ni les jouissances de l'agriculture, ni celles des jardins, ni à peine la lumière vivifiante du soleil ! Où étoit donc la source du bonheur et des plaisirs d'alors ? Avant la découverte de l'imprimerie et la renaissance des sciences, des arts et de la musique, avant que les lunettes eussent été inventées, quelle

éducation les enfans pouvoient-ils recevoir? Comment les vieillards évitoient-ils les langueurs de l'ennui dans le triste déclin de la vie»?

«Ici cependant habitèrent la jeunesse, la beauté, l'opulence; ici vécut cette Silvia ***, dont la tradition a conservé la mémoire, comme d'une des plus belles femmes de son temps et l'héroïne de son siècle: le courage uni à la beauté, durent en effet la rendre célèbre. Là, naquirent plusieurs générations des ***, si long-temps redoutables : leur nom n'existe plus que dans quelques proverbes populaires. Elles sont passées ces opinions sur lesquelles la tyrannie féodale étoit fondée; cet ancien systême de vasselage a été remplacé par de nouvelles modifications de gêne, de mal, connues sous d'autres noms : ce rendez-vous de guerriers, ce séjour d'hommes dont l'influence, la puissance, balançoit souvent celle des empereurs, n'est plus aujourd'hui qu'une vaste scène de ruines et de débris. Tel est le néant de la grandeur, de la richesse et de la prééminence»!

«De ces appartemens je descendis dans les souterrains, sur lesquels cet ancien château a été construit; c'est ce qu'il y a de mieux conservé. Il semble que le temps ne puisse détruire que les ouvrages élevés au-dessus de la terre.

2

Qu'elles sont vastes, belles et sonores ces voûtes majestueuses! Que leurs voussures et leurs arêtes sont encore saines! Nulle part je n'y vis la moindre trace de la lime des siècles; leur solidité me parut égale à celle des roches sur lesquels on les a construites; elles datent cependant de l'époque des Croisades. De tous les travaux des hommes, les voûtes sont les seuls auxquels ils aient pu donner une durée qui semble devoir égaler celle du globe. Telles furent les citernes de Carthage (ouvrage bien plus ancien), au-dessus desquelles les Tunisiens labourent et sèment aujourd'hui, sans se douter de leur existence; telles les citernes d'Alexandrie, et ces cloaques de Rome, dont l'origine étoit inconnue à l'époque de sa fondation ».

« Non loin du cône immense qui jadis servoit de cuisine, on voit un puits large et profond; soit qu'on y laisse tomber une pierre ou qu'on élève la voix, les échos de ces vastes souterrains, si long-temps solitaires et muets, s'empressent de répéter ces sons, et les exagèrent d'une manière bizarre et frappante. Il semble qu'on soit descendu dans un monde inconnu ».

« Jusqu'à l'époque de la guerre des Anabaptistes en 1503, ce château avoit résisté aux injures du temps; mais alors ces fanatiques se répandirent dans l'intérieur, et y firent plus de

ravages dans l'espace de quelques jours, que n'en avoient fait six à sept siècles; et comme si la surface de la terre n'eût pu suffire à l'extension du crime, ces monstres fouillèrent dans son sein, où l'insatiable avidité trouva le plomb des cercueils, et l'impiété sacrilége, les froides dépouilles de l'humanité. Ce redoutable sanctuaire fut envahi, profané, et le repos des tombeaux violé; la lumière du jour éclaira ces lieux consacrés à l'éternel oubli, les cendres qu'ils contenoient furent dispersées, et ces ténèbres sépulcrales dissipées pour jamais ».

« Ombres errantes et plaintives, que ne naquîtes-vous dans Athènes ou dans Rome, sous l'influence de loix et d'opinions religieuses, qui vouoient à l'exécration ceux qui osoient envahir et souiller ces asyles sacrés »!

« Mille graces vous soient rendues, dis-je à M. Herman, pour le plaisir que vous venez de me procurer : si, comme vous le disiez il y a un instant, ceci n'est qu'une plante venue spontanément, que seront donc celles que vous cultiverez un jour, lorsque vous aurez appelé le secours de l'art? Quel beau présent que celui d'une imagination qui peut rendre intéressantes des murailles renversées, de vieux donjons, objets que la plupart des hommes ne regardent qu'avec indifférence! Hâtez-vous d'aller dans

la Grèce et la Syrie, voir ces restes précieux de la belle antiquité, mille fois plus dignes de votre pinceau que les sombres demeures de ces anciens barons (*) ».

(*) Pourroit-on la bien définir cette affection mélancolique, partage des ames sensibles, qui les porte à rechercher des ruines, de tristes débris de la magnificence et de l'industrie humaines ? Quel est donc le principe de ce plaisir secret, mais réel, que nous trouvons dans la contemplation de vieux monumens tout empreints de la rouille des siècles ? Pourquoi d'antiques édifices, des tombeaux, sur lesquels le temps semble avoir, dans son passage, aiguisé sa faulx meurtrière, des épitaphes à moitié effacées, offrent-ils quelques jouissances à notre imagination ? Seroit-ce parce que l'homme, malheureux du présent, aime mieux s'occuper du passé que de songer à l'avenir, et vivre de ses souvenirs que de ses espérances ? (*Note communiquée à l'éditeur par le citoyen B.*)

CHAPITRE XV.

New-York, 1790.

« Avec quelle rapidité le temps ne s'écoule-t-il pas quand il est utilement rempli, me dit M. Herman, que j'eus le bonheur de rencontrer ici à mon retour de Virginie! Depuis que je suis sur ce continent, je n'ai encore pu aller voir ni le pont Naturel, ni le passage du Potawmack à travers les montagnes Bleues (1), ni celui du Grand-Kanhawa à travers la chaîne du Laurier, ni sa descente de celle d'Ouasioto (2), ni enfin la cataracte de Niagara, phénomène le plus étonnant de la nature terrestre. C'est moins la multiplicité des objets, continua-t-il, que les grandes distances, qui consomment une partie considérable du temps des voyageurs, ainsi que la difficulté des communications. Tout sera bien changé dans 20 ans : alors on pourra voyager ici aussi facilement qu'en Europe ; alors on pourra voir dans l'espace d'un an, ce qui aujourd'hui en exige deux ».

« Cependant je ne dois pas me plaindre, car dans mon dernier voyage, qui n'a été que de six mois, j'ai vu avec attention ce qu'il y a de plus

intéressant dans les Etats de Connecticut, Massachussets et New-Hampshire. Quel mouvement, quelle activité dans les campagnes comme dans les villes ! par-tout on y remarque la vigueur de la jeunesse. J'ai trouvé, à 20 ou 30 milles de la plupart des villes, une perfection d'agriculture qui m'a paru peu inférieure à celle de l'Europe, particulièrement sur la grande route de Worcester à Cambridge et Boston. La beauté des champs, la fraîcheur des herbages, presque tous ornés de bouquets d'arbres, la propreté, que dis-je? l'élégance des habitations, la grosseur du bétail, la bonté des chemins, tout annonce le goût, l'intelligence, le bonheur et la prospérité des colons : il en est de même dans les environs de Salem, Marblehead, Beverley, Newbury-Port, &c. ».

« On a établi dans presque toutes les petites villes du Connecticut des manufactures de draps, de toiles, de cotonnades, de chapeaux, dont l'usage est devenu très-commun. Quel dommage que le haut prix de la main-d'œuvre et l'émigration s'opposent à un plus grand degré de prospérité ! Les manufactures de toiles à voiles, qui sont déjà nombreuses, paroissent se soutenir et augmentent même tous les jours. Les fils en sont préparés avec une colle de poisson, qui, dit-on, rend cette toile moins sujette à la moisissure que

celle de Russie. J'ai passé quelques jours à Norwick, sur la Nouvelle-Tamise : c'est le Birmingham du Connecticut. Je ne crois pas qu'il y ait dans cette petite ville de 3,000 habitans, un seul individu mâle ou femelle qui soit oisif : on y travaille le fer et l'acier dans une grande perfection. Des ateliers de cette ville sortent les métiers à bas, les grands ciseaux à foulon, les faulx, les faucilles, dont on se sert dans cette partie du continent : on y fait tout le biscuit de mer nécessaire à l'approvisionnement des nombreux vaisseaux de la Nouvelle-Londres ; on y fait aussi des montres, des horloges, des boutons, du papier, du fil de fer, des huiles, du chocolat, des cloches, &c. Les eaux d'une cascade perpendiculaire de 60 pieds de hauteur, formée par la réunion du Quinibaw et du Shétuket, servent à mettre en mouvement un grand nombre de machines et d'usines : d'ailleurs le voisinage abonde en ruisseaux sur lesquels on a établi beaucoup de moulins, de tanneries, de forges, &c. ».

« Des chutes considérables obstruoient la navigation intérieure de la rivière Connecticut (3) : au moyen de canaux qu'une compagnie incorporée par le Gouvernement vient de terminer, des bateaux la descendent et la remontent jusqu'à Dartmouth et même jusqu'au Coohaws, à peu de distance des frontières du Canada, sous

le 45° parallèle, et à 380 milles de la mer. L'abondance des bois et celle des matières vitrifiables, a fait naître plusieurs verreries considérables : celle d'Albany a déjà acquis de la réputation ».

« Les grandes pêcheries sont devenues depuis long-temps une source intarissable de richesse. Les bancs de sables de *Saint-George*, de *Terre-Neuve*, sont la grande école où se forment la plupart des marins de ces Etats navigateurs. Le nombre de goëlettes qu'ils y emploient annuellement est prodigieux : celui des pêcheurs se monte, dit-on, à 15,000. Quelle pépinière ! Le jour où j'arrivai à Marblehead, le temps étant extrêmement orageux, la rade offrit à mes yeux un des spectacles les plus frappans que j'eusse jamais vus. Aussi loin que ma vue pouvoit s'étendre, elle me parut couverte de rochers isolés, semblables à des cônes, contre lesquels les flots se brisent en mugissant et s'élèvent à une grande hauteur. J'étois à-la-fois saisi d'admiration et d'effroi, en voyant ces hardis marins navigant, louvoyant leurs goëlettes au milieu de ces nombreux écueils, avec une audace, une adresse et une précision que je ne puis décrire exactement, n'étant pas du métier. On dit qu'une partie de ces pêcheurs de morue, convertis en corsaires, prirent, pendant la guerre

de la révolution, 1108 vaisseaux marchands anglais, ce qui faisoit alors le septième de la marine anglaise; et que, de l'autre, on forma deux régimens, dont l'histoire n'a pas oublié le courage et l'intrépidité ».

« Il ne me reste plus à voir dans cette partie du continent, continua-t-il, que les grosses forges, les fonderies, les raffineries, qu'on m'a dit être situées dans les montagnes ».

« Ce desir, lui dis-je, est très-louable et facile à exécuter. Les cantons du Nouveau-Jersey et ceux de cet État qu'elles traversent, étant cultivés depuis près d'un siècle, au lieu de ces toits provisoires et incommodes que nous avons si souvent rencontrés dans les nouveaux établissemens, nous logerons dans de bonnes maisons, habitées par des personnes dont l'hospitalité ne nous laissera rien à desirer. Mais pour rendre ce voyage doublement intéressant, n'allons point par terre: remontons la grande rivière, pendant 75 milles, jusqu'à l'embarcadère de New-Windsor; de-là nous irons facilement chez M. Jessé Woodhull, un de mes anciens amis, homme instruit et des plus respectables de ces cantons. Comme moi, vous admirerez son industrie éclairée, son activité et sa nombreuse famille: comme moi, vous serez étonné des grands travaux qu'il a fait faire depuis 30 ans, ainsi

que de l'immense culture à laquelle il préside. A peine pourrez-vous croire qu'un seul homme ait osé entreprendre, et ait eu assez de courage et de persévérance pour exécuter le défrichement d'une vallée qui contient près de 1,500 acres de terres : il est à-la-fois un des premiers cultivateurs de cet Etat, colonel de la milice, et shériff du comté d'Orange. De chez lui aux grosses forges de Sterling et de Ringwood, on ne compte que 10 à 12 milles ; il nous y accompagnera volontiers et nous fournira des chevaux, car il en élève un grand nombre, et personne n'en a de meilleurs ».

« J'aurois bien desiré, continuai-je, que les circonstances nous eussent permis de remonter ensemble la rivière jusqu'à Albany, parce que je suis persuadé que vous n'avez rien vu en Europe d'aussi imposant que la navigation de ce beau fleuve. Rappelez-vous ce que M. J. U. nous en dit il y a deux ans. Je ne veux cependant pas le comparer au Saint-Laurent pour la largeur, ni au Mississipi pour la longueur ; mais aussi n'y éprouve-t-on pas des tempêtes comme sur le premier, ni comme sur le second l'éternelle difficulté d'un courant contre lequel il faut sans cesse lutter. Lorsque le vent est favorable, la même marée conduit souvent un vaisseau d'ici jusqu'à cette ville, dernier terme de la navigation

maritime de ce fleuve, quoiqu'elle soit située à 275 milles d'ici ».

« Pour pouvoir apprécier les nombreux avantages que cette navigation intérieure et celle de ses différentes branches procurent à cette capitale, il faudroit bien connoître la géographie de cette partie des Etats-Unis, la hauteur des terres, relativement à l'Océan et aux lacs Ontario, Erié et Champlain, qui en sont les mers Méditerranées, ainsi qu'aux rivières Jenesee, Alléghenis, Susquehannah et Mohawk. Le jour n'est pas éloigné où les productions de toutes les contrées occidentales et nord-ouest de cet Etat, descendront à Albany par la dernière de ces rivières, et celles des contrées de l'est par les différentes branches du Hudson et le canal de South-Bay (4). D'un autre côté les habitans des Etats de Vermont, Massachussets et Connecticut, plus voisins des eaux de ce fleuve que de celles de leurs rivières, y apportent depuis longtemps tout ce que produisent leur agriculture et leur industrie ».

Quant à la facilité des attérages, à la navigation du Sound, à la position relative des Etats voisins, à la beauté et à la sûreté du port, cette ville jouit d'avantages inappréciables qui, un jour, doivent l'élever à un haut degré de prospérité. Tout y vient par eau, et voilà pourquoi

d'élévation, dont le sommet est couronné d'arbres élevés; des monceaux énormes de pierres qu'on croiroit avoir été équarries, semblables aux débris de quelqu'ancien édifice, en occupent, ou plutôt en forment la base, qui s'incline en pente douce jusqu'au bord du fleuve, et est en partie couverte d'arbres et de buissons épais, ainsi que de plantes intéressantes. Dans les intervalles les moins pierreux et les moins stériles, l'industrie a déjà élevé des maisons entourées de pêchers et de cerisiers. On passe à une petite distance de ces maisons.

M. Herman et moi nous nous entretenions des réflexions que tant d'objets frappans et nouveaux faisoient naître, lorsque le capitaine nous dit: — « Vous voilà dans ce qu'on appelle la mer de Tappan (Tappan-Sea); mais ce n'est qu'une extension du fleuve, qui a cinq milles de largeur. — Quoi! dit mon compagnon, nous naviguons à pleines voiles sur un lac d'eau salée, quoique si loin de la mer, et nous n'éprouvons pas plus de mouvement que si nous voguions sur le canal d'un parc! — Il n'en est pas ainsi dans l'automne, reprit le capitaine, les vents exigent alors de la prudence dans la voilure, et quelques connoissances du chenal ».

« Quel est l'usage de ces magasins, demanda M. Herman, de ces grues et de ces longues jetées que je vois sur la droite et sur la gauche du

fleuve? — Ce sont des embarcadères (Landings) où viennent aboutir les grandes routes de l'intérieur du pays. Les diverses productions y sont expédiées pour New-York, d'où on envoie à ces mêmes embarcadères les marchandises de l'Europe, des Indes et des îles, nécessaires à la consommation des habitans. Chacun a un certain nombre de sloops qui en font régulièrement le service; ce sont les canaux d'un commerce, dont les progrès suivent ceux de la population: mais souvent aussi il arrive qu'une partie de l'aisance des cultivateurs est employée à payer ces marchandises étrangères. Voilà pourquoi l'esprit public est si fort porté vers les manufactures; voilà pourquoi le Gouvernement les protège et les encourage, par les loix les plus sages. Mais, je le crains bien, le temps n'en est pas encore venu ».

Le capitaine nous entretenoit de tous ces intéressans détails, lorsqu'en doublant le cap Vrédérickhook, nous découvrîmes tout-à-coup une superbe chaîne de montagnes qui paroissoient *barrer, fermer* la rivière. — « C'est donc ici qu'elle se termine, dit M. Herman? car je ne vois ni ouverture ni passage. — Elle les traverse cependant dans l'espace de 21 milles, répondit le capitaine, et les sépare par un canal tortueux, large et profond. Ce passage est un

des phénomènes les plus intéressans qu'on puisse voir sur ce continent; et ce qui vous paroîtra plus étonnant encore, c'est que la marée monte à plus de 135 milles au-delà de ces montagnes. Cette ouverture, continua-t-il, a dû exister de tous les temps, et précéder même l'existence de ce fleuve : car si, comme le Shénando, le Potawmack, le Grand-Kanhawa, le Tenezee, &c., ses eaux se fussent frayé un passage à travers ces High-Lands, nous aurions rencontré des écueils, des îles, des débris, quelques vestiges de cet ancien bouleversement, et nous n'en avons vu aucuns. Depuis ici jusqu'à la ville, la rivière est ce que nous appelons parfaitement *nette*. Nous approchons de lieux magiques; vous allez voir ».

« Quel superbe rideau ! dit M. Herman; comme il est verd et frais depuis le niveau des eaux jusqu'aux plus hauts sommets ! Je ne vois pas la crête nue d'un seul rocher; tout est couvert des plus beaux arbres : ceci ne confirmeroit-il pas l'opinion de ceux qui prétendent que ce continent est plus récemment sorti du sein des eaux, que l'Europe et l'Asie » ?

Pendant que mon compagnon nous entretenoit de ses différentes idées en traversant la baie de Haverstraw, nous doublions, sans nous en appercevoir, une longue péninsule (Verplank's-

Point) qui formoit le devant de ce grand et magnifique tableau, et nous nous trouvâmes tout-à-coup dans le milieu d'un superbe canal de plus de 600 toises de largeur, formé par les parois presque perpendiculaires de montagnes très-élevées (Tonder-Bero et Antony's-Nuse), dont les bases, nous dit le capitaine, avoient plus de 100 pieds de profondeur sous les eaux; leurs cimes étoient couronnées de cèdres qui ne paroissoient que comme des arbres nains. En jetant les yeux vers l'arrière du vaisseau, tout étoit clos et fermé: on ne pouvoit plus voir la baie de Haverstraw d'où nous sortions. En les promenant sur l'avant, ce n'étoit qu'une longue suite de pointes plus ou moins saillantes, de promontoires plus ou moins élevés, couverts de pins, de hemlocs, de cèdres, dont les formes et les apparences étoient plus ou moins prolongées et adoucies par les différentes teintes de l'éloignement et les illusions de l'optique. L'extrémité de ce canal vers laquelle nous marchions parut aussi être entièrement fermée.

Nous voguions à pleines voiles, lorsque M. Herman, après quelques instans de silence, s'écria: — « Que tout ceci est beau et imposant! quelle grandeur, quelle majesté la nature imprime à ses ouvrages! Qu'il seroit difficile à l'imagination la plus froide d'être ici stérile ou muette! Les

formes fantastiques des rochers qui composent ces rivages, leur bizarre rudesse, l'élévation des arbres, la hauteur colossale de ces montagnes au milieu desquelles ce vaisseau ne paroît que comme un point, la fraîcheur bienfaisante de l'air que nous respirons, le murmure des vagues légères qui expirent sur la rive, cette multitude d'oiseaux qui animent et sillonnent la surface des eaux, tout ici fait naître le plaisir, l'étonnement et l'admiration. C'est l'illusion d'un beau rêve. — Ce n'est en effet qu'un rêve, continua-t-il, car la marche du vaisseau est si rapide, qu'il est impossible de jouir pleinement de l'ensemble de ces grandes images. A peine les yeux se sont-ils fixés sur quelques parties frappantes, que bientôt le changement de situation leur en présente de nouvelles; la succession en est si rapide et si fugitive, qu'on n'a pas le temps de saisir les idées qu'elles font naître. Pour jouir de ce spectacle, qui seul mérite qu'on traverse l'Océan, il faudroit s'arrêter de pointes en pointes, revoir encore ce qui mérite le plus d'être attentivement considéré, employer plusieurs jours à remonter ce beau détroit ».

Nous n'eûmes pas plutôt dépassé la seconde péninsule, que la rivière, tournant à l'ouest, nous présenta un nouveau tableau dont les objets étoient moins imposans, mais plus suaves, plus

pittoresques et plus variés. Les montagnes moins âpres paroissoient assises sur des bases accessibles, où l'on se seroit arrêté avec plaisir pour respirer le frais à l'ombre des beaux arbres dont elles sont couvertes.

Lorsque le sillage du vaisseau et le vent le permettoient, de tous côtés nous entendions le retentissement de chutes et de cascades dont les échos propageoient ou adoucissoient le murmure au gré de la brise, sans que nous pussions distinguer le cours de ces eaux à travers l'épaisseur des bois. — « Ce sont, nous dit le capitaine, de gros ruisseaux sortant du flanc de coteaux éloignés, et qui ne parviennent au fleuve qu'après s'être précipités du haut des rochers et avoir franchi de nombreux obstacles, dont quelques-uns, extrêmement pittoresques, mériteroient d'exercer le pinceau d'un artiste. Modeste comme une jeune vierge qui cache soigneusement ses attraits sous l'ombre de son voile; ce n'est que dans l'obscurité mystérieuse des bois et sur-tout des montagnes, que la nature déploie sans réserve ses beautés et ses trésors, et qu'elle les prodigue à chaque instant. Aussi, quand je fais des excursions, c'est presque toujours dans les montagnes que je vais m'égarer ».

« Dans la suite, continua-t-il, lorsque l'agriculture, le commerce, l'industrie auront accu-

mulé les richesses dans nos villes maritimes, et que notre population sera décuplée, c'est ici que le luxe et les arts viendront élever des maisons de plaisance, diriger, conduire ces belles eaux, s'emparer de tous les sites avantageux, convertir ces déserts, aujourd'hui si agrestes, en habitations saines, riantes et délicieuses; c'est ici que les riches, les désœuvrés et les valétudinaires viendront chercher le repos, la fraîcheur et la santé. La nature a tout fait, tout disposé pour rendre un jour ces retraites charmantes pendant les chaleurs de la canicule : elle les a favorisées par le voisinage d'un fleuve aussi abondant en poisson de mer, par des vallons fertiles, des coteaux frais ou abrités, des brises constantes qu'entretiennent le passage et le retour des marées, par des eaux abondantes et limpides; enfin la jouissance de tous ces avantages est facilitée par la proximité de la ville ».

« Jamais, continua-t-il, je ne remonte ou descends cette rivière, sans qu'involontairement mon imagination s'amuse à parcourir ces sites délicieux, si nombreux et si variés. Ici, à l'ombre des beaux chênes que la nature a plantés sur les bords de ce ruisseau mugissant, elle croit déjà voir une maison spacieuse et commode. Là, sur la pente méridionale d'un coteau défendu des aquilons par les hauteurs voisines, elle voit

déjà une petite métairie dans laquelle l'art a uni l'utile à l'agréable. Sur les bords escarpés d'un rocher, dont la base est baignée par les eaux du fleuve, elle place un pavillon d'où les amateurs pourront jeter l'hameçon trompeur et s'amuser à la pêche. Sur la cime applatie d'une éminence, elle croit déjà voir un belvedère, d'où l'on pourra admirer un jour la magnificence du lever et du coucher du soleil pendant les beaux jours de l'été, la débacle des glaces au retour du printemps, la manoeuvre des vaisseaux qui remontent et descendent ce beau fleuve. Mon imagination parvient même jusqu'aux lieux les plus dominans et les plus inaccessibles de ces montagnes, sur lesquels la puissance productrice a planté des cèdres: là, elle oublie pour quelques instans les orages, les malheurs, les ennuis de la vie, car cet arbre est celui de la méditation. Les sons éoliens que produit la brise en passant à travers ses feuilles aigües, dans lesquels l'ame encore plus que l'oreille croit distinguer des sons harmoniques, son étonnante durée, celle sur-tout du granit dans les fentes duquel il croît, son élévation, l'air pur qu'on y respire, tout excite et fait naître les pensées. On ne marche qu'avec un respect involontaire sur ces témoins indestructibles des bouleversemens et des changemens que la surface de ce globe a subis et qu'elle subira encore pendant la suite

des siècles. Telles sont les idées dont s'amuse quelquefois mon imagination, lorsqu'en louvoyant je parcours dans toute leur longueur les diverses sinuosités de ce superbe et tortueux détroit. Puissent les générations futures conserver avec soin ces beaux cèdres, ces pins gigantesques, ces hemlocs vénérables, ces chênes plus que séculaires, que l'industrie humaine ne pourroit jamais remplacer, dont les cimes agitées par les vents, se balancent aujourd'hui sur toutes ces hauteurs, ainsi que sur la crête de ces rivages » !

» C'est ici la patrie des échos, leur séjour favori; ailleurs ils balbutient; ici ils s'expriment distinctement; nulle part ils ne sont aussi nombreux, ni aussi attentifs à répondre. Les différentes intonations de leurs voix ressemblent aux conversations de personnes placées à des hauteurs et à des distances différentes; les uns vous parlent à l'oreille; la voix des autres est plus forte, leurs accens mieux prononcés; les uns répondent sur-le-champ, les autres après un certain intervalle, comme s'ils pensoient avant de parler; quelquefois plusieurs ensemble. C'est sur-tout quand on rit que le mélange de leurs éclats rend l'erreur complète. Lorsque les vaisseaux approchent, en louvoyant, du rivage, il est impossible de ne pas croire qu'on

entende des personnes assises derrière les rochers; ceux qui répondent du haut des montagnes le font toujours si distinctement, que l'œil, guidé par l'oreille, croit appercevoir l'arbre derrière lequel ils sont tapis. De toutes les déceptions, cette dernière m'a toujours le plus frappé : un de mes passagers fut si étonné, il y a quelque temps, lorsqu'en rasant le rivage de l'ouest, il entendit l'écho de la pointe la plus voisine lui parler à l'oreille, qu'il douta, pendant quelques instans, si ce chuchotement ne venait pas de la personne qui étoit auprès de lui ».

« Ces hamadriades entendent toutes les langues, et répètent avec plaisir les chansons des voyageurs. Joue-t-on de la flûte ou de la clarinette ? elles saisissent à l'instant les mêmes instrumens; alors c'est un véritable concert exécuté avec précision et mesure; ce sont sur-tout leurs accords simples, dont la répétition adoucie par les ondulations de la brise et le vague incertain de l'éloignement, est délicieuse à entendre. Animées par le plaisir, elles paroissent alors y mettre beaucoup de goût et de graces : mais pour que cette jouissance, d'un genre si nouveau, soit plus durable, il est nécessaire que le vaisseau soit à l'ancre dans un endroit favorable. Je connois deux ou trois de ces endroits situés sur le rivage de l'ouest, d'où l'on jouit de ces concerts aériens et invisibles,

sans pouvoir distinguer d'où partent les sons qui les produisent, et c'est souvent d'un mille de distance (7) »!

« Toutes les fois que j'ai voulu compter le nombre de ces échos, je n'ai jamais pu aller au-delà de huit, non que je n'en entendisse un bien plus grand nombre, mais parce que je n'avois pas la perception assez vive, et qu'ils se répétoient avec trop de célérité. Cette tâche devenoit bien plus pénible (puisque j'ai pu aller jusqu'à 17) quand je m'étois servi de mon porte-voix. Alors une multitude d'hamadriades qui n'avoient pas encore ouvert la bouche, se faisoient entendre, et leurs derniers sons échappoient à mon oreille. Jugez de mon étonnement, lorsqu'au milieu de ces essais j'observai que celles qui étoient trop éloignées de moi pour pouvoir m'entendre, répétoient ce que leur disoient les premières, et étoient à leur tour répétées par d'autres plus éloignées encore. En sorte que dans la progression de l'éloignement, chaque écho devenoit un autre moi auquel ses voisins répondoient. Je me rappelle encore la phrase, divisée en quatre syllabes, que j'ai entendu distinctement répéter dix-sept fois : *Hail! fair hamadriades*. Ne seroit-il pas possible, pendant le calme d'un beau jour, de déterminer jusqu'à quelle distance une phrase sortie d'un porte-

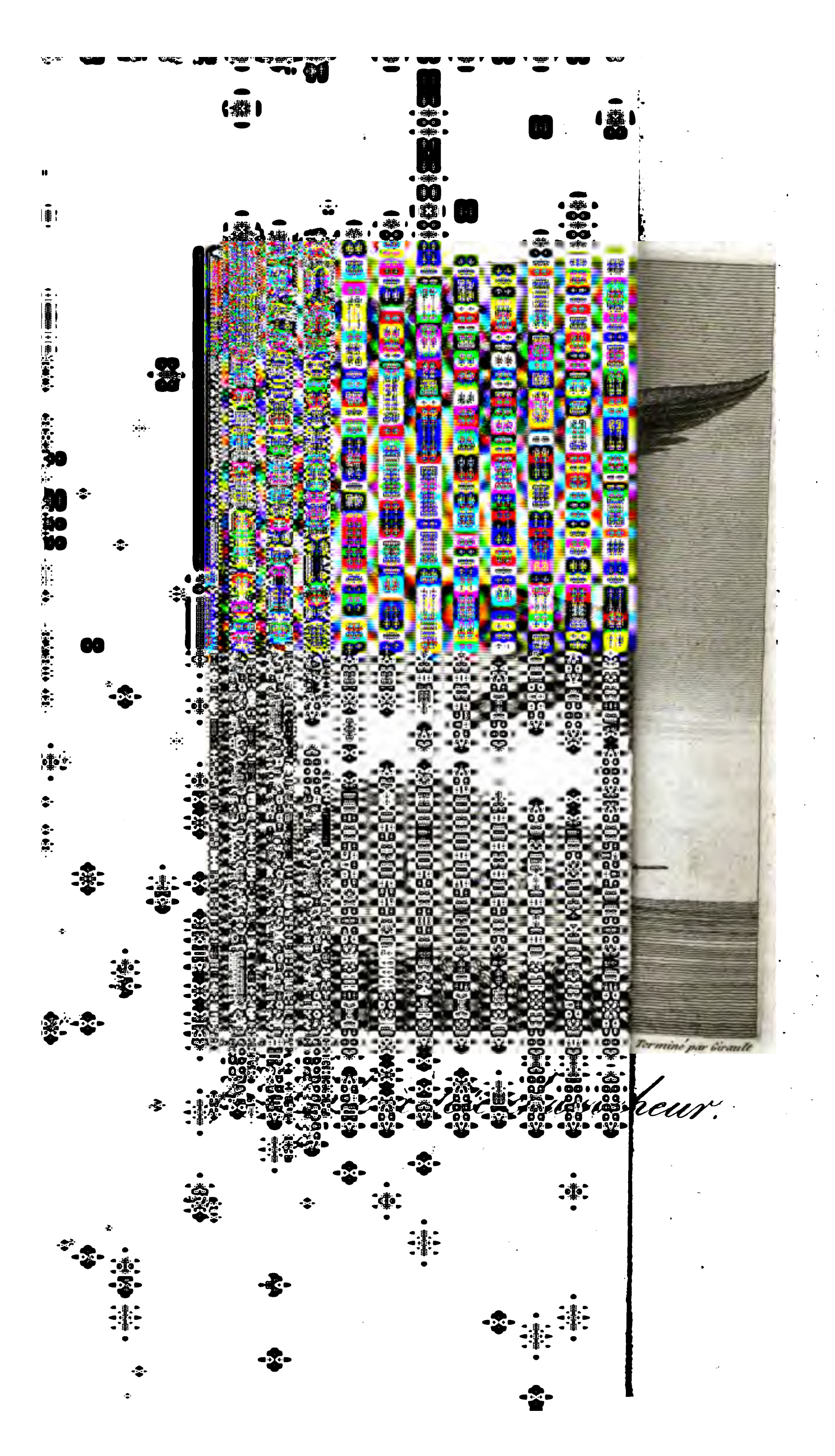
voix, peut être répétée, d'écho en écho, d'une manière assez distincte pour frapper l'oreille » ?

« En disant ces dernières paroles, le capitaine entonna *hail passengers!* mais le vent et le bruit du sillage ne nous permirent d'entendre que nos plus proches voisines ».

« Ce fut alors que les hauteurs, le flanc des montagnes, le creux des vallons, la pointe et la surface des rochers, le sommet des arbres et des buissons parurent habités, remplis d'êtres invisibles ou cachés, qui nous saluoient, en répétant, *hail passengers!* Leurs voix étoient si distinctes, les lieux que nous les supposions habiter, si bien déterminés, que chacun de nous ne concevoit point comment il pouvoit se faire que nos yeux ne pussent les appercevoir, et démentir nos oreilles ».

« L'époque et la hauteur des marées, reprit le capitaine; la force et la direction du vent, le gisement des montagnes, la position des promontoires, l'enfoncement plus ou moins grand des anses et des baies, la saison de l'année, l'heure du jour; telles sont les causes qui modifient à l'infini le nombre, l'effet et le mélange si varié de ces échos. Comme les oiseaux, ils sont plus nombreux et plus gais lorsque les buissons et les arbres sont couverts de feuilles, que pendant la nudité de l'automne et de l'hiver (8) ».

« Que penseroit un homme, continua-t-il, un Hollandais, par exemple, né dans un pays plat où ce phénomène est inconnu, qui, placé au milieu de cette grande solitude, entendroit, pour la première fois, ces hamadriades répéter distinctement tout ce qu'il diroit? Et comme s'il manquoit encore quelque nuance à la variété et à la magnificence de ce superbe tableau, aussi-tôt que la basse de mer quitte l'Océan pour entrer dans le fleuve, l'aigle pêcheur (Fishing-Hawk) vient habiter ces montagnes. Après s'être élevé dans les airs à une immense hauteur, pour mieux distinguer sa proie sous les eaux, il se précipite avec la rapidité de la foudre, s'y plonge, et bientôt reparoît tenant dans ses serres cet énorme poisson, dont le poids et les mouvemens convulsifs rendent son vol plus lent et plus pénible. Mais dans son voisinage habite aussi un ennemi formidable, l'aigle à tête chauve (Bald-Eagle), qui aime le poisson sans pouvoir le prendre, et que la rareté du gibier dans cette saison oblige de quitter les montagnes: aussi-tôt qu'il voit l'aigle pêcheur parvenu à la hauteur de son aire, ce monarque des oiseaux quitte le sien, le poursuit à tire-d'aile jusqu'à ce que le pêcheur, convaincu de son infériorité, abandonne sa proie. Alors ce fier antagoniste, les ailes repliées, s'élance comme un trait, et,



Terminé par Girault

[illegible]heur.

avec une inconcevable adresse, ressaisit la proie avant qu'elle ait atteint la rivière. Arbitre souverain des grands comme des petits événemens, le droit du plus fort régit tout dans l'univers, au haut des airs comme sur la terre et sous les eaux (9)..... ».

« C'est dans ces montagnes que le vent de mer rencontre et combat celui de l'intérieur. Souvent il arrive (sur - tout pendant l'été) que leurs forces étant égales, chacun d'eux domine dans sa région. Alors les vaisseaux qui reviennent de New-York ou d'Albany sont obligés, si la marée leur est contraire, de mouiller en approchant de ces montagnes. L'intervalle est conséquemment une zone variable; de-là ces brises rafraîchissantes pendant l'été; de-là aussi ces raffalles souvent violentes, qui, s'échappant des vallées intérieures, tombent sur la rivière dans l'automne, et y causeroient des accidens, si l'usage et l'expérience n'avoient appris aux marins à les prévenir. D'ailleurs, sûrs d'une grande profondeur d'eau, ils peuvent marcher, louvoyer, obéir aux courans ou aux remoux, jusqu'à ce que le beaupré de leurs vaisseaux touche les branches des arbrisseaux du rivage ».

Nous cinglions dans le milieu du quatrième canal, extrêmement imposant par sa longueur et la sombre majesté des montagnes qui le bor-

dent, lorsque nous apperçûmes sur le côté occidental une chute très-élevée (Buttermilk-Fall), dont l'eau nous parut aussi blanche que du lait, au pied de laquelle, sur le bord de la rivière, on avoit élevé un édifice considérable. — « Si ce n'est pas un des plus beaux moulins à bled de cet Etat, nous dit le capitaine, certainement c'est un des plus avantageusement situés et un de ceux qui rapportent le plus. La base de granit sur lequel il est construit, a 300 pieds de long sur 40 à 60 de large; c'est tout le terrein que le propriétaire a pu acquérir ; mais l'avantage d'une chute de 45 pieds de hauteur est inappréciable pour cet établissement, ainsi que sa situation sur le bord d'un aussi grand fleuve, dont les eaux lui apportent les grains et les douves, et transportent ses farines à la capitale. Vous seriez étonné du peu d'eau que les volans de ce moulin exigent, parce que le poids et la vélocité suppléent la quantité. La grandeur de l'édifice, le nombre des roues, la beauté des blutoirs, l'usage ingénieux qu'on y fait des cylindres pour simplifier les mouvemens et en diminuer le frottement, ainsi que les belles farines marchandes qui sortent de ce moulin, ont mérité les louanges des connoisseurs. Les vaisseaux de l'intérieur chargés de bled, et ceux qui, de New-York, viennent y prendre des farines, s'amarrent à la

porte même du moulin, au pied duquel il y a toujours 40 pieds d'eau. Quel dommage que la hauteur des montagnes lui dérobe le soleil pendant une partie du jour ! On dit que ce bel établissement a coûté 18,500 piastres (97,125 liv.) ».

Le vent et la marée nous ayant manqué quelques milles au-dessus de ce moulin, nous mouillâmes par cinq brasses d'eau dans une belle anse environnée de peupliers à feuilles argentées, et de hemlocs respectables par leurs longues mousses. Au fond de l'anse nous entendîmes le bruit d'une chute, qu'on nous dit être celle du Pooplo's-Kill (10). Il étoit six heures, et depuis long-temps le soleil avoit disparu derrière les montagnes de la rive occidentale. Nous étions occupés à examiner cette belle et abondante cascade, dont un jour l'art tirera un grand parti, lorsqu'un bruit semblable à celui d'une violente explosion vint tout-à-coup frapper nos oreilles et étonner nos esprits.

Les échos dont nous nous étions divertis auparavant, n'étoient que de foibles sons, comparés à ceux qui, à l'instant, répétèrent des roulemens et des éclats, dont il m'est impossible de peindre la force et la violence. De toutes parts nous en étions environnés; et nous nous amusâmes à les poursuivre d'une oreille attentive, jusqu'à ce qu'insensiblement ces répétitions

se perdirent dans le silence et dans l'éloignement.

« C'est le canon de retraite, nous dit le capitaine (11). — Je me croyois, lui répondit M. Herman, à 1,500 lieues de l'Europe, dans un pays de paix et de tranquillité, et voilà du canon! — Nous ne sommes qu'à trois milles de West-Point, répondit le capitaine; n'avez-vous jamais entendu parler des fortifications que notre premier Congrès y fit élever pendant la guerre de l'indépendance? En effet, jamais emplacement ne fut plus favorable. La rivière formant un coude très-considérable, la péninsule qui oblige les vaisseaux à faire un grand détour est très-longue; l'escarpement des rivages, la position relative des hauteurs voisines, déterminèrent le Congrès à fermer ce passage; les éminences furent couvertes de batteries, de redoutes formidables, dont les feux se croisoient sur plusieurs points de la rivière. Demain vous verrez en passant ce qui reste de tous ces grands travaux; nous friserons le rocher auquel fut attachée l'extrémité orientale de la chaîne qui la fermoit, et dont chaque chaînon pesoit plus de 400 livres. Parmi les causes qui ont assuré la liberté et l'indépendance de ces Etats, peut-être ces fortifications inexpugnables doivent-elles être comptées pour beaucoup ».

L'obscurité de la nuit ayant peu à peu fait

disparoître les grands et magnifiques objets dont nous étions environnés, le capitaine nous invita à descendre dans la chambre du vaisseau. Elle étoit meublée à la chinoise, éclairée de bougies venues du même pays, renfermées chacune dans son bocal, et il nous fit observer sur la carte dressée pendant la guerre, sous les yeux et par les ordres du général Washington, les péninsules et les promontoires, les caps, les contours et les parties les plus défensibles de ce célèbre détroit, que le grand homme considéroit comme la clef de cette partie du continent. Il nous entretint ensuite de l'intérieur de ces montagnes qu'il avoit parcourues d'un côté jusqu'aux limites du Connecticut, et de l'autre, jusqu'à celles du nouveau Jersey. — Si j'étois cultivateur, nous dit-il (et je ne navigue que pour le devenir un jour), j'en préférerois le séjour à celui des comtés de Fish-Kill, Duchesse, Colombia (12). Tout ici est favorable à la culture ; fécondité des vallées, limpidité des ruisseaux, utilité des arrosemens, abondance des plus beaux bois, voisinage de plusieurs grosses forges. Quelques officiers étrangers, réformés à la paix de 1763, vinrent y fonder des établissemens qui, pendant long-temps, ont mérité les louanges des connoisseurs et l'admiration publique. A l'amour du travail, aux connoissances agricoles, ils

unissoient l'urbanité, la douceur des mœurs, ainsi que l'avantage de talens divers. Souvent leurs amis quittoient la ville pour venir passer quelque temps avec ces respectables familles, dont la réunion a long-temps offert le tableau le plus séduisant de l'industrie éclairée, de la douce aisance et du bonheur. Malheureusement la guerre de l'indépendance en a ruiné plusieurs ».

La lune, que nous attendions avec impatience, parut enfin au-dessus des montagnes : ce fut alors que, remontés sur le pont, mille formes étranges et nouvelles se présentèrent à nos yeux. Ce n'étoient plus les illusions de l'optique, les gradations de la perspective, ni cette variété d'objets bien connus qu'éclairoit pendant le jour la lumière du soleil, mais des illusions plus singulières et plus bizarres, auxquelles on ne pouvoit pas donner de nom. Ce qui me parut plus amusant, fut que chacun de nous, frappé de la beauté des choses que lui peignoit son imagination, blâmoit son voisin de ce qu'il croyoit en voir de différentes. Quel champ, en effet, que ce vague d'une obscurité plus ou moins profonde, que ce mélange d'une lumière plus ou moins brillante, plus ou moins affoiblie, environnés comme nous l'étions des eaux du fleuve, de forêts, de montagnes, que les voiles de la

nuit paroissoient avoir rapprochées de nous ! Il n'étoit donc point étonnant qu'au milieu d'une scène aussi imposante et aussi nouvelle, nos imaginations empruntassent de la singularité et de la grandeur de tant d'objets, quelques-uns des traits et même des charmes de la bizarrerie !

Il étoit minuit, et nous étions encore sur le pont, occupés à contempler la majesté de la nature, ces efforts d'une puissance que nous ne comprendrons jamais, déployés dans les cieux, sur la terre et sous les eaux : le calme profond, le silence solemnel de cette belle nuit chaldéenne n'étoient que rarement et foiblement interrompus par les lentes et longues ondulations des vagues, qu'on entendoit à peine se briser sur les rivages éloignés, ou que sillonnoit en tremblant le cable de notre vaisseau ; par le frémissement des feuilles, ou enfin par le murmure éloigné du passage de cet immense volume d'eau à travers ce long et tortueux détroit. Nous nous amusions encore avec les échos du voisinage, auxquels nous faisions répéter des vers et des chansons, lorsque nos oreilles furent tout-à-coup frappées d'un bruit très-extraordinaire, comme si quelque géant placé sur le haut des montagnes, eût jeté des rochers dans le fleuve. — « Ce sont des esturgeons, nous dit le capitaine, qui retombent dans la rivière après avoir sauté à

une grande hauteur. J'ignore quel peut être le motif d'un exercice aussi singulier ».

Le lendemain, nous levâmes l'ancre aussi-tôt que la marée le permit, et le capitaine ayant beaucoup diminué la voilure de son vaisseau, nous eûmes le temps de considérer attentivement ce qui reste encore des immenses travaux de West-Point, ou plutôt ce qui peut en être vu du milieu de la rivière. La plupart des redoutes construites en pierre, les batteries élevées sur la crête des rochers ainsi qu'à fleur d'eau, nous parurent bien conservées, quoiqu'en partie cachées sous les épais feuillages des buissons et des arbrisseaux; car tout ce que le pied de l'homme ne foule que rarement, est bientôt ici couvert de bois.

« Ce vaste amphithéâtre de défenses, nous dit le capitaine, a exigé le travail assidu de plusieurs milliers d'hommes pendant deux longues années : de toutes les maisons qu'on avoit construites, il ne reste plus que le grand magasin devenu arsenal, dans lequel on a déposé la grosse artillerie des fortifications, et celle qui fut prise à la capitulation de Saratoga. Les deux extrémités de la chaîne qui fermoit la rivière étoient défendues, comme vous voyez, par ces deux formidables redoutes parfaitement conservées. Il est aisé de voir que les vaisseaux n'auroient

jamais pu en approcher, sans s'exposer, pendant plus de deux milles, au feu foudroyant et croisé des rivages et des hauteurs voisines ».

Enfin, après avoir lentement dépassé ces restes de tant d'efforts et de persévérance, nous entrâmes dans le dernier et spacieux canal, le plus imposant de ce détroit, dont l'extrémité est terminée par deux montagnes, qui, bien qu'à-peu-près perpendiculaires, sont cependant en partie boisées, et d'où nous commençâmes à découvrir les campagnes et les habitations de la rive occidentale du fleuve. Ce fleuve, à son débouquement, a près de trois milles de largeur entre New-Windsor et Fish-Kill.

CHAPITRE XVI.

Conformément à sa promesse, le capitaine nous débarqua à cette première bourgade, bientôt après être sorti du détroit; mais comme ce n'est qu'une embarcadère où aboutissent plusieurs chemins venant de l'intérieur, et qui ne nous offroit rien d'intéressant, nous en partîmes sur le champ. A peine avions-nous fait quelques milles du côté de Béthélem, que nous rencontrâmes M. John Allisson, riche propriétaire de ce canton, avec lequel j'avois traversé l'Océan quatre ans auparavant, et qui, après nous avoir fait voir son beau moulin, dans lequel il convertissoit annuellement en farines 25 à 30 mille boisseaux de bled, voulut que nous dînassions avec lui. Ses entreprises auroient été beaucoup plus considérables, nous dit-il, s'il n'étoit pas exposé à manquer d'eau pendant les chaleurs de l'été, et si on pouvoit trouver les moyens de se débarrasser de la mouche Hessoise (Hessian Fly (1)), insecte qui, depuis plusieurs années, faisoit des ravages considérables dans tous les cantons voisins, et dont on n'avoit jamais entendu parler avant l'arrivée des troupes allemandes à New-York.

Guidés par des pierres milliaires, nous continuâmes notre voyage jusqu'à Blooming-Green, où nous devions quitter la grande route pour entrer dans les montagnes; mais à peine avions-nous passé le pont établi sur le Murderer's Creek, que nous découvrîmes un autre moulin qui excita l'insatiable curiosité de M. Herman. Heureusement nous en rencontrâmes le propriétaire J. Thorn, qui nous engagea très-poliment à entrer, et s'offrit de nous en faire voir tous les détails. Il commença par le rez-de-chaussée occupé par quatre paires de meules; de-là il nous fit monter plusieurs étages remplis de ventilateurs immenses, de blutoirs à brosses d'une invention nouvelle, et il nous conduisit jusqu'au quatrième, où les farines étoient rafraîchies pendant quinze jours avant d'être blutées et mises en barriques. Ce dernier plancher avoit toute la grandeur de l'édifice, c'est-à-dire 94 pieds sur 40. Il nous mena ensuite à sa digue.

« L'art et la nature, nous dit-il, m'ont procuré une chute de 18 pieds; par ce moyen, mes roues recevant d'en-haut la force motrice, il me faut beaucoup moins d'eau. Voici ma tonnellerie, où je fais faire annuellement 3 à 4000 barriques. — Combien de bled convertissez-vous donc en farine, demanda mon compagnon ? —

40 à 50,000 boisseaux. — D'où tirez-vous le bled? — Des comtés de Sussex, d'Orange, d'Ulster, ainsi que du Haut-Jersey et de la Pensylvanie. — Combien vous coûte-t-il le boisseau? — Le prix des marchés de l'Europe est notre thermomètre ; en général huit à dix shellings (2). — Quel est l'usage de cette grande muraille construite au-delà de vos tournans, et qui paroît supporter une partie de la bâtisse de votre beau moulin? — C'est pour les mettre à l'abri de la gelée. — Combien tout cela vous a-t-il coûté? — 14,000 piastres, en y comprenant la digue et l'emplacement (73,500 liv.) ».

Enfin, nous entrâmes dans les montagnes, presque toutes bien cultivées depuis long-temps, et après trois heures de marche, nous découvrîmes la belle vallée de Skonomonk. — « Tout ce que vous appercevez, dis-je à M. Herman, appartient à mon ami Jessé Wood-Hull, ces herbages, ce grand verger, ces champs à perte de vue. Le croiriez-vous? C'est lui qui a renversé le premier arbre de ce vaste établissement, et ce brave homme n'a pas encore 50 ans. Je crois le reconnoître à sa haute taille, sur ce coteau que trois charrues labourent ; allons-y ».

Après que nous en eûmes été reçus comme si l'hospitalité elle-même nous eût pris par la main,

mon compagnon étonné de voir que chaque attelage étoit composé de deux paires de bœufs et de deux chevaux, lui en demanda la raison. — « La terre est si compacte dans cette vallée, répondit-il, que nos labours exigent une très-grande force : souvent même la brisure se fait avec quatre paires. Bien différent est le sol des cantons voisins, qu'on laboure avec trois chevaux seulement ».

— « Pourquoi ces bœufs marchent-ils si lestement, et ceux que j'ai vus dans le Connecticut, si pesamment ? — Ceux que vous voyez ici ne sont point des bœufs. — Etonné de cette réponse à laquelle M. Herman paroissoit ne rien comprendre, le Colonel ajouta : — Non, Monsieur, ce ne sont point des bœufs, mais des animaux d'une espèce nouvelle, et pour lesquels notre langue, toute riche qu'elle est, n'a point encore de nom. — Ce sont des génisses auxquelles, dans leur jeunesse, j'ai fait subir une opération très-simple et nullement dangereuse, en les privant de leur sexe ; j'en ai fait des animaux de trait qui sont beaucoup plus agiles, quoiqu'aussi propres au travail et à la fatigue, que des mâles ; mais elles sont un peu moins dociles. Tous les ans je fais subir la même opération à un certain nombre de poulines, ce qui les rend bien supérieures à mes autres chevaux,

pour la force et la santé, et sur-tout pour la sûreté de la marche ».

— « Où avez-vous puisé cette idée si neuve et si singulière ? Quel est l'anatomiste qui exécute cette opération ? — Je l'ai puisée dans ma tête, lui dit-il. J'en fis moi-même les premiers essais il y a 15 ans ; ils furent heureux, et l'ont constamment été depuis ».

« Ne craignez-vous point de faire tort à la multiplication de ces deux espèces ? Non, parce qu'ici on ne tue jamais de veaux, et que nous avons un très-grand nombre de chevaux ».

« Nous sommes venus, lui dis-je, pour passer quelques jours avec vous, et ensuite, munis de vos instructions, aller voir les grosses forges de Sterling, de Ringwood, de Charlottsbourg, &c. Voudrez-vous alors nous prêter des chevaux ? — Très-volontiers ; mais j'exige que vous restiez avec moi une semaine ; alors je vous accompagnerai par-tout où vous voudrez. — Si vous aimez la chasse ou la pêche, il y a ici de quoi vous amuser ».

Le lendemain, en revenant de parcourir ses herbages et ses champs, il fit sortir de l'écurie plusieurs de ses jumens hongres. — « Je ne chasse le cerf qu'à cheval, nous dit-il, et voilà mes montures ; elles sont infatigables et jamais ne bronchent : elles ont encore d'autres qualités ;

celle de trotter avec beaucoup de vîtesse, sans jamais se ferrer. — D'où leur viennent ces qualités? — De leur éducation. — Trois fois la semaine, pendant l'été, je leur fais mettre des sabots de plomb aux pieds de devant; on leur apprend d'abord à marcher avec ce poids, ensuite à trotter. Six mois de cet exercice suffisent pour que jamais ceux de derrière ne puissent atteindre ceux de devant, quelqu'alongé ou précipité que soit leur trot ».

— « Combien de terre cultivez-vous? — 748 acres. — C'est trop, je le sais, car à peine un seul homme peut-il surveiller une aussi grande entreprise. Mais la machine est montée, je ne pourrois pas faire autrement; d'ailleurs j'ai neuf enfans, et si tous vouloient être cultivateurs comme leur père, vous sentez que les 1,500 acres que je possède ici ne suffiroient pas pour leur former chacun une bonne plantation. J'y ai pourvu par une acquisition assez considérable, que je viens de faire dans le nouveau comté d'Otségo (3) ».

— « Ne voyant presque plus de souches dans vos champs, lui dit M. Herman, j'imagine que cé grand défrichement a été commencé avant vous. — Non : j'en ai moi-même renversé le premier arbre il y a trente-un ans; j'en avois alors 18. Je n'étois pas seul, comme vous pouvez le

croire. — Quel hideux spectacle le fond de cette vallée présentoit alors ! La richesse bienfaisante de la nature, étoit ensevelie sous les débris les plus rebutans d'arbres renversés et en partie recouverts de terre; ces beaux herbages, ces prairies, aujourd'hui si unies et si vertes, n'étoient qu'un marais encombré de saules, dont l'extrémité des branches reprenoit racines pour former de nouvelles tiges, de ronces noires et traînantes, de vignes épineuses dont les innombrables jets entrelaçoient les buissons et les rendoient impénétrables; enfin de frênes et d'érables aquatiques d'une grande hauteur. Très-certainement les générations futures nous devront quelque reconnoissance; mais pourront-elles jamais savoir quelles ont été les fatigues et les peines, les dégoûts et l'ennui qui ont accompagné ces pénibles commencemens » ?

« Un jour, continua-t-il, après 17 mois du travail le plus assidu, frappé du peu de progrès que nous avions fait, je crus ne pouvoir jamais franchir l'intervalle immense que j'appercevois avant de parvenir à la jouissance de quelques champs enclos, de quelques acres de prairies, d'une maison et d'une grange; cette réflexion me désola. Tout-à-coup je fus saisi d'un abattement que je n'avois point encore éprouvé; mon courage et mes forces disparurent; l'espérance,

qui, tous les matins, précédoit mes pas quand j'allois aux bois, et, tous les soirs, me suivoit quand j'en revenois, m'abandonna tout-à-fait. Je cessai de considérer cette belle propriété que mon père m'avoit donnée, comme la voie qui devoit un jour me conduire à l'aisance et à l'indépendance. Je regrettois, je gémissois de me voir condamné à passer les plus beaux jours de ma jeunesse loin des plaisirs de la société, au milieu de ces sombres forêts, de ces marais impénétrables, que la persévérance et le courage, le fer et le feu ne pouvoient pas détruire. Tant d'obstacles à vaincre, me disois-je, tant de difficultés à surmonter, exigeroient les forces d'Hercule ou de Milon, et la longévité d'un patriarche. En vain un de mes oncles établi à Blooming-Grove dans le voisinage, venoit-il souvent me voir et m'encourager; en vain mon père m'écrivoit-il les lettres les plus propres à rappeler mon activité; je luttois depuis plusieurs mois contre moi-même, lorsque j'appris le départ prochain d'un de mes oncles pour Surinam, avec une cargaison de chevaux (4). Entraîné par je ne sais quel prestige, je fus le trouver à New-York, et n'informai mon père de ma fuite, que le jour même de notre départ ».

« Nous ne fûmes pas plutôt au large que je me crus délivré d'un pesant fardeau; je me sen-

tois comme un homme qui renaît à l'existence après une longue maladie ; je me félicitois d'avoir abandonné un genre de vie aussi pénible et aussi monotone, toutes mes idées et mes réflexions étant dirigées vers un autre but. Mon esprit n'étoit plus le même ; jamais métamorphose ne fut aussi complète. Si quelquefois je pensois à cette vallée, je me félicitois de nouveau de l'avoir abandonnée, ainsi que cette longue suite de travaux qui ne paroissoient plus à mes yeux que comme une servitude honteuse, un vil esclavage. Je calculois quelle devoit être la longueur de mon apprentissage, et combien d'années devoient s'écouler avant que je pusse obtenir le commandement d'un vaisseau. La seule réflexion qui venoit quelquefois attrister mon esprit, étoit celle d'avoir déplu à mes bons parens, en abandonnant Skonomonk ».

« Jusqu'alors les vents avoient été favorables et la mer douce ; mais en traversant la latitude du cap Hateras et des Bermudes (5), nous fûmes assaillis d'un coup de vent très-violent qui obligea le capitaine à se défaire de ses chevaux, en les jetant à la mer. Cet orage, le premier que j'eusse vu, remplit mon cœur de crainte et d'épouvante, et dans un instant dissipa mes nouveaux projets. Je fus saisi du mal de mer : durant mes douloureuses angoisses, mon esprit se re-

porta involontairement vers cette vallée, que je commençai à considérer sous des couleurs moins sombres. Quelquefois, dans mes rêves, il me sembloit en voir les marais convertis en herbages et couverts de bestiaux ; les terres boisées, en champs de maïs et de bled. « Ah! me disois-je en me réveillant, si une partie seulement de ce que mon imagination vient de voir eût existé, je n'aurois jamais quitté ce bel héritage, et je ne serois pas aujourd'hui exposé à la fureur des vents et des flots ».

« Enfin, après une longue et pénible traversée, nous arrivâmes à Surinam (6) : la chaleur excessive de ce climat dévorant, les insectes dégoûtans dont nous étions sans cesse environnés, ces tonnerres, ces éclairs redoutables, qui me paroissoient être les avant-coureurs de la destruction du monde ; l'extrême subordination que mon oncle exigeoit ; ce gouffre de fond-de-cale, où tous les jours j'étois obligé de descendre pour aider au déchargement et au chargement du vaisseau ; toutes ces souffrances imprévues firent naître les regrets dans mon ame, et y appelèrent le repentir. En comparant les inconvéniens attachés à ces deux genres de vie, je ne tardai pas à sentir qu'il y en avoit par-tout, que par-tout la nature nous échappe ou s'arme contre nous, qu'il valoit mille fois mieux, quelque fatigue

qu'il en coûtât, abattre, brûler des arbres, et peu à peu nettoyer la surface d'un sol fertile qui devoit un jour me récompenser au centuple, que de sillonner l'océan tempêtueux, que de traverser des climats brûlans, et affronter les orages de la zône torride. Si dans les bois on éprouve le dégoût, l'ennui et les fatigues, me disois-je, du moins ne font-ils pas disparoître l'espérance, comme les dangers de ce climat où l'on passe la moitié des jours à trembler sous des foudres verticales qui bouleversent l'atmosphère et la terre ».

« Revenu à New-York après cinq mois d'absence (car nous avions été obligés d'aller à Esséquibo (7) compléter notre chargement), je partis dès le lendemain de mon arrivée, pour aller sur l'île Longue, me jeter dans les bras de mes parens dont je redoutois le juste courroux. Quelle fut ma surprise et ma joie, lorsque j'appris que mon père étoit ici, et lorsque ma mère me raconta ce qu'il lui avoit dit après avoir reçu ma lettre! — « Le découragement qui s'est » emparé de ce jeune homme, ne me surprend » point; il n'est pas le premier qui, dans des cir» constances semblables, en ait été atteint; mais » au lieu de s'embarquer, de fuir sa terre natale, » que ne venoit-il me trouver? Ne savoit-il pas » que j'étois son père et son ami, et toi sa mère,

» sa tendre mère? Pour le dégoûter de ses pro-
» jets maritimes et le fixer irrévocablement, je
» ne connois que deux moyens : je vais louer six
» bons travailleurs, qui, avec les quatre laissés
» à Skonomonk, feront beaucoup d'ouvrage
» pendant son absence. A son retour, étonné,
» flatté de nos progrès, il rougira de son incar-
» tade, et sentira le prix de la leçon que j'ai
» voulu lui donner. Cela ne vaudra-t-il pas mieux
» que toute autre espèce de réprimande? Bientôt
» il oubliera le passé, et moi aussi. Quant au
» second moyen, je ne t'en parlerai qu'à son
» retour ».

« Ce moment fut un des plus beaux de ma vie. Quelques jours après, je vins ici retrouver ce bon père, qui me dit, en m'embrassant tendrement, les yeux baignés de larmes: — « Eh bien, Jessé!
» ce pays-ci ne vaut-il pas mieux que Surinam?
» A la vérité on n'y devient pas un riche et
» voluptueux colon, un millionnaire, mais un
» cultivateur, un laboureur plein de santé et
» d'aisance, qui ne rougit pas de manier la
» hache et d'empoigner la charrue ».

— « Ah, mon pere! lui répondis-je, ce climat, ce pays me paroissent aujourd'hui comme un paradis terrestre, comparé à celui d'où je viens; si vous me pardonnez, je ne cesserai de me vouer à l'industrie la plus assidue, jusqu'à ce que

j'aie accompli vos projets devenus les miens »!

— « Depuis ton départ, reprit-il, j'ai fait net- » toyer, enclore et semer en bled un champ de » 27 acres, arracher, brûler un grand nombre » de souches, détruire deux digues de castors, » élever enfin un moulin à scie, pour pouvoir » te faire construire une maison décente et com- » mode, ainsi qu'une grange proportionnée aux » récoltes considérables que tu auras un jour. » N'ai-je pas bien employé les cinq mois de ton » absence » ?

« J'ai un autre présent à te faire, Jessé, con- » tinua-t-il, c'est celui d'une femme comme il » en faut une, sage, saine, laborieuse et enten- » due. Tu connois S. B. du district de Cornwall, » embrasse-moi. Si tu n'as rapporté de Surinam, » ni sucre, ni indigo, tu as acquis pendant ce » voyage quelque chose qui vaut mieux, mille fois » mieux pour un jeune homme comme toi, c'est » l'expérience; car la vie est comme les glaces » de l'hiver sur lesquelles on n'apprend à mar- » cher, à se tenir ferme, qu'après s'être relevé » des premiers faux pas: et puis tu sauras mieux » connoître ton père ». — « J'ai fait une grande faute, lui répondis-je; et si vous me la pardonnez, ce sera la dernière. — Oui, j'en suis sûr, me dit-il, embrasse-moi! Que tout ceci soit oublié »!

« Heureux les enfans à qui la nature a donné des pères, ou plutôt des amis semblables au mien ! Ils leur doivent plus que la vie. Malheureusement il est mort ; mais sa mémoire, que je bénis tous les jours, après avoir offert mes prières à l'Être suprême, vivra dans la mienne aussi longtemps que moi. Ma bonne mère existe encore à S. George, sur l'île de Nassau (8) ».

« Le lendemain, la hache à la main, j'allois partir pour les bois, lorsqu'il m'arrêta et me dit : « Jessé, repose-toi ; va voir la femme que je te destine ; et mérite son affection : moi je resterai ici jusques au commencement de l'hiver ».

« Je l'épousai six mois après, cette chère et précieuse femme ; et depuis, elle a fait mon bonheur. Elle m'a rendu père de neuf enfans, et est justement renommée pour son intelligence dans les affaires du ménage, département bien important ici ».

« Comme pour mettre le comble à ma félicité, un frère chéri, professeur au collége de New-Haven, vint passer avec moi les vacances de cette même année ; c'est à lui que je dois plusieurs améliorations importantes en agriculture. Il a dans les environs de cette ville une petite plantation, sur laquelle, à force de soins, de persévérance et de connoissances, il a réuni tout ce

qu'on cultive d'utile et d'agréable dans ces Etats. On peut le dire, son jardin et sa terre sont un épitome du continent. Une fois l'an, il donne à son président et à ses collègues un grand dîner, qu'il appelle d'un nom grec que j'ai oublié. Le linge de sa table vient de quelques cotoniers qu'il cultive ; ses serviettes sont bordées de raies bleues, teintes avec de l'indigo, dont il fait annuellement deux à trois onces. Je ne vous parle pas des viandes, des légumes et des fruits provenant de sa basse-cour et de son potager ; le sucre d'érable, l'huile de sézamen, l'eau-de-vie de pêches, le sirop et le vinaigre d'érable (9), le cidre, l'hydromel, le vin de cerises, les confitures, une espèce de thé de ce pays (Labrador), le café même, tout vient de ses champs, de son jardin, ou de sa serre : oui, tout, jusques à sa bougie (10). Mais ce qui vous étonnera encore plus, c'est le *punch* dont il les régale. L'acide de cette liqueur vient aussi de son jardin. C'est moi qui, en parcourant les bois, il y a quelques années, découvris ce charmant arbuste ; il rapporte des bayes grosses comme un œuf de pigeon du plus bel incarnat, remplies d'un jus transparent de la même couleur, que nos médecins ont trouvé aussi bon que celui des citrons de la Jamaïque, ou de Bahama ; c'est exactement le même que celui du cramberry (11) des marais.

Il est assez singulier qu'une plante et un arbre rapportent le même fruit, sans autre différence que la grosseur ».

Le lendemain n'ayant pas trouvé le colonel dans son salon, nous ne tardâmes pas à découvrir qu'il étoit occupé à raccommoder le soc d'une de ses charrues. — « Ce n'est point, nous dit-il, par économie, que je frappe quelquefois sur mon enclume, mais pour gagner du temps, qui fait ici toute notre richesse. Le temps est plus rapide que l'eau de ma rivière. Combien de jours n'ai-je pas souvent perdus pour un ouvrage d'une demi-heure, lorsque je me servois du maréchal voisin » !

— « Pourquoi le temps seroit-il plus rapide ici qu'ailleurs? demanda M. Herman ». — « Parce que nous n'avons point de printemps, et que l'été succède à l'hiver si promptement, que souvent il est difficile de confier à la terre les grains de cette première saison, avant que celle de la fenaison ne soit venue. D'un autre côté, la longueur de nos hivers nous oblige d'avoir une grande quantité de fourrages ; le travail nécessaire à le procurer, dure quelquefois six semaines ; car je fauche annuellement près de cent acres, et pendant ce temps-là, nos charrues se reposent. Vous voyez bien que nous n'avons pas de temps à perdre, et que, si nos hivers

étoient moins longs, nos récoltes seroient beaucoup plus considérables ».

« D'un autre côté, comme shériff du Comté, je suis obligé de passer plusieurs jours à Goshem (12), toutes les fois que les cours inférieures et supérieures viennent y tenir leurs séances : comme colonel de la milice du même Comté, quatre grands exercices annuels et de fréquentes inspections m'obligent de quitter souvent mes champs. Tous ces devoirs extérieurs, unis aux soins indispensables qu'exige une aussi grande entreprise, et une famille composée de trente-cinq individus, qu'il faut vêtir et nourrir, contribuent à rendre le temps encore plus rapide et plus précieux pour moi que pour bien d'autres ».

— « Mais pourquoi, lui demanda encore M. Herman, un état de milices dans un pays qui jouit d'une profonde paix? N'avez-vous pas des troupes réglées »?

« Nous n'en avons que ce qui est indispensablement nécessaire pour garder nos frontières et protéger les nouvelles colonies qui se sont formées au-delà de l'Ohio. Il n'y a pas un seul soldat dans nos villes ; d'ailleurs la Constitution exige que tout citoyen, depuis l'âge de dix-huit jusqu'à cinquante ans, soit enrôlé, armé et prêt à marcher. Le repos et la tranquillité des villes

et des campagnes n'étant confiés qu'à la sauvegarde des loix, il est nécessaire qu'en cas de besoin, les magistrats puissent appeler à leur secours des détachemens de la milice : par qui peuvent-elles être mieux conservées, préservées de toute atteinte, que par les citoyens » ?

Le soir, mon compagnon s'étant apperçu que les chandelles qui éclairoient le salon étoient vertes, en demanda la raison au colonel. — « C'est qu'elles ne sont pas faites avec du suif, répondit-il, mais avec de la cire végétale, produite par des buissons très-communs dans ce canton : le plateau de la montagne de Skonomonk en est entièrement couvert. Rien de plus simple ni de plus facile que de s'en procurer autant qu'on en veut. N'observez-vous pas combien la fumée en est suave et odorante? Déjà on a essayé avec succès de la blanchir. Encore quelques années, et nous serons en état de perfectionner plusieurs nouvelles branches d'industrie et de commerce. Déjà on en envoie avec celle de nos abeilles aux îles espagnoles et portugaises, dont le culte exige la lumière des cierges, lors même que celle du soleil luit ».

« La même activité, le même degré de soins et de prévoyance qui préside aux travaux de nos champs, préside aussi à l'économie de nos ménages. Ici on file annuellement assez de

coton, de lin et de laine pour entretenir la maison et vêtir toute la famille. Les différentes étoffes qu'on en fait, sont tissues sous mon toît ; celles qui doivent être teintes, y subissent aussi cette opération. Ma femme est notre grande teinturière : nous en faisons ordinairement 8 à 1200 aunes par an. Il en est de même du savon : chaque famille fait annuellement tout celui dont elle a besoin, avec de la graisse et de la cire végétale. Cette opération est plus facile et plus prompte encore que la manipulation du sucre d'érable ».

« Je dois à la nature trois à quatre cents de ces arbres si utiles , que j'ai fait soigneusement enclore, et dont j'ai élagué tous les voisins importuns pour augmenter la vigueur ainsi que la quantité de leur sève. Ce beau verger, devenu notre petite Jamaïque, me fournit annuellement au mois d'avril tout le sucre, le sirop et le vinaigre dont nous avons besoin. Chaque arbre en donne de trois à quatre livres ; mais pour ne les point fatiguer, je les ai divisés en trois classes, dont on n'en saigne qu'une tous les ans. Depuis que je les ai débarrassés de tout ce qui les gênoit et les étouffoit, et que le soleil les inonde de ses rayons bienfaisans, j'observe que leur sève devient annuellement plus riche et plus abondante. Dans quelques années, j'espère que cha-

cun d'eux me donnera cinq livres de sucre. Déjà on commence à le raffiner. Celui que je viens de recevoir de New-York m'a paru aussi beau et aussi éclatant, que celui de la Jamaïque ou d'Antiga. Quant au vinaigre, je n'en connois ni de meilleur, ni de plus fort ».

Enfin, précédés du chef de cette bonne famille, nous partîmes de Skonomonk pour Sterling, dont nous ne tardâmes pas à entendre les gros marteaux, et où nous arrivâmes de bonne heure (*).

(*) Les détails intéressans que renferme ce chapitre, suffiroient pour prouver, si elle n'étoit pas déjà reconnue depuis long-temps, cette vérité devenue triviale à force d'être évidente, savoir, que le besoin est le père de l'industrie. J'ajoute que les succès (toujours chèrement achetés) de l'industrie, procurent pourtant à l'homme le bonheur, qu'il ne trouve ni dans les faveurs de la fortune, ni dans les faciles jouissances du luxe. Voilà ce dont est bien convaincu, et par sa propre expérience, l'actif et laborieux colon : voilà ce que ne soupçonne même pas, bien loin de le comprendre, l'oisif ou frivole habitant des villes en Europe. (*Note communiquée à l'éditeur par le cit. B....*)

CHAPITRE XVII.

A peine avions-nous mis nos chevaux à l'écurie, que le propriétaire, M. Townsend, vint au-devant de nous, et nous reçut avec la politesse d'un homme accoutumé à voir souvent des étrangers et des voyageurs. En effet, son hospitalité est si bien connue depuis long-temps, que, soit qu'on vienne de l'intérieur ou de New-York, on s'arrange toujours de manière à loger chez lui, en passant les montagnes. Ayant appris que le motif de notre voyage étoit d'examiner avec attention ses différens ouvrages, il offrit de nous en montrer tous les détails.

D'abord, il nous conduisit à sa grande fournaise où le minerai étoit fondu et ensuite converti en saumons de 60 à 100 livres pesant. Elle étoit située à peu de distance de la principale digue, qui, par la position favorable des rochers, lui avoit procuré à peu de frais une retenue d'eau très-considérable. D'un simple ruisseau, il avoit fait un petit lac de quinze mille acres de surface, rempli de poisson, et sur lequel il avoit un joli bateau. Cette fournaise étoit animée par deux immenses soufflets de quarante-huit pieds sur sept, qui n'étoient faits que de

bois sans fer, ni cuir. La violence, le bruit du vent qu'ils produisoient, ressembloit à celui d'une tempête.

« Cette fournaise, nous dit-il, produit annuellement, quand il ne lui arrive point d'accident, de deux mille à deux mille quatre cents tonneaux de fer, dont les trois quarts sont convertis en barres, et le reste fondu en boulets, canons, etc. à l'usage du commerce. Ces montagnes dont les coupes me procurent le charbon, fournissent aussi plusieurs espèces de minerai, d'une excellente qualité, connu sous des noms différens ».

De-là nous fûmes voir la raffinerie; six gros marteaux étoient occupés à forger des barres de fer et des ancres, ainsi que plusieurs pièces à l'usage des vaisseaux. Plus bas, sur le même ruisseau, étoit la fonderie avec son four à réverbère. Il nous fit observer plusieurs machines ingénieuses, destinées à différens usages, dont on lui avoit envoyé les modèles, qu'il avoit fondus avec un potin nouvellement découvert dans ces montagnes, dont le grain, après deux fusions, acquiert la finesse et presque la couleur de l'étain.

« Je puis en faire, nous dit-il, les choses les plus délicates et les plus légères. Quel dommage que vous ne soyez pas venus ici huit ou dix jours plutôt! je vous aurois fait voir, 1°. trois nouvelles espèces de charrues, dont j'ai fondu

les principales pièces, et qui cependant ne sont pas plus pesantes que les anciennes. Chacune d'elles est pourvue d'une espèce de romaine graduée, au moyen de laquelle on peut voir avec la dernière précision à combien se monte la puissance de l'attelage, et conséquemment la résistance, c'est-à-dire, la ténacité du sol; 2°. un moulin portatif, destiné à détacher le grain de la menue paille. Cette invention n'est que la suite d'une autre, au moyen de laquelle tous les épis d'un champ pourront être facilement enlevés, sans qu'on soit obligé de le couper par le pied pour en faire des gerbes, suivant l'ancien usage. Tout cela est parti pour le Mont-Vernon (1); car, continua-t-il, quoique le général Washington remplisse avec des talens aussi distingués la présidence de l'Union, à laquelle il a été appelé par la voix unanime de l'affection et de la reconnoissance, et que le siége du Gouvernement soit à cent lieues de sa belle terre, il surveille son immense culture, et en dirige les opérations avec un discernement et une attention dignes d'éloges. Toutes les semaines il en reçoit les détails, comme un négociant, le compte courant de ses affaires. A l'aide d'une très-grande carte qu'il m'a fait voir, il connoît tous ses champs, sait ce qu'ils ont rapporté, et préjuge ce qu'on doit y semer. Jamais on n'a poussé plus loin l'ordre,

la méthode et l'économie du temps. C'étoit la même chose durant la guerre. Le Congrès et le public ne furent pas peu étonnés, lorsqu'après être rentré dans la classe des citoyens, il rendit au premier les comptes de son commandement, parmi lesquels on trouva celui de la dépense particulière des services secrets pendant sept ans, entièrement écrit de sa main, et qui ne se montoit qu'à douze ou quatorze mille guinées. Pendant ce long intervalle, ainsi que depuis qu'il est devenu chef du Gouvernement général, cet illustre Agricola n'a jamais cessé d'être un des cultivateurs les plus éclairés des Etats-Unis. Avant la révolution, il avoit quarante charrues, et en 1772 il récolta près de dix mille boisseaux de bled ».

De la fournaise nous allâmes voir les fours dans lesquels le fer étoit converti en acier. — « Il n'est pas encore aussi bon que celui de Suède, nous dit M. Townsend, mais nous en approchons. Encore quelques années d'expérience, et nous parviendrons à la perfection. Le fer qui sort de dessous mes marteaux, jouit depuis long-temps d'une bonne réputation, et se vend de 28 à 30 pounds le tonneau de 367 à 390 livres pesant (*) ».

(*) Le tonneau pèse 2200 livres.

« Voyez-vous, continua-t-il, ce bel et vaste herbage, environné par les deux branches de la rivière? c'est ce que j'appelle le chef-d'œuvre de mon industrie; il n'y a pas encore dix ans que ce bas-fond étoit le cloaque de ces montagnes. J'essayai de le faire défricher à la hache; mais les haliers et les broussailles dont il étoit couvert ne présentant aucune résistance, cet instrument devint inutile. Je ne savois comment m'y prendre, lorsque l'idée me vint d'y mettre trois cents chèvres, et de les y retenir jusqu'aux approches de l'hiver. Pressées par le besoin, elles firent mourir les buissons les plus vivaces, en les dépouillant de leur écorce. L'été suivant, un embrasement général fit tout disparoître; j'ensemençai mon terrein en trèfle et en timtchy, et l'année d'après, cet amas impénétrable de ronces et d'épines fut remplacé, à ma grande joie, par une abondante récolte de foin. Cette île est devenue, depuis, une des meilleures prairies du canton. Plusieurs cultivateurs ont suivi mon exemple ».

Après avoir passé deux jours à examiner ces constructions si diverses, à admirer l'art avec lequel on avoit combiné le mouvement des eaux, ainsi que l'ordre et l'arrangement des coupes de bois, nécessaires à la fourniture du charbon qu'exige une entreprise aussi considé-

rable, nous quittâmes M. Townsend, et le même jour nous arrivâmes à Ringwood, dont nous savions que le propriétaire, M. Erskine, avoit passé trois ans en Europe, à visiter les principales forges de l'Ecosse, de la Suède et de l'Allemagne. Quoique moins considérables, les ouvrages de celle-ci ne nous parurent pas moins intéressans. La combinaison, le mécanisme des différentes machines destinées à simplifier les travaux, étoient encore plus parfaits que ce que nous avions vu à Sterling. Un grand *mouvement* destiné à platiner et à fendre le fer en baguettes, parut à M. Herman un chef-d'œuvre de simplicité; mais ce qui le rendoit encore plus curieux, c'étoit le moulin à farine dont il étoit surmonté, et qu'on pouvoit baisser quand on vouloit s'en servir, ou exhausser aussi-tôt que la mouture étoit finie. Toutes les pièces en étoient de potin. Non loin de-là, étoit une autre mécanique destinée à forer les canons. M. Erskine nous dit qu'année commune, il vendoit 500 tonnes de fer en barres, 200 d'acier, sans parler des fontes : mais Ringwood, outre l'abondance des eaux et du bois, jouit d'un avantage inappréciable, celui de n'être qu'à une petite distance de la rivière Hakinsack, qui verse ses eaux dans la grande baie de New-York.

« Quelles ressources, lui dit M. Herman, ces

montagnes n'offrent-elles pas aux habitans des deux Etats de New-York et du Jersey! L'immensité des forêts dont elles sont couvertes jusqu'à leurs plus hautes cimes ; les différentes espèces de minerai qu'on trouve dans leur sein avec autant de facilité que d'abondance ; les riches et fertiles vallées, les nombreux ruisseaux qui les arrosent, ainsi que les sources qu'on rencontre à différentes hauteurs, et qui sont si utiles à l'irrigation des prairies et des champs : quels moyens de prospérité et de richesse ! Si votre postérité conserve ces beaux bois, elle jouira pendant bien des siècles des avantages précieux d'avoir le charbon nécessaire à la fabrication du fer, la facilité de réparer les bâtimens et les écluses, ainsi que tous les moyens de puissance dont elle aura besoin».

«Vous avez raison, dit M. Erskine ; il est probable que cela arrivera, puisque la chaîne entière est devenue, depuis long-temps, la propriété de plusieurs individus extrêmement intéressés à la conservation de ces forêts. Depuis les limites du Connecticut jusqu'à celles du Jersey, on compte dans ces montagnes sept fournaises et six grosses forges, sans parler des fonderies et de plusieurs raffineries, qui produisent annuellement peut-être 140,000 quintaux de

fer forgé, beaucoup d'acier, d'ancres, de canons, etc. Si, d'un autre côté, je pouvois savoir à combien se monte le produit de la vente des récoltes, des bestiaux qu'on élève dans les vallées, je suis persuadé qu'une plaine riche et fertile de 882 milles quarrés (c'est à quoi j'estime l'espace occupé par ces montagnes), ne seroit pas aussi productive ».

Le lendemain, nous fûmes à Charlottenbourg, à travers un pays très-montueux. Les constructions en avoient été érigées, avant la révolution, par une compagnie anglaise, que la guerre avoit ruinée. La fournaise venoit d'éclater, et le propriétaire étoit absent. Nous y vîmes une clouterie immense, extrêmement simplifiée au moyen d'un grand nombre de petits marteaux, mis en mouvement par un tournant extérieur. On y forgeoit des boulons, ainsi que plusieurs autres ferrures à l'usage des vaisseaux. Nous y vîmes aussi une platinerie de tôle et de lames de fer, nécessaires à la fabrication de bêches et de pelles. Là, comme à Sterling et à Ringwood, la retenue des eaux étoit immense. On nous dit que l'année précédente, on y avoit fondu 46,000 quintaux de saumons.

De Charlottenbourg, nous devions aller visiter Bellevale; mais ayant appris qu'on n'y voyoit que de gros marteaux, il fut résolu que

nous abandonnerions ce projet, pour aller voir une prairie naturelle contenant près de 70,000 aros (2), située au centre d'un pays qui commençoit à être bien cultivé.

La nature, comme pour en ôter la nudité, a embelli cette prairie immense de plusieurs îles de grandeurs différentes, dont le sol est extrêmement fertile; les unes sont couvertes de cèdres rouges, les autres de cèdres blancs très-élevés. C'est avec le bois de ces derniers qu'on couvre les maisons et les granges, et qu'on fait cette belle tonnellerie, dont l'usage est si répandu et si varié. Cette prairie est traversée dans toute sa longueur, qui est de 48 milles, par une rivière large et profonde (le Wallkill): mais depuis le pont construit à son extrémité orientale, jusqu'au fleuve Hudson, ses eaux bruyantes et rapides ne servent qu'à mettre en mouvement un grand nombre de moulins destinés à différens usages.

Accompagnés de M. John Allison, un des plus riches propriétaires de ces cantons, nous allâmes voir une île qui lui appartenoit, à un demi-mille du rivage, sur laquelle paissoient 52 vaches. La vue de ce superbe troupeau, ainsi que celle de son immense laiterie et du mécanisme employé à battre le lait, surprit beaucoup M. Herman.

« Quoi! dit-il, vous m'appreniez tout-à-l'heure que la centième partie de la surface de ces îles et de cette plaine étoit à peine cultivée, soumise à la faulx, ou convertie en herbages, et voilà déjà un troupeau si nombreux? Que sera-ce donc un jour » ?

« Il est encore bien éloigné ce jour, répondit M. Allison, où tout ce que nous voyons sera couvert de grains et d'herbes utiles. La culture de cette vaste plaine est une conquête réservée à notre postérité; ici, comme en Egypte, il faudra couper des canaux d'écoulement, quoique cette prairie soit peu sujette aux inondations; il faudra élever des digues et des chaussées, diviser les propriétés par un grand nombre de fossés, placer des bornes durables pour déterminer les limites et les subdivisions, tracer la ligne de démarcation du nouveau Jersey, laquelle la traverse dans toute sa largeur. Ces limites ne pourront être que des arbres : alors de toutes parts on verra s'élever des saules, des ypreaux, des peupliers, des sycomores. Quel ornement! quelle richesse! De quelle utilité ne sera pas la fraîcheur de leurs ombres pendant les chaleurs de l'été ! La monotonie qu'on observe aujourd'hui, sera remplacée par la variété; le vert sombre de ce triste horizon ne se confondra plus avec le brillant azur d'un beau

jour; notre population sera alors décuplée. — Mais que la multiplication des hommes est loin de contribuer à leur bonheur ! Dans l'enfance des sociétés, jouissant de plus d'espace, moins exposés à l'aiguillon des besoins, ils sont plus heureux, et conséquemment moins pervers. Peut-être même notre postérité considérera-t-elle comme l'âge d'or, celui dans lequel nous vivons. La main-d'œuvre sera moins chère, il est vrai, les jouissances de la vie seront mieux senties, mieux connues, les maisons plus spacieuses et mieux distribuées; mais il y aura des riches et des pauvres; les crimes deviendront plus communs et les loix plus sévères; peut-être même la forme de notre heureux Gouvernement aura-t-elle changé avec les circonstances ».

« Ce seroit cependant un spectacle bien intéressant pour un homme né, comme moi, dans ce pays à l'époque de sa première enfance, s'il pouvoit le revoir lorsque ces grands espaces, aujourd'hui inutiles et incultes, seront couverts de belles moissons; lorsque ces îles et ces coteaux seront décorés de bonnes habitations, et environnés de beaux vergers; lorsque la pente douce des rivages de cette vaste prairie sera cultivée jusqu'au lieu où la charrue rencontrera la faulx ! Quel luxe de végétation ne

déploiera pas alors cette terre grasse et féconde, formée par le long séjour des eaux ! Quelle quantité de chevaux, de bestiaux, naîtront, s'engraisseront sur ce sol, aujourd'hui surchargé d'herbes inutiles et de plantes sauvages ! Quelle quantité de beurre, de fromages, de chanvre et de lin sortira de ces cantons ! Les germes de ces productions existent cependant, et n'attendent pour se développer que les progrès du temps et de l'industrie ; l'un et l'autre avancent avec rapidité ».

Ce colon instruit, magistrat du canton, venoit de finir une maison en briques, assez élégante et commode, sous le toît de laquelle nous éprouvâmes, pendant deux jours, la bonne hospitalité, et jouîmes du plaisir de sa conversation. Il nous fit boire du vin de groseilles si vieux et si bon, que M. Herman le jugea être venu d'Europe. Il nous dit qu'il envoyoit tous les ans à New-York 4000 livres de beurre, 200 livres de fromage, 40 barriques de lard, et quelques tonnes de chanvre (3) ; ce qui lui rapportoit de 12 à 1300 piastres ; que le produit de ses récoltes, de ses élèves et de sa forêt de cèdres blancs, lui en rapportoit presqu'autant ; que ses impositions ne montoient qu'à quatre piastres ; que son père avoit commencé cet établissement 22 ans auparavant. Il nous parla beaucoup aussi

de la loi que les Etats du Jersey et de New-York avoient passée pour encourager le dessèchement ; il ajouta que déjà les travaux étoient commencés, et avoient produit un grand effet. « Quelle conquête, nous dit-il, quand on pense que pour trois mille guinées on va dessécher une surface de 70,000 arcs » !

Les affaires du colonel Woodhul l'ayant obligé de nous quitter plutôt qu'il ne s'y attendoit, nous nous séparâmes à Wawayanda, dans le Haut-Jersey, d'où nous repassâmes les Highlands (4) : elles nous parurent beaucoup plus élevées que celles qui avoisinent le fleuve. Le lendemain nous vînmes coucher à Basking-Ridge, pour y admirer l'ingénieux mécanisme d'un moulin, destiné à briser, à couteler le chanvre et le lin. Le jour suivant, à Princeton, à dessein d'y voir le chef-d'œuvre de Rittenhouse. C'est une machine qui représente, avec la plus grande exactitude, les mouvemens des corps célestes, leurs éclipses, leurs oppositions, ainsi que tous les phénomènes astronomiques que les modernes ont découverts. « Cette machine, dit M. Jetterson, que, faute de nom, on appelle *Orréry*, est peut-être la plus belle pièce de mécanique qui soit sortie de la main de l'homme. Rittenhouse n'a pas créé le monde, mais par la puissance de l'imitation, il a ap-

proché plus près du grand Créateur qu'aucun homme qui ait existé ».

Nous nous étions proposé de voir les mines de cuivre de Rocky-Hill et de Sckyler, mais ayant appris que les dommages qu'elles avoient essuyés pendant la guerre n'avoient point encore été réparés, nous revînmes à New-Ark, village le plus élégant et le plus champêtre des Etats-Unis ; d'où, après avoir passé deux ponts qu'on venoit de terminer sur les rivières Passaick et Hakinsack, nous arrivâmes à New-York.

Il paroît y avoir encore ici une grande lacune.

NOTES.

NOTES DE L'ÉPITRE DÉDICATOIRE.

(1) George Washington, né en Virginie le 11 février 1732, dans la paroisse de Washington, comté de Westmoreland, fut envoyé par cet Etat, comme député au premier Congrès, qui s'assembla à Philadelphie le 5 septembre 1774.

(2) L'année suivante, il fut nommé commandant en chef de l'armée continentale, commission qu'il n'accepta qu'avec méfiance, et non sans beaucoup de difficulté. Ce choix, sanctionné par la voix, ou plutôt par l'acclamation publique, produisit un si bon effet, qu'un grand nombre de jeunes gens s'empressèrent d'aller le joindre au camp de Roxbury, près Boston, où bientôt il se trouva à la tête de 30,000 volontaires.

(3) Un mécontentement général régnoit depuis plusieurs mois dans l'armée continentale, alors campée à New-Bourg, sur le rivage occidental du Hudson : il étoit fondé sur l'insuffisance des mesures que le Congrès avoit prises pour payer ce qui étoit dû aux soldats, et fixer la quotité des récompenses promises, les seules cependant que, dans son extrême dénuement de moyens, il pût adopter. Ce mécontentement ne tarda pas à produire une fermentation d'autant plus alarmante, qu'il n'y entroit ni licence, ni tumulte. Les soldats envoyèrent plusieurs députations au Général, et quoique je n'aie jamais su ce qu'elles étoient chargées de lui dire, il est aisé de deviner

que des hommes armés, irrités, n'avoient besoin que d'un chef pour se faire justice; il eut le bonheur, non sans avoir rencontré de grands obstacles, d'appaiser ces mouvemens orageux, d'adoucir l'aigreur des esprits, de dissiper des projets qui auroient pu avoir les conséquences les plus funestes, et enfin de licencier cette armée. Il étoit difficile de se trouver dans des circonstances plus délicates, et d'en sortir avec plus d'honneur.

Quel est le citoyen des Etats-Unis qui, aujourd'hui comme dans la suite des temps, pourroit se rappeler cette époque de la vie du général Washington, sans se sentir pénétré d'un mélange d'admiration et de reconnoissance? Quel changement dans les destinées du continent, un seul monosyllabe n'auroit-il pas pu produire?

(4) La lettre que le Général adressa de ce même camp (le 11 juin 1783) aux Gouverneurs des treize Etats, est un chef-d'œuvre de sagesse. Prévoyant dès-lors les malheurs, les déchiremens qui devoient nécessairement résulter, à la paix, de l'insuffisance de la confédération et de la foiblesse du Congrès, il en place l'énergique tableau sous les yeux de ses concitoyens, ainsi que celui des mesures qu'ils doivent adopter pour s'en garantir. Il leur dit que les dangers de la guerre dont ils viennent de sortir avec tant de gloire, ne sont rien, comparés à ceux qui les attendent, si les Etats ne consentent point à céder au Congrès une partie de leur souveraineté, pour assurer la tranquillité intérieure, et pour établir la justice sur des bases inébranlables.

Mais il falloit que l'expérience de quatre longues années justifiât les pressentimens de ce grand homme; il falloit que les habitans de ces Etats eussent été entraînés jusques sur les bords du précipice que sa profonde sagacité leur

avoit signalé de loin. Quand on se transporte en imagination, à cette époque critique, qu'on se rappelle les circonstances dans lesquelles ces Etats se trouvèrent à la paix, lorsque les foibles liens qui les unissoient, étoient près de se briser, il est difficile de ne pas remarquer quelque chose de bien extraordinaire dans cette lettre dictée par la sagesse, ainsi que par la prévoyance et le patriotisme le plus éclairé : tel est du moins l'effet qu'elle a produit sur mon esprit.

(5) Je fus témoin de l'alégresse générale, des mouvemens d'ivresse qu'occasionna son entrée modeste, et pourtant triomphante, dans la ville de New-York (le 25 novembre 1783), ainsi que de son humanité envers les royalistes, dont les affaires n'étoient pas encore terminées; j'admirai, comme tant d'autres, sa modestie, son affabilité, la sagesse des moyens qu'il employa pour adoucir l'aigreur des deux partis, qui, après sept ans de séparation, se trouvoient réunis. Je partageai, avec ces habitans, la tristesse, les regrets, la consternation, que fit naître l'annonce de son départ, fixé au 4 décembre. J'étois parmi eux et les officiers de l'armée, réunis pour recevoir ses derniers adieux.

Rarement les passions humaines ont été plus vivement agitées, qu'elles ne le furent pendant cette scène attendrissante. Quel spectacle! tous les cœurs étoient émus, tous les yeux étoient baignés des larmes silencieuses et expressives du respect et de la tendre affection. Jamais je n'oublierai les dernières paroles qu'il adressa à ses compagnons d'armes, dont il alloit se séparer pour toujours*; jamais ne

* « Braves et chers compagnons, je vous quitte avec un cœur plein d'affection et de reconnoissance; je prends congé de

s'effacera de ma mémoire la profonde impression que firent sur mon esprit l'imposante dignité de sa contenance, le son de sa voix, altéré par des émotions intérieures qu'il s'efforçoit de comprimer, et plusieurs autres nuances indescriptibles.

(6) Malgré les rigueurs de l'hiver, les habitans des lieux par lesquels il passa, s'empressèrent de venir le saluer, et lui offrir les témoignages de leur vénération et de leur reconnoissance : les femmes, les enfans même, tous vouloient jouir du plaisir de voir celui qu'ils nommoient *the father of his country* (le père de la patrie), sur la tête duquel ils appeloient les bénédictions du ciel. Ce fut un mouvement, ou plutôt une impulsion générale dans tout le Jersey. Environné d'une partie des habitans de Philadelphie, qui étoient venus à sa rencontre, il entra dans cette ville au milieu des acclamations, du bruit des cloches et du canon.

Parmi les nombreuses adresses qu'il a reçues durant sa vie publique, celles qui lui furent présentées à cette époque par les corps et les sociétés de cette ville, sont très-remarquables, non-seulement par l'éloquence du style, mais aussi par les grandes et intéressantes idées qu'elles contiennent. On conçoit difficilement comment il a pu mettre autant d'élégance et de variété dans ses réponses. En voici quelques passages.

* « La Société philosophique américaine, qui se glo-

---

vous, en desirant bien sincèrement que le reste de votre vie puisse être aussi tranquille et aussi heureux, qu'ont été glorieux et honorables les jours que nous avons passés ensemble ».

27 novembre 1783.

* Adresse de la Société philosophique américaine de Philadelphie, le 9 décembre 1783.

rifie depuis long-temps de vous compter parmi ses disciples, est heureuse d'avoir à vous féliciter aujourd'hui sur le retour de la paix, et sur votre présence dans cette ville. Prévoyant, comme nous le faisons, l'heureuse influence de ce grand événement sur l'objet de notre institution, nous espérons que les arts et les sciences, compagnes de la liberté et de la vertu, en vous offrant le juste tribut de leurs louanges et de leurs acclamations, contribueront à transmettre votre nom à la postérité la plus reculée. Puissiez-vous jouir d'un bonheur inaltérable dans la vie privée que vous allez mener, et ajouter encore un nouveau lustre à la célébrité de votre nom ! vous êtes bien sûr d'y être accompagné par l'amour, l'affection et la reconnoissance de votre patrie ».

Extrait de sa réponse.

. . . . « Si mon cœur forme un souhait ardent et sincère, c'est celui d'être l'associé d'hommes vertueux et instruits; c'est celui de voir les sciences et les arts continuer d'être prisés, cultivés parmi nous: c'est celui de les voir éclairer de leurs lumières salutaires et bienfaisantes, toute l'étendue de ce grand continent. Je penserai souvent, soyez-en bien assurés, à l'utilité de votre institution, dans les loisirs de ma retraite ».

. . . . * « Ce combat, si long-temps douteux, est donc enfin terminé, graces à votre sagesse et à votre courage ! Nous jouissons donc enfin des bénédictions de la paix et de l'indépendance ! Au nom des

* Extrait de l'adresse du clergé, des avocats et des médecins de Philadelphie, du 13 décembre 1783.

différens corps que nous sommes chargés de représenter aujourd'hui, nous vous saluons avec les émotions de la joie, de l'affection et de la reconnoissance la plus sincère. Que d'autres parlent de vos exploits militaires, et les comparent à ceux des anciens héros de l'histoire! Nous vous considérons comme environné d'une splendeur et d'une gloire bien supérieure à celle d'Alexandre et de César. Ce n'est ni l'ambition, ni la folie criminelle des conquêtes qui vous a conduit dans les camps. Vous n'avez jamais cherché à vous élever sur la ruine de vos concitoyens; c'est la voix de votre patrie qui vous y a appelé. C'est l'amour de la liberté qui vous a fait prendre les armes; ces armes ont été consacrées par la religion, par la loi et l'humanité. Les principes les plus purs ont dirigé votre conduite, et la vraie piété a fait descendre la protection du ciel sur vos efforts ».

« La vertu et les sciences étoient vivement intéressées dans la cause que vous avez défendue avec tant de prudence et de gloire : notre liberté est établie, confirmée; les sciences vont fleurir, la vraie philosophie va nous éclairer, une nouvelle scène de bonheur se présente aux hommes ».

« Vous quittez votre carrière militaire au milieu des acclamations d'un peuple reconnoissant. Quel plus beau triomphe méritèrent jamais la modération et la victoire! Puissent votre exemple, ainsi que les leçons que vous venez de nous donner *, n'être jamais oubliés! Votre patrie ne cessera de fixer ses yeux sur vous, et de s'intéresser à votre bonheur. Elle exige que, dans votre retraite,

---

* La lettre qu'il publia de son camp de Newbourg, le 11 juin 1783.

vous continuiez de nous aimer encore et de nous éclairer ».

« Les professions savantes, en particulier, vous considéreront toujours comme leur protecteur et leur ami, et se ressouviendront toujours, avec la plus tendre reconnoissance, de celui qui, protégé par le ciel, vient d'ouvrir une nouvelle carrière de bonheur et de repos, et de fonder une époque nouvelle, d'où dateront les progrès des sciences et des arts ».

Extrait de sa réponse.

. . . . « Desirant mériter l'estime de mes concitoyens, cette douce récompense de tant de sollicitudes et de travaux, j'avoue que la bonne opinion des hommes vertueux, éclairés, me flatte et me touche infiniment. Si j'ai détesté la folie et l'ambition des conquêtes, si les principes les plus purs ont dirigé mes actions, si l'objet de la guerre, et la manière dont elle a été conduite, ont été justes et conformes aux loix de l'humanité, que la foiblesse humaine ne s'en arroge aucun mérite ! Attribuons, au contraire, la gloire et les succès de cet heureux événement à une cause bien plus élevée. C'est au premier des êtres, ce principe de toutes choses, que nous devons le rétablissement de nos droits envahis, la confirmation de notre indépendance, la protection de la vertu, de la philosophie et de la littérature, l'état florissant des arts et des sciences, et enfin la nouvelle carrière de prospérité et de repos qui se présente aux hommes ».

« Oui ! ma vie publique et militaire est terminée ; oui ! je l'avoue, c'est avec un plaisir inexprimable que je vais rentrer dans les paisibles sentiers de celle d'un simple citoyen. Mais le bonheur de ma patrie sera toujours l'objet le plus cher de mes vœux. Jamais je n'oublierai combien

les sociétés savantes et les hommes instruits sont utiles à la société, combien les lumières et les sciences nous apprennent à jouir, à préserver la liberté, et combien enfin elles contribueront un jour à la tranquillité et à la gloire de ce nouvel empire ».

(7) De toutes les époques de la vie du général Washington, celle où il remit sa commission au Chef de l'Union * est une des plus glorieuses et des plus instructives. Le grand intérêt qu'excita cette scène, si nouvelle dans ces temps modernes; l'idée que cet acte étoit la clôture de la lutte sanglante au prix de laquelle ces colonies étoient devenues des Etats indépendans; celle que l'homme qui, huit ans auparavant, avoit reçu du même Congrès les pouvoirs militaires les plus illimités, et dont il n'avoit jamais abusé, alloit bientôt paroître pour les lui remettre, et rentrer dans la vie privée, après les douceurs de laquelle on savoit qu'il soupiroit depuis long-temps; le grand nombre de spectateurs dont la salle des séances étoit remplie, le profond silence qui y régnoit, les divers mouvemens d'attendrissement et d'admiration qui, tout-à-coup, se manifestèrent dès qu'il entra; le calme et la dignité de sa contenance, sa taille élevée; la présence des aides-de-camp dont il étoit environné; la noble simplicité de son discours, digne de l'antiquité **; l'éloquente et tou-

---

* A Annapolis, le 23 décembre 1783.

** « Monsieur le président, les grands événemens dont j'avois été chargé par ma commission, étant enfin accomplis, j'ai l'honneur d'offrir au Congrès mes sincères félicitations, et de me présenter aujourd'hui devant lui, pour remettre entre ses mains le commandement dont il m'avoit chargé, et lui de-

chante réponse du président * : telles furent les principales circonstances qui frappèrent les esprits des spectateurs, et y laissèrent de profondes impressions.

---

mander en même temps la permission de me retirer du service de la patrie ».

« Heureux de voir notre indépendance confirmée, et les habitans de ces Etats à même de devenir une nation respectable, je résigne avec joie une commission qui n'avoit été reçue qu'avec beaucoup d'inquiétude et de méfiance. Cette méfiance dans mes talens a heureusement été encouragée par la bonté de notre cause, par la coopération du pouvoir suprême de l'Union, ainsi que par la protection du Ciel ».

« Les succès de la guerre ont justifié nos plus hautes espérances, et ma profonde reconnoissance envers la providence, dont j'ai reçu tant de faveurs, et envers mes compatriotes, qui m'ont si puissamment secondé, augmente encore à mesure que je pèse toute l'importance du grand différend qui vient d'être terminé ».

« En remettant sous vos yeux les obligations infinies que je dois à la bravoure et à la conduite de l'armée, je trahirois mes sentimens les plus chers ; si j'oubliois de vous parler des services essentiels, et du mérite rare des officiers qui ont été attachés à ma personne pendant le cours de la guerre. Le choix que j'en avois fait ne pouvoit être plus heureux. Permettez-moi aussi, monsieur le Président, de vous recommander ceux qui ont continué leur service jusqu'à ce jour ; ils sont dignes de toute l'attention et de toute la protection du Congrès ».

« Je considère comme un devoir indispensable de terminer la dernière scène de ma vie publique, en recommandant les intérêts de notre chère patrie à la protection du Dieu tout-puissant, et ceux qui en conduisent les affaires, à sa sainte garde ».

« Ayant accompli la tâche qui m'avoit été imposée, je quitte ce grand théâtre en prenant congé de ce corps auguste, sous les ordres duquel j'ai si long-temps agi. Recevez ma commission : je quitte tous les emplois de ma vie publique ».

* « Monsieur, les Etats-Unis reçoivent avec les émotions les

(8) Peu de temps après son retour chez lui, le général Washington s'occupa de projets extrêmement utiles à sa patrie; entr'autres, de celui d'améliorer la navigation du

---

plus vives, la résignation solemnelle de l'autorité sous laquelle vous avez conduit leurs troupes avec tant de prudence et de succès, pendant le cours de cette longue et périlleuse guerre. Appelé, par votre patrie, à la défense de ses droits envahis, vous vous êtes chargé de ce devoir sacré, avant qu'elle eût formé des alliances, établi des fonds et un gouvernement. Vous avez conduit ce grand différend avec sagesse et courage, sans jamais avoir envahi les droits du pouvoir civil, au milieu même des malheurs et des désastres ».

« Vos compatriotes, animés par l'amour et la confiance que vous leur aviez inspirés, ont déployé, sous vos ordres, leurs talens, leur génie militaire, et ont transmis leur réputation à la postérité ».

« Vous avez persévéré, sans jamais désespérer de la chose publique, jusqu'au moment où les Etats-Unis, devenus les alliés d'un roi et d'une nation généreuse, ont eu le bonheur, sous les auspices de la providence, de terminer la guerre avec honneur, et d'obtenir la sûreté et l'indépendance. Nous acceptons vos félicitations sur cet heureux et grand événement avec joie et sincérité ».

« Après avoir défendu l'étendard de la liberté sur ce nouvel hémisphère, après avoir donné une leçon mémorable aux oppresseurs et aux opprimés, vous vous retirez du grand théâtre des affaires publiques avec la bénédiction de vos compatriotes. Mais la gloire de vos vertus ne finira pas avec votre commandement, elle s'étendra jusqu'aux lieux les plus éloignés ».

« Ainsi que vous, nous recommandons les intérêts de notre chère patrie à la protection du Très-Haut : nous le supplions de disposer les cœurs et les esprits des habitans de ces Etats, à profiter de l'occasion favorable que leur offre sa providence divine, de devenir une nation heureuse et respectable ».

« Et quant *à vous*, nous lui adressons nos prières les plus ferventes, pour que des jours qui nous sont aussi chers, puissent

Potowmack, obstruée par deux chutes considérables, situées à quelque distance au-dessus d'Alexandrie. Après avoir attentivement considéré ces grands obstacles, et s'être convaincu de la possibilité de les surmonter, il proposa à ses compatriotes le plan d'une souscription de 1,500,000 francs, divisée en 500 actions. Aussi-tôt qu'elle fut remplie, les deux Etats limitrophes, de Virginie et du Maryland, accordèrent aux souscripteurs une charte d'incorporation (en 1785), et un droit de péage à perpétuité; et dès leur première séance, le Général fut élu président de cette grande et utile association.

Ces deux canaux sont terminés. Le premier a 1320 toises de longueur, et quatre écluses de dix à onze pieds, dans une pente de soixante-quinze. Le second, 2200 toises, dix écluses, et une pente de 28 toises, en y comprenant la hauteur de la cataracte, qui est de 13 toises. On a élevé, au-dessus des premières, un pont de bois, dont l'ouverture est de 120 pieds. Il a été construit par le même homme (John Coxe), au génie duquel, sans le secours d'aucune éducation, l'Irlande, et quelques-uns de ces Etats, doivent l'exécution de plusieurs ponts qui ont mérité les suffrages du public. Que n'auroit pas fait cet homme, si, dès son jeune âge, il eût été instruit dans les grandes écoles de l'Europe?

La même association va s'occuper de faire enlever les obstacles qui se trouvent à l'embouchure du Cumberland, ainsi que dans le voisinage des Shawanèse-Fields, à

---

devenir l'objet de ses soins particuliers, et que ces mêmes jours soient, dans la suite aussi heureux, qu'ils ont été jusqu'ici remplis de gloire, et qu'il daigne enfin vous accorder sa récompense éternelle ».

200 milles d'Alexandrie : alors, de cette ville maritime, quoique située à 400 milles des caps de la Chesapeak, on pourra facilement transporter les marchandises, pendant quatre mois de l'année, jusqu'à 35 ou 40 milles d'une des branches de la Monongahéla (*the Cheat*), qui verse ses eaux dans l'Ohio ou Belle-Rivière ; avantage de la plus grande importance, puisqu'à l'exception de ce portage, le Potowmack ouvrira une communication avec les pays Trans-Alléghéniens ; et comme tout est relatif, cet obstacle n'est rien, comparé à l'immense étendue de la navigation intérieure de cette vaste région.

Le perfectionnement de celle du Shénando, est aussi un des objets indiqués dans la charte d'incorporation, et dont la même association doit s'occuper.

(9) Après avoir éprouvé, pendant quatre ans, tous les inconvéniens qui résultoient de la foiblesse de la confédération, et avoir vu le Congrès faire des efforts inutiles, pour y apporter quelques remèdes, les Etats, effrayés des progrès de l'anarchie qui commençoit à dévorer ce pays, se déterminèrent, en 1786, à envoyer des députés à Annapolis, qui, l'année d'après, se réunirent à Philadelphie, chargés de proposer un nouveau systême d'union, une nouvelle forme de gouvernement qui pût maintenir la tranquillité intérieure, établir la justice, concilier les intérêts, et assûrer le bonheur civil de tous. Le général Washington fut élu un des trois députés de la Virginie. La première fois que les membres de cette Convention se réunirent à Philadelphie *, ils alloient choisir pour président le vénérable Franklin, alors gouverneur de la Pensylvanie, et membre de cette même Convention, lorsque

* Le 12 mai 1787.

celui-ci, après leur avoir rappelé ses longs services et son grand âge (il avoit alors 82 ans), tourna ses yeux vers le Général, en leur disant : — « Voilà celui qui doit remplir les devoirs de la présidence ». — A la voix unanime du consentement, ce respectable vieillard le prit par la main, et l'installa dans le fauteuil.

Washington, prévoyant le danger de permettre la publicité de leurs débats, proposa et obtint la promesse d'un secret inviolable, jusqu'à ce que leur tâche fût remplie. Idée heureuse !... mille et mille fois heureuse ! à laquelle l'Amérique-Unie doit peut-être le sage Gouvernement qui la régit aujourd'hui.

Lorsqu'on considère l'effervescence dans laquelle se trouvoient alors les esprits, les intérêts si divers de ces colonies, tout-à-coup devenues des Etats souverains indépendans, le nouveau Gouvernement fédéral, malgré ses imperfections (pourroit-il n'en pas avoir, puisqu'il est l'ouvrage des hommes !), doit paroître un chef-d'œuvre de raison ; et son acceptation, un événement inattendu, miraculeux. Très-certainement, si les débats de la Convention eussent été publics, les agens des puissances européennes, les hommes, parmi les Américains, qui ne rêvoient que de la démocratie athénienne, ceux à qui leurs passions et leurs intérêts faisoient redouter le retour de l'ordre et de la justice, auroient triomphé ; la Convention n'auroit jamais pu terminer son importante tâche, et l'union de ces Etats n'auroit pas eu lieu. A quoi donc tiennent les destinées des individus, des empires et des nations ? Lorsqu'en lisant la lettre que le Général écrivit, de son camp de New-Bourg, aux Gouverneurs des treize Etats, on se rappelle toutes ces circonstances, il est difficile de ne pas admirer de nouveau la

prophétique sagacité, la profonde sagesse de ce grand homme.

(10). Il étoit, depuis quatre ans, occupé des soins de l'agriculture; souvent visité par des Européens, ainsi que par les personnes les plus distinguées du continent, il jouissoit, dans sa belle terre du Mont-Vernon, des douceurs de la retraite et du repos, lorsqu'il reçut la nouvelle officielle de son élection à la présidence du nouveau Gouvernement (le 3 avril 1789). Quoiqu'extrêmement flatté d'un témoignage d'estime et de confiance aussi éclatant de la part des électeurs du continent, il ne quitta ses foyers qu'avec beaucoup de regret. Ses réponses aux adresses qui lui furent présentées à cette occasion par toutes les corporations, par les sociétés particulières et religieuses; celles qu'il fit aux lettres de ses amis *, attes-

---

* Voici ce qu'il m'écrivit, en réponse à ma lettre de félicitation :

Mont-Vernon, le 10 avril 1789.

....

..........................Une combinaison de circonstances, un enchaînement d'événemens que j'étois bien éloigné de prévoir, ont rendu indispensable la nécessité, dans laquelle je me trouve, de m'embarquer une seconde fois sur la mer orageuse des affaires publiques. Je n'ai pas besoin de vous dire combien cette résolution contrarie mes desirs et mes inclinations les plus chères : mes amis, tous ceux qui me connoissent, en sont, je l'espère, intimement convaincus. Si j'accepte la présidence des Etats-Unis, c'est avec les intentions les plus pures; j'en appelle au grand Scrutateur, qui seul connoît le fond de nos cœurs : il sait si aucun objet, quelque flatteur qu'on pût l'imaginer, si l'appât d'aucun avantage, quelque séduisant qu'il pût être, si enfin le desir de la réputation, quelqu'aisément qu'elle pût être acquise, m'auroit jamais déterminé, à mon âge et dans

tent qu'il ne s'embarqua de nouveau sur l'élément orageux des affaires publiques, qu'avec beaucoup de crainte et de méfiance : et en effet, que manquoit-il à sa gloire, à sa réputation si belle et si pure ? Il étoit bien éloigné alors de prévoir les peines et les inquiétudes que devoit lui susciter le nouveau Gouvernement d'une nation aux généreux secours de laquelle l'Amérique devoit en partie son émancipation. Parmi ce grand nombre d'adresses qui lui furent présentées, la postérité ne lira pas sans attendrissement celle de ses bons voisins les magistrats et la commune d'Alexandrie, ainsi que la belle et touchante réponse qu'il leur fit.*

Quant aux détails de la réception qui lui fut faite, tant dans les villes qu'il traversa pour venir à New-York, où siégeoit alors le nouveau Congrès, que dans cette dernière ville, et ceux de son inauguration, dont j'ai été témoin, ils sont devenus l'apanage de l'histoire. Arrivé le 22 avril 1789, il fut inauguré le 30 du même mois.

(11) Soupirant depuis long-temps pour le repos et la tranquillité, dont sa santé avoit le plus grand besoin, après vingt-trois années consacrées au service de sa patrie, il informa le public, dès le mois d'octobre 1796, de la résolution qu'il avoit prise de retourner à la vie privée, aussi-tôt que le temps de sa magistrature seroit expiré. Le lendemain de ce jour (le 4 mars 1797) vit l'illustre Washington, redevenu,

---

ma situation, à abandonner les tranquilles sentiers de la vie privée. Très-certainement non : j'en connois trop bien le bonheur et le prix. Mais si les habitans de ces Etats pensent que mes services peuvent encore être utiles à la chose publique, je les leur offre, puisqu'ils l'exigent. Cet espoir peut seul compenser les nombreux sacrifices que je vais faire, en m'éloignant de mes foyers, et en abandonnant mon repos, etc. etc.

pour la seconde fois simple particulier, et John Adams, un des plus savans personnages du continent, et, depuis huit ans, vice-président des Etats-Unis, élevé à la magistrature suprême de l'Union. La présence du Général, confondu dans la foule des spectateurs, ajouta beaucoup d'intérêt à la cérémonie de cette installation, qui d'ailleurs fut aussi dénuée de formes et de pompe, que l'étoit jadis celle des archontes d'Athènes.

Quelque temps après qu'il fut rentré dans ses foyers, plusieurs circonstances ayant exigé que les Etats-Unis se préparassent à la guerre, il fut nommé lieutenant-général des troupes et des milices qui devoient être mises en état de service; mais ces nuages s'étant heureusement dissipés, son repos n'en fut point interrompu. Quoique considérablement vieilli par les inquiétudes et les fatigues d'une guerre de huit ans, qui ne fut pas toujours heureuse, ainsi que par les travaux d'une administration, dont les grands changemens qui avoient eu lieu en Europe, rendirent les dernières années extrêmement épineuses et difficiles, il monte encore à cheval, parcourt ses champs et surveille sa grande culture.

A l'ombre des palmes qu'il a si bien méritées, puisse le déclin d'une vie illustrée par tant d'actions utiles, être aussi heureux qu'ont été glorieuses les années qu'il a consacrées à établir et affermir la liberté et l'indépendance de sa patrie!

Pour prouver que ces éloges et ces détails ne sont qu'un foible écho de l'opinion publique, j'ai cru devoir rapporter ici l'inscription que le corps législatif de la Virginie ordonna de graver sur le piédestal de la statue qu'il lui décerna le 17 décembre 1781, et qui, depuis, a été exécutée par le célèbre sculpteur français, Houdon, ainsi

que l'adresse de la ville d'Alexandrie, et la réponse qu'il lui fit.

L'assemblée générale de la république de la Virginie a fait ériger cette statue « comme un monument d'affec- » tion et de reconnoissance à George Washington, qui, » unissant aux qualités et aux talens du héros, les vertus » du citoyen, s'en est servi pour établir la liberté de sa » patrie, a rendu son nom cher à ses compatriotes, et » donné à l'univers un exemple immortel de vraie » gloire ».

Adresse du Maire et des Echevins de la ville d'Alexandrie, présentée à George Washington, la veille de son départ pour New-York, alors le siége du Gouvernement, où il doit être inauguré Président des Etats-Unis.

« La voix de votre patrie vous appelle donc de nou- » veau ! Pour remplir ses vues et combler ses espérances, » elle exige une seconde fois l'emploi de vos talens et de » vos vertus. Non, ce n'est pas sans un mélange de regrets » et d'admiration que nous vous voyons à la veille d'aban- » donner les soins d'une agriculture éclairée, ainsi que la » tranquillité de la vie domestique, au détriment de votre » bonheur, et cela, à l'époque de la vie où la nature pres- » crit et justifie le choix du calme et du repos ».

« Nous ne vous parlerons pas aujourd'hui de la gloire » que vous avez si justement acquise, ni de la profonde » reconnoissance qu'exigent les services longs et pénibles » que vous avez rendus à ces Etats, devenus, par votre » valeur et votre sagesse, libres et indépendans. Nous ne » vous parlerons pas de l'honneur, jusqu'ici sans exemple, » du suffrage unanime de trois millions d'hommes, qui

» vous élève à la magistrature suprême; ni enfin de ce » dévouement généreux, de ce patriotisme éclairé, qui, » depuis tant d'années, a dirigé votre conduite. Vos voi- » sins et vos amis, pénétrés dans ce moment d'objets moins » brillans, il est vrai, mais non moins chers à leurs cœurs, » vous présentent leur adresse respectueuse et leurs » tendres adieux ».

« Faut-il donc que le premier, le meilleur de nos ci- » toyens, s'éloigne encore de nous? Faut-il que nos an- » ciens perdent l'ornement de leurs sociétés; notre jeu- » nesse, son modèle; notre agriculture, l'exemple le plus » utile et l'améliorateur le plus éclairé; notre commerce, » son protecteur; notre collége, son fondateur; nos indi- » gens, leur bienfaiteur et leur père? Faut-il enfin que » la navigation intérieure du Potowmack, indiquée par » vos lumières, et déjà commencée par vos soins, voie » s'éloigner son promoteur et son appui »?

« Partez, cher et grand homme; partez, puisque vous » êtes appelé à contribuer au bonheur d'un peuple recon- » noissant: il le sera doublement, nous en sommes sûrs, » en réfléchissant au nouveau sacrifice que vous allez lui » faire. Du plus profond de nos cœurs, nous vous recom- » mandons à la protection du grand Être, duquel émanent » tous les événemens humains ».

« Après avoir achevé l'œuvre mémorable auquel sa » providence universelle vous destine, puisse-t-elle ra- » mener parmi nous le meilleur des hommes et le plus » chéri de nos citoyens ».

« En séance publique, au nom de la corporation et des » habitans de la ville d'Alexandrie ».

Le 16 avril 1789.

« DAVID RAMSAY, *Maire* ».

Réponse.

« Messieurs, quoique je ne puisse cacher, cependant je » ne sais comment exprimer les pénibles et douloureuses » sensations, et les inquiétudes qui m'ont assailli, lors» qu'il m'a fallu décider si j'accepterois ou si je refuserois » la présidence suprême des Etats-Unis. L'unanimité du » choix, le desir de mes amis, celui même de ceux qui » n'approuvent pas entièrement la nouvelle constitution, » l'espoir enfin de devenir le foible organe employé à con» cilier, à réunir les opinions de mes concitoyens; tels » sont les grands, les puissans motifs qui m'ont déterminé » à l'accepter ».

« Ceux qui me connoissent, et vous, mes bons voisins, » plus encore que les autres habitans de la Virginie, devez » savoir combien je suis attaché à l'agriculture, combien » j'aime la vie douce et tranquille de la campagne. Soyez» en bien persuadés, la conviction intime d'un devoir » sacré, auquel il semble que je sois appelé, est la seule » considération humaine qui ait pu suspendre la résolution » que j'avois formée depuis long-temps, de ne me plus » mêler des affaires publiques. En effet, à mon âge, dans » la situation où je suis, quels avantages puis-je espérer » en m'embarquant de nouveau sur cet océan incertain, » agité, et si souvent orageux » ?

« Je n'ai pas besoin d'avoir recours à des déclarations » publiques, pour vous convaincre de la sincérité de mon » attachement, et du vif intérêt que je prends à la pros» périté de votre jeune ville, ainsi qu'à tout ce qui vous » touche. Né dans ce voisinage, ma vie entière vous est » connue : les actions dont elle a été remplie deviendront, » je l'espère, des garans de ma conduite future, plus satis-

» faisans et plus sûrs que tout ce que je pourrois dire ».

« Je vous remercie des sentimens d'affection exprimés » dans votre touchante adresse : je l'avoue cependant, » cette dernière preuve d'intérêt et d'amitié renouvelle » les profonds regrets que je ressens dans ce moment, où je » suis obligé de m'éloigner de vous, de ma famille, et » d'abandonner les douceurs de la vie privée ».

« Je finis en me recommandant, ainsi que vous, dignes » magistrats, et vous, habitans d'Alexandrie, à la pro- » tection de l'Être tout-puissant, qui, après une absence » de sept années passées au milieu des dangers, des peines » et des inquiétudes, de la guerre, me ramena dans mes » foyers à la fin de 1783. Mais, forcé par l'insuffisance de » mes paroles, j'abandonne à l'expression du silence celle » des nombreuses sensations dont je suis ému ».

« Chers et bons voisins, recevez mes tendres adieux ».

Mont-Vernon, le 17 avril 1789.

« George Washington ».

NOTES DU CHAPITRE PREMIER.

(1) *Colonel Crawgan.* Il fut long-temps employé par le Gouvernement anglais, dans ce qu'on appeloit alors le département des affaires indiennes : peu d'Européens ont mieux connu les nations indigènes, et en ont été plus aimés et plus estimés ; peu de personnes ont fait plus d'efforts pour les engager à cultiver la terre, et pour leur ouvrir les yeux sur les dangers de l'ivresse. Quel dommage qu'il n'ait pas rédigé les nombreuses observations que ses longs voyages lui avoient permis de faire, sur la botanique, l'histoire naturelle et la géographie ! elles

auroient été, et seroient encore infiniment intéressantes; quoique l'intérieur du continent soit aujourd'hui beaucoup mieux connu qu'il ne l'étoit alors.

(2) *Saguenay*. Rivière considérable du bas Canada, dont le confluent avec le Saint-Laurent, à 150 milles au-dessous de Québec, est connu sous le nom de Tadoussac: c'est là que commencent les grandes pêches du fleuve. Cette rivière sort du petit lac Mistassing, formé par la réunion des eaux qui, de toutes parts, arrosent cette triste région, jadis le séjour favori des castors. En remontant le Saguenay, on est étonné que, sous la latitude de 48 deg. 30 sec., la terre soit aussi ingrate et stérile, le climat aussi humide et froid, et les forêts uniquement composées de sruces, de bouleaux et de hemlocs. Sur les âpres rivages de cette rivière, et sur ceux du lac d'où elle sort, vivoit jadis la nation Mistassing, dont il ne reste plus que le nom donné à ce lac, ainsi qu'à un autre beaucoup plus considérable, dont les eaux tombent dans la partie méridionale de la baie de Hudson, non loin du fort Rupert.

(3) *Confédération Creek ou Muscogulgé*. C'est la plus considérable qu'on connoisse sur ce continent. Après l'anéantissement de la nation Natchée, dont les Creeks étoient les alliés, ils firent la guerre aux tribus Floridiennes, et, semblables aux Romains, ils eurent le bon esprit d'incorporer les vaincus parmi eux. C'est après avoir subjugué leurs voisins, qu'ils fondèrent ce qu'on peut appeler une Puissance. Elle est devenue beaucoup plus formidable, depuis qu'ils ont connu la propriété et la culture, établi un conseil national, et des chefs qui savent maintenir la paix et le bon ordre, et prévenir autant que possible l'introduction des eaux spiritueuses. De toutes les

nations de cet hémisphère, la Muscogulgé est, sans contredit, la plus civilisée et la plus intéressante à connoître. Leurs villes, telles que Uché, Apalachicola (capitale), Talassé, Coolomé, etc. sont régulièrement bâties : la première contient plus de quinze cents habitans : les maisons en sont de bonne charpente, couvertes de bardeaux. Tout y annonce l'aisance, la propreté et le bonheur. Ils ont un culte national, qui paroît dériver de celui des anciens Natchées, ainsi que des jeux, des danses, et des assemblées régulières. Leurs femmes jouissent de beaucoup plus de considération que parmi les indigènes du nord, et sont en général propres, entendues, économes : elles ont de beaux traits, et des yeux étincelans.

On parle en ce pays trois langues absolument distinctes, et chacun est invinciblement attaché à la sienne. La première est, dit-on, celle des anciens Natchées ; la seconde, celle des anciens Floridiens ; et la troisième, celle des Creeks ou Séminoles.

C'est sous ce nom qu'on connoît les tribus qui habitent la partie maritime des deux Florides ; comme ils sont moins avancés dans la culture et la civilisation que leurs aînés, on ne traverse leur pays qu'avec quelques précautions. Chez les Creeks supérieurs, au contraire, les voyageurs sont toujours sûrs d'être reçus et traités comme des amis, non pour quelques jours, mais pour autant de temps qu'ils veulent rester parmi eux. Rien n'est plus intéressant à voir que la paix, l'abondance, la gaîté qui y règnent. Un jeune homme qui n'auroit ni parens, ni amis, ni fortune, et que le hasard auroit conduit chez eux, s'il étoit expert à la chasse, à la pêche, et à la culture du maïs, seroit bientôt tenté de prendre une femme et de s'y établir. Entourés de vastes forêts remplies d'ours, de che-

vreuils, de dindes, etc. de lacs abondans en poissons, de savannes sur lesquelles ils élèvent autant de chevaux et de bestiaux qu'ils veulent, de champs fertiles, plantés d'orangers naturels, de figuiers, et d'autres arbres à fruit, sous un climat doux et tempéré, ils mènent une vie beaucoup plus heureuse et plus indépendante, que s'ils étoient plus avancés dans la civilisation.

D'un autre côté, ils ont à craindre le danger du voisinage des blancs, l'exemple funeste de leurs mœurs dépravées, de la conduite souvent immorale et honteuse des trafiquans qui résident parmi eux; et celui enfin de l'influence que doit nécessairement avoir un jour l'indispensable besoin de marchandises européennes. Cette confédération est composée de plus de soixante villes, villages ou tribus, dont la population se monte, dit-on, à vingt mille personnes.

(4) *Poohatans.* Cette confédération, jadis composée de trente tribus, occupoit toute la basse Virginie, c'est-à-dire le pays compris entre les rivages de la mer et les premières chutes. Les petites nations qui habitoient depuis ces premières hauteurs jusqu'aux grandes montagnes, ennemies implacables des tribus maritimes, étoient obligées de réunir leurs forces pour résister, non-seulement aux Poohatans, mais encore à une autre association non moins formidable, qui occupoit la chaîne entière des Alléghénis, laquelle avoit pour ennemies des nations plus éloignées. Ces hordes étoient dans un état continuel d'efforts ou de résistance, état qui, en Europe comme ici, paroît être naturel à l'homme. Si ces tribus avoient eu des historiographes, les pages de leur histoire auroient présenté en miniature les mêmes tableaux que celle des grandes nations asiatiques et européennes.

Les langues de ces diverses nations confédérées étoient si différentes, qu'il leur falloit des interprètes toutes les fois qu'elles avoient quelques rapports entre elles. Quel dommage que ni le Gouvernement colonial, ni aucun individu n'ait pensé à en recueillir les élémens ! Peut-être l'étude et la comparaison qu'on en auroit faites, auroient-elles contribué à nous apprendre si cette différence provenoit de leur haute antiquité, ou si, au contraire, elle indiquoit l'arrivée récente de ces nations dans cette partie du continent.

Soixante ans après celle des blancs en Virginie, la moitié de ces tribus, devenues victimes des nouveaux fléaux qu'ils avoient introduits parmi eux (la petite vérole et les eaux spiritueuses), n'étoit déjà plus. Les débris de la seconde et troisième confédération, connus sous le nom de Tuscaroras, se réunirent, en 1712, à la ligue Mohawk, leur ancienne ennemie, et ces derniers touchent au dernier chapitre de leur histoire. Les indigènes qui habitoient les contrées aujourd'hui connues sous le nom de basse Pensylvanie, étoient dans le même état de guerre contre leurs voisins de la Susquéhannah, lors de l'arrivée de William Penn. Ce qui restoit encore des Lénopys et de leurs confédérés, anciens propriétaires des pays compris entre les montagnes de Kittatiny et la mer, alloit être exterminé, lorsque ce célèbre fondateur et ses paisibles compagnons débarquèrent à l'endroit même où est aujourd'hui Philadelphie. La curiosité qu'excita un événement aussi extraordinaire, suspendit la fureur de ces tigres : en faisant des présens aux oppresseurs et aux opprimés, en leur donnant des vêtemens, des subsistances, il ne tarda pas à s'en faire aimer et respecter. Ces indigènes ne savoient que penser de l'arrivée soudaine au milieu d'eux, de ces

hommes blancs et barbus, ni des grands vaisseaux qui les avoient apportés, ni enfin quel nom leur donner : sans le secours des armes ni celui de la violence, par le seul exercice de la douceur, de la justice et de la fermeté, ce grand homme parvint à les désarmer, et à leur faire connoître les douceurs de la paix ; et, dès l'été suivant, les deux peuples cultivèrent ensemble le maïs et les patates. Après en avoir acheté les terres dont il avoit besoin pour sa colonie, William Penn promulgua les loix, établit le Gouvernement à la sagesse duquel la Pensylvanie a dû son étonnante prospérité. Tels furent les heureux auspices sous l'influence desquels il fonda cette province au mois d'octobre 1682.

La justice et la douceur de son administration, ainsi que la conduite exemplaire de ses colons, pendant un grand nombre d'années, avec les indigènes, leur inspira un si grand degré d'estime et de confiance, que, dans une de leurs invasions sur les frontières de la Virginie, ne connoissant point les limites de ces deux colonies, ils alloient incendier les maisons et massacrer les habitans de la haute Pensylvanie, lorsqu'un officier de milice ayant eu la présence d'esprit de leur représenter qu'ils étoient fils d'Onas *, à qui ces terres avoient été vendues par leurs ancêtres, soudain se rappelant la vérité de ces paroles, ainsi que leur ancien respect pour la mémoire de ce fondateur, et pour le nom qu'ils lui avoient donné quarante ans auparavant, ils éteignirent leurs torches, et renoncèrent à leur cruelle entreprise.

Il n'existe aujourd'hui en Virginie, que quelques foibles

* Nom qu'ils donnèrent à William Penn, peu après son arrivée.

restes des anciennes tribus Poohatans : la paix, le repos, la culture de champs fertiles, n'ont pu retarder leur anéantissement. Voilà ce qu'il est impossible de comprendre, à moins d'admettre que ces races sont différentes de celles de l'ancien Monde, et quc, comme celle des loups, elles n'ont été créées que pour habiter les forêts. Par-tout, les mêmes causes secrètes et puissantes ont produit les mêmes effets, excepté seulement parmi les Muscogulges. Pas une famille Poohatan, Pamonky, Nottoway, n'a résisté à l'empire de cette étonnante destinée ; pas une ne s'est augmentée en cultivant ses propres champs, à l'ombre d'un Gouvernement qui avoit promulgué des loix pour les protéger, nommé des hommes chargés d'écouter leurs plaintes, et d'y faire droit. Le dernier individu qui parloit encore le poohatan dans toute sa pureté, est mort il y a vingt ans, sur les bords du Pamonky.

(5) *Pays des Illinois.* Ce pays, situé sur les deux rives du Mississipi, à 400 lieues de la mer, étoit une colonie canadienne, quoiqu'à 700 lieues de Québec. Il s'étend depuis le confluent de l'Ohio jusqu'à celui du Missouri, dans un espace de 75 à 80 lieues. Il y a peu de contrées sur la terre qui aient été plus favorisées de la nature. Sa situation imposante au centre du continent, ses communications avec le golfe du Mexique, les grands lacs, le Missouri et la haute Louisiane, la fertilité du sol, les prairies naturelles dont il est entrecoupé, la beauté des forêts, les rivages élevés du fleuve, un climat doux et salubre, à l'abri des rigueurs de l'hiver ; tels sont les principaux avantages dont jouit ce beau pays. Quelle activité, quel mouvement n'y verra-t-on pas un jour, lorsque, des régions les plus éloignées, les productions de la culture et de l'industrie y seront amenées par la navigation intérieure, pour y être

transportées à la Nouvelle-Orléans, dans des vaisseaux qui tireront plus d'eau?

En considérant que cette colonie fut fondée dans le dernier siècle, on est étonné du peu de progrès qu'elle a fait. A l'époque de la conquête de ce pays par le général américain Clark, à peine comptoit-on trois mille blancs sur les deux rives du Missisipi; et, chose non moins extraordinaire! ces colons n'avoient jamais reçu de titres du séminaire de Saint-Sulpice, auquel ce pays avoit été concédé par Louis XIV. Placés au centre du continent, vivant dans la paix et l'abondance, n'ayant d'autres voisins que quelques restes de tribus indigènes, parvenus au dernier point de dégradation, ils ne s'étoient jamais douté que pour posséder des terres et les transmettre à leurs enfans, il fallût un arpentage, des contrats, des enrégistremens, etc. Les limites de leurs plantations se rétrécissoient ou s'augmentoient au gré de leurs fantaisies, ou plutôt, suivant leur industrie et leurs besoins. Cet étrange oubli, provenant sans doute de l'ignorance de leurs ancêtres ou de l'éloignement de la métropole, auroit pu les exposer à beaucoup de tracasseries et de contestations avec le nouveau peuple qui venoit de s'emparer de leur pays, si la justice du Congrès ne fût venue à leur secours. Aussi-tôt qu'on l'informa de cette singulière circonstance, non-seulement il confirma tout ce que chacun d'eux voulut appeler sa possession, mais y ajouta encore un don de terres, dont la quantité étoit proportionnée au nombre des membres de chaque famille. Malgré la générosité de ce procédé, qui auroit dû leur donner une haute idée de la justice du Gouvernement des Etats-Unis, presque toutes ces familles canadiennes ont été s'établir à Missire, Sainte-Geneviève, Pancore (Saint-Louis), sur le rivage occi-

dental du Mississipi. On dit que cette démarche a été causée par la crainte de perdre leurs nègres, ainsi que par un éloignement invincible pour les loix, les usages, et sur-tout pour la religion des Américains, auxquels ils ont préféré le culte et le gouvernement espagnol.

Le pays des Illinois a fourni pendant long-temps des farines, du lard, des jambons, etc. et même du vin, aux habitans de la Nouvelle-Orléans. On dit qu'en 1745, ils en expédièrent 400 pièces. Frappés de la grande quantité de raisins que les vignes, qui par-tout croissent spontanément, produisoient tous les ans, quelques colons essayèrent d'en faire du vin, et réussirent : ils seroient parvenus sans doute à en avoir du meilleur encore, s'ils avoient pensé à former des vignobles avec ces beaux sauvageons, ou s'ils les avoient greffés avec du plant de Madère ou d'Europe. Sur presque tous les rivages et les îles du Mississipi et de l'Ohio, on remarque des vignes dont la force végétative paroît bien extraordinaire; les unes enveloppent de leurs rameaux les buissons et les arbustes qu'elles rencontrent; les autres, à l'aide des branches, s'élèvent jusqu'au sommet des plus grands arbres. J'en ai vu dans les environs de Louisville *, qu'on estimoit avoir 80 pieds de hauteur, et dont le raisin auroit pu faire une feuillette de vin. On en connoît de trois espèces : la première vient sur des terres humides; la seconde, sur des terres élevées; et la troisième, sur la pente méridionale des montagnes. Peut-être, dans la suite des temps, parlera-t-on des vins de Missire, de Pancore, des Illinois, du Kentukey, etc. comme on parle aujourd'hui de ceux de Bordeaux, de Bourgogne ou de Champagne.

* Principal embarcadère de l'Etat de Kentukey, sur l'Ohio.

Deux compagnies ont obtenu du Gouvernement fédéral, la concession d'une grande quantité de terres dans ce beau pays, qui, sous peu d'années, sera rempli d'activité et d'habitans. A en juger par l'empressement avec lequel les petits colons des Etats maritimes vendent leurs propriétés, pour aller former de nouveaux établissemens à 500 lieues de leur patrie, on croiroit que la population de ces Etats est parvenue à son dernier terme, et il s'en faut bien que cela soit. C'est à ce desir d'être encore mieux, quand on est passablement bien (illusion sans cesse agissante, et si souvent trompeuse), qu'est dû ce grand nombre de petites colonies, disséminées comme des points sur l'immense surface des Etats-Unis, qui, dans un court espace de temps, deviendront des districts florissans. Après les avoir perdues de vue pendant quelques années, tout-à-coup on entend parler de leur nombre et de l'étendue de leurs défrichemens.

On ignore aujourd'hui les noms des différentes tribus dont la confédération des Wheylénis étoit composée : il n'en reste plus que quelques familles sur le bord des rivières Kaskaskias, Kahokias et Illinois, tombées au dernier degré d'abrutissement : à peine peuvent-elles chasser pour se procurer des hardes et de l'eau-de-vie. En vivant au milieu des blancs, ces indigènes sont devenus menteurs, fourbes, voleurs, et très-certainement les plus méprisables de tous ceux que j'ai connus.

(6) *Nations des grands Lacs et de l'Ohio.*

Les plus considérables sont les Chippaway, Winébago, Outagamy, établies sur les rivages et les rivières de la Baie-Verte ; les Kikapoos, Menomonies, Pootooatamys, sur le Michigan ; les Outawas, Missisagés, sur le Huron ; les Délawares, Wyandots, Cagnawagas, Shawanèses,

Mingots, Oyatanons, sur l'Erié, l'Ohio et le Wabash. Ces nations, jadis nombreuses et guerrières, terrassées par le double poison de la petite-vérole et des eaux spiritueuses, marchent à pas redoublés vers l'anéantissement. La dernière guerre*, à laquelle les Anglais les ont poussées sous le prétexte de prévenir l'établissement des colonies américaines au nord-ouest de l'Ohio, leur est devenue funeste par la perte de leurs plus braves guerriers, et la destruction de leurs principaux villages. Ils jouissent enfin des douceurs de la paix; les limites de leur pays sont fixées; le Gouvernement a fait élever des forts, a promulgué des loix pour prévenir les invasions, les injustices et les querelles. Mais un nouveau danger les menace; c'est le voisinage des colons qui vont bientôt s'établir sur les terreins concédés par le traité qu'on a fait avec eux. Plus rapprochés des Européens qu'ils ne l'ont jamais été, ils en obtiendront facilement des eaux spiritueuses, et seront plus exposés à la contagion de la petite-vérole, maladie qui, pour eux, est aussi désastreuse que la peste l'est parmi nous. Si, il y a trente ans, oubliant leurs rivalités et leurs haines nationales, ils eussent réuni leurs forces, de concert avec les Cherokees et les Creeks, il est probable que les progrès des colonies européennes auroient été considérablement retardés.

La décadence de ces nations est devenue beaucoup plus rapide depuis la conquête du Canada. Maîtres de tout le nord du continent, les Anglais ont porté leur commerce jusqu'à des distances immenses, et fait connoître à toutes ces nations l'attrait des marchandises européennes, et celui bien plus pernicieux encore, des eaux spiritueuses.

---

* En 1791.

Pour bien concevoir l'étendue de ces importantes découvertes, il faut voir les belles cartes d'Arrow-Smith, publiées à Londres en 1796, sur lesquelles sont tracés les voyages de Hearne, qui, parti de la baie de Hudson dans une direction nord-ouest, parvint à la mer en suivant le cours d'une rivière appelée du Cuivre; ceux bien plus importans encore de Mackenzie, qui, du lac Supérieur, est allé à la rivière, ou plutôt au golfe de Cook, sous le 60e parallèle de latitude, d'où un vaisseau anglais, charge de pelleteries, venoit de faire voile pour Canton. Ce voyage de 8 à 900 lieues, à travers ces vastes et inhospitalières régions, est peut-être un des plus hardis et des plus extraordinaires qu'on ait jamais fait par terre.

(7) *Nation Mohawk.* Jadis considérée comme une des plus puissantes des Etats du milieu, et chef d'une confédération long-temps connue sous ce nom, composée des tribus ou nations Onondagas, Onéidas, Cayugas, et Sénèccas. Lors de l'arrivée, en 1614, des premiers Hollandais, à ce qu'on appelle aujourd'hui New-York, cette confédération venoit de subjuguer les Wabingas, Mohégans, Manhattans, Méhicanders, etc. tribus maritimes et ichtyophages. Elle étoit montée au faîte de la puissance, puisqu'elle comptoit alors 10,000 guerriers. Ces nations confédérées habitoient les bords de la rivière Mohawk, la haute Susquéhannah, ainsi que les bords des rivières et des petits lacs qui versent leurs eaux dans l'Ontario.

L'alliance que firent les Hollandais avec eux, et que les Anglais, leurs successeurs, ont soigneusement maintenue jusqu'au moment de la révolution, contribua beaucoup à faciliter les commencemens de cette belle colonie, et fut, au contraire, une des principales causes qui retar-

dèrent pendant long-temps les progrès de cello que les Français fondoient à la même époque dans le Canada. Cette jalousie nationale, qui, en Europe, a occasionné des guerres si fréquentes et si longues, fut la cause de tous les malheurs que cette colonie éprouva durant son enfance. Moins nombreuse, plus éloignée de la mer, dont elle étoit séparée par les glaces pendant six mois de l'année, on ne conçoit pas comment elle a pu résister aux invasions et aux attaques de cette puissante ligue. Il faut voir, dans l'histoire, les assauts fréquens que ces braves colons eurent à supporter, leur infatigable persévérance, et leurs ressources. Des hommes moins patiens et moins aguerris auroient succombé, et le Canada seroit devenu une colonie anglaise.

Ah! si, dès l'origine, on eût donné à ce pays une religion moins exclusive, un gouvernement tel que celui de Massachussets ou de Pensylvanie, par exemple, jamais les escadres anglaises n'auroient remonté le fleuve Saint-Laurent, jamais le général Amherst ne l'auroit descendu depuis Katarakouy jusqu'à Montréal, parce qu'au lieu de 90,000 habitans qu'il y avoit lors de la conquête, il y en auroit eu 400,000. Mais malheureusement, depuis l'origine de cette colonie, on avoit voulu, ainsi que dans l'Arcadie*, que pas un arbre ne fût renversé, que pas un enfant ne fût procréé que par des catholiques romains; comme si le soleil et les rosées n'eussent pas également fécondé des champs défrichés, ensemencés par des bras luthériens ou calvinistes!

Les Mohawks, entraînés par leur ancien attachement pour les Anglais, les ont suivis dans le Canada, où l'on dit

* Aujourd'hui la Nouvelle-Ecosse.

que leur nombre a considérablement diminué; et leur pays est couvert d'habitations, ainsi que de champs cultivés. Il ne reste plus de leurs confédérés, que quelques familles Onéidas, Cayugas, Onondagas, Tuscaroras et Sènnèccas, qui ont dernièrement vendu leurs terres, ou plutôt leur pays, à l'exception de quelques réserves, au Gouvernement de New-York. Graces au zèle des missionnaires, on a imprimé dans leur langue, ainsi que dans celle des anciens Natticks, plusieurs livres de religion et de prières : j'en ai même vu quelques grammaires.

(8) *Buffles des savannes.* Avant que les blancs eussent franchi les Alléghénis, et fondé les belles colonies du Tènézee, de Kentukey, de Cumberland, de Washington, etc. des troupeaux considérables de buffles ou bisons paissoient dans les prairies naturelles de ces vastes régions, et avoient prodigieusement multiplié; mais depuis quelques années on n'en voit plus : une grande partie a été détruite, et les autres, fuyant un ennemi si redoutable, ont traversé le Mississipi, et rejoint leurs semblables dans les vastes plaines herbées qui s'étendent du rivage occidental de ce fleuve jusqu'à des distances inconnues. En considérant le nombre de ces bisons, la facilité de les rencontrer et de les atteindre, on ne peut guère concevoir comment, pendant le long cours des siècles, il n'est jamais venu dans la pensée des indigènes d'apprivoiser les jeunes, d'enclore quelques acres de ces prairies naturelles pour les y élever, et les soumettre peu à peu à la domesticité. Il est probable que la race des bestiaux européens est originairement venue de bisons semblables à ceux-ci, que les premières sociétés auront apprivoisés. Quels avantages inappréciables ces nations américaines n'auroient-elles pas tirés de ces essais, qui les auroient conduites insensiblement

à la culture ! De ce qu'une idée aussi simple, un projet aussi facile à exécuter ne leur est jamais venu en pensée, ne doit-on pas conclure que leur organisation intellectuelle est inférieure à celle des nations européennes et asiatiques ?

(9) *Minerai de fer.* On trouve à peu de distance sous terre, et même souvent à la surface des prairies naturelles du Nouveau-Jersey et de la Pensylvanie, des blocs de ce minerai (connu sous le nom de *bog-ore*), pesant depuis 25 jusqu'à 100 livres. En les examinant avec attention, on croiroit qu'ils ont subi l'action du feu. Je connois plusieurs bloomeries, ou petites forges, dans lesquelles on ne fond que ce minerai, qui, dit-on, est plus aigre que celui qu'on trouve en fouillant dans les montagnes.

(10) *Riz sauvage.* Il croît sur les rivages de l'Ontario, du Michigan, du petit lac des Winébagos, ainsi que sur les bords des rivières qui y versent leurs eaux; les Canadiens le connoissent sous le nom de folle-avoine, les Américains sous celui de riz sauvage. Il est extrêmement nourrissant, et croît dans certains cantons avec une telle abondance, que les indigènes en font des récoltes considérables; ils en attachent les tiges par poignées; chaque famille reconnoissant sa marque, les coupe au niveau des eaux, lorsque le temps de la maturité est venue, et les emporte dans son canot.

Ce grain est devenu la principale nourriture des Outagamis, Ménomonis et Winébagos, qui habitent la région comprise entre le rivage occidental du Michigan et le Mississipi. Après avoir éprouvé, depuis tant d'années, les avantages de ces récoltes, il est inconcevable que le desir de les augmenter, et celui d'obtenir une subsistance plus assurée, ne les ait pas déterminés à en semer dans

des endroits plus convenables, et, en imitant la nature, le faire croître au milieu des eaux. L'inattention, ou plutôt l'aveuglement des autres nations, qui, depuis des siècles, ont entendu parlèr de ce grain, sans chercher les moyens de le naturaliser chez elles, me paroît plus inconcevable encore, et prouve ce que j'ai déjà avancé, l'infériorité de leur intelligence.

(11) *Dépérissement des nations Nattick et Pécod.* Quand on pense aux obstacles de tous les genres que les colons des quatre Etats septentrionaux (jadis connus sous le nom de Nouvelle-Angleterre) eurent à vaincre pendant l'enfance de leurs premiers établissemens, on est étonné qu'ils aient pu les surmonter; on ne l'est pas moins, en voyant que leur persévérance et leur industrie sont devenues, depuis, l'exemple du continent. Pendant combien d'années n'eurent-ils pas à lutter contre l'opiniâtre résistance des indigènes, qui ne cessoient de les harceler? Semblables aux habitans du Canada, jamais ils n'alloient aux champs sans que leurs fusils ne fussent attachés à leurs charrues; la loi leur ordonnoit même de les porter à l'église, où, saisissant le moment de leurs prières, les indigènes venoient les attaquer.

De ce long état de guerre, est venu ce grand nombre d'emplacemens, connus dans les cartes sous le nom de villes, qui jadis n'étoient que des enclos palissadés, où les familles, éparses sur les plantations du voisinage, se refugioient au premier signal d'alarme. Peut-être même ces quatre colonies auroient-elles succombé, en 1668, sous les efforts de la coalition de toutes les nations voisines, si elles n'avoient pas réuni et confié leurs intérêts à un Congrès, qu'elles investirent du pouvoir dictatorial, et dont on voit encore quelques monnoies. Mais Métacomet,

chef de cette formidable coalition, ayant été trahi dès la seconde année, la mort de ce jeune héros, digne d'un meilleur sort, occasionna tant de divisions et de défaites, que ces guerriers acceptèrent les termes de la paix qui leur fut offerte : une partie se retira dans l'intérieur du continent; on persuada à l'autre de s'établir à Chappoquidick, Nattick, Suckiang, Nantuket, etc. où l'on espéra qu'avec les secours de la religion et de l'exemple, ces hommes apprendroient enfin à cultiver les terres qu'ils s'étoient réservées, et que, comme les blancs, ils multiplieroient au sein de l'abondance et de la paix.

Ces projets, ces espérances, inspirés par l'amour de la justice et de l'humanité, s'évanouirent après quelques années : en cessant d'être chasseurs, ils devinrent indolens, paresseux, insensibles à l'aiguillon des desirs et de l'émulation, et, comme dans les bois, sourds aux conseils de la prévoyance.

De tant de familles devenues cultivatrices, pas une ne s'est élevée à l'aisance; toutes se sont éteintes, sans qu'on ait pu savoir comment, tandis que le nombre des blancs a augmenté au-delà de ce qu'on avoit vu dans les temps modernes. Les mêmes causes secrètes ont produit les mêmes effets, dans le Jersey, la Pensylvanie, la Virginie, par-tout où l'on a tâché de les réunir sur leurs propres terres. En 1763, on comptoit encore près de 800 indigènes domiciliés dans l'Etat de New-York : peut-être n'en existe-t-il pas aujourd'hui 50.

(12) *Elever leurs wigwhams ailleurs.* Soit que cela vienne du climat, ou de quelque différence dans leur organisation, les nations septentrionales sont d'une disposition plus errante, et beaucoup moins attachées aux lieux de leur naissance que celles de la Géorgie et de la Floride.

Quoique la plupart de leurs villages soient favorablement situés sur les bords des rivières navigables, et à proximité de terres d'alluvion, ils ne considèrent leurs habitations, et sur-tout la jeunesse, que comme les soldats, la tente sous laquelle ils campent. Une épidémie, quelques rêves fâcheux, l'arrivée des abeilles dans les arbres du voisinage, tels sont, entre plusieurs autres, les motifs qui les déterminent à quitter leurs villages pour aller élever leurs wigwhams ailleurs.

Il faut en convenir, des hommes qui n'ont souvent d'autre mobilier que leurs peaux d'ours, leur chaudière et leur carabine, et qui trouvent par-tout de l'écorce de bouleau, changent facilement de demeure. Ils sont cependant quelquefois retenus par leur respect pour les lieux consacrés depuis long-temps à la sépulture de leurs pères; l'idée qu'après qu'ils auront abandonné le village, la charrue des blancs exposera à la pluie et à la rosée ces dépouilles vénérables, prévient quelquefois leur émigration : cette pensée est une des plus affligeantes qu'ils connoissent. Mais depuis que les tribus voisines des frontières ont perdu, par l'exemple et par la fréquentation des blancs, ces nuances primitives qui distinguent encore les nations des grands lacs; depuis qu'avec l'appât irrésistible des eaux spiritueuses, on les a conduits à la plus honteuse dépravation, ces mœurs, ces traits distinctifs qui les rendoient jadis respectables aux yeux de l'observateur, ont entièrement disparu.

Ce ne sont plus les mêmes hommes; ils vendent aujourd'hui leurs terres, sans penser aux cendres de leurs parens, de leurs amis, et se contentent d'en réserver quelques milliers d'acres, que le voisinage des blancs, la rareté du gibier, et leur éternel mépris pour l'industrie et la culture,

les forceront d'abandonner dans un petit nombre d'années.

(13) *Occupations dignes d'un Nishy-Norbay.* C'est sous ce nom que, dans la langue chippaway, on distingue les indigènes, ou la race des chasseurs. Il contraste avec celui de *Saganash* (homme rouge), sous lequel ils connoissent les Anglais, à cause de l'uniforme de leurs soldats.

(14) *Grandes chasses d'hiver.* Les indigènes ont deux saisons de chasse; l'été et l'hiver. La première, celle du chevreuil, leur fournit les viandes dont ils ont besoin, et qu'ils savent conserver par le secours de la fumée; la seconde leur procure les belles fourrures qu'ils vendent aux Européens; ce sont des peaux d'ours, de renards, d'orignals, de castors, de loutres, de rats-musqués, de martres, etc.

Ces fauves ne se trouvant que dans les régions froides et solitaires du nord, pour y parvenir, ils sont obligés d'entreprendre de longs et pénibles voyages, en remontant les rivières, qui, pour la plupart, ne sont qu'une suite de chutes, de rapides et de portages; mais comme il leur est impossible de se munir de provisions, à cause de la foiblesse de leurs canots, ils sont obligés de s'arrêter souvent, pour pouvoir chasser et pêcher : ces chasses et ces pêches n'étant pas toujours heureuses, ils sont exposés à des privations auxquelles il n'est pas rare de les voir succomber. Telle est leur manière de voyager, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus aux lieux qu'ils s'imaginent être remplis de fauves.

Après y avoir construit une wigwham, dont la grandeur est proportionnée à leur nombre, chacun choisit son canton de chasse, souvent à des distances très-considérables du quartier-général. Là, ils tendent des lacets, creusent des fosses, préparent des piéges, et mettent en

usage tous les moyens que l'expérience leur suggère; plus la saison est rude, et plus leurs chasses sont heureuses. C'est au milieu des neiges profondes et des fortes gelées de ces climats glacés, que ces hommes peu vêtus passent trois à quatre mois, exposés à des fatigues dont on ne peut pas se former d'idée précise, à moins de les avoir partagées avec eux.

J'ai connu un Européen qui, rempli de toute la confiance qu'inspirent la jeunesse et des forces d'Hercule, voulut suivre une compagnie de ces indigènes pendant leur campagne d'hiver; il lui fallut deux mois de soins, de repos, de bonne nourriture, avant qu'il fût entièrement remis de ses fatigues, et sur-tout de l'abstinence à laquelle il avoit été exposé durant cette longue et sévère épreuve.

A peine les glaces de l'hiver sont-elles fondues, qu'ils se hâtent d'arriver aux lieux où les trafiquans les attendent avec un assortiment de marchandises analogues à leurs goûts; car, bien différens des Européens, leur goût est invariable : ils se vêtissent encore des mêmes étoffes qu'on leur fit connoître dans l'origine. La peau de castor sert de base à ces échanges; c'est comme la monnoie de ce commerce; tel objet est estimé, de tous les temps, en valoir un nombre plus ou moins considérable.

C'est là aussi que, sous le prétexte de se délasser de leurs fatigues, ils boivent avec excès, et ces excès occasionnent toujours des rixes plus ou moins sanglantes. Comme le matelot, qui, revenu des grandes Indes, prodigue dans peu de jours en bombances et en folies, l'argent qu'il a si péniblement gagné, de même ces insoucians chasseurs dissipent dans l'ivresse les fruits de leurs longues et laborieuses chasses. Au lieu de repos, de bonne nourriture, dont ils auroient un si grand besoin, ils s'exposent

aux nouveaux dangers des inflammations, des pleurésies, qui en moissonnent annuellement un grand nombre : des corps de fer ne résisteroient pas à un régime aussi violent.

(15) *Motifs de leurs guerres.* Comme la peste et les maladies épidémiques, la guerre est un mal inévitable, puisqu'elle est la conséquence de nos passions, qui sont, à peu de chose près, les mêmes dans les forêts de l'Amérique que dans les plaines de l'Europe.

Il est même vraisemblable que le motif qui réunit en hordes et en tribus les premières familles éparses, fut celui d'attaquer ou de se défendre. Tel étoit l'état dans lequel le célèbre Cook a trouvé les habitans des terres et des îles qu'il a découvertes, et celui des nations de ce continent, lors de l'arrivée des premiers Européens.

Mais quels pouvoient donc être, demandera-t-on, les motifs qui les excitoient à la guerre, séparées, comme l'étoient ces tribus, par des forêts, des marais impénétrables, des fleuves rapides ou des lacs orageux; ne connoissant ni la cupidité, ni le desir des conquêtes? Quels motifs ! Un rêve, un faux rapport, la bouillante impatience d'une jeunesse long-temps oisive, le desir d'élever la gloire de leur nation et de faire parler d'elle, celui de mériter les applaudissemens et l'admiration des femmes, en chantant devant elles leurs prouesses et leurs victoires.

Que l'aigle ou le vautour osent affronter les orages à la poursuite de leur proie, l'impérieuse nécessité du besoin les excite : mais que des hommes non encore sortis de cet état primitif que les poètes ont appelé l'âge d'or, abandonnent leurs villages, où ils vivoient dans la paix, pour aller, à de grandes distances, exterminer d'autres hommes,

et, semblables à des loups affamés, se repaître de leurs carcasses, célébrer leurs barbares triomphes en buvant le bouillon de leur chair!..!..! Quelle inconcevable destinée! Voilà cependant comment toutes les nations ont commencé.

Aussi-tôt que la guerre est résolue, la jeunesse s'assemble, élit un chef; tous se peignent le visage et le corps, suspendent la chaudière, autour de laquelle ils dansent en hurlant leurs chansons de Cannibales, et s'imposent une abstinence rigoureuse : car, disent-ils, pour être inexorable, il est nécessaire d'avoir été long-temps aigri par les irritations de la faim. Qui leur a enseigné ce nouveau moyen d'exciter leur férocité? Seroit-ce l'*instinct*? C'est donc celui des démons!

Depuis que les blancs ont dirigé leur activité du côté de la chasse, en leur faisant connoître l'usage de leurs marchandises, les guerres sont devenues plus rares parmi eux; l'espoir d'une rançon les a rendus moins cruels envers les prisonniers blancs.

(16) *Pondiack*. Ancien chef de la nation Outawa, long-temps célèbre par sa bravoure, son éloquence, la sagesse et la vigueur de ses conseils. C'est à lui que l'Histoire attribue la coalition des grandes nations de l'Ohio et des lacs, après la prise du Canada, en 1763, pour chasser les Anglais des *pays d'en haut*, et s'emparer de leurs forts de traite et de guerre. La constance des efforts de ces nations, la rapidité de leurs mouvemens, l'étonnante exactitude de leurs attaques, quoiqu'à des distances aussi considérables; la défaite d'un de leurs corps dans les montagnes de la Pensylvanie, après un combat sanglant et opiniâtre; le blocus qu'ils firent de la ville du Détroit et du fort Pitt; le traité de paix conclu aux fourches du

Muskinghum; tous ces détails sont consignés dans l'Histoire, et justement considérés comme le plus formidable essai de leurs forces qui eût eu lieu depuis la fondation des colonies anglaises sur ce continent. Ces projets s'évanouirent à la mort de ce grand chef, qui fut assassiné en conséquence, dit-on, d'ordres secrets.

Les Anglais s'étant emparés, après la conquête du Canada, de tout ce qu'on appelle le commerce indien, depuis les rives du Mississipi jusqu'aux terres arctiques de la baie de Hudson, le Gouvernement dépensant annuellement en présens plus de 20,000 livres sterl., d'un autre côté, les traiteurs n'étant pas restreints, comme du temps des Français, dans la quantité des eaux spiritueuses qu'il leur est permis d'envoyer dans les pays d'en haut, le nombre des indigènes diminue avec une étonnante rapidité. On prétend que les six dixièmes de leur population ont disparu depuis que la liberté du commerce anglais a succédé au régime plus restrictif des Français.

(17) *Quelle éducation! Quel ordre de choses!* Pour convaincre plus particulièrement encore le lecteur, de la force des opinions sur lesquelles l'anthropophagie est fondée, je crois devoir rapporter ici une conversation qui eut lieu au camp devant le fort George, en 1758, entre un chef Pootooatamy et un officier français, servant sous le marquis de Moncalm, quelques jours après que ces féroces indigènes eurent attaqué la garnison anglaise, qui, conformément à la capitulation conclue avec le colonel Monroe, se retiroit sans armes au fort Edward, et eurent enlevé la chevelure d'un grand nombre de soldats, dont quelques-uns furent dépecés et mis dans leurs chaudières. J'ai entendu cet officier raconter tous les détails de cette épouvantable boucherie.

L'Officier français. — « Toi, homme, dis-tu ! Non, tu es pire que le loup et la panthère ».

Kanna-Satègo. — « Moi, pire que le loup et la panthère !!! Tu extravagues, tout chef de guerriers que tu es, entends-tu » ?

L'O. F. — « Ne manges-tu pas ton semblable, qui, comme toi, est fils de femme, et conséquemment ton frère » ?

K. — « Mon frère ! non. C'est mon ennemi, puisqu'il m'auroit dévoré, s'il eût été plus fort ou plus adroit. Qu'importe à l'homme mort d'être digéré dans mon estomac ou dans celui d'un loup » ?

L'O. F. — « Est-ce qu'en dépeçant un corps fait comme le tien, tu ne sens pas quelque chose qui te répugne » ?

K. — « Je n'entends pas ce mot. Et toi, quand tu fais arrêter un homme, ton semblable et ton frère, parce que le vent du malheur ayant soufflé sur lui, il ne peut pas payer ce qu'il te doit, et quand, en le privant de sa liberté, tu fais mourir de faim et de chagrin sa femme et ses enfans, ne sens-tu pas aussi quelque répugnance » ?

L'O. F. — « C'est la loi qui le confine, et non pas moi » ?

K. — « Eh bien ! avec ta loi tu tues cet homme, comme je tue mon ennemi avec ma carabine ou mon toméhawk; et peux-tu te croire aussi brave que Kannasatégo ? Non, puisque, comme lui, tu ne cours pas le risque de ta vie ».

L'O. F. — « D'où l'usage de dévorer tes prisonniers a-t-il pu venir » ?

K. — « Du cri souterrain de nos braves, morts en combattant, dont les ombres poursuivent nos guerriers jusqu'à ce qu'ils les aient appaisées en couvrant leurs corps, en effaçant de la terre les traces de leur sang, et mettant leurs ennemis dans la chaudière. D'ailleurs, ne

faut-il pas que nos femmes et nos enfans participent à notre triomphe? C'est le meilleur bouillon que nous puissions leur donner. Seroit-ce en dansant autour de nos chaudières, lorsqu'elles ne sont remplies que d'ours ou de chevreuil, que nous pourrions chanter nos chansons de valeur? Non; c'est le repas du chasseur, et non le festin de la victoire. Toi, dont l'esprit est au bout de ta langue, explique mes paroles! Quant au mien, il est au bout de mon bras ».

L'O. F. — « Que ne cultives-tu, comme nous, ces petites graines, avec lesquelles on satisfait si facilement la faim, quand elle vient »?

K. — « Pourquoi ferions-nous ce que nos ancêtres n'ont jamais fait? A la longue, tes petites graines tueroient nos braves, qui, ne redoutant plus le besoin de manger, passeroient leur temps à fumer et à dormir : notre jeunesse n'étant plus obligée de chasser et de pêcher pour vivre, où apprendroit-elle à devenir rusée, patiente à supporter le mal et la faim? Bientôt elle oublieroit à manier le toméhawk de la guerre ».

« De plus, qui nous fourniroit des vêtemens? Pourrions-nous dire au cerf : — J'ai besoin de mokissons; viens, que je t'écorche? — Au buffle, au castor, à la loutre : — J'ai froid, mes épaules sont nues; donne-moi ta fourrure »?

L'O. F. — « N'as-tu jamais connu la pitié »?

K. — « Oui, envers les foibles, les malades et les femmes. Si l'œil d'un homme doit toujours être sec, comment celui d'un guerrier pourroit-il être humide »?

L'O. F. — « Tout ce que tu viens de dire me fait horreur ».

K. — « Eh bien! va-t-en dans ton pays y cultiver tes petites graines, et laisse-nous vivre ici comme nos an-

cêtres ont vécu ! Le soleil et la lune se lèvent et se couchent, l'hiver succède à l'été, comme de leur temps, rien ne change : pourquoi changerions-nous » ?

(18) *Iles Arsacides et Dandaman.* Situées au nord-ouest de la pointe d'Achem, dont les habitans nègres sont cannibales. Ces îles ont été découvertes par les capitaines Bougainville, Surville et Shortland.

(19) *Pootooatamis.* Nation jadis puissante et nombreuse, dont les débris habitent encore les rivages méridionaux du lac Michigan. Les Français fondèrent une mission parmi eux, sur les bords de la rivière Saint-Joseph, qui a été long-temps célèbre ; ils y construisirent aussi un petit fort, dans les environs duquel plusieurs familles canadiennes s'étoient établies. Ce lieu, tombé au pouvoir des Anglais après la conquête du Canada, fut emporté par les gens de Pondiack, et la garnison, ainsi que celle de Michillimakinack, entièrement détruite.

(20) *Wigwham.* C'est le nom que, dans plusieurs langues, les indigènes donnent aux habitations qu'ils construisoient avant d'avoir connu l'usage du fer, et dont ils se servent encore dans plusieurs cantons. La charpente en est à-la-fois simple, légère et solide. C'est une suite de petites pièces faites du bois le plus durable ; elles ont de six à sept pieds de hauteur, mais au lieu de chevrons, ils les surmontent avec des cerceaux semi-circulaires, recouverts, ainsi que les parois ou murailles, de grands morceaux d'écorce de bouleau noir, artistement cousus, et dont les coutures sont enduites de térébenthine. La porte, montée sur un petit cadre qui bat contre le seuil et le linteau, est recouverte de la même écorce. Dans le milieu du toît, ils pratiquent une ouverture circulaire

pour laisser sortir la fumée, et ils y suspendent un bâton crochu, auquel la chaudière est attachée.

Si c'est la wigwham d'un guerrier, on y voit quelques chevelures, dont la peau a été soigneusement tannée et peinte en rouge, attachée sur un cerceau, et dont les cheveux conservent la même longueur qu'ils avoient lorsque cet ennemi fut tué. Le soir, on déroule autour du feu les peaux de castors, de buffles, ou d'ours, qui leur servent de lit. Leurs ustensiles sont en très-petit nombre. Il s'en faut bien que la propreté règne sous ces toîts enfumés. Leur attachement à ce genre de vie est cependant si grand, que lorsqu'ils viennent parmi les blancs, ils aiment mieux camper dans les bois voisins, où ils élèvent un petit abri, que d'habiter nos maisons et coucher sur de bons lits.

(21) *Oppoygan*. C'est le nom qu'ils donnent à une espèce particulière de pipe, dont la tête, façonnée avec assez d'art, est toujours de marbre rouge ou noir, qu'ils vont chercher dans le voisinage du Mississipi. Ils introduisent un tuyau de bois léger vers la partie inférieure de cette tête, à laquelle est constamment fixée une petite chaîne de cuivre, pour empêcher qu'elle ne tombe. Lorsqu'il a une certaine longueur, celle de trois à quatre pieds, par exemple, et qu'il est revêtu d'une peau de serpent mouchetée, et orné d'un mélange particulier de plumes, il est considéré comme le symbole de la paix; l'envoyé ou l'ambassadeur qui le porte, jouit de la plus parfaite sûreté, et même dans les villages qui sont ennemis du sien; à sa vue, les haines et les vengeances se taisent.

On s'en sert aussi dans les adoptions, dans les mariages, ainsi que dans toutes les fêtes pacifiques. Il est aussi le signal de la guerre, lorsque les plumes dont il est orné, sont rouges : il précède ou accompagne toujours les danses

destinées à représenter l'attaque ou la victoire. De-là les métaphores dont ils font si souvent usage. — « Levons le toméhawk de la guerre, arborons le grand oppoygan du sang ». Ou : — « Fumons dans l'oppoygan de paix, de bonne intelligence, de bon souvenir : que nos pensées soient unies, bonnes et douces, comme la fumée de nos oppoygans ».

Les carrières où ils vont chercher ce marbre, sont des lieux qui, de temps immémorial, ont été consacrés à la paix; c'étoit là que jadis les premières paroles en étoient portées : quiconque déclare y aller ou en revenir, est respecté par-tout où il passe. Mais comme dans les voyages, ainsi que dans l'usage journalier, cet oppoygan seroit très-incommode à cause de sa longueur, ils en ont de plus petits, ou bien ils adaptent sur l'arrière de leurs toméhawks une tête de pipe en fer ou en cuivre, qui y est retenue par un écrou, dont le creux communique à celui du manche, à l'autre extrémité duquel ils mettent un tuyau d'aigle, pour pouvoir fumer plus commodément.

C'est leur occupation constante lorsqu'ils sont chez eux, et ils y attachent beaucoup de dignité et d'importance; mais ils poussent plus loin que nous le luxe de cette jouissance. Au lieu de tabac pur, souvent âcre et désagréable, ils y mêlent quelques feuilles aromatiques, telles que celles du ségokémack, du sumack. Rien n'est plus agréable à sentir que ce mélange, dont ils portent toujours une provision dans une peau tannée de loutre, de canard ou d'oppossum, suspendue à leur ceinture.

(22) *Abeilles.* Persuadés que les abeilles sont venues d'Europe, ce qui cependant est très-douteux, les indigènes les voient de mauvais œil, et considèrent leurs progrès dans l'intérieur du continent, comme un présage de

l'approche des blancs : aussi, dès qu'ils en découvrent, cet événement, en passant rapidement de bouche en bouche, répand la tristesse et la consternation dans tous les esprits. Un jour que j'allois au village d'Osséwingo, je rencontrai un Cayuga que je connoissois depuis plusieurs années; il étoit assis au pied d'un arbre, et les yeux fixés sur la terre, fumoit gravement dans son toméhawk.

Comme il paroissoit peu disposé à me parler, je lui dis : — « Ta langue seroit-elle desséchée, et ta main paralysée? — Mon esprit est dans les ténèbres, me répondit-il, et mes yeux voient sans voir, quand je pense à ce mauvais génie qui ne cesse de nous tourner le dos. — Comment cela? j'ai peine à te comprendre. — Ne sais-tu pas qu'il prit tes gens par la main dès le premier jour de leur arrivée sur cette terre, et que depuis, il a constamment nettoyé leurs sentiers, et couvert les nôtres de ronces, de halliers et de pierres? Ne voilà-t-il pas leurs mouches qui arrivent parmi nous, pour effrayer notre gibier? — Eh bien! sais-tu ce qu'il faut faire? — Non. — Je vais te le dire. Aye un champ, ayes-en même deux, si cela est possible; cultive-les bien; que tes compagnons imitent ton exemple : alors ces mouches, qui t'effrayent tant aujourd'hui, te porteront bonheur; car elles sont un modèle d'industrie, de bon accord et de bon gouvernement. — Tu dis vrai; mais le mauvais Génie ne veut pas que nous cultivions la terre comme les blancs. — Ton mauvais Génie n'est qu'une ombre, un fantôme, et un fantôme n'est rien. Si tu méprises l'industrie des blancs, imite du moins celle du castor; que le soleil de la raison éclaire ton village, et alors tu verras ce fantôme, cette ombre, passer comme le bruit que j'entends, et qui n'est déjà plus; comme le vent qui frise la surface du lac, et est déjà bien loin. — Porte tes

paroles au village, que tous nos gens disent : Oui, oui, oui; alors j'y consens ».

(23) *Shawanèse.* Cette grande et belle nation habite les plaines qu'arrosent le Scioto et ses branches, une des plus considérables de toutes les rivières qui tombent dans l'Ohio. Son confluent avec ce fleuve est à 130 lieues de Pitt'sbourg, et à 266 du Mississipi. Du temps de William Penn, cette nation étoit composée de dix-sept tribus, et comptoit dix à douze mille guerriers. Mais, comme toutes celles qu'on connoît, dédaignant de s'attacher, par la culture, au sol fécond qui lui appartient, elle rejetta les idées de civilisation que ce célèbre fondateur lui transmit par Kélappama, un de leurs chefs les plus éclairés, qui étoit venu à Philadelphie pour le voir. Quelle peut être la cause de ce prestige, de cet aveuglement?

De toutes les nations du continent, la Shawanèse est la plus avantageusement située pour devenir cultivatrice; douceur du climat, fécondité du sol, grand nombre de petites rivières navigables, proximité de l'Ohio, et des grands lacs, prairies naturelles, sur lesquelles ils auroient pu, comme les Muscogulges et les Séminoles des deux Florides, élever, sans soins et sans peine, des chevaux et des bestiaux : car c'est sur les bords de cette rivière qu'on commence à voir ces plaines couvertes d'herbes ou de roseaux, connues dans les Etats méridionaux sous le nom de savannes; c'est là aussi que l'on voit des arbres, des plantes et des fleurs bien différentes de celles du nord, ainsi que les beaux oiseaux du midi.

Quel dommage aussi que leur langue harmonieuse, douce et expressive, n'ait point été cultivée, et que le zèle des missionnaires n'ait point encore fait imprimer, à l'usage de leurs Néophites, quelques livres de prières

dans cette langue, comme on en voit dans celle des Mohawks et des anciens habitans de la baie de Massachussets ! Il est à craindre que bientôt il n'en reste plus de vestiges. Les pertes que les Shawanèses ont essuyées dans la dernière guerre avec les Etats-Unis, le traité qu'ils viennent de faire avec eux, les ont enfin déterminés à vivre tranquilles sur les terreins immenses qu'ils se sont réservés. Eh bien ! il est probable que dans ce dernier asyle, ils n'adopteront pas le seul remède qui puisse encore préserver leur existence, la culture.

(24) *Wyandots du Sandusky*. Les débris de cette ancienne nation, jadis vaincue et chassée des montagnes d'Ouasioto par les Chérokées, s'emparèrent des bords de cette rivière, dont ils exterminèrent les anciens propriétaires Sanduskys ; car à peine peut-on arrêter les yeux sur quelques parties de la terre qui n'aient été abreuvées de sang humain. De même que les grandes nations de l'Europe et de l'Asie, celles de ce continent paroissent avoir toujours été dans un état de guerre presque continuel. Les tribus qui périssoient victimes de ces vengeances, étoient remplacées par de nouvelles hordes, dont les jalousies, les haines et les dissentions ne tardoient pas à exciter de nouveaux combats. Ainsi que les Shawanèses leurs voisins, ils ont essuyé des pertes d'autant plus considérables, qu'elles se réparent lentement parmi ces nations de chasseurs.

La rivière sur les bords de laquelle ils habitent, est une des plus douces et des plus constamment navigables de toutes celles qui tombent dans le lac Erié, dont l'embouchure est susceptible de devenir un port excellent.

(25) *Muskinghum*. Grande et belle rivière qui tombe dans l'Ohio, à 58 lieues de Pitt'sbourg, et à 339 du Mississipi.

Elle est infiniment intéressante par ses sinuosités, ainsi que par l'étendue de sa navigation jusqu'à Tuskaraway, confluent formé par la jonction du Némenshéhélas et du Lamenshicola, et célèbre par le traité de paix que fit le général Bouquet en 1764, avec les nations de l'Ohio. Ainsi que ce fleuve, le Muskinghum a des crues régulières, mais qui ne causent jamais de débordement. Les villages des Délawares, situés sur des terreins fertiles, offroient aux yeux l'image de l'abondance et du bonheur, dont ils jouiroient encore sans cette guerre funeste, dans laquelle la politique anglaise les a entraînés. C'étoit sur cette rivière que les frères Moraves avoient établi une colonie considérable d'indigènes, qu'ils civilisoient par l'enseignement de la religion et de la culture. Des événemens fâcheux l'ayant malheureusement dispersée, le Gouvernement vient de leur donner dix mille acres de terre dans un canton plus éloigné des chances de la guerre.

L'embouchure de cette rivière deviendra un jour fameuse dans l'histoire, par les premiers établissemens du nouvel Etat de Washington, qui y furent formés en 1786, ainsi que par la fondation de la ville d'Adelphy, nommée depuis Marietta, sur les ruines du célèbre camp retranché qui fut découvert en 1780, dont le plan et les détails se trouvent au chapitre VIII, tome III de cet ouvrage.

(26) *War-hoop*. Ce cri est, je crois, le plus perçant qu'il soit possible à l'homme de produire; nul autre ne retentit aussi loin dans les bois ni sur les eaux. Suivant les circonstances, les indigènes peuvent en rendre les modulations plus ou moins désagréables ou effrayantes, par le battement plus ou moins rapide des quatre doigts de la main sur les lèvres pendant les efforts de l'aspiration. C'est le cri de la victoire; semblable au rugissement du

lion, c'est aussi celui de la férocité, par lequel les indigènes s'animent au fort de la mêlée : souvent aussi ils s'en servent en terminant leurs chansons de guerre.

(27) *Sir William Johnson.* Il fut pendant long-temps intendant-général des affaires indiennes pour les colonies du milieu, et long-temps aussi le dispensateur des présens que l'Angleterre prodiguoit annuellement aux six nations et à leurs alliés. C'est avec ces moyens irrésistibles que, depuis la conquête de cette colonie sur les Hollandais, en 1663, cette Puissance s'est assuré leur amitié et leur assistance, toutes les fois qu'elle en a eu besoin, dans ses guerres contre les Français du Canada. Cette alliance contribua beaucoup aux progrès des établissemens, à la tranquillité et à la sûreté des habitans de la colonie de New-York, et facilita l'acquisition des terres, à mesure que l'avidité des Gouverneurs ou des compagnies de spéculateurs en avoit besoin.

Pour s'assurer une plus grande influence dans les conseils de cette confédération, sir William Johnson épousa une femme d'une des plus considérables familles Mohawk (Owentawégan), dont l'esprit naturel et la pénétration lui devinrent extrêmement utiles dans l'administration de ce département. Elle lui découvroit leurs secrets, leurs intrigues, leurs mécontentemens. Il lui a dû en partie d'avoir pu gouverner et conduire, pendant un grand nombre d'années, ces enfans de la nature, qui n'avoient d'autre volonté que la sienne, et dont il se servit avantageusement pendant la guerre du Canada.

Il faut en convenir, la longue durée de son gouvernement fut, pour ces indigènes, celle du repos, de la paix et de l'abondance. Si jamais Européen avoit pu les conduire à la culture, c'étoit sir William Johnson, et il n'y a pas

réussi, quoiqu'ayant fait bâtir une grande et belle maison au milieu de çe qu'on appeloit alors *the Mohawk Castles* (les châteaux Mohawks), et faisant cultiver sous leurs yeux les terres fertiles qu'ils lui avoient données.

Sa fortune lui permettant de se livrer à son penchant pour l'hospitalité, sa maison étoit toujours ouverte aux étrangers et aux colons, que la curiosité de voir et d'étudier les mœurs et les usages des indigènes, et la certitude d'une réception simple et franche, attiroient chez lui. Sa table abondante n'étoit que rarement présidée par sa femme Agonétia, qui, parlant imparfaitement l'anglais, craignoit de se trouver déplacée au milieu d'un grand nombre de personnes qu'elle ne connoissoit point.

Persuadée par l'habitude qui nous fait attacher des idées de convenance à suivre les usages que nous avons eus sous nos yeux depuis l'enfance, elle s'imagina toujours qu'il seroit ridicule à une femme Mohawk de paroître sous des vêtemens européens, et elle ne quitta jamais le costume de sa tribu.

Quelques personnes peut-être auroient desiré que son maintien fût orné de graces ; mais les charmes de la décence et de la modestie qui se faisoient remarquer en elle, frappoient seuls le plus grand nombre ; son ensemble naturel, doux et simple, s'emparoit de la bienveillance, avant qu'on eût le temps d'examiner si ses manières avoient besoin de plus d'élégance; et on ne songeoit point ensuite à leur en desirer davantage.

Née sur les bords de l'Oriskany * et sous l'écorce de bouleau, elle prouvoit que la nature, sans l'aide de la civilisation, sans le secours de l'art, peut imprimer à ses

* Branche du Mohawk.

dons le pouvoir de plaire. On la voyoit toujours avec plaisir présider la table de sir William Johnson. Cette femme, bonne et généreuse envers les blancs, comme envers ceux de ses compatriotes qui avoient éprouvé des malheurs, fut toujours aimée et respectée des deux peuples. Qu'auroit-elle donc pu être, si elle eût pris naissance à Londres ou à Edimbourg, et qu'elle eût reçu la meilleure éducation de ces capitales?

(28) *Henrique Nissooassoo.* Ce respectable Mohawk, Sachem héréditaire de la tribu Garakontié (canard), mourut en 1775, dans un âge avancé. Parlant bien l'anglais ainsi que le hollandais, il étoit toujours un des indigènes avec lesquels les étrangers qui venoient voir sir William Johnson, conversoient le plus souvent, et, chose assez remarquable, jamais sa complaisance à répondre aux questions dont il étoit souvent accablé, ne s'est démentie. Je me suis moi-même entretenu avec lui pendant des heures entières, sans avoir observé le plus petit mouvement d'impatience.

Quoique né, pour ainsi dire, au milieu des blancs, il savoit aussi peu convenablement s'habiller à l'européenne que s'il eût vu le jour sur les bords du Ouisconsing, ou sur les rivages du lac Supérieur. Je me rappelle qu'en 1766, la duchesse douairière de Gordon, qui venoit d'arriver à New-York, ayant été informée que les députés de plusieurs nations devoient s'assembler chez sir William Johnson, partit sur-le-champ pour assister à ce congrès. Le jour même de son arrivée, il eut soin de placer auprès d'elle à table, Henrique Nissooassoo, dont il connoissoit la complaisance et les talens.

Ce chef sachant que, comme lui, cette dame étoit d'une famille distinguée, voulut se faire beau, et pour cet effet

il employa, dit-on, beaucoup de temps à sa toilette. Sa tête étoit rase, à l'exception d'une petite touffe de cheveux sur l'arrière, à laquelle pendoit un blocquet d'argent. Quant au cartilage de ses oreilles, qui, suivant l'usage, avoit été découpé et considérablement alongé dans sa jeunesse, il le revêtit d'un fil d'archal ployé en spirales très-serrées, ce qui, en effet, le cachoit, mais ne le raccourcissoit pas. La girandole étoit suspendue au craquelin de son nez. Un large hausse-col couvroit sa poitrine. Par-dessus sa veste d'écarlate, qui n'étoit pas boutonnée (ce qui auroit été trop gênant), il avoit mis un habit bleu galonné d'or, dont la taille et l'ampleur n'étoient pas calculées sur la sienne. Jusques-là cependant, sa toilette étoit un peu européenne : ce qui suit le paroîtra moins.

Comme de tous nos vêtemens, la culotte est celui auquel les indigènes peuvent le moins s'accoutumer, il y avoit adroitement suppléé, à ce qu'il croyoit, par des hauts-de-chausses de drap, frangés de verroteries, qui couvroient la partie inférieure de ses cuisses : le reste étoit caché par le bas d'une chemise longue et ample. On voyoit encore sur son visage, qu'il avoit peint la veille pour recevoir plusieurs chefs étrangers, quelques restes considérables de couleurs. Il portoit à ses pieds des mokissons de peau de chevreuil tannée, élégamment brodés en plumes de porc-épic, et garnis de grelots d'argent.

Ainsi accoutré, il dîna à côté de la curieuse douairière, qui l'accabla de questions auxquelles il répondit avec toute la complaisance possible. Toutes les fois qu'elle assistoit aux séances du Congrès, elle l'appeloit toujours auprès d'elle, pour lui servir d'interprète. Extrêmement satisfaite, et pleine d'affection pour ces indigènes, elle entreprit de remonter la rivière Mohawk, à dessein de

les voir de plus près dans leurs villages; et elle parvint au fort Stanwick. Là, escortée par plusieurs chasseurs, elle traversa des forêts, alors sans sentiers, et arriva heureusement, après sept jours de fatigues, au petit lac Otzègè, où elle s'embarqua, et descendit la Susquéhannah pendant plus de 200 milles, jusqu'à l'embouchure de la Juniata, d'où on la conduisit en voiture à Philadelphie.

Les indigènes furent si frappés de son courage, et si reconnoissans des présens qu'elle leur fit, qu'ils l'adoptèrent sous le nom de *Cherry Moyamee* (Femme de l'Est), et lui donnèrent cinq ou six mille acres de terres choisies, situées dans le voisinage d'Anaquaga, sur cette même rivière, afin, dirent-ils, qu'elle eût un lieu à elle, sur lequel elle pourroit élever sa wigwham, allumer son feu et suspendre sa chaudière toutes les fois qu'elle viendroit les voir. Il faut observer qu'à cette époque, les cantons qu'elle traversa (aujourd'hui couverts d'habitations) n'étoient que des forêts illimitées.

C'est la première fois, depuis l'établissement de ces colonies, qu'on ait vu une femme d'un rang aussi élevé, d'une fortune aussi considérable, et d'un âge aussi avancé, traverser l'Océan pour voyager dans un pays encore si nouveau, et oser s'enfoncer dans des forêts sans chemins, coupées de rivières et de creeks sans ponts, sous la conduite d'indigènes qui, avec tout leur zèle, ne pouvoient prévenir ni les inconvéniens, ni les fatigues inévitables d'un pareil voyage. Quels progrès ce pays n'a-t-il pas faits depuis cette époque ! Qu'est devenue cette nation Mohawk, qui comptoit encore dans ce temps-là près de deux mille guerriers ?

(29) *Missisagés*. Nation jadis nombreuse, dont la langue

étoit parlée jusqu'à la baie de Hudson. Une partie habitoit les grandes îles Moutouallin, le rivage oriental du lac Huron, ainsi que les eaux tortueuses qui y communiquent depuis la baie de Quinty. Les autres avoient élevé leurs villages au fond des baies de Toronto, de Katarakouy, de Niagara, etc. dont la pointe occidentale, formée par l'embouchure de cette dernière rivière dans l'Ontario, porte encore le nom de Missisagé.

Peu de temps après leur établissement à Montréal, les Français contractèrent avec eux une alliance, qui, dans la suite, leur devint bien utile, lorsqu'ils furent attaqués par les Anglais et les Mohawks. Depuis cette ancienne époque, ils n'ont jamais cessé d'être leurs constans et fidèles alliés, jusqu'à la conquête du Canada. Ce fut d'eux qu'ils reçurent les premières belles pelleteries qu'ils envoyèrent en France, pelleteries que leurs infatigables chasseurs alloient chercher dans le voisinage des lacs Népissing, Témiskaming, et Abitibee. Quoique très-éloignés des blancs, et habitant une région trop froide pour que des colonies s'y établissent, cette grande nation s'est éteinte, et a presqu'entièrement disparu. De ces tribus jadis si nombreuses, de tous ces guerriers qui aimoient tant à raconter les prouesses de leurs ancêtres, en aidant aux Français à repousser leurs ennemis à Hotchélaga, Misiskouy, Tikondéroga, etc.; de ce grand nombre de chasseurs qui alloient à la poursuite du castor jusques dans le pays des Esquimaux, il ne reste plus aujourd'hui que quelques familles errantes, dégénérées, dégoûtantes de malpropreté, qui vont de temps en temps à Niagara, Katarakouy, échanger le produit de leurs foibles chasses et de leurs pêches, pour du pain et de l'eau-de-vie. La petite-vérole les a détruits par milliers dans le cours

de quelques années. Tel est le sort auquel toutes ces nations paroissent être irrévocablement destinées.

(30) *Petites graines merveilleuses.* Le bled, le seigle et l'orge que semèrent les Français qui s'établirent dans le Canada. Quelle dut être, en effet, la surprise des indigènes la première fois qu'ils virent des chevaux, et ces chevaux attelés à une charrue, et cette charrue labourant la terre, et les colons confiant à son sein ces petites graines merveilleuses, destinées à produire d'abondantes récoltes dont ils composoient une excellente nourriture! Ne doit-il pas paroître étonnant qu'ils n'aient jamais desiré imiter un si bel exemple, qu'ils n'en aient point semé quelques poignées sur les terres d'alluvion, auprès desquelles, en général, ils placent leurs villages? Mais non; l'étonnement qu'occasionnèrent les premiers récits de Koreyhoosta, les larmes que l'inquiétude de la prévoyance arracha de ses yeux, ne firent aucune impression sur l'esprit de ces chasseurs.

Se pourroit-il donc que, différente de celle des autres hommes, leur imagination se refusât invinciblement à la contemplation de l'avenir, et que, comme les animaux, ils fussent destinés à ne composer leurs vies que du moment présent? La nature leur auroit-elle refusé l'étendue de compréhension nécessaire pour appercevoir l'utilité des choses nouvelles? Seroit-il préordonné que jamais ils ne connoîtroient la culture, les soins domestiques, la civilisation, la morale et les loix? Cela est très-probable.

NOTES DU CHAPITRE II.

(A) *Collége de Franklin.* Ce vénérable personnage ayant depuis long-temps observé combien l'attachement des Allemands de la Pensylvanie à leur langue, apportoit

d'obstacles à l'introduction de la jeunesse dans les écoles anglaises, avoit conçu le projet de fonder un collége où les sciences seroient enseignées en allemand.

Aussi-tôt qu'il fut nommé Gouverneur de cet Etat, après son retour de France, en 1786, profitant de son influence sur l'opinion publique, il obtint facilement du Corps législatif le terrein et les sommes nécessaires, et dès l'année suivante, ce collége fut fondé à Lancaster, et incorporé, ainsi qu'une grande école.

Quoiqu'originaire de Boston, où il naquit en 1705, il vivoit à Philadelphie depuis 1723. Dégoûté de la profession de son père, qui étoit chandelier, il étoit venu chercher fortune dans cette ville, qui n'étoit encore, à cette époque, qu'une grosse bourgade. Ne sachant comment se procurer des livres, il se fit garçon imprimeur : le jour, il travailloit; la nuit étoit consacrée à l'étude. Bientôt on vit jaillir de sa plume des étincelles de génie qui annonçoient qu'un jour il deviendroit un des hommes les plus éclairés du continent.

Les notables de presque toutes les colonies s'étant assemblés à Albany en 1744, pour convenir entre elles d'un pacte d'union, et déterminer leurs rapports avec la métropole, ainsi que le montant des subsides qu'elles devoient lui donner, le projet que Franklin proposa fut accepté. L'Angleterre le refusa. Quelle différence aujourd'hui, dans l'état des choses en Amérique et en Europe, si l'Angleterre eût pu prévoir alors que, trente-deux ans plus tard, elle dépenseroit inutilement cent millions sterling, et sacrifieroit la vie de cent mille hommes, pour s'opposer à l'émancipation de ces colonies, dirigée et conduite par ce même Franklin! A quoi donc tiennent les destinées des Empires et des Nations?

C'est à l'heureux génie de cet homme célèbre qu'on doit plusieurs découvertes importantes, entr'autres, celle des paratonnerres, éternisée par la médaille qui fut gravée à Paris en 1784, avec cet exergue : *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.* Possédant à un degré éminent le talent de déduire des observations utiles de tout ce qu'il voyoit, rien n'échappoit à sa profonde sagacité. On en sera plus amplement convaincu, lorsque son petit-fils, M. Temple Franklin, aura publié les nombreux Mémoires qu'il lui a légués.

Non content d'avoir enrichi le monde par ses découvertes, quels services n'a-t-il pas rendus à sa patrie, long-temps avant la révolution, comme agent des colonies de Massachussets et de Pensylvanie, et depuis, comme membre du premier Congrès qui commença, conduisit et termina la guerre de l'indépendance, avec tant de prudence, de fermeté et de gloire; et enfin comme ambassadeur en France ! C'est à lui que Philadelphie doit ses plus beaux établissemens, la Bibliothèque publique, l'Université, et la Société philosophique, dont il a été président pendant plus de vingt ans, quoiqu'absent.

Né de parens honnêtes, mais peu fortunés, il n'a dû qu'à son génie les nombreuses connoissances qu'il a acquises, ainsi que le rôle important qu'il a rempli sur la scène du monde : et, chose très-rare, le bonheur, le succès, l'estime et la considération publique l'ont constamment accompagné dans le cours de sa longue vie. Peu de personnes ont acquis plus de droits à l'éternelle reconnoissance de ses compatriotes.

Il a légué mille guinées à la ville de Philadelphie, pour être employées à la construction d'une pompe à feu, qui élèvera l'eau de la rivière Schuyllkill, pour la conduire à

cette ville, vers l'époque où, d'après ses calculs (insérés dans son testament), celle des puits sera devenue insalubre. Il a légué à sa ville natale une semblable somme, destinée à donner des encouragemens aux jeunes gens sages et industrieux, qui, à la fin de leurs apprentissages, auroient besoin de secours pour commencer leur carrière.

La postérité ne se rappellera qu'avec admiration les grandes choses qu'il a exécutées par les seules forces de son génie, sans aucunes de ces ressources qui ont secondé les entreprises de tant d'autres. Voici l'épitaphe qu'il fit pour lui-même peu de temps avant sa mort, qui arriva le 17 avril 1790 : il étoit alors âgé de 84 ~~ans et trois~~ mois.
« Ci gît le corps de Benjamin Franklin, comme un vieux
» livre abandonné aux vers; mais ils n'en rongeront que
» l'extérieur; l'ouvrage restera intact, et ne tardera pas à
» reparoître sous une nouvelle forme, dont l'impression
» sera plus correcte et plus durable ».

(1) *Esquimaux*. Cette race paroît être extrêmement différente des autres aborigènes du continent, non-seulement par le teint, la couleur des cheveux et des yeux, mais aussi par le langage, les habitudes et les mœurs, qui sont infiniment plus douces que celles de leurs voisins. On en voit à Terre-Neuve, sur les côtes du Labrador, sur les rivages de la baie de Hudson, et jusqu'au 67e degré de latitude, dernières bornes de la vie et de la végétation. Ils sont tous harponneurs et pêcheurs. Sans habitations fixes, ils passent leur vie à errer à travers ces déserts inhospitaliers, ou sur le bord des baies, des lacs et des rivières, couvertes de glaces et de neiges éternelles. Il est difficile de concevoir l'idée d'une existence plus malheureuse; ils y sont cependant si attachés, qu'il est presqu'impossible de les apprivoiser. J'en vis un à Québec, il y a

quelques années ; malgré tous les soins qu'on lui prodiguoit, il ne cessoit de soupirer après le moment de son retour, et il mourut de regret et de chagrin au bout de six mois.

Cette éternelle suite de misères et de privations qu'ils éprouvent sous ces affreux climats, n'est cependant pas le seul malheur auquel la nature les ait condamnés : ayant voulu que, dans tous les pays, l'homme fût l'ennemi de son semblable, elle a placé, depuis un temps immémorial, dans le cœur de leurs voisins la haine la plus implacable. Ces voisins, connus sous le nom d'Aratapeskow*, occupent les régions à l'ouest et au sud de la baie de Hudson, et font aux Esquimaux une guerre continuelle. Ils détruisent impitoyablement tous ceux qu'ils surprennent, vieillards, hommes, femmes, enfans : des tribus entières ont été massacrées dans le même jour. On ne conçoit pas comment cette race infortunée existe encore. Il paroît cependant, d'après les découvertes de M. Hearne (aujourd'hui Gouverneur de la factorerie anglaise de la baie de Hudson), qui, en 1771 et en 1772, parvint à plus de 400 lieues au nord-ouest de cette baie, que l'on trouve des individus de cette race jusqu'aux dernières régions habitables de cette partie du continent, et que leur stature décroît à mesure qu'ils approchent du pole.

(2) *Détroit de Béring.* Ce détroit, qui sépare le continent de l'Asie de celui de l'Amérique, dont les navigateurs russes nous avoient parlé, et que le célèbre Cook a traversé en 1778, n'a que six lieues de largeur. Le froid y est excessif. Quelle peut être la cause de cette rigueur

* De celui d'un grand lac placé au centre de cette partie du continent.

de climat qui se fait sentir en Amérique par des latitudes sous lesquelles, en Europe, on jouit des bienfaits de la culture, celle de ce détroit n'étant que de 66 degrés? Quelle différence entre les douces températures de l'ancien monde sous le 45e degré, et les rigoureux hivers du Canada sous le même parallèle!

(3) *Rivière Saint-Pierre.* Cette rivière, qui vient des montagnes de la Californie, connue par les indigènes sous le nom de Wadappa-Ménésoter, est profonde, et a 300 pieds de largeur à son embouchure. La longueur de son cours, ainsi que les vastes pays qu'elle arrose, sont encore peu connus; mais ce qui la rend intéressante, est le voisinage du saut Saint-Antoine, dont elle n'est qu'à dix ou douze milles.

Cette cataracte, la seule du Mississipi qu'on connoisse, est située sous les 44 deg. 50 min. à 567 lieues géométriques de la mer, et à 790, en suivant le cours de ce fleuve. Bien différente des autres, celle-ci se trouve au milieu d'un pays fertile, orné de collines, de plaines, et de prairies naturelles. Combien n'est-il pas à regretter que le nom d'un obscur hermite de l'ancienne Egypte ait remplacé celui sous lequel les indigènes la connoissoient! Ce n'est pas la seule perte qu'ait occasionné cette manie monacale. C'est sur-tout dans les colonies catholiques que ces pertes sont irréparables; au lieu de conserver les noms indigènes des rivières, des montagnes et des lacs de ces pays, la plupart gracieux et sonores, on les a remplacés par ceux du calendrier romain. Quelle absurdité, de donner le nom d'une femme ou d'un homme à une île, à un grand fleuve, à une cataracte! Encore si ces hommes eussent été des navigateurs tels que sir Francis Drake, Hudson, Cook, Bougainville, etc. ou des bienfaiteurs

du genre humain, la reconnoissance les auroit consacrés.

La largeur de cette belle cataracte est de 7 à 800 pieds, et sa hauteur de 35 à 40: elle n'est partagée dans le milieu que par un immense rocher, estimé en avoir 40 à 50. On voit au milieu des rapides occasionnés par cette prodigieuse chute, une île couverte d'arbres très-élevés, qui servent d'asyle à tous les oiseaux de proie du voisinage. A l'abri des incursions de leurs ennemis, heureux et paisibles, ils vivent, de génération en génération, des débris de poissons et d'animaux que le fleuve entraîne.

(4) *Nadooassés et Padoocas.* Nations nombreuses, divisées en plusieurs tribus, connues sous différens noms. Les unes habitent les plaines, les autres, les parties boisées des vastes régions situées à l'ouest de ce grand fleuve: voilà pourquoi on les distingue sous ceux de Nadooassés, des plaines ou des bois. Nées sous un climat tempéré, possédant un sol fertile, un pays extrêmement abondant en gibier, elles sont devenues un peu plus cultivatrices que celles du nord, et elles ont des mœurs beaucoup plus douces, quoique, comme ces premières, elles aiment la guerre, et qu'elles l'aient faite pendant long-temps aux Espagnols du Nouveau-Mexique. C'est de-là que sont venus les bestiaux et les chevaux dont ces nations se servent; voilà pourquoi il n'est pas rare d'en rencontrer de nombreux escadrons, sur-tout vers le haut Missoury, montés sur des andalous, qui conservent encore le feu et la vîtesse de leurs ancêtres.

Semblables aux Tartares, ces peuples établissent leurs camps dans les lieux les plus abondans en pâturages : ils ont des esclaves, qu'ils vont enlever parmi les nations voisines des montagnes de la Californie, connues sous le

nom de Panis, dont j'ai vu plusieurs individus à Montréal. Ils échangent les fruits de leurs chasses pour des marchandises européennes, à Pancore (Saint-Louis), ville bâtie par les Français de la haute Louisiane, au confluent du Missoury avec le Mississipi, à 402 lieues géométriques de la mer, et à 54 au nord de l'embouchure de l'Ohio.

Leurs plaines et leurs forêts sont remplies de cerfs, de buffles, d'ours, de dindes, faisans, grues, pélicans, courlis de plusieurs espèces; et leurs rivières abondent en poissons. Séparées des féroces indigènes du nord par ce grand fleuve, ainsi que par leurs vastes plaines, libres, indépendantes, plusieurs tribus mènent une vie douce et tranquille au sein de l'abondance. Cet état intermédiaire, également éloigné des inconvéniens de la vie sauvage comme de ceux d'une trop grande civilisation, est peut-être le plus heureux dont on puisse se former une idée.

(5) *Lexington.* Ville du nouvel Etat de Kentukey, fondée en 1780, à peu de distance des sources de l'Elkhorn *, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de ce beau pays : elle est le point où se réunissent un grand nombre de chemins, et en a été jusqu'ici considérée comme la capitale. On y comptoit quatre cents maisons en 1796, et 1800 habitans : elle est à 346 lieues de Philadelphie en ligne droite, à 8 de Frankford, dans le comté de la Fayette, 24 de Louisville sur l'Ohio, 17 de Washington, dans le district de Limestone, 10 de Danville, et 83 de Nashville sur le Cumberland, dans l'Etat de Tènézée. On y voit une imprimerie, la première qui ait été établie à l'ouest des Alléghénis. On y voit aussi plusieurs filatures de coton,

---

* Branche principale de la rivière Kentukey.

dont l'ingénieux mécanisme fut envoyé de Philadelphie, en 1786, par M. Brown, aujourd'hui sénateur des Etats-Unis. C'est dans le voisinage de cette ville que sont les vestiges des deux camps retranchés : le premier couvre une surface de trois acres, le second, de six.

(6) *Les deux Myamis.* Deux rivières de ce nom tombent dans l'Ohio; la première à 172 lieues de Pitt'sbourg, la seconde, à 184 : elles ne sont navigables qu'à l'époque des crues du printemps. L'intervalle qui les sépare, est l'emplacement de la colonie que le colonel Clèves-Symes y conduisit en 1783. Ces terres fédérales, les premières qui aient été vendues par le Congrès, sont très-productives, ainsi que dans le Kentukey; les colons y cultiveront un jour la soie, le coton, le tabac, et tous les grains du nord. On y voit déjà trois villes, Colombia, Cincinnatus et Washington. Cette dernière est estimée être à 507 lieues de la Nouvelle-Orléans, en suivant le cours de l'Ohio et du Mississipi. La première concession fut d'un million d'acres, mais depuis, cette colonie a étendu sa propriété jusqu'au Petit-Myami, par de nouveaux achats. On a trouvé à vingt milles de son embouchure, des vestiges d'anciennes fortifications faites en terre, moins considérables, mais très-semblables à celles du Muskinghum.

(7) *Big-Grave-Creek.* Cette petite rivière, qui tombe sur le rivage sud-ouest de l'Ohio, à 30 lieues de Pitt'sbourg, dans le territoire d'Indiana, a tiré son nom d'un tombeau de forme conique, et semblable à ceux que les anciens Calédoniens appeloient *Kromlaeck*, les Gallois, *Carneds*, et les Bretons, *Barrows.* On y a trouvé des ossemens humains d'une grandeur ordinaire; mais ce qui rend ce tombeau plus digne d'attention, est une suite de

retranchemens avec leurs fossés, qui commencent quatre milles plus bas sur le fleuve ; les uns sont circulaires, les autres quarrés. On voit aussi quelques redoutes élevées à des distances inégales les unes des autres, sur une plaine assez étendue; mais telle est l'épaisseur des forêts et le grand nombre d'arbres dont ils sont couverts, qu'il est presqu'impossible, sur-tout dans l'été, d'examiner ces ouvrages avec succès : on croit avoir tout vu, et quelquefois on apprend, par des chasseurs, que ces ouvrages s'étendent encore plus loin.

(8) *Vestiges d'anciens monumens.* Voyez tome III, chapitre VIII.

La note dans laquelle l'auteur parle de ces restes d'anciennes fortifications, découvertes depuis quelques années sur les bords des rivières Muskinghum, Bald Eagle, Big-Grave-Creek et ailleurs, est si longue, que le traducteur a cru devoir la placer au nombre des chapitres, sans rien changer à la forme : il s'est cru d'autant plus autorisé à ce déplacement, que cette note étoit accompagnée du plan de deux de ces camps retranchés.

NOTES DU CHAPITRE III.

(1) *Onondaga.* Ancien chef-lieu de la tribu de ce nom, situé sur un creek considérable qui tombe dans le lac Salé, à 40 milles du fort Stanwick, à 25 d'Onéida, et à 48 d'Oswégo sur l'Ontario. La route nouvellement tracée depuis ce fort jusqu'au pays des Ténézées, le traverse. Ce village n'est qu'à une petite distance des lacs Oxaruatetés, Ostiko, Owasco, qui, avec huit ou neuf autres, contribuent beaucoup à féconder, lier et embellir cette partie, d'ailleurs si belle, de l'Etat de New-York. Le nombre des indigènes de ce village, jadis célèbre, est considérable-

ment diminué : encore quelques années, il n'en restera que le nom, qui sera donné, soit à une petite ville ou à un district.

(2) *Fort Stanwick*. Quoique cette petite forteresse, que les Anglais construisirent pendant la guerre du Canada, n'existe plus, et que même le nom en ait été remplacé par celui de Schuyler, les cartes et l'habitude le lui conservent encore. C'est là que commence la navigation du Mohawk, dont les sources sont à vingt milles plus au nord dans le pays de Castorland, et la hauteur des terres de cette partie de l'Etat de New-York. Cet emplacement n'est qu'à un mille des eaux du Wood-Creek, qui coulent en sens contraire dans le lac Onéida, et de-là dans l'Ontario par l'Onondaga, à 94 milles de distance.

Le canal destiné à ouvrir cette importante communication, vient d'être terminé. La même compagnie fait couper les nombreuses péninsules de cette tortueuse rivière, si convenablement nommée Wood-Creek ; ce qui abrégera considérablement la longueur et l'ennui de sa navigation. Cette compagnie fut incorporée en 1792.

(3) *Shippenbourg*. Petite ville située dans le comté de Cumberland, à 140 milles de Philadelphie, et à 21 de Carlisle. Elle est bâtie sur une des branches du Conédogwinet, et sur la grande route qui conduit à Pitt'sbourg : elle a 200 maisons et 1100 habitans. On n'y voit rien de remarquable, sinon le bonheur et la paix dont ils jouissent; elle est aussi le séjour de ses respectables fondateurs, qui possèdent beaucoup de terres et plusieurs moulins dans le voisinage. Ce pays ne produit que du bled, dont les farines sont envoyées à Philadelphie. On espère que la grande route de Lancaster, qui doit la traverser, sera prolongée jusqu'aux montagnes. J'ai connu cette ville dans sa pre-

mière enfance ; j'ai vu les forêts du voisinage devenir des champs fertiles, et les bas-fonds, de belles prairies. Jamais les regards de ma pensée ne se porteront vers ce lieu, sans ressentir les émotions de la plus vive reconnoissance.

(4) *Dikenson.* Membre du premier Congrès qui fonda l'indépendance de ces Etats, et un des personnages les plus estimables du continent. Long-temps avant que la nécessité eût mis les armes dans les mains de ses compatriotes, il traça leurs droits comme colonistes, ainsi que les injustes prétentions de la Grande-Bretagne, dans un ouvrage bien connu sous le nom de Lettres d'un Cultivateur de la Pensylvanie. Pendant qu'il étoit Gouverneur de cet Etat, il obtint du Corps législatif une charte et des fonds, auxquels il ajouta une somme considérable, pour établir un collége à Carlisle. La reconnoissance publique a donné à ce collége son nom, depuis long-temps inscrit sur la liste des fondateurs de la liberté et de l'indépendance de sa patrie.

(5) *Logghouse.* C'est le nom qu'on donne aux habitations des colons, par opposition à *framed-house* (maison de charpente); ces troncs d'arbres emboîtés aux encoignures, sont placés les uns au-dessus des autres, et l'intervalle qui se trouve entre eux, est rempli de bois et de mortier. C'est le premier asyle de l'homme qui va s'établir au milieu des bois : elles sont plus ou moins décentes, plus ou moins bien finies, suivant le goût, ou plutôt suivant les dispositions morales du propriétaire. Il est facile de juger des différens degrés de la prospérité et de l'industrie des colons, par la seule inspection de leurs granges, de leurs basses-cours et de leurs habitations; elles ne sont d'abord couvertes qu'avec l'écorce des premiers arbres

qu'ils renversent ; ce n'est que cinq ou six mois après leur établissement, qu'ils peuvent se procurer ou faire eux-mêmes des bardeaux avec les cèdres, les pins ou les châtaigniers du voisinage. Rien de plus triste que ces logg-houses, lorsqu'elles ne font naître ni l'idée de l'industrie, ni celle de la propreté.

(6) *Mashoping*. Creek considérable qui tombe dans la Susquéhannah quelques milles au-dessous de la jolie rivière de Wy-o-Lucing. Il est navigable jusqu'à douze milles de son embouchure. C'est la route que prennent les voyageurs qui vont à Albany, et cette route n'est encore qu'un mauvais sentier.

(7) *Colons de la Nouvelle-Angleterre.* Dans le temps colonial, on connoissoit sous ce nom ce qu'on appelle aujourd'hui les quatre Etats septentrionaux, savoir, New-Hampshire, Massachussets, l'Ile-de-Rhodes et Connecticut. Les premiers colons débarquèrent au nombre de 101 à Plymouth, dans la baie de Massachussets, le 31 décembre 1720. En voyant, dans l'histoire de ces Etats, les innombrables obstacles qu'ils rencontrèrent, les difficultés de tous les genres que le climat, la disette de vivres, la jalousie des indigènes firent naître, on conçoit à peine comment ils purent les surmonter ; mais soutenus, excités par l'invincible courage qu'inspire l'enthousiasme religieux, encouragés par l'assistance de leurs amis d'Angleterre, ils parvinrent enfin à former, sur plusieurs points, des établissemens respectables, et à résister à la fureur des indigènes. Ce ne fut que quatre ans après leur arrivée, qu'ils reçurent trois vaches et un taureau, d'où sont descendus les innombrables bestiaux qu'ils ont aujourd'hui.

C'est peut-être à ces pénibles commencemens qu'ils doivent l'infatigable industrie, l'intelligence et l'activité

dont ils sont le plus parfait modèle. Sur mer, ils ont la réputation d'être les premiers baleiniers du monde, ainsi que des pêcheurs de morue très-habiles. Leurs vaisseaux parcourent toutes les parties connues du globe. Sur terre, ce sont les meilleurs colons; infatigables, persévérans, rien ne les décourage. Il est très-rare que le même homme ne soit pas à-la-fois charpentier, tisserand, tonnelier, maréchal. Pendant les premières années de leur établissement, la plupart de ces colons savent, comme des Robinson Crusoé, se suffire à eux-mêmes.

C'est la seule race anglaise qu'il y ait sur le continent. Leur population ayant toujours été considérable relativement à l'étendue de leur pays; ils n'ont point eu besoin d'étrangers : aussi ont-ils une religion, des mœurs, des habitudes et un génie national. Quoiqu'un grand nombre de jeunes gens émigrent tous les ans pour aller s'établir dans les autres Etats, on estime leur population à près d'un million, en y comprenant la province de Main.

Ce pays est renommé pour ses colléges, les mieux dotés et les plus anciens du continent, ainsi que pour l'instruction, à laquelle tous les habitans participent au moyen des écoles établies d'après les loix dans tous les districts. Combien n'est-il pas à desirer qu'un si bel exemple soit suivi par les autres Etats, sur-tout par ceux du sud ! Aussi la Nouvelle-Angleterre est-elle beaucoup plus que les autres, remplie d'hommes éclairés et savans. L'aspect et la culture de plusieurs cantons ressemblent à ce qu'on voit de beau en Europe.

Il est cependant nécessaire d'excepter l'Ile-de-Rhodes, dont le Gouvernement, trop démocratique, a toujours été agité par les partis. Au lieu de travailler, les colons perdent une partie de leur temps à donner leurs suffrages,

à cabaler dans les élections trop fréquentes de leurs magistrats et de leurs députés. Par quelle fatalité n'ont-ils jamais voulu imiter la sagesse de leurs voisins de Massachussets et de Connecticut?

(8) *Germes d'industrie, de religion et de civilisation.* Par-tout où les colons de la Nouvelle-Angleterre s'établissent en nombre un peu considérable, ils portent avec eux et manifestent un esprit d'ordre, d'industrie et de religion, qui les distingue de tous ceux qui viennent de l'Europe ou des autres Etats de l'Union, fruits précieux de la sagesse des loix de leur pays, et du systême d'éducation qu'elles y ont établi depuis plus d'un siècle. Elevés dans la connoissance de ces loix, habitués aux formes municipales ainsi qu'aux institutions religieuses de leur canton, à peine ont-ils nettoyé quelques champs et surmonté les premières difficultés, qu'ils sentent la nécessité d'établir des magistrats, d'appeler un ministre, de construire une église et des écoles. Onze ans avant que la grande ligne de démarcation qui divise aujourd'hui les Etats de New-York et de Pensylvanie, eût été tracée depuis la Délaware jusqu'au lac Erié, dix-sept familles de Massachussets furent s'établir sur les bords d'une des branches du Tiogo, canton alors éloigné et solitaire, sans savoir sous quelle jurisdiction elles étoient placées. Aussi-tôt après être arrivées sur leurs terres, elles élirent trois personnes (*selectmen*) pour juger les différends et les contestations qui pourroient s'élever dans la communauté.

Ces familles vivoient depuis long-temps à l'ombre de cet arbre de paix qu'elles avoient planté, lorsque les progrès rapides de la grande société atteignirent cette petite colonie, si long-temps perdue dans l'éloignement et la solitude des forêts. Pendant cet espace de temps, ces

dix-sept familles, originairement composées de 102 individus, ont produit quarante-un mariages, et à l'époque de leur incorporation dans le nouveau comté de Tiogo, le nombre total des habitans se montoit à 274.

Aussi-tôt que le gouverneur Clinton, de qui je tiens ces détails, en eut été informé, il envoya des commissions de paix à ces respectables Magistrats. Avec quelle rapidité plus considérable encore, les défrichemens, la prospérité des colonies intérieures, n'augmenteroient-ils pas, si les colons qui viennent des autres Etats ou de l'Europe, apportoient avec eux l'industrie, l'activité, les mœurs et les principes religieux des habitans de Massachussets ou de Connecticut !

(9) *Rivière de Swatara.* Rivière de la Pensylvanie, qui tombe dans la Susquéhannah, à douze milles de Harry'sbourg, à six du creek de Conéwago, et à quarante-cinq de Lancaster, et de laquelle l'embouchure est distinguée dans les cartes sous le nom de Middletown-Creek. Cette jolie rivière est navigable pendant l'espace de trente milles, d'où un canal, qui sera bientôt terminé, doit ouvrir une communication avec les eaux du Tulpéhoken, branche navigable de la Schuyllkill. Cette entreprise assurera à Philadelphie l'arrivée de tous les grains et de toutes les farines, ainsi que des autres denrées que produit déjà l'immense pays qu'arrose la Susquéhannah : elles y parviendront bien plus facilement encore, lorsque le canal destiné à unir les eaux de la Schuyllkill avec celles de la Délaware, qui commence à Norristown (petite ville située à 17 milles de Philadelphie), sera terminé. Alors cette capitale de la Pensylvanie, New-York, Washington (la ville fédérale), Charlestown, devenues le centre d'un vaste commerce intérieur, s'accroîtront, s'embelliront, à

l'égal des métropoles de l'Europe, et deviendront le séjour des sciences et des arts.

(10) *Sortie des feuilles.* Pour que les colons puissent consumer plus facilement les buissons, les broussailles et les branches des arbres qu'ils ont coupés, essartés ou mis en tas, il est nécessaire que cette opération ne soit faite qu'après la sortie des feuilles, qui, plus promptement desséchées et plus combustibles, accélèrent la conflagration de ces dépouilles.

(11) *Herser la terre.* J'ai connu plusieurs Européens étonnés de voir les colons ensemencer leurs champs sans les labourer, et se contenter de les herser avec une tête d'arbre de moyenne grandeur, traînée par des bœufs. La raison de cette pratique est que, pendant quelques années, après que le sol a été essarté, la quantité des racines est si considérable, qu'il seroit impossible d'y introduire la charrue, ou même de le herser : il faut donc nécessairement attendre que ces racines pourrissent ; c'est l'ouvrage du temps. Il en est de même des souches, qui souvent durent de douze à quinze ans.

(12) *Pommiers et pêchers.* Il est peu de plantations depuis le New-Hampshire jusqu'à la Pensylvanie, qui n'aient un verger de pommiers plus ou moins considérable. Ainsi que dans le sud, ils en ont aussi de pêchers ; mais souvent, faute de soin, ces arbres, qui quelquefois ne sont pas même greffés, rapportent peu, ou ne donnent que de mauvais fruit. Dans les comtés plus rapprochés des villes, on fait du cidre d'une excellente qualité, tel que ceux de West-Chester, de New-Ark, de Wood-Bridge, etc. et on en envoie beaucoup dans les Etats méridionaux.

Les vergers de pêchers deviennent journellement plus communs et plus étendus dans les Etats méridionaux de

l'intérieur : outre le plaisir de manger leur fruit, on en engraisse les cochons et on en fait de l'eau-de-vie, à laquelle on sait donner de la couleur et un goût très-agréable, en mettant dans la chaudière de distillation des poires tapées et d'autres ingrédiens. L'Etat de Kentukey, ainsi que les nouveaux établissemens à l'ouest des Alléghénis, en ont beaucoup planté ; mais pour que ces arbres, qui prennent un accroissement très-rapide, soient plus durables, il est nécessaire de les écussonner avec leurs propres bourgeons ; par ce moyen, ils vivent long-temps. C'est en greffant sur le pommier sauvageon des forêts du Nouveau-Jersey, qu'on est parvenu à obtenir de nouvelles espèces de pommes, telles que le spitzenberg, le newtown-peppin, fruit délicieux, dont on envoie des cargaisons à la Havane, à la Jamaïque, etc. où souvent elles se vendent très-cher.

(13) *Fairfield.* Jolie petite ville, capitale du comté de Fairfield, située à peu de distance du Sond, au centre d'un pays extrêmement fertile. Rien n'est plus frais ni plus riant que ses environs. On y voit à-la-fois des champs couverts de belles récoltes, des vergers fleuris et des prairies émaillées. Deux packet-boats en partent toutes les semaines pour New-York, chargés de denrées du pays, et des fruits de l'industrie des habitans. Ainsi que celle de toutes les autres villes du Connecticut, la jeunesse va tous les ans former de nouveaux établissemens dans la profondeur du continent, ou s'embarquer pour des voyages de long cours. Ces petites villes maritimes sont des pépinières intarissables d'hommes entreprenans, industrieux et actifs. Ainsi que New-London, Norwalk, Grotton, Greenfield et plusieurs autres, elle fut détruite par le gouverneur Tryon, qui, sans remords, auroit dévasté la

côte entière de cet Etat, si le commandant en chef de l'armée anglaise, sir Henri Clinton, ne l'eût pas rappelé. Il faut en convenir, c'étoit une gloire bien honteuse que celle d'incendier de jeunes villes sans portes, sans fortifications, dans lesquelles il n'y avoit que des vieillards, des femmes, et pas un canon. Ce qui rendit la destruction de Fairfield plus honteuse encore, c'est que ce Gouverneur, au moment où l'on distribuoit des torches aux soldats, promit de conserver l'église, dans laquelle les femmes et les enfans se retirèrent, et à laquelle néanmoins il fit mettre le feu: il eut cependant la générosité de ne pas les y renfermer!

NOTES DU CHAPITRE IV.

(1) *Incorporation.* Voyez tome III, chap. IX.

(2) *Usage du sel.* Voyez tome II, chap. XIV.

(3) *Arbres.* Loin d'admirer la beauté, la majesté d'un chêne ou d'un pin, loin de réfléchir sur l'utilité de ces beaux arbres, sur l'état dans lequel seroit la surface du continent, si la nature ne l'eût pas couvert d'épaisses forêts, le vulgaire des colons est si accoutumé à les détruire, et cette destruction est si pénible, qu'un d'eux, appelé en Irlande pour quelques affaires, s'écria en débarquant sur une plage nue : — « Ah! le beau pays! je n'y vois pas un seul arbre ».

(4) *Ruisseaux.* Le tarissement des ruisseaux, qui ne viennent pas de terreins élevés, l'entière disparition d'un grand nombre, sont l'effet du dessèchement des marais et du défrichement des terres. Cette diminution commence même à se faire sentir dans les grandes rivières, telles que la Délaware, le Mohawk, le Potawmack. J'ai vu des ruines de moulins au milieu des champs, où, vingt ans

auparavant, couloient de gros ruisseaux, et cependant il tombe beaucoup plus d'eau annuellement ici qu'en Europe. Que sera-ce donc dans un siècle ou deux ?

(5) *Chanvre*. Cette culture a considérablement augmenté depuis que le Congrès a accordé une prime considérable aux cultivateurs *; mais les bras sont trop chers et trop rares encore. La nature en fait croître dans plusieurs cantons, dont les indigènes font usage. Il est plus fort et plus soyeux que celui d'Europe. On en envoya, il y a quelques années, à Londres; le résultat des expériences qu'en firent les cordiers, fut d'encourager les Américains à le transplanter des bois dans leurs champs.

(6) *Potasse*. Cette manufacture, connue depuis longtemps dans les Etats septentrionaux, augmente tous les ans. La valeur de ce qu'on en embarqua à New-York, pour l'Ecosse et l'Irlande, en 1797, montoit à la somme de 4,037,500 liv. Au lieu de répandre sur la terre les cendres des tas énormes de broussailles que les colons sont obligés de brûler pour nettoyer leurs champs, ils les enlèvent aussi-tôt qu'elles sont froides, et les vendent aux petites manufactures du voisinage, où elles sont lessivées et converties en potasse. On observe que les cendres qui proviennent de branches menues et vertes, donnent une bien plus grande quantité de sel, que celles des troncs et des racines. Il en faut cinq cents boisseaux pour faire un tonneau de potasse, pesant 2200 liv. Cette branche d'exportation, ainsi que celle de la graine de lin, qui se monte annuellement à plus de 300 mille boisseaux **, est extrêmement avantageuse aux Etats-Unis.

* Dans quelques Etats, elle est d'une piastre (5 l. 5 s.) par quintal.

** Le boisseau contient 60 liv. de bled.

(7) *Sucre d'érable*. Les malheurs de Saint-Domingue ont beaucoup contribué à augmenter cette nouvelle branche d'industrie, et non moins la prime de deux sols par livre, offerte par la société des Quakers de Philadelphie. L'arbre qui produit cette sève précieuse en si grande abondance, se trouve depuis le 34e jusqu'au 45e degré de latitude, c'est-à-dire, depuis le Tènézée jusqu'au Canada: c'est un des plus vigoureux qu'on connoisse. Les souches de ceux qu'on a coupés, survivent à celles du chêne. Pendant deux ou trois ans, on voit, au retour du printemps, les extrémités des troncs abattus donner encore de la sève et du sucre. Ses branches sont une nourriture excellente pour les bestiaux et les moutons, sur-tout durant l'hiver. Dès qu'on émonde un de ces arbres, on les voit accourir de tous côtés. Son bois est aussi combustible que celui du hycory. L'écorce de ceux dont la sève est la plus abondante en sucre, est toujours noire, ce qui vient de ce que les piverts, qui n'attaquent que les meilleurs, en laissent écouler une partie qui, exposée à l'air, se coagule et noircit.

Chose étonnante! plus il y a d'années que l'on saigne ces arbres, et plus est grande la quantité de sucre qu'ils donnent. Par exemple, celui qui n'a été saigné, pour la première fois, que depuis un an, donnera à peine une demi-livre de sucre; et celui, au contraire, dont les cicatrices sont nombreuses, en fournira de deux à deux et demie, et souvent davantage, sur-tout si l'on a eu soin de l'exposer aux rayons du soleil, en abattant les arbres inutiles du voisinage.

J'en connois à Clavérac, dans l'Etat de New-York, qu'on saigne depuis trente-quatre ans, et qui paroissent sains et vigoureux. Il est vrai que le propriétaire en prend

un soin très-particulier : il a détruit leurs voisins et leurs rivaux. Au lieu de boucher les trous qu'il leur fait, avec du bois sec, ou de les laisser ouverts, comme font tant de colons insoucians et paresseux, il y met un morceau de la branche du même arbre, qui bientôt s'unit et s'incorpore avec le tronc.

La saison convenable à faire le sucre dépend du climat. Dans le Kentukey, on les saigne dès le mois de février : dans la Pensylvanie, cette opération ne commence que vers les premiers jours d'avril. Pour cela, on se sert d'une tarrière d'un demi-pouce de diamètre, qu'il ne faut pas enfoncer à plus d'un pouce de profondeur, qu'on augmente ensuite jusqu'à trois, lorsqu'on s'apperçoit que l'*écoulement* de la sève diminue : c'est toujours du côté sud qu'on les attaque. La quantité de sève qu'ils donnent, dépend de l'état de l'atmosphère, et il n'y a pas de baromètre plus sûr. Elle coule plus abondamment lorsque les nuits sont fraîches et les jours chauds. J'ai vu un arbre donner dans vingt-quatre heures, 23 pots et une pinte de sève, dont on fit 2 livres 7 onces de sucre; d'autres, au contraire, qui n'en donnoient que cinq à six : chacun de ces arbres est estimé en fournir d'une à deux livres par saison; celle qui coule vers la fin d'avril devient si foible, qu'on se contente d'en faire du sirop et du vinaigre. Quelques personnes en ont distillé du rhum. Quel beau présent de la nature !

Si, avec le peu de soin que les colons ont mis jusqu'ici à cette opération, ils obtiennent d'aussi grands avantages, que sera-ce dans la suite, lorsque l'art et la culture dirigeront l'éducation de ces arbres, et qu'on mettra plus d'attention à les saigner et à en extraire le sucre, le sirop, le vinaigre et le rhum ? Combien les produits ne seront-ils pas plus considérables, lorsqu'ils seront plantés en vergers,

et exposés à l'influence des rayons du soleil ! Dans moins d'un siècle, on les verra entretenus avec autant de soin que ceux de pommiers et de pêchers.

(8) *Ginseng*. Panax. Depuis que les vaisseaux des Etats-Unis vont à Canton, la racine de cette plante est devenue une nouvelle branche d'exportation. Pendant mon séjour à New-York, j'en ai vu embarquer 80,000 livres à bord du même vaisseau, qui représentèrent autant de piastres dans la cargaison de retour : c'étoit en 1788.

(9) *Seine*. Filet dont on fait un grand usage dans les Etats-Unis : j'en ai vu qui avoient plus de 200 brasses de longueur. Pendant la saison de l'alose, de la basse et du hareng, chaque associé reçoit une certaine quantité de poisson, proportionnée aux avances qu'il a faites ; usage extrêmement avantageux aux colons dont les plantations sont éloignées des rivières.

NOTES DU CHAPITRE V.

(1) *Le sel*. Plus on s'éloigne de la mer, et plus fréquemment on rencontre ces endroits salés, connus sous le nom de *Salt-Licks*, dont, avant l'établissement des Européens, les buffles, les cerfs, et tous les anciens habitans des forêts, excités par le besoin d'en manger, venoient souvent lécher la terre. Ces sources sont plus communes encore à l'ouest des montagnes. Depuis long-temps, les colons du Kentukey, qui en ont découvert douz eprincipales dans leur territoire, font tout celui dont ils ont besoin. Durant les premières années, ils étoient obligés d'évaporer huit cents pots d'eau pour en obtenir un boisseau, mais depuis qu'ils ont creusé des puits de 40 à 50 pieds de profondeur, ils sont parvenus à se procurer une saumure beaucoup plus forte.

(2) *Sterling*. Voyez tome 1, chap. XVII.

(3) *Olivier Evans*. C'est à ce grand mécanicien qu'on doit un nouveau perfectionnement dans le mécanisme intérieur des moulins à farine, et qui a pour but de simplifier toutes les opérations, conséquemment les frais de cette fabrication, chose extrêmement importante dans un pays où les hommes sont encore si rares et si chers.

Voici en quoi consistent ces améliorations. La première est un cylindre de huit à dix pouces de diamètre, placé horizontalement, et traversé par un axe auquel sont fixées, dans une direction spirale, et sous un angle particulier, un grand nombre de languettes de bois qui ont trois pouces et demi de longueur sur deux de largeur. Cet axe, mis en mouvement par celui du moulin, transporte les farines, à mesure qu'elles sortent des meules, dans un appartement voisin, qui en est le premier dépôt. La seconde de ces améliorations, appelée élévateur *, est une boîte de huit à dix pouces d'équarrissage, qui, du plancher de ce dépôt, atteint jusqu'à celui du dernier étage: aux extrémités sont placées deux roues qui font mouvoir un chapelet garni de petits godets, grands comme des tasses à thé; les farines, ainsi élevées, sont versées sur un vaste plancher appelé le refroidisseur **: après y avoir été doucement agitées et soulevées par des pièces de bois qui tournent horizontalement, et, comme tout le reste, reçoivent leur mouvement du moteur commun du moulin, elles descendent à travers plusieurs orifices dans les différens bluttoirs, et de-là dans un appartement inférieur, où elles sont mises dans des barrils faits d'après les dimen-

* Elevator.

** The cooler.

sions prescrites par la loi, et qui, en conséquence, pèsent toujours un quintal et trois quarts : cette même loi exige aussi que ces barrils soient timbrés du nom du propriétaire et de celui de son moulin. Ces farines ne peuvent cependant être exportées qu'après avoir subi l'examen des inspecteurs. Toutes les autres opérations, de nettoyer, cribler, ventilater le bled avant de le conduire aux trémies, ont aussi été simplifiées. De la Pensylvanie, ce nouveau perfectionnement s'est répandu dans tout le continent. Le Gouvernement, comme de justice, lui a accordé un privilége exclusif pendant quatorze ans; jamais invention nouvelle n'a été plus rapidement adoptée.

NOTES DU CHAPITRE VI.

(1) *Chippavay*. Cette nation étoit, il y a un demi-siècle, la première de cet hémisphère; et quoique considérablement diminuée, elle est encore très-nombreuse dans le voisinage des lacs Supérieur, des Pluies, des Bois et Winipeg. On en parle la langue jusqu'à la baie de Hudson. Une de ses tribus existoit encore il y a quarante ans, vers les sources d'une rivière qui tombe dans l'Erié, dont aujourd'hui il ne reste plus que le nom qu'ils lui avoient donné.

(2) *Outawas*. Nation qui, comme tant d'autres, a éprouvé de grandes pertes. Elle occupe la grande péninsule qui divise les lacs Huron et Michigan, dont l'extrémité septentrionale forme le détroit connu sous le nom de Michillimakinack, nom commun au fort que les Français y construisirent il y a soixante-dix ans, pour commander ce passage, ainsi que le détroit de Sainte-Marie, par lequel les eaux du lac Supérieur coulent dans le Huron. Ce lieu fut long-temps le rendez-vous où les indi-

gènes du nord venoient échanger leurs pelleteries contre des marchandises d'Europe; mais depuis les découvertes que les Anglais ont faites jusqu'au 60e degré, le lac Winipeg, à 300 lieues de distance, en est devenu le centre.

(3) *Ravages de la petite-vérole.* De toutes les maladies que les Européens ont introduites parmi les indigènes, il n'y en a point qui leur ait été aussi funeste : souvent il arrive que des villages disparoissent dans le cours de quelques semaines; et même des compagnies entières de chasseurs ont péri dans leurs voyages. Elle est presque toujours confluente. Ainsi ces hordes étoient destinées à être balayées de la surface de la terre par une branche de peste venue d'Asie en Europe dans le douzième siècle, et transportée dans leur pays cinq cents ans après, par quelques habitans de l'ancienne Albion.

(4) *Onéida.* Nation jadis nombreuse, la seconde des six qui composoient la ligue Mohawk, si long-temps formidable et célèbre. Elle a dû à la sagesse de quelques-uns de ses chefs d'avoir résisté au torrent qui a englouti ses voisins, les Cayugas, Sénèccas, Tuskaroras et Onondagas. Plusieurs d'entre eux connoissent la propriété et la culture, ont des chevaux et des bestiaux : mais malheureusement leur jeunesse considère encore le titre de guerrier comme infiniment supérieur, et même comme incompatible avec celui de cultivateur.

Cette nation est la seule, de toutes celles que j'ai connues, qui ait sincèrement desiré de devenir cultivatrice. Réunis en assemblée générale, en 1788, au village de Skanondoé, aidés des lumières de l'Ambassadeur de France, les chefs convinrent d'une forme de gouvernement, rédigée en vingt articles; ils proposèrent de diviser leurs terres, d'en déterminer les limites, d'appeler dans

leur sein les débris épars des nations voisines, d'établir des écoles, de faire voyager quelques-uns de leurs jeunes gens. Cet acte fut revêtu de vingt signatures, parmi lesquelles on voyoit celles de deux femmes-chefs Kononwayété et Gwartinda.

Soit que, mécontent de cette mesure, le Gouvernement de New-York ait fomenté, depuis, des divisions parmi eux, soit que les chefs n'aient pas trouvé dans la jeunesse la déférence à laquelle ils s'attendoient, ce projet n'a pas eu d'exécution : ils ont subi le sort de leurs voisins, et vendu leurs terres, à l'exception d'une réserve de soixante mille acres, dont le grand village d'Onéida est le centre. Cet ancien chef-lieu est situé sur un creek qui tombe dans le lac Onéida, à huit milles de distance, à quinze du fort Stanwick, et à vingt de l'embouchure de l'Oriskany dans le Mohawk.

(5) *Pays d'Onas.* C'est sous ce nom, donné par les indigènes au célèbre fondateur de la Pensylvanie, en 1682, et qui, comme celui de Penn, veut dire plume, que ce pays a été désigné et connu parmi eux depuis cette époque; et *pays d'Onas* est devenu synonyme à Pensylvanie, comme *fils d'Onas* à Pensylvanien.

(6) *Cherryhum-Sagat.* Homme du jeune Soleil, ou homme de l'est.

(7) *Tocksikanéyou, l'Anier.* Nom que les Canadiens donnèrent jadis à la tribu Mohawk, qui, après avoir été christianisée par leurs missionnaires, vint s'établir sur les bords du fleuve Saint-Laurent, vis-à-vis Montréal. Il est difficile de concevoir comment du mot *Caug-na-Wagas*, nom de cette tribu, on a pu former celui d'Anier. Il en est de même de ceux de Huron, Sauteurs, Iroquois, etc. qui n'existent dans aucunes de leurs langues,

pas même par approximation : n'est-il pas étonnant que leurs missionnaires, qui parloient ces langues et qui ont long-temps résidé parmi ces nations, n'aient pas rectifié de pareilles erreurs dans les cartes, ainsi que dans les histoires qu'ils ont écrites de ces pays ?

(8) *Osséwingo.* Ancien village Onéida, situé sur le Kanaséragé, qui, conjointement avec le Butternut, verse ses eaux dans le lac Onéida, à dix milles au-dessous, et à dix-huit du village d'Onéida. Il a été conservé dans la réserve de soixante mille acres.

(9) *Tierces et Quintes.* Si, à l'enseignement des préceptes salutaires de l'Evangile, les premiers missionnaires eussent pu unir ceux de la musique, je suis persuadé que, semblables à Orphée ou à Amphion, ils seroient parvenus à adoucir la férocité de leurs néophites, et à leur faire connoître les avantages de la vie sédentaire et cultivatrice. Combien, sous ce rapport, les anciens n'étoient-ils pas supérieurs aux modernes ? Il m'est souvent arrivé de voir l'effet subit que l'harmonie de deux instrumens seulement produisoit sur ces physionomies planes et imperturbables, semblables aux rides qu'imprime à la surface des eaux, dans un jour calme, le passage de la brise légère : ces mouvemens étoient évidemment ceux du plaisir, les indices d'un épanouissement, d'une dilatation intérieure, qu'ils me dirent n'avoir jamais ressentie auparavant. Combien ces effets n'auroient-ils pas été plus considérables encore, si le nombre des instrumens eût été plus grand et la musique meilleure !

NOTES DU CHAPITRE VII.

(1) *Agan-Matchee-Manitoo.* Littéralement, très-mauvais Génie; c'est leur Arimane. En considérant les fléaux et les calamités auxquels les hommes sont exposés, il n'est point étonnant que depuis l'origine des sociétés, ils aient cru à l'existence de deux Génies; l'un à qui on doit les beaux jours, la santé, les succès, le bonheur; l'autre, les orages, la peste, la guerre et les épidémies.

(2) *Souffler sur le tison.* La première démarche que fait un jeune guerrier, est de présenter à la fille qu'il voudroit épouser, un tison enflammé; si elle souffle dessus, c'est lui faire entendre qu'elle ne désapprouve pas sa démarche, et qu'il peut espérer; alors il entonne sa chanson de guerre, c'est-à-dire, il lui fait, en chantant, le récit de ses prouesses, des dangers qu'il a courus, des chevelures qu'il a enlevées : rien n'excite plus vivement l'admiration des filles, et ne les conduit plus promptement à l'intérêt et à l'amour. Voilà pourquoi, avant de présenter leur tison, les jeunes gens ont un si grand desir de se distinguer; voilà ce qui jadis les excitoit à la guerre, et, encore aujourd'hui, les porte à entreprendre les chasses les plus lointaines et les plus pénibles.

« Voilà mon tison, dit un jeune homme à la fille qu'il » aime; tu sais ce qu'il signifie : je l'ai pris de mon feu, et » non de celui d'un autre. Ouvre la bouche, souffles-y » l'haleine du consentement, tu me rendras content. Tu » baisses les yeux; je continue. Pour te convaincre que je » suis un brave, regarde le manche de ce toméhawk; voilà » les marques de sept chevelures sanglantes. Mais si, comme » un nuage noir et épais qui tout-à-coup obscurcit la

» lumière du soleil, le doute venoit embrumer ton esprit, » suis-moi, je te les montrerai : elles sont suspendues dans » ma wigwham. Tu y verras aussi de la viande fumée, du » poisson grillé, des peaux d'ours, et abondance de pelle- » teries. Veux-tu avoir pour mari un guerrier? Prends-moi, » j'en vaux bien un autre. Veux-tu un chasseur infati- » gable? Prends-moi; tu verras si jamais la faim vient » frapper à ta porte. Veux-tu un pêcheur patient et subtil? » Viens ce soir dans mon canot, au clair de la lune; tu » verras ce que je puis faire. Si l'eau des nuages ou le froid » de l'hiver entrent dans ta wigwham, je saurai bien les en » chasser : l'écorce de bouleau ne manque pas dans les bois, » et voilà mes dix doigts. Quant à ta chaudière, elle sera » toujours pleine, et ton feu bien allumé. Tu ne dis rien : » je m'arrête. Puis-je revenir encore t'apporter mon » tison »?

(3) *Briser le seuil de la porte.* De tous les accidens, c'est un des plus fâcheux qui puisse leur arriver, cette pièce étant considérée comme l'emblême du bonheur domestique, de la sûreté et de l'abri. C'est la seule de leurs petites charpentes à laquelle ils paroissent attacher des idées mystiques. On pourroit enlever la porte de leur habitation, la briser, pourvu que le seuil reste intact; alors ils en reconstruisent une autre avec confiance : si, au contraire, il arrive une effraction, même involontaire, de ce seuil, cela suffit pour inspirer des rêves funestes, et faire naître le desir d'aller élever leur wigwham ailleurs. Comme ils se sont toujours refusés à répondre aux questions que je leur ai faites relativement à ce sujet, il m'est impossible de rien dire de plus satisfaisant.

(4) *Catamonts.* Chats de montagnes; espèce de lynx qui grimpent sur les arbres, s'élancent de branche en

branche avec une inconcevable légéreté. Telle est leur adresse et leur férocité, que les indigènes les redoutent et ne les tirent jamais, à moins d'être plusieurs ensemble.

(5) *Loups, renards.* C'est la métaphore dont ils se servent ordinairement, lorsqu'ils parlent de leurs rapports avec les blancs, par allusion, d'un côté, à leur état de chasseur, qui exige du courage, de la patience et de l'adresse; de l'autre, à l'astuce et à l'art de mentir, dans lequel ils conviennent que les Européens les surpassent. Souvent, se disent-ils entre eux, ces hommes sont fourbes et menteurs, comme les ombres du soleil couchant.

(6) *Mergum-Mégat.* Ce mot fait naître dans leurs esprits la même idée que celui de peste parmi nous; et si ce fléau étoit connu chez eux, ils n'en inventeroient pas d'autre.

(7) *Rien de vivant que leurs chiens.* Plusieurs canots d'indigènes revenant, il y a quelques années, de Niagara, où ils avoient été vendre leurs pelleteries, furent saisis de la petite-vérole à la longue pointe du lac Erié. Tous périrent; leurs chiens vivoient encore, lorsqu'un bateau de blancs, long-temps après, s'arrêta au même endroit. Ils trouvèrent les ossemens de ces infortunés, dont les cadavres avoient été dévorés par les loups du voisinage.

(8) *Cris plaintifs de l'ours.* « Mon compagnon étant avec moi, et ayant découvert deux ours, tira son coup, et étendit mort sur la place le plus grand. L'autre, ne paroissant nullement effrayé du bruit du fusil, s'approcha du mort, le flaira, le mania, et semblant très-affligé, commença à gémir, et à regarder d'abord en l'air, puis de notre côté, puis se mit à crier comme un enfant. Les cris continuels de cet animal, privé de sa protectrice, m'affectèrent sensiblement: je me sentis touché de compassion,

et me reprochai d'avoir été complice de la mort de cet ours. Mes intercessions ayant été inutiles, mon compagnon lâcha son second coup, et coucha l'enfant sur le corps de la mère ». (*Voyage de John Bartram dans les deux Florides, vol. 1er, page 16*). Note du traduct.

(9) *Pleurs du castor.* Il n'est aucune des personnes qui ont accompagné les indigènes à la chasse des castors, qui n'en ait vu gémir et pleurer, sur-tout lorsqu'ils voyent leurs enfans dans les douleurs de la dernière agonie. Souvent, les yeux remplis de larmes et élevés vers leurs agresseurs, ils paroissent en implorer la pitié; mais les chasseurs sont inaccessibles à ce sentiment, ainsi qu'aux émotions de ces malheureux animaux.

(10) *Toronto, Niagara.* Ports considérables de l'Ontario : le premier, situé à l'ouest de ce lac, est formé par une baie profonde et commode, où le Gouvernement anglais fait construire un chantier, et une ville à laquelle on a donné le nom d'York; le second, situé au sud-ouest, est formé par l'embouchure de la rivière Niagara, à l'est de laquelle est la forteresse du même nom, et à l'ouest, la pointe des Missisagès, sur laquelle on construit une nouvelle ville, destinée à être la capitale du haut Canada.

(12) *Hotchélaga.* Ancien nom indigène de l'île appelée, depuis, Montréal, après avoir été long-temps connue sous celui de Sainte-Marie, que lui avoient donné les prêtres de Saint-Sulpice, qui en avoient obtenu la concession de Louis XIV.

(13) *Labourer les os de leurs ancêtres.* Une des opinions les plus profondément enracinées chez les indigènes, avant que nous les eussions corrompus, étoit leur respect pour les cendres de leurs ancêtres, et pour les lieux où elles avoient été déposées, et qui souvent étoient communs

à plusieurs tribus. Jamais ils n'en approchoient sans aller y passer quelques instans. Une des conditions des premières ventes de terre qu'ils firent aux Européens, fut que ces lieux seroient à jamais respectés ; et même encore aujourd'hui, ils ne parlent qu'avec horreur de la profanation que les colons en ont faite. Une de leurs plus énergiques malédictions, est de souhaiter que les ossemens de leurs ennemis soient foulés sous les pieds des passans, ou blanchis par les pluies et la rosée.

(14) *Toméhawk.* C'est une petite hache d'acier poli, proprement emmanchée, dont la contre-partie est un morceau de fer octogone et creux, avec lequel ils fument. C'est sur le manche de cette arme qu'ils marquent le nombre de chevelures qu'ils ont enlevées, ainsi que celui des ennemis qu'ils ont tués.

(15) *Corléar.* C'étoit le nom d'un des premiers interprètes que les Hollandais employèrent dans leur commerce avec les six nations, alors formidables. L'équité de cet homme, qui ne les trompa jamais (comme cela arrive si souvent), et ses bons procédés envers eux, lui méritèrent leur confiance et leur estime pendant un grand nombre d'années. Devenu vieux et riche, il se retira à New-York, alors foible bourgade, où il obtint la concession d'une pointe à l'est de la ville, connue encore aujourd'hui sous le nom de Corléar's-Hook. Toutes les fois que les chefs des six nations venoient pour traiter avec le Gouverneur, la maison, la chaudière de cet honnête interprète étoit la leur : de-là est venu parmi eux l'usage de substituer son nom à celui de la ville et de la colonie, et l'expression d'aller ou de revenir du pays de Corléar.

(16) *Toméhawkerai.* Puisqu'on dit : Je le fusillerai, je le sabrerai, pourquoi n'exprimeroit-on pas aussi par le

substantif tomehawk converti en verbe, l'action de tuer son ennemi avec cette arme ?

(17) *Dent et chaudière de l'ennemi.* Cette expression vient de ce que jadis rien n'étoit plus commun pour les vainqueurs que de dépécer les vaincus, en mettre les membres dans la chaudière, en boire le bouillon, et en manger la chair. Leurs anciennes chansons retracent encore les mêmes affreuses et dégoûtantes images.

(18) *Cawen.* Particule négative *non.*

(19) *Cayugas, Sénèccas, Tuscaroras.* Noms d'anciennes tribus, qui, conjointement avec les Onéidas et les Onondagas, formoient la ligue Mohawk, qui en a toujours été considérée comme le chef, ou la nation prépondérante. Cette puissance a disparu presqu'entièrement, à peine en reste-t-il 200 familles aujourd'hui éparses.

NOTE DU CHAPITRE IX.

(1) *Belt de Wanpun.* Collier ou branches composées de petits cylindres faits avec la partie transparente et intérieure des écailles de clam, artistement arrondis, polis et percés dans leur longueur, qui est communément de trois lignes sur une demi de diamètre. Les uns sont bleus, les autres blancs. Pris séparément, ces petits cylindres peuvent être considérés comme la monnoie courante des indigènes. Sont-ils enfilés dans une certaine longueur, et plusieurs de ces enfilages cousus ensemble ? Alors c'est un collier (*belt*). Porté sur la poitrine, c'est l'ornement le plus précieux : donnés après une promesse, un marché, un acte d'adoption, un discours, ces colliers en sont considérés comme la garantie : c'est le grand sceau de leur chancellerie.

NOTES DU CHAPITRE X.

(1) *Gélinottes, ou drumming-partridges.* Ces beaux oiseaux, connus dans quelques Etats sous le nom de faisans ou de gélinottes, sont une espèce particulière au continent. Les plumes du dos et des ailes ressemblent à celles des poules faisandes; celles du ventre et des cuisses, à celles des grosses grives d'hiver : elles sont bottées comme des pigeons pattus, et portent une belle aigrette sur la tête. Le nom de drumming-partridges est venu du bruit sourd et roulant qu'elles font avec leurs ailes lorsqu'elles sont perchées, bruit qu'on entend à plus d'un mille de distance, et qui ressemble à celui d'un tambour. Ces oiseaux, très-communs, sont la ressource, et souvent le pain quotidien des voyageurs.

(2) *New-Haven.* Anciennement connue sous le nom indigène de Quinipiack : elle fut fondée en 1638, époque de la première colonisation du Connecticut. Cette ville est située à 45 milles de Hartford, à 30 de New-London, au fond d'une baie, dont les rivages doux et bien cultivés offrent la plus intéressante perspective. Cette baie, extrêmement poissonneuse, communique avec le Sond, bras de mer qui sépare l'île Longue du continent, et conduit à New-York. C'est une des plus jolies et des plus agréables villes du Connecticut : elle a été tracée en quarrés de 100 perches, dont plusieurs sont ornés d'ormes pleureurs d'une grande élévation. Celui du centre, également entouré d'arbres, est occupé par l'église, le collége et quelques bâtimens publics. Quoique les rues ne soient point pavées, elles sont larges et propres : on y compte 500 maisons, presque toutes en charpente, élégantes et bien peintes, et 4000 habitans. Pour avoir une plus grande pro-

fondeur d'eau, on vient de construire une jetée qui a 2000 pieds de longueur, la plus belle, sans contredit, qu'il y ait sur le continent. Quoique léger, le sol des environs est extrêmement productif, et couvert de magnifiques vergers. On y voit plusieurs manufactures, ainsi qu'un heureux mélange d'activité rurale et commerciale. Sans être riches, les habitans y sont dans l'aisance.

La communication journalière avec New-York, par terre et par mer, au moyen de paquebots élégans et commodes, et des nombreuses diligences qui vont dans les Etats du nord, l'abondance des comestibles, l'excellent esprit des habitans, rendent le séjour de cette nouvelle ville infiniment agréable. Elle fut incorporée en 1782.

(3) *Collége de New-Haven.* Connu aussi sous le nom de Yale, d'après celui de son principal bienfaiteur, fut fondé en 1700, et incorporé un an après. Cet édifice, bâti en briques, a 100 pieds de longueur, 40 de largeur, et trois étages. Sa bibliothèque, qui avoit beaucoup souffert du séjour des Anglais pendant la guerre, vient d'être considérablement augmentée par la générosité de plusieurs personnes, en reconnoissance de l'excellente éducation que leurs enfans y avoient reçue. Ce qu'on appelle le muséum est encore dans l'enfance. Le Gouverneur et les principaux Magistrats de l'Etat, conjointement avec un certain nombre de ministres, sont les administrateurs de cette université. C'est devant eux, et en présence de presque tous les habitans de la ville, que les écoliers sont strictement examinés deux fois par an. Le cours de l'éducation comprend le cercle ordinaire de la littérature, les trois langues savantes, et autant de sciences particulières qu'on peut en apprendre pendant quatre ans.

Le Gouvernement, protecteur de ce collége, vient

d'ajouter à son revenu une somme considérable, avec laquelle on va faire construire un autre édifice, et compléter le cabinet de physique. On y envoie des jeunes gens, non-seulement des Etats méridionaux, mais aussi des îles occidentales et des Bermudes.

(4) *Vin de cerises.* Ce vin est fait avec un mélange de jus de cerises, de framboises, de groseilles et de petites merises, auquel on ajoute une certaine quantité de sucre : après avoir été fermenté et bien clarifié, il est mis en bouteille. J'ai connu plusieurs Européens qui, trompés par sa couleur, sa transparence et son parfum, le croyoient être du Frontignan, ou venir de Provence.

(5) *Eau-de-vie de pêches.* Rien n'est devenu plus commun aujourd'hui que cette eau-de-vie, particulièrement dans les Etats méridionaux et trans-alléghéniens : voilà pourquoi on y voit un si grand nombre de vergers de pêchers. Un boisseau comble de ce fruit en donne communément un gallon ou quatre bouteilles. Ainsi que toutes les autres eaux-de-vie, elle a besoin de vieillir pour devenir bonne et onctueuse.

NOTES DU CHAPITRE XI.

(1) *Marais d'un accès difficile.* La plupart des marais boisés, et même ceux qu'on distingue sous le nom de Bog-meadows, ne sont, à quelques pieds au-dessous de la surface, qu'un tissu d'arbres renversés on ne sait à quelle époque ni par quelle cause. Ces réserves offriront un jour de grandes ressources à la postérité, lorsque les défrichemens auront rendu le bois aussi rare qu'en Europe. Je connois dans le voisinage de Baskind-Ridge, jadis la belle propriété du lord Sterling, un marais de cinq mille ores, couvert des plus beaux frênes aquatiques, d'érables,

de hycoris, etc. Pour s'assurer d'une manière positive de la quantité de bois qui se trouvoit sous une surface de dix perches quarrées, il fit abattre le bois qui couvroit cette même surface, la fit creuser à quatre pieds de profondeur; et, à son grand étonnement, il observa que la quantité de bois souterrain excédoit de beaucoup celle des arbres vivans.

(2) *Piazza.* C'est le nom qu'on donne, dans quelques Etats, à la projection du toît des maisons, supportée par de petites colonnes de cèdre, expédient qui en éloigne le soleil de 8 à 9 pieds pendant l'été, et les neiges et la pluie pendant l'hiver. Je connois des maisons qui en sont entièrement environnées, ce qui, de loin, leur donne la forme et l'apparence d'une marquise, et les rend sèches et fraîches.

(3) *Ile de Bolland et rivière de Sierra-Léona.* Animées du desir d'introduire sur les côtes d'Afrique la culture du sucre, et d'anéantir insensiblement le commerce impie de la traite des nègres, un grand nombre de personnes en Angleterre, à la tête desquelles étoit Thomas Fothergill (ce héros de l'humanité), après avoir souscrit la somme de 300,000 liv. sterl., envoyèrent, en 1786, des agens sur la côte d'Afrique, où elles firent l'acquisition du bel et salubre emplacement compris entre les rivières Sierra-Léona et Sherbo, dans une longueur de 15 milles sur 20 de profondeur. Le centre de cette acquisition est une baie sûre et commode, connue sous le nom de Saint-George. Elles acquirent aussi l'île de Bolland, voisine de cette côte.

Tout étant préparé, on y envoya un grand nombre de nègres libres, qui se trouvoient alors en Angleterre, sous la conduite de personnes qui devoient aussi se fixer dans

cet établissement. Ils étoient accompagnés d'habiles jardiniers, de botanistes, de cultivateurs, et de tous les secours nécessaires. On devoit y cultiver le sucre, le coton, l'indigo, la gomme copal, etc. Malgré quelques désastres, quelques retards, cette colonie, franche dès l'origine, commençoit à prospérer, lorsque des vaisseaux français parurent sur la côte et entrèrent dans la baie : tout ce qu'ils ne purent enlever fut détruit.

J'ai entendu dire que ces malheurs n'ont point refroidi le zèle de ces illustres fondateurs ; que ces pertes ont été promptement réparées, et que cette colonie franche (ainsi qu'ils l'appellent) commence enfin à prendre de la consistance. Puissent ces germes précieux fructifier au-delà de leurs espérances, et l'exemple de l'industrie et du succès de ces noirs colons, ouvrir enfin les yeux de leurs compatriotes, et convaincre leurs princes, ou plutôt leurs tyrans, qu'il leur seroit beaucoup plus avantageux de faire cultiver la canne à sucre par leurs sujets, que de les vendre comme de vils troupeaux.

NOTES DU CHAPITRE XII.

(1) *Vermont.* Les premiers défrichemens de ce territoire, alors dépendant du Nouveau-Hampshire, commencèrent en 1762. Pendant long-temps, les familles qui vinrent s'y établir sous la conduite du général Bayley et du colonel Johnson, isolées au milieu de ces vastes solitudes, se trouvèrent à plus de 100 milles d'aucune habitation. Assises sur des terres fertiles, elles prospérèrent : insensiblement leur nombre s'accrut ; mais bientôt, sortant de leur profonde obscurité, ces colons devinrent l'objet des conversations publiques, et furent connus sous le nom

dérisoire de *Green mountain Boys* (Garçons des montagnes Vertes).

Aussi-tôt après la conquête du Canada, le Gouverneur de New-York, soutenu par les ministres anglais, prétendit qu'à tort celui du New-Hampshire avoit concédé des terres à l'ouest de la rivière Connecticut, et déclara que d'après les nouvelles limites indiquées dans la charte de sa colonie, tout le territoire compris entre le lac Champlain et cette rivière lui appartenoit. Indignés d'une détermination aussi injuste et tyrannique, qui annulloit leurs droits et enlevoit leurs propriétés, ces paisibles cultivateurs se réunirent pour la première fois, résolurent de présenter une requête au roi, et s'il étoit sourd à leurs plaintes, d'opposer la résistance des loix par l'organe des premiers avocats du continent.

D'un autre côté, le Gouvernement de New-York divisa, suivant l'usage, leur pays en comtés et districts, nomma des magistrats, établit des cours de justice.

Cependant, soit que les juges fussent convaincus de la légitimité des droits de leurs compatriotes, ou intimidés par la crainte de leur ressentiment, leur opinion étoit presque constamment favorable aux plaignans. Irrité de cette condescendance, le Gouvernement de New-York y envoya des grands-juges de la Cour suprême, et quelques colons écossais, sous la conduite de leurs officiers, auxquels on avoit concédé des terres.

Informés de cette démarche, les jeunes gens prirent les armes, et précédés de quelques-uns de leurs principaux chefs, allèrent au-devant de ces étrangers sous prétexte de les escorter et de les conduire. Les Cours de justice furent ouvertes avec beaucoup de décence et de tranquillité; mais vers la fin de la session, ces juges ayant voulu

influencer l'opinion du juré, ces chefs se levèrent, et après leur avoir vivement reproché l'infraction à la loi dont ils se rendoient coupables, leur firent signer un acte par lequel ils s'engageoient à ne jamais rentrer dans leur pays. Quant aux colons écossais, dont ils renvoyèrent aussi les officiers avec beaucoup de modération, ils confirmèrent le don des terres qu'on leur avoit promises, et ne tardèrent pas à leur inspirer les mêmes opinions, en leur disant : *ubi benè, ibi patria.*

On se proposa à New-York de les réduire par la force, mais dans la crainte d'allumer une guerre civile, ce projet n'eut pas lieu : les choses restèrent indécises jusqu'à l'époque de la révolution. Abjurant alors la jurisdiction du New-Hampshire et celle de New-York, ils déclarèrent leur territoire indépendant sous le nom de Vermont, et eux-mêmes investis de tous les pouvoirs de la législation. Peu de temps après, ils envoyèrent deux beaux régimens au général Washington, auquel ils écrivirent une lettre justificative, et ils formèrent une constitution semblable à celle du Connecticut, à l'exception d'un conseil de censeurs renouvelé tous les sept ans, et furent enfin reconnus comme le quatorzième membre de la Confédération, le 4 mars 1791, trente et un ans après que le premier arbre de ce vaste défrichement eut été renversé. Ils ont, depuis cette époque, fondé un collége sur les bords du lac Champlain, ouvert des chemins, élevé des ponts, doté des églises et des écoles dans les parties anciennement cultivées. Par une loi que le Corps législatif vient de passer, il est ordonné que deux lots de 350 acres seront réservés dans chacun des deux cents districts dont cet Etat est composé; l'un destiné à l'entretien des ministres du culte, et l'autre à celui des écoles de canton.

Ce pays, très-abondant en pâturages, fournit les plus beaux bestiaux du continent, des chevaux, du lard, des pois, du lin, de la potasse, et une grande quantité de sucre d'érable. Il contient 130 mille habitans.

(2) *Tyrannie inconnue.* Aussi-tôt que les mesures prises par le Gouvernement de New-York, pour incorporer dans son vaste territoire celui connu alors sous le nom de *Montagnes-Vertes*, furent transmises en Angleterre, chacun s'empressa de solliciter des concessions, non de terres boisées, mais de cantons défrichés, cultivés depuis long-temps. Rien en effet n'étoit plus commode que d'obtenir d'un trait de plume, de beaux herbages, des champs, des vergers et des moulins, et d'en évincer les propriétaires. Chose étonnante! ce dernier excès d'injustice, inconnu jusqu'à ce jour, ne révolta point dans le pays de l'Europe, où la propriété est la plus respectée.

Quelques officiers ayant obtenu la concession de deux des plus anciens districts, contenant, suivant l'usage, chacun 23400 acres, s'embarquèrent pour venir en prendre possession. Leur arrivée à New-York, ainsi que le but de leur voyage, ayant été mis dans les gazettes, les propriétaires envoyèrent plusieurs personnes à Benington, où ces étrangers devoient nécessairement passer; ces commissaires étoient porteurs d'un mémoire dans lequel, après avoir exposé l'horrible injustice de les dépouiller de leurs biens, les propriétaires annonçoient la ferme résolution qu'ils avoient prise de résister au péril de leurs vies. — « Que feriez-vous, leur dirent-ils, si votre Parlement rendoit une loi pour enlever vos châteaux, vos parcs et vos futaies? Eh bien! nos champs et nos chaumières nous sont bien plus chers encore, puisque c'est à la sueur de nos fronts que nous les avons défrichés et construits ».

Frappés de la justice de ces réclamations, ainsi que de la modération de leurs procédés, les officiers se désistèrent des prétentions que les ordres dont ils étoient porteurs ne pouvoient pas justifier, signèrent un acte de renonciation, et demandèrent seulement la permission de visiter un pays habité par d'aussi braves gens. Ils y furent reçus et traités avec beaucoup d'égards et d'hospitalité. Depuis leur retour en Angleterre, on n'a plus entendu parler de ces concessions.

(3) *Lac Champlain.* Bien différent des grands lacs, dont l'immensité ne fait naître que l'étonnement et souvent l'effroi, celui-ci, contenu dans des bornes beaucoup plus resserrées, excite des idées douces et agréables : l'œil, en le traversant, voit presque toujours quelques parties de ses rivages, ou se repose sur les nombreuses îles dont il est orné ; les premiers, souvent escarpés, toujours pittoresques, sont composés de rochers dont l'âpreté, les formes et la hauteur, représentent à l'imagination une foule d'objets bizarres et fantastiques.

Ce beau lac a 120 milles de longueur, depuis le fond de South-Bay jusqu'à la Pointe-aux-Fers, à l'entrée du Canada ; sa largeur n'est que de deux milles jusqu'à Ticondéroga, dans une distance de 30 milles ; c'est plutôt une rivière profonde et tranquille, dont les rives commencent à être bien cultivées. Les environs de cette forteresse consistent en herbages d'une grande étendue : de-là à Crown-Point, dans une distance de 15 milles, la largeur du lac est plus considérable ; c'est un fleuve majestueux, dont les bords fertiles sont couverts d'habitations très-rapprochées. Sur les premières chutes du Fair-Haven-Creek, qui verse ses eaux dans cette première partie, on a établi, depuis vingt ans, les grosses forges les plus con-

sidérables du continent ; on y voit une immense clouterie et une fournaise à réverbère. Le propriétaire (le colonel Lyons) tire tout le minerai dont il a besoin, d'une chaîne de rochers qui forme le rivage occidental du lac, depuis Crown-Point jusqu'à Will'sborough. C'est l'aggrégation de parties ferrugineuses la plus riche et la plus extraordinaire qu'on connoisse : on y trouve aussi du cuivre et du plomb. Ici, la largeur du lac est de cinq à six milles; mais plus au nord, il en a dix-huit; c'est là aussi qu'on commence à voir les îles nombreuses qui occupent une partie de cet espace pendant 50 milles.

La plus considérable (South-Hero) a 16 milles de longueur sur 14 de largeur, et est habitée par cinq cents familles vermontoises. Insensiblement le lac se rétrécit jusqu'à la Pointe-aux-Fers, d'où, semblable à une belle rivière, il roule ses eaux à Saint-John, Chambly et Sorrel, avant de s'unir avec celles du fleuve Saint-Laurent.

Un des points les plus frappans du rivage occidental, est cette longue et large péninsule, jadis connue sous le nom de *Skenonton* (Chevreuil), aujourd'hui Cumberland-Head. On voit peu de situations plus belles et plus imposantes, et dont le sol soit plus fertile. A deux milles de la ligne de démarcation qui sépare les Etats de Vermont et de New-York du Canada (le 45[e] parallèle), on trouve sur le côté oriental un moulin à vent d'une construction très-remarquable, le premier qui ait été élevé dans ces cantons éloignés. Les comtés de Washington et de Clinton, qui occupent l'occidental, fondés en 1783, contenoient en 1797, 22473 habitans. La surface de ce lac est estimée être de 500,000 acres.

(4) *Pont du Cohos.* Ce beau pont, élevé sur le Mohawk il y a cinq ans, est situé à trois quarts de mille du Cohos,

et à trois milles du confluent de cette rivière avec le Hudson. Sa construction ayant fait naître des difficultés imprévues, le Gouvernement, pour encourager l'association qui l'avoit entreprise, lui donna 7500 piastres (près de 40,000 liv.). Il a 900 pieds de long, 40 de large. La charpente, qui est très-belle, repose sur 27 piles bâties en pierre.

(5) *Ville maritime, presqu'île.* Péninsule située sur le rivage méridional du lac Erié, à soixante milles de Niagara, qui, ainsi que l'embouchure du Cayahoga, forme un havre extrêmement utile aux navigateurs, cette côte n'étant qu'une suite de rochers très-élevés. Il est situé sur le territoire de la Pensylvanie, dont la largeur n'est que de 40 milles, étant fort resserré, d'un côté, par les limites occidentales de New-York, et de l'autre, par celles de la réserve du Connecticut. On vient de tracer une ville dans les environs de ce havre.

(6) *Navigation du Potowmack.* Ce fleuve, dont les sources découlent de la chaîne des Alléghénis, tombe dans la baie de Chesapeak, après avoir serpenté à travers un pays fertile pendant plus de 400 milles : son confluent dans cette baie en a 7 et demi de largeur, et 7 brasses de profondeur, 4 aux quais d'Alexandrie, et 3 à ceux de Washington *, 7 milles plus haut, dernier terme de sa navigation maritime, situé à 150 milles de cette grande baie, et à 438 des caps de la Virginie.

Ce fleuve est devenu beaucoup plus intéressant, depuis que les canaux et les écluses, entrepris pour éviter les chutes, sont terminés. Le premier a 1320 toises de long, quatre écluses de 10 pieds de hauteur, dans une pente de

---

* La ville fédérale.

76 pieds ; le second, 2200 toises, et dix écluses, dans une pente de 168 pieds, en y comprenant celle du terrein, de 90, et celle des chutes, qui en ont 78.

De ce point, son cours est doux et tranquille jusqu'à Will's-Creek, et aux Shawanèse-Fields, où il y a trois rapides, auxquels on travaille depuis quelques mois; de-là, on se propose de perfectionner le chemin des montagnes, qui fut tracé en 1755, pour l'expédition de Braddock contre le fort Du-Quesne : alors, à 37 milles près, les eaux de l'Atlantique communiqueront avec celles de l'Ohio par le *Cheat*, branche navigable de la Monongahéla, objet d'une haute importance, considéré sous les rapports politiques et commerciaux : peut-être même que dans les temps à venir, on parviendra à raccourcir cette distance, en réunissant les eaux des montagnes pour en former des canaux navigables.

(7) *Canal de Norfolk.* Ce canal doit, dans un espace de 28 milles, traverser le Dismal-Swamp. Bien différent des autres marais, celui-ci est un mélange bizarre de terres sèches, humides, fangeuses, ou entièrement couvertes d'eau. Sur les premières, croissent les plus beaux chênes qu'on puisse voir; les secondes n'offrent aux yeux que des forêts de roseaux d'une grande élévation, qui, apperçues de loin, lorsque le vent les agite, ressemblent aux lentes et longues ondulations de la mer dans un jour serein : aussi appelle-t-on ces grandes clairières, mers vertes (*green seas*). La troisième n'est couverte que de cèdres, de cyprès, de pins d'une hauteur prodigieuse.

Au milieu de ce vaste marais est un petit lac (Drummond's-Pond), dont les eaux, noircies par la réflexion des arbres toujours verds du voisinage, ressemblent à celles de l'Averne ; ces forêts sont si épaisses, si sombres et si

lugubres, que le soleil n'y pénètre jamais; aussi n'y voit-on ni reptiles, ni insectes, ni oiseaux.

Ce marais, qui commence à 9 milles de Norfolk, a 30 milles de long du nord au sud, et 12 de l'est à l'ouest; il contient 192,000 acres. Une partie appartient à la Virginie, et l'autre à la Caroline. Cinq rivières sortent de ses vastes réservoirs; savoir, les branches méridionales de l'Elisabeth et la Nausemond, qui versent leurs eaux dans la baie de Chésapeak; *le Nord, le Nord-Ouest*, et *le Perquimons*, qui coulent dans le Sond d'Albemarle.

Une grande partie de la surface de ce marais ne paroît être qu'une croûte supportée par une immense accumulation d'eaux; car à peine a-t-on creusé un fossé, même dans les parties les plus sèches, qu'à l'instant il en est rempli. Presque par-tout on peut enfoncer une gaule, quelque longue qu'elle soit, sans éprouver aucune résistance; nulle part on ne voit des arbres d'un plus grand diamètre ni d'une plus grande hauteur; mais le fond sur lequel ils croissent étant très-mou, ils sont souvent renversés par les vents; ce qui rend ces parties absolument impénétrables aux hommes, ainsi qu'aux bêtes fauves. Les autres endroits, dont le sol est plus sec, n'en sont pas moins difficiles à traverser, à cause des vignes épineuses et traînantes, et sur-tout des ronces-bambou, dont la surface est entièrement couverte.

Long-temps avant la révolution, le Gouvernement de Virginie, desirant ouvrir un canal depuis l'Elisabeth jusqu'au Paskotang de la Caroline, avoit incorporé un grand nombre de personnes qui s'étoient chargées de cette belle et utile entreprise, et, pour les encourager, leur avoit concédé 80,000 acres de ce marais; on y travailloit avec succès, lorsque les Anglais, dans leur première invasion

de ce pays, enlevèrent les nègres, détruisirent les outils et les maisons. Ce n'est que depuis 1793, qu'encouragée de nouveau par les législateurs de la Caroline et de la Virginie, cette compagnie a recommencé ses travaux.

En y comprenant la longueur du petit lac, celle de ce canal sera de 28 milles. En 1796, il y en avoit déjà douze de creusés. Le général Washington a été, depuis l'origine de ce projet, auquel il avoit beaucoup contribué, un des associés de cette nombreuse compagnie. J'ai oui dire qu'il devoit être terminé en 1800.

(8) *Canal de Richmont.* Depuis que, par un acte de la Législature, le siége du Gouvernement a été transféré de Williamsbourg à Richmont, et que conséquemment cette dernière ville a été considérée comme la capitale de cet Etat, on s'est occupé de perfectionner la navigation de la rivière James, au pied des chutes de laquelle cette ville a été fondée. Le plus grand obstacle étoient ces mêmes chutes, ou plutôt ces rapides, qui, dans l'espace de six milles, tombent de 80 pieds. On forma alors le projet d'un canal qui vient d'être terminé : les denrées de l'intérieur arrivent actuellement à Richmont, du pied des montagnes Bleues, à 200 milles de distance, ainsi que de la Rivanna. Avec des dépenses modiques, on pourra rendre cette dernière rivière navigable jusqu'à Carpenter's-Creek, situé à 25 milles d'une des branches du Green-Bryar.

(9) *Fondation du nouvel Etat de Washington sur les bords du Muskinghum.* Parmi les officiers de l'armée continentale qui se trouvoient dépourvus de ressources après le licenciement de cette armée, quelques-uns embrassèrent de nouveau les professions et les occupations qu'ils avoient abandonnées au commencement de la révolution, pour voler au secours de leur patrie, envahie par

une armée de 70,000 hommes. Un plus grand nombre se réunit en sociétés, pour établir les terres neuves que le Congrès et les Etats leur avoient données (comme récompense de leurs services) sur les bords de l'Ohio et ailleurs. Ces chefs s'étant associés avec ceux de leurs anciens soldats qui voulurent les suivre, et ayant porté dans la formation de ces colonies nouvelles un grand esprit d'ordre, beaucoup de sagesse et de prévoyance, elles ont toutes réussi, et sont devenues, dans un petit nombre d'années, des cantons florissans, où, à l'ombre de leurs lauriers, ces braves militaires cultivent leurs champs.

Les principes sur lesquels la colonie du Muskinghum, par exemple, ou, ainsi qu'ils l'appellent, le nouvel Etat de Washington, a été fondée, pouvoient servir de modèle à ceux qui, dans la suite, voudroient exécuter une semblable entreprise. Les terres que ces fondateurs avoient reçues du Gouvernement, ainsi que celles qu'ils en acquirent avec leurs certificats, ayant été arpentées et subdivisées avec beaucoup de soin, ils envoyèrent d'abord un certain nombre de travailleurs pour défricher, planter le maïs, et construire quelques logg-houses. Tout étant préparé, les familles arrivèrent heureusement, accompagnées d'un ministre et d'un maître d'école, apportant même avec elles une cloche, destinée à l'usage de l'église qu'elles se proposoient de construire; c'est la première qui ait jamais été entendue à l'ouest des montagnes d'Alléghénis.

Le partage des terres, le dessèchement des marais, les secours mutuels qu'ils devoient se prêter, tout, jusqu'à la nomenclature de leur ville, de ses rues, de ses places, et des districts de leur territoire, avoit été si bien prévu et arrangé, que rien n'a retardé les défrichemens et les

progrès de cette belle colonie d'anciens militaires, malgré la guerre des sauvages. Ces soldats, élevés dans les principes religieux de leur patrie, accoutumés aux formes municipales, à la subordination, sont devenus tout-à-coup des colons laborieux, et des pères de familles respectables. Il faut en convenir, leurs progrès n'auroient pas été aussi rapides, si une partie eût été des étrangers sans mœurs ni principes religieux.

NOTES DU CHAPITRE XIII.

(1) *Voyage à Albany en cinquante-quatre heures.* Il arrive assez fréquemment, pendant l'été, qu'en partant de New-York avec un vent du sud et le commencement de la marée, on remonte la rivière jusqu'à Albany en très-peu de temps, quoiqu'à 66 lieues de distance, sur-tout si ce vent n'est pas réprimé par celui du nord, qui occupe presque toujours la chaîne de montagnes; parce que le progrès du vaisseau étant égal à celui de la marée, on l'a constamment favorable.

C'est un spectacle bien intéressant que celui des rivages de ce beau fleuve, tantôt âpres et sourcilleux, ombragés par des arbres antiques; tantôt plus adoucis, couverts de vergers et d'habitations; que celui des vaisseaux, qui sans cesse le remontent et le descendent; et ces embarcadères qu'on voit sur les deux rives, accompagnés de leurs quais, de leurs magasins et de leurs grues. C'est sur-tout dans la belle saison que les différens aspects de ce fleuve mériteroient toute l'attention du poète, du naturaliste et du peintre. On ne se lasse point d'en admirer les beautés pittoresques variées, ni ses eaux tranquilles et profondes, traversant majestueusement ce long et tortueux détroit, connu sous le nom de *passage of the Highlands.* Chose

étonnante ! la marée remonte quarante lieues au-delà.

(2) *Trois familles Erses.* Nom antique, sous lequel sont connus les habitans des montagnes de l'Ecosse, que les Romains désignoient sous celui de Picts ou Picti. Le langage qu'ils parlent est celui dans lequel écrivoient, il y a 1600 ans, leurs célèbres bardes Ossian, Fingal, etc. Ils conservent encore quelques-uns des usages de ces temps reculés. C'est une des races aborigènes de l'Europe les plus respectables, et le pays où l'éducation est plus généralement répandue parmi toutes les classes.

(3) *Silver-eels.* Espèce d'anguilles qui, au commencement de l'automne, descendent les rivières pour se rendre à la mer, et dont le ventre est d'une blancheur remarquable. Elles sont grasses, délicates, et très-recherchées, sur-tout après avoir été fumées pendant quelque temps.

(4) *Accroissement des pêchers.* On ne connoît point ici d'arbres qui prennent un accroissement aussi rapide; il n'est pas rare d'en voir qui rapportent du fruit dès la troisième année de la plantation du noyau; mais aussi leur existence est très-courte, et sujette à beaucoup d'accidens et de maladies. Les insectes les dévorent; ils deviennent gommeux; leur bois tendre se casse facilement, et leur fruit n'est pas bon. Pour remédier à ces inconvéniens, il faut les écussonner, art que très-peu de colons connoissent encore, et introduire dans la tige une petite quantité de mercure, ce qui, d'après les expériences du docteur Franklin, en éloigne les insectes sans nuire au fruit.

La culture de cet arbre est devenue beaucoup plus commune depuis l'établissement des colonies ultramontaines, les pêches étant également propres à engraisser les cochons et à faire de l'eau-de-vie, à laquelle ils savent donner

un goût et une couleur particulière, en y infusant du raisin sauvage, des pommes et des poires sèches.

(5) *Dernières limites cultivables des Etats-Unis.* D'après les traités, ces limites sont déterminées par une ligne qui est censée diviser le fleuve Saint-Laurent, les lacs Ontario, Erié, Sainte-Claire, Supérieur, etc. jusqu'à celui des Bois, d'où une autre ligne va à l'ouest, jusqu'au Mississipi : de ce point, le milieu de ce grand fleuve les sépare des possessions espagnoles jusqu'au 31e degré, un peu au-dessous des Natchees, où commencent les limites de la Géorgie. Mais quoique sous des latitudes aussi tempérées, toutes les terres qui avoisinent le lac Supérieur, les rivages du Michigan et de la Baie-Verte, ainsi que la cataracte du Mississipi (la chute de Saint-Antoine), sont sous un climat si rigoureux, qu'il n'est guère probable, que les charrues américaines aillent jamais plus loin que le Ouisconsing, ou que cette même cataracte, située à 566 lieues géométriques de la mer, à moins que le défrichement du reste de ce continent n'occasionne un grand changement dans la température. La surface de la terre comprise entre ces limites et les rivages des Etats Atlantiques, est estimée être d'un million de milles quarrés, égale à 650,000,000 d'acres, dont il faut déduire 51 millions pour les lacs et les rivières ; restent 589 millions : les indigènes en possèdent encore 220 millions ; restent 329 millions, auxquels il faut en ajouter 23 cédés par le traité avec l'Angleterre ; ce qui donne 380 millions pour la surface que possèdent aujourd'hui les Etats-Unis.

NOTES DU CHAPITRE XIV.

(1) *Narrows.* Ce détroit, qui n'est qu'à deux lieues de New-York, est formé par le rapprochement de la partie occidentale des îles de Nassau et des Etats. Il a environ mille toises de largeur, et une grande profondeur d'eau. C'est le passage de tous les vaisseaux qui partent de la ville ou qui arrivent de la mer, après avoir mouillé à Sandy-Hook, neuf lieues plus loin. C'est peut-être le seul endroit d'où on pourroit empêcher l'approche d'une escadre ennemie. Au moyen d'un vaste cône submergé dans le milieu de ce détroit, dont le feu seroit soutenu et croisé par celui des batteries à boulets rouges, placées sur les rivages les plus rapprochés, il seroit facile de fermer l'entrée du port de ce côté. La nature a suffisamment défendu celui de Hellgate, dont les dangers sont bien connus des navigateurs.

(2) *Satellites de Herschel.* Ce grand astronome vient d'en découvrir quatre nouveaux, qui, ajoutés aux deux premiers et aux deux autres que le docteur Wurm a aussi découverts, forment une cohorte de huit lunes dont cette dernière planète de notre système est accompagnée. Son année est de 83 des nôtres, et 33 jours.

(3) *Etendue du pas de l'Ohio.* Cette partie trans-alléghénienne du continent, est destinée à en devenir un jour la gloire. Ce beau fleuve, dans lequel se jettent plus de vingt rivières considérables, la traverse pendant 396 lieues, depuis Pitt'sbourg, sous le 40° 31′ 44″, jusqu'à son confluent avec le Mississipi, sous le 36° 43′, et parcourt dix degrés de longitude. Il y a peu de contrées sur la terre dont la fertilité et la situation promettent à l'industrie des récompenses plus assurées. Pour se former une

idée de l'étendue de cette région, qu'on se représente un parallélogramme dont la longueur seroit de 300 lieues (retranchant 96 pour les sinuosités du fleuve); qu'on suppose encore que les rivières venant du nord et du midi, qui y apportent le tribut de leurs eaux, n'aient que 25 lieues de cours, ce qui en donneroit 50 de largeur à ce parallélogramme, et conséquemment 15,000 lieues quarrées, dont on estime les sept dixièmes susceptibles de culture. Si aux productions de l'industrie agricole, on ajoute celles des forêts de cèdres, de pins, de mûriers, d'érables, celles des carrières et des mines, alors on aura un léger apperçu de ce que ce vaste pays fournira un jour. Et si, d'un autre côté, on ne considère l'Ohio que *comme* une des branches du Mississipi, il est facile de concevoir que la Nouvelle-Orléans est destinée à devenir le centre d'un commerce immense. •

(4) *Indiana*. Voyez tome II, chap. XV.

(5) *Limestone*. Cette petite rivière tombe sur le rivage sud-ouest de l'Ohio, à 167 lieues de Pitt'sbourg, et traverse un des cantons les plus fertiles et les plus agréables du Kentukey, dont Washington, situé sur la route de Balchutta, est le chef-lieu. L'embouchure de cette rivière est le lieu où débarquent les colons qui descendent l'Ohio pour aller s'établir dans les parties méridionales de ce fleuve. Mais ce qui le rend plus remarquable aux yeux des voyageurs, est la différence qu'ils observent entre le climat de Pitt'sbourg, où ils se sont embarqués, et celui de Lime-Stone. Rien en effet n'est plus frappant, sur-tout dans le printemps, que ce passage subit de la nudité et de la tristesse de l'hiver, à l'éclat du soleil et à la beauté de la végétation. Après avoir débarqué, on monte une pente longue sans être rapide, et au lieu d'arriver sur le sommet

d'une montagne, on se trouve dans un pays plat, enrichi de tous les trésors de la nature, bien cultivé et couvert d'habitations; on y voit des buissons odorans, et des fleurs inconnues plus au nord. C'est-là qu'on commence à entendre le ramage des oiseaux du midi. Cette fertilité continue jusqu'à Washington, Johnson, Bourbon, Lexington : tout ce qui n'est pas terre boisée est couvert de roseaux, de *ray* et de *buffalo grass*, ainsi que des trois espèces de trèfle. On estime que, pendant les années 1787 et 1788, il y passa plus de douze mille colons venant de l'Europe, ainsi que des différens Etats de l'Union.

(6) *Grand Kanhawa.* Ce fleuve prend sa source dans les montagnes de la Caroline-Nord, connues sous le nom de Iron-Hills (montagnes de Fer), du vaste sein desquelles découlent aussi les principales rivières de la Virginie et du Tènézée. Il verse ses eaux dans l'Ohio, à 76 lieues de Pitt'sbourg, et à 320 au-dessus du confluent de l'Ohio avec le Mississipi, après avoir parcouru un espace de 133 à 160 lieues. Quelques-unes de ses branches, telles que le Green-briar, celle de Louisa, etc. ont des intervalles profonds et navigables; mais, à l'exception de quatre à cinq lieues, depuis le commencement des rapides jusqu'à l'Ohio, tout le reste de son cours n'est qu'un long et sinueux torrent, sur-tout dans sa descente des montagnes d'Ouasioto et dans son passage à travers la chaîne du Laurier. Ce vaste espace n'est qu'une profonde et inutile solitude, composée de masses de rochers âpres et nuds, de vallons étroits et stériles, dans lesquels la lumière du soleil n'a jamais pénétré, sur lesquels la toute-puissance des siècles et du temps n'a pu faire croître que quelques cèdres isolés, ou quelques buissons de savine. Qu'il est à regretter que les célèbres poètes de l'Europe, ces grands peintres de la

nature, qui ont décrit tout ce que les Pyrénées et les Alpes contiennent de grand, de beau et de majestueux, ne puissent se transporter ici! Combien d'objets dignes de leurs pinceaux et des lyres les plus éloquentes ne pourrois-je pas leur indiquer! D'un autre côté, on ne connoît pas de terres plus fertiles que celles qui accompagnent le Kanhawa, quatre à cinq lieues avant de tomber dans l'Ohio: elles appartiennent au général Washington, qui, en 1785, y envoya cinquante-trois familles, devenues aujourd'hui beaucoup plus nombreuses. Elles n'ont d'autre débouché que l'Ohio.

(7) *Gallipolis*. Petite colonie française, qui, originairement, devoit s'établir sur les bords du Scioto, 38 lieues plus au sud, mais à laquelle, d'après de nouveaux arrangemens, on a concédé des terres sur l'Ohio, vis-à-vis l'embouchure du grand Kanhawa. Cette colonie commence à prospérer, après avoir langui à cause de la guerre contre les indigènes. On estime qu'elle contient déjà de sept à huit cents familles.

(8) *Scioto*. Grande et belle rivière qui tombe dans l'Ohio à 130 lieues de Pitt'sbourg, et à 266 du confluent de ce fleuve avec le Mississipi. Elle est navigable l'espace de 66 lieues; les terres qu'elle arrose, les plaines que traversent ses nombreuses branches, sont d'une grande fertilité, et ont été habitées par la nation Shawanèse jusqu'au dernier traité de paix avec les Etats-Unis, par lequel cette nation a été forcée de les abandonner et de se retirer plus en arrière. Les crues de l'Ohio se font sentir jusqu'à une distance considérable de son embouchure.

(9) *Kentukey*. Pays que la fécondité de son sol, la douceur de son climat, l'étonnante rapidité de sa population et l'urbanité de ses habitans, ont rendu célèbre: c'est

un démembrement de la Virginie, situé sur l'Ohio, à 209 lieues de Pitt'sbourg. Le Gouvernement de la Virginie émancipa ce pays aussi-tôt que, devenus assez nombreux, les colons furent en état de s'administrer et de subvenir aux frais. Il fut admis comme quatorzième Etat dans la confédération, le 4 février 1791, dix-sept ans seulement après sa première colonisation.

Le climat et le sol conviennent également à la culture du tabac, du coton, de la soie et de la vigne, comme à celle des grains. Dans aucune autre partie des Etats-Unis, on ne voit d'aussi beaux moutons, ni de la laine plus fine. Les premiers chevaux étant venus de Virginie, la race en est excellente. On y cultive aussi le chanvre et le lin.

De leurs salines, ils tirent tout le sel, de leurs forêts, tout le sucre dont ils ont besoin; des pêchers et du raisin des vignes sauvages, qui croissent avec un luxe extraordinaire, ils commencent à extraire de l'eau-de-vie et à faire du vinaigre. On a découvert du fer dans les montagnes de Balchutta et de Cumberland, où il est probable qu'ils ont établi de grosses forges. En 1784, on y comptoit 30,000 habitans, en 1790, 70,000, et aujourd'hui, près de 167,000. Dans le cours de l'année 1787, plus de 20,000 colons y arrivèrent, tant des deux Carolines et de la Virginie, que des Etats septentrionaux et de l'Europe. C'est dans le comté de Woodfort, à quelques milles de l'Ohio, qu'on a découvert sur la surface d'un terrein ou marais salé (*big bones lick*), les énormes dépouilles du mamoth; dans plusieurs autres endroits, on a découvert des tombeaux de formes coniques, dont les couches intérieures sont en pierres; des vestiges de camps retranchés, ainsi que des tessons de poterie, qui annoncent quelque élégance dans les formes.

L'histoire naturelle de ce pays n'est pas moins intéressante : presque toutes les rivières coulent au fond d'encaissemens d'une grande profondeur. Dans plusieurs endroits, les eaux sont à 300 pieds plus bas que le sol qu'elles traversent, ce qui en rend le passage extrêmement difficile. Les rochers de ces escarpemens sont de marbre ou de pierre calcaire, percés de souterrains et de grottes, dont les parois abondent en nitre. Toutes les rivières secondaires tarissent dès le mois de juillet, et ne se remplissent de nouveau que vers la mi-octobre. En suivant les traces ou plutôt les excavations qu'avoient faites les buffles et les autres bêtes fauves, on a découvert douze à quinze petits marais salés, dont ils venoient lécher la *surface*; de-là le mot *licks*, si fréquent sur les cartes de ce pays. Au moyen de puits, on est parvenu à obtenir en abondance l'eau dont on fait de très-beau sel : on y a découvert aussi plusieurs sources bitumineuses et sulfureuses.

Il seroit difficile, je crois, d'imaginer un mélange plus étonnant que celui de la population de ce nouvel Etat. Il n'y a peut-être point de nation en Europe, et pas un Etat dans l'Union, dont on n'y trouve un grand nombre d'individus. C'est sans doute à cette cause, ainsi qu'à l'arrivée de plusieurs familles riches et instruites, que sont dus non-seulement la tranquillité et le bon ordre qu'on y observe, mais aussi les progrès de l'industrie, l'urbanité des mœurs, l'établissement d'un grand nombre d'églises, d'écoles, et la fondation d'un collége (*salem*), auquel le nouveau Gouvernement a donné dix mille acres de terre et des fonds considérables. Il y avoit une imprimerie dès l'année 1783, la première qui ait publié une gazette, à l'ouest des montagnes Alléghénis, et à plus de 300 lieues de Philadelphie.

De cette nouvelle ruche sont déjà sortis plusieurs essaims pour aller s'établir sur le Mississipi, le Wabash, les Illinois, etc. La milice est composée de 17,000 hommes. La constitution fédérale a servi de modèle à celle qu'ils formèrent et adoptèrent en 1792. La laine, le coton, la soie et le vin, seront un jour les principales branches de leurs exportations. Déjà ils envoyent beaucoup de tabacs et de farines à la Nouvelle-Orléans.

(10) *Lac Peppin*. Situé à 547 lieues géographiques de la mer, et à peu de distance du confluent de la grande rivière Chippaway. Là, tout-à-coup le Mississipi s'élargit ; cette extension, à laquelle on a donné le nom de lac Peppin, a vingt milles de longueur sur six de largeur. Cette surface est constamment couverte d'oiseaux aquatiques, tels que canards, cygnes, oies, grues. Jadis une famille canadienne s'étoit établie sur ses bords, pour faire la traite avec les nations Nadooassés. C'est sur le côté oriental que Carver découvrit, en 1766, les traces d'un ancien camp retranché, dont le terre-plein avoit quatre pieds de hauteur et un mille de long. Ce lac n'est qu'à vingt lieues au-dessous du saut Saint-Antoine.

(11) *Nadooassés et Padookas*. Voyez note 4, chap. II.

(12) *Missouri*. Rivière qui, par la prodigieuse longueur de son cours et le volume de ses eaux, devroit être considérée comme fleuve, et non comme une des branches du Mississipi. Plusieurs de celles-ci viennent des montagnes de la Californie, et du royaume de Santa-Fé, dans le Nouveau-Mexique. Elles traversent des plaines immenses, dont l'étendue n'a encore été soumise à aucunes observations géographiques. C'est depuis son confluent dans le Mississipi que les eaux limpides de ce fleuve deviennent tout-à-coup épaisses et bourbeuses. Les nombreuses

tribus Nadooassés, qui habitent sur les rivages, et chassent à cheval dans ces vastes plaines herbées, vendent leurs peaux aux négocians de Pancor (Saint-Louis) et de Missire, jolies villes bâties par les Français de la haute Louisiane, sur les bords du Mississipi, à 410 lieues géométriques du golfe du Mexique.

(13) *Chikago.* Petite rivière douce et tranquille, qui tombe sur le rivage sud-ouest du lac Michigan, et par laquelle, au moyen d'un court portage de quatre milles, on arrive au Théakiky, branche de l'Illinois qui coule dans le Mississipi. Du temps des Canadiens, ce passage dans la haute Louisiane étoit très-fréquenté.

(14) *Michillimakinack.* Fort jadis construit par les Français sur l'extrémité septentrionale de la grande péninsule qui divise les eaux du Michigan et du Huron. Il vient d'être cédé par l'Angleterre aux Etats-Unis, conformément aux traités. Ce lieu étoit jadis le centre d'un grand commerce avec les indigènes, aujourd'hui transporté au lac Winipeg, près de 400 lieues plus au nord.

(15) *Lac Supérieur.* D'après les cartes françaises, cette vaste mer est entre les 46e et 50e degrés de latitude, et a 500 lieues de circonférence. Elle contient plusieurs îles, dont celle dite Royale a 40 lieues de longueur. Ce lac reçoit les eaux d'un grand nombre de rivières, et se décharge dans le lac Huron par le détroit de Sainte-Marie. Sa surface est estimée égale à 21,952,780 acres. Il est, comme l'Océan, sujet aux tempêtes, et ses vagues s'élèvent aussi haut. Il abonde en poissons de plusieurs espèces. Du côté méridional, on rencontre la péninsule de Chigomégan, qui a plus de vingt lieues de long, dans le voisinage de laquelle on trouve du cuivre vierge en blocs considérables. Ses rivages ne sont, à quelques endroits

près, qu'une suite de rochers extrêmement escarpés. Quoique sous une latitude aussi douce, le climat en est rude et le sol peu fertile.

(16) *Le lac Huron.* D'après les cartes françaises, il est entre les 43° 30′ et 46° 30′ : c'est le second des grands lacs. Il a 340 lieues de circonférence, et sa surface est de 5,009,920 acres. Il communique avec le Michigan par le détroit de Michillimakinack.

(17) *Détroit.* Ville bâtie par les Français il y a près d'un siècle, sur les bords fertiles du Détroit, ou rivière qui porte les eaux des grands lacs Supérieur, Huron et Michigan, à l'Erié. Elle contient trois cents maisons: les rues, qui se coupent à angles droits, sont alignées parallèlement à la rivière. Depuis la conquête du Canada, les Anglais l'ont environnée de fortes palissades flanquées par quatre redoutes. Les environs, ainsi que les rivages du Détroit, présentent aux yeux de belles et riches campagnes, couvertes d'habitations décentes, environnées de cerisiers, de pêchers et de vergers : nulle part on ne peut manger de meilleur fruit; les pommes *cailles* sont les meilleures qu'on puisse voir. L'intérêt que cette belle agriculture fait naître, est encore augmenté par l'idée du prodigieux éloignement de ce canton des derniers établissemens du Canada, dont il est à plus de 150 lieues dans la profondeur du continent. Les indigènes qu'on y voit quelquefois en grand nombre, sont les débris de l'ancienne et belliqueuse nation Huronne, pour lesquels les Français avoient fait bâtir une église de l'autre côté de la riviere.

Quoiqu'à 400 lieues du golfe Saint-Laurent, le commerce de cette ville est très-considérable; la beauté des quais, le nombre des vaisseaux qui partent et arrivent, y représentent l'activité et le mouvement d'un port de

pussent communiquer avec celles de la rivière Connecticut, les bateaux, chargés et placés sur une forme ou berge, y montent et en descendent à l'aide d'un plan incliné fait en bois; ils sont tirés par un cable et un cabestan qu'une roue fixée sur le bord de cette rivière fait tourner. Soixante à quatre-vingts milles plus haut, sont les chutes de Bellones, dans l'Etat de Vermont, auprès desquelles la même compagnie vient de couper un canal beaucoup plus commode, puisqu'au moyen d'écluses, les bateaux y entrent et en sortent de niveau avec les eaux de la rivière, dont la navigation intérieure s'étend aujourd'hui bien au-delà du collége de Dartmouth.

(4) *Canal de South-Bay.* Vers l'extrémité *méridionale* du lac Champlain, longue, étroite et profonde, connue sous le nom de South-Bay, tombe la petite rivière de Wood-Creek, navigable pendant quinze milles, jusqu'à l'ancien fort Anne : une compagnie, incorporée en 1792, se propose d'en désobstruer la partie supérieure, et de couper un canal qui conduiroit à King'sbury, sur le Hudson. Les avantages qui en résulteroient sont si considérables, que, quelque grandes que soient les dépenses, il convient au Gouvernement de New-York, le plus riche de tous ceux de l'Union, d'en faire les avances : alors les denrées de Vermont et des comtés de Washington et de Clinton, situés sur les rivages du lac Champlain, au lieu d'aller dans le Canada par Saint-John et Chambly, seroient aisément transportées à Albany, et de-là à New-York. Cette importante entreprise ne tardera pas à être exécutée.

(5) *Poughépsie.* Capitale du comté de Duchesse, dans l'Etat de New-York, située à un quart de lieue du Hudson, sur la grande route d'Albany, et sur celle qui vient de Litchfields dans le Connecticut. Etant extrêmement

moderne, les maisons en sont bien bâties, les rues alignées et ornées d'arbres : elle a 350 maisons, et près de 1800 habitans. Avant la révolution, ce n'étoit qu'une petite bourgade où résida le Gouverneur de l'Etat de New-York, tant que les Anglais furent maîtres de la capitale. Le pays dont elle est le centre, peut être considéré comme un des plus fertiles et le mieux cultivé de cet Etat. Le froment est une des principales productions. Cette jeune ville entretient six vaisseaux continuellement occupés au transport des denrées du pays à New-York. Il y en a peu qui soient d'un produit aussi avantageux.

(6) *Isle de Manhatan.* C'est le nom indigène de celle à l'extrémité occidentale de laquelle est construite la ville de New-York; elle a quinze milles de long sur un mille et demi de largeur. Quoique le sol en soit extrêmement ingrat et couvert de rochers, les riches habitans de cette ville sont parvenus, à force de dépenses et de travaux, à vaincre la nature. De tous côtés, on voit des maisons d'une jolie forme, environnées de jardins productifs, d'arbres à fruit, d'acacias, de tulipiers, sur-tout sur les rivages de l'est et de l'ouest. Cette surface stérile et nue, ne ressemble plus à ce qu'elle étoit avant la révolution : les terreins en sont devenus aussi chers que dans le voisinage de Londres et de Dublin. Il est peu d'étrangers et de voyageurs qui n'aient goûté, sous ces toîts élégans, les charmes de l'hospitalité. Non loin de ces lieux pittoresques, vit le général Horatio Gates (le vainqueur de Burgoyne), dans une jolie maison située dans le voisinage des rivages du Sond, dont les eaux, très-abondantes en poisson, sont sans cesse couvertes de vaisseaux qui vont aux Etats septentrionaux ou en viennent.

(7) *Echos.* M. John Watts, membre du conseil de

New-York en 1764, parlant au général Gage, alors commandant en chef dans les colonies, et résidant à New-York, des échos qui habitent cette chaîne de montagnes, l'engagea un jour à venir, par eau, dîner dans une maison qu'il y avoit fait construire. Pour le convaincre de la fidélité avec laquelle ces hamadriades transmettoient ce qu'on leur disoit jusqu'à une distance considérable, il plaça lui-même la musique militaire du Général, à 3145 toises de-là, au milieu des bois et sur les bords du fleuve. Tout étoit favorable; la marée montoit, le ciel étoit sans nuages, et l'atmosphère calme. Conformément à ce que lui avoit dit M. Watts, le Général entendit distinctement les airs dont il avoit ordonné l'exécution. Les instrumens étoient un mélange de cors, de clarinettes, de flûtes, de haut-bois et de cimbales d'airain; tantôt ils jouoient ensemble, tantôt séparément, suivant les ordres qui avoient été donnés par écrit aux musiciens, et dont les convives avoient chacun une copie. — « De tous les » concerts auxquels j'ai jamais assisté, dit le général Gage, » je n'ai jamais rien entendu d'aussi pénétrant, d'aussi » touchant, ni d'aussi suave; ces accords, adoucis et tremblans, produisent un effet harmonique qui m'élève et » m'attendrit. Voilà comme il faudroit en avoir aux spectacles et dans les églises. Ce concert aérien a tous les » charmes de l'illusion, dont nos cœurs et nos imaginations » ont souvent besoin ». — D'après les recherches les plus exactes, c'étoit la voix du cinquième écho qu'on entendoit. Je parle de ce petit essai avec d'autant plus de confiance, que j'étois un des convives.

(8) « Nous nous embarquâmes dans la barge du Général pour traverser la rivière, qui a près d'un mille de largeur. A mesure que nous approchions du rivage opposé, le fort

Westpoint, qui, vu de la rive de l'est, paroissoit humblement situé au pied des montagnes, s'élevoit à nos yeux, et sembloit lui-même le sommet d'un rocher escarpé ; ce rocher n'étoit cependant que le bord de la rivière. Quand je n'aurois pas remarqué que les fentes qui le partageoient en différentes places n'étoient que des embrasures de canons et de batteries formidables, j'en aurois été averti par treize coups de canon de 24, tirés successivement. C'étoit un salut militaire dont le général Heath vouloit bien m'honorer au nom des treize Etats. Jamais honneur n'a été plus imposant ni plus majestueux : chaque coup de canon, après un long intervalle, étoit renvoyé par la rive opposée avec un bruit presqu'égal à celui de la décharge même ». *(Voyage de Chastelux, tome 1, page 70.)* NOTE INSÉRÉE PAR LE TRADUCTEUR.

(9) *Aigle pêcheur.* J'étois chez M. S. Verplank, dont la plantation n'est qu'à une petite distance de Fish-Kill *, lorsqu'il me dit : — « Suivez-moi ; je veux vous faire voir avec quelle adresse mes pourvoyeurs vont prendre le poisson dont nous devons dîner aujourd'hui ». — Parvenus dans le plus profond silence jusqu'au dernier escarpement du rivage, et cachés sous d'épais buissons, nous examinions attentivement la partie du fleuve qui se présentoit à nos yeux, lorsqu'à quelque distance de l'arrière d'un vaisseau qui le remontoit à pleine voile, j'apperçus une ondulation considérable dans le milieu du chenal, comme si on y eût lancé une grosse pierre ; d'où, bientôt après, je vis un aigle pêcheur sortant péniblement du sein des eaux, tenant dans ses serres un poisson dont la longueur et les mouvemens tortueux paroissoient retar-

* Situé sur les bords du Hudson.

der son vol: alternativement il s'élevoit, s'abaissoit comme près de succomber, s'élevoit encore : enfin, après bien des efforts, profitant d'une bouffée de vent favorable, il se dirigea lentement vers son aire, située non loin du lieu où nous étions cachés, lorsque M. Verplank me fit observer au-dessus de nos têtes son fier antagoniste, l'aigle à tête chauve, lequel, à en juger par le trémoussement de ses ailes et ses regards agités, se préparoit au combat, ou plutôt à exercer le droit du plus fort. Trop surchargé, l'aigle pêcheur ne fit aucune résistance, et abandonna sa proie; elle alloit échapper à l'avidité de son ennemi, lorsque celui-ci, par un effort d'adresse et un incroyable redoublement de vélocité, s'en saisit au moment même où elle atteignoit le fleuve. Il approchoit de son nid, lorsque surpris, intimidé peut-être par le bruit que fit M. Verplank, il la laissa tomber. C'étoit une basse de mer *(sea bass)* pesant 21 livres. — « C'est ainsi, me dit mon ami, que souvent la proie du plus foible devient celle du plus fort. Cependant, continua-t-il, dans la crainte d'éloigner ces oiseaux, dont le vol, l'adresse et les combats sont si intéressans à voir, il m'arrive rarement de les déranger; je n'ai commis aujourd'hui cette indiscrétion que pour vous faire jouir d'un des plus singuliers spectacles d'histoire naturelle que présente ce beau fleuve ».

« De même, ajouta-t-il, que le corsaire à qui un ennemi enlève sa prise à la vue du port, entreprend une nouvelle croisière dans l'espérance d'être plus heureux; ainsi l'aigle pêcheur s'élève de nouveau au haut des airs, d'où, avec la rapidité de la foudre, il se précipite sous les eaux, et reparoît tenant dans ses serres une nouvelle proie, qu'il parvient enfin à préserver de la violence de son ennemi, sur-tout lorsqu'elle est moins pesante. Ces oiseaux restent

ici jusqu'à ce que *la basse* retourne à la mer ; alors l'aigle à tête chauve part pour ses montagnes, et l'autre pour les bords de l'Océan, où il n'a plus de tribut à payer ».

Ce *talco piscatorius* est grand, a le vol élevé et rapide : ses ailes, longues et pointues, lui donnent une envergure considérable, proportionnellement à la grosseur de son corps. Il ne vit que du poisson qu'il prend, dédaignant celui que la mer rejette sur les rivages.

(10) *Pooplo'skill.* Ce n'est qu'après avoir mis en mouvement les marteaux de deux grosses forges et les soufflets de deux fournaises, connues sous le même nom, que cette petite rivière unit ses eaux à celles du Hudson, en se précipitant du haut des rochers de la rive occidentale. Dans un temps calme, le bruit de cette belle cascade retentit au loin.

(11) *Canon de retraite.* Le fort Westpoint étant considéré comme place de guerre, dans laquelle le Gouvernement a fait déposer une partie de sa grosse artillerie, ainsi que celle qui fut prise à Saratoga, il y entretient une garnison de 200 hommes ; voilà pourquoi, soir et matin, on y tire un coup de canon.

(12) *Duchesse et Colombia.* Comtés limitrophes, situés sur le rivage oriental du Hudson. Ils occupent tout l'espace compris entre les montagnes et Albany, pendant trente-cinq lieues. Cette partie de l'Etat de New-York est extrêmement fertile, peuplée, et peut-être aussi bien cultivée qu'elle puisse l'être. L'art de l'irrigation y est connu depuis long-temps, non-seulement pour l'arrosement des prairies, mais aussi pour celui des vergers. Nulle part on n'en peut voir d'aussi beaux que dans le district de Nine-Partners, d'Oswégo et d'Oblong, où l'on est étonné à la vue de magnifiques herbages qui tapissent les hauteurs.

ainsi que la pente des collines. Ces cantons sont habités par un grand nombre de familles opulentes, qui, à l'habitude des voyages et à l'instruction, unissent le goût de l'agriculture.

NOTES DU CHAPITRE XVI.

(1) *Hessian Fly*. Les colons de l'île Longue s'étant apperçus qu'un insecte, jusqu'alors inconnu, détruisoit leur bled dans le voisinage du camp des troupes Hessoises, lui donnèrent ce nom; c'est une mouche en effet. Aussi-tôt que la tige et l'épi sont formés, elle blesse avec son aiguillon les parties supérieure et inférieure du premier joint de cette tige, dans lesquelles elle dépose ses œufs microscopiques. A peine les petits vers sont-ils éclos, qu'ils interceptent la sève et s'en nourrissent, et la plante meurt. C'est de l'île Longue que ce nouveau fléau s'est répandu dans plusieurs Etats; mais à mesure qu'il avance dans l'intérieur, on observe que cette mouche abandonne les premiers lieux qu'elle a ravagés.

Il est très-douteux que cet insecte soit venu d'Europe. Le bled qui croît dans des terreins maigres ou mal cultivés, est plus exposé à ses dégâts que celui qui pousse dans des terres fortes ou bien fumées.

(2) *Shellings et Piastres*. La piastre, devenue la monnoie de compte, est divisée, d'après le nouveau calcul décimal, en cent parties, représentées par autant de pièces de cuivre appelées *pence* (sols). Avant la révolution, cette même piastre se divisoit en shellings, dont le nombre varioit dans les différentes colonies, depuis quatre et demi jusqu'à huit; d'où il résultoit que le pound, toujours composé de vingt shellings, n'avoit pas une valeur uniforme. C'est pour remédier à ce grand inconvénient,

que le Congrès a introduit la manière de compter en piastres, et parties décimales de piastres.

(3) *Acheter des terres pour ses enfans.* Les terreins que le Gouvernement général ou les Etats ont acquis des indigènes, sont devenus un grand objet de spéculation ; on en vend, ou on en acquiert 10, 20, 30000 acres, avec autant de facilité qu'une simple plantation. Cependant cet agiotage ne se fait sentir que dans les villes. Plus timides ou plus sages, les cultivateurs se contentent d'en acheter des morceaux choisis, qu'ils conservent comme une réserve précieuse pour leurs enfans. Si ces acquisitions sont faites dans leur bas-âge, ils sont sûrs qu'à leur majorité, les progrès de la population en auront décuplé la valeur. L'achat de ces terres est beaucoup plus avantageux qu'un placement dans les fonds publics.

(4) *Surinam. Chevaux.* Avant la révolution, les colonies de la Guyane hollandaise n'admettoient dans leurs ports les vaisseaux du Connecticut, de New-York et de la Pensylvanie, chargés de comestibles, que sous l'expresse condition qu'il y auroit à bord un certain nombre de chevaux ; mais comme il arrivoit quelquefois que l'on étoit obligé de les jeter à la mer dans un coup de vent, les capitaines, pour prouver qu'ils s'étoient conformés à la loi, en apportoient les queues ; de-là l'usage d'en avoir toujours un certain nombre à bord.

(5) *Bermuda.* La latitude de ce petit archipel, situé à 300 lieues du continent, ainsi que celle du cap Hatteras, sur les côtes de la Caroline septentrionale, étant l'intervalle qui sépare les vents variables des alisés, est très-sujette aux tempêtes ; de-là le proverbe marin : — Si le cap Hatteras ne vous dit rien, prenez garde aux Bermudes.

(6) *Surinam.* Rivière considérable de la Guyane hol-

landaise, sur les bords de laquelle on a construit la ville de Paramaraïbo, qui en est considérée comme la capitale. On ne peut voir sans un mélange d'étonnement et d'admiration, ce que la persévérance et l'industrie ont fait dans ce pays marécageux depuis un siècle. La grandeur des canaux, la richesse des plantations, l'élégance des maisons élevées sur leurs bords, tout y est frappant.

(7) *Esséquibo.* Autre rivière à l'ouest de la précédente, sur laquelle on a bâti une ville du même nom, appartenant aussi à la Hollande.

(8) *Nassau.* Nom légal de l'île Longue, c'est-à-dire, celui dont on est obligé de se servir dans tous les actes publics et particuliers.

(9) *Vinaigre d'érable.* Il ne se fait qu'avec la dernière sève du mois d'avril. Sa force dépend du plus ou moins grand degré d'évaporation qu'on lui donne.

(10) *Cire verte.* Les buissons (*myrica cerifera*), avec les baies desquels on fait cette cire, sont si communs depuis la Caroline jusqu'au Massachussets, qu'on s'en sert pour différens usages. On en fait des bougies et des chandelles, en y mêlant une quantité égale de suif; elle entre aussi dans le mélange avec lequel on espalme les vaisseaux. Je suis étonné que ces buissons ne soient pas encore cultivés en Europe.

(11) *Cramberry.* Le fruit de ce bel arbrisseau ressemble beaucoup, par la couleur et l'acidité de son jus, à l'airelle des marais, connue dans ce pays sous le nom de cramberry, et à ce qu'on appelle en Géorgie, limons d'Ogeechée.

(12) *Goshem.* Jolie bourgade, chef-lieu du comté d'Orange, dans l'Etat de New-York, environnée de prairies et de champs bien cultivés. Les maisons, au lieu

d'être contiguës, sont séparées par des clos, des jardins ou de beaux vergers. Les habitans y ont fondé une académie incorporée, où un grand nombre de jeunes gens sont instruits et préparés à entrer à l'université.

NOTES DU CHAPITRE XVII.

(1) *Mont-Vernon.* Cette demeure, à laquelle l'illustre Washington a donné une grande célébrité, est située sur le rivage occidental du Potowmack, rivage qui s'élève à 200 pieds au-dessus du niveau de ses eaux, et dont la largeur est de plus d'une lieue. Sur la gauche, on perd bientôt la vue du fleuve; sur la droite, on en voit le cours pendant plus de cinq lieues; en face, cette grande perspective est terminée par les collines éloignées, par les forêts et les plantations du Maryland.

La maison est revêtue de planches de cèdre peintes, et représentant des assises de pierre. On y arrive par une belle pelouse, environnée d'allées sablées, et plantée d'arbres. L'arrière est orné d'un portique qui a 96 pieds de long, supporté par huit colonnes. En le quittant, on se trouve sur une seconde pelouse, qui s'étend jusqu'à mi-côte; là commence la clôture d'un grand parc boisé, dans lequel on voit bondir plusieurs daims et chevreuils, les uns envoyés de l'Europe au Général, les autres venus des forêts de l'intérieur.

Deux galeries semi-circulaires conduisent aux ailes, aux basses-cours et au jardin, dans lequel on voit avec plaisir des pépinières d'arbres utiles, tirés en partie d'Europe. Les terreins environnans sont bien cultivés; mais les grandes fermes sont à trois ou quatre milles de distance. La grange est un immense édifice de brique, qui a plus de cent pieds de longueur, et presqu'autant de largeur, et

dans laquelle le Général a réuni des écuries, des étables, et toutes les commodités nécessaires à une aussi grande exploitation. Il possède 16,000 acres dans ce voisinage, et peut-être 200,000 dans l'Etat de Virginie. Avant la révolution, il étoit considéré comme le premier agriculteur du continent; il avoit quarante charrues, et vendoit annuellement de 10 à 14 mille boisseaux de bled. Comme un second Cincinnatus, il s'occupoit de ses travaux champêtres, lorsqu'en 1789, la voix de sa patrie le força une seconde fois de quitter ses honorables foyers, pour reprendre le timon des affaires et remplir les devoirs de la présidence, qu'il vient de quitter pour retourner encore aux douces et paisibles occupations de la culture. *Veuille* le ciel prolonger jusqu'au dernier terme possible, les jours d'un homme, le premier, sans contredit, le plus grand de ce nouvel hémisphère, puisque son exemple est aussi utile à sa patrie pendant la paix, que sa sagesse et son courage l'ont été lorsqu'il commandoit les armées!

(2) *Drowned-Lands.* Prairie naturelle estimée contenir 70,000 acres, située en partie dans l'Etat de New-York et dans celui du Jersey; elle renferme plusieurs îles considérables couvertes de cèdres. La loi que les deux Etats viennent de promulguer, fait espérer que les travaux commencés depuis long-temps pour en désobstruer la partie orientale, seront bientôt terminés; alors cette immense surface étant entièrement desséchée, deviendra la principale source des richesses de ces cantons.

(3) *Beurre, fromage.* Long-temps avant que les propriétaires de cette vaste prairie eussent réuni leurs efforts pour faire écouler les eaux, ses bords étoient cultivés, couverts de bestiaux et de chanvre. La quantité de beurre et de fromage qu'on exporte de ce canton est prodigieuse,

et augmente tous les ans : on en embarqua à New-Burgh, l'année dernière, près de 90 milliers.

(4) *High-Lands.* Nom sous lequel on connoît cette chaîne de montagnes qui traverse l'Etat de New-York à vingt lieues de la mer ; elle n'en a que sept de largeur. C'est une branche de celle qu'on appelle en Pensylvanie, Kittaling-Mountains.

FIN DU TOME PREMIER.

